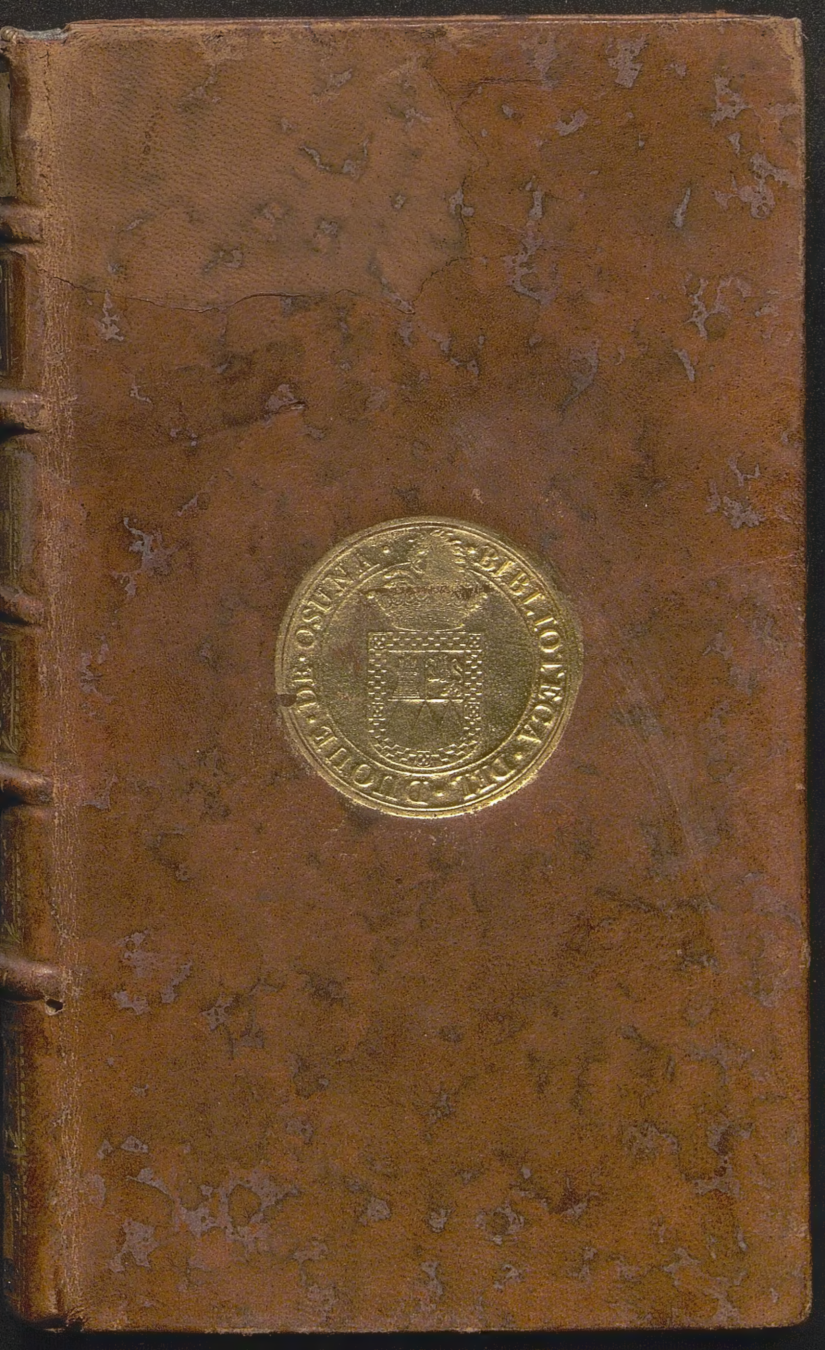
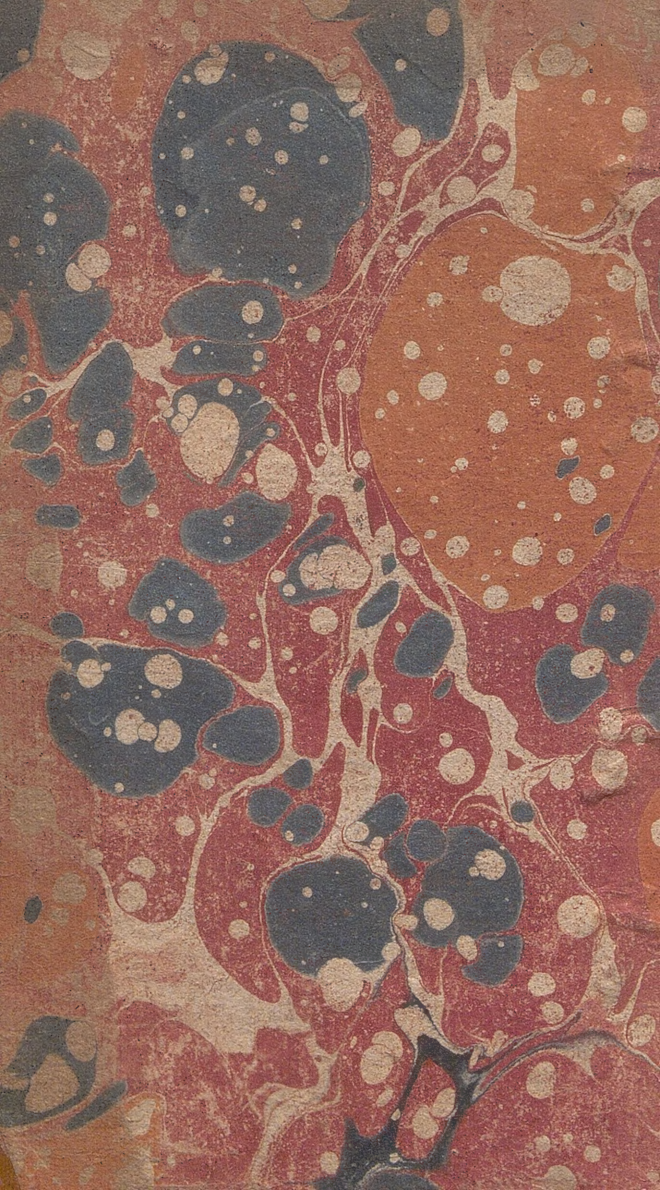
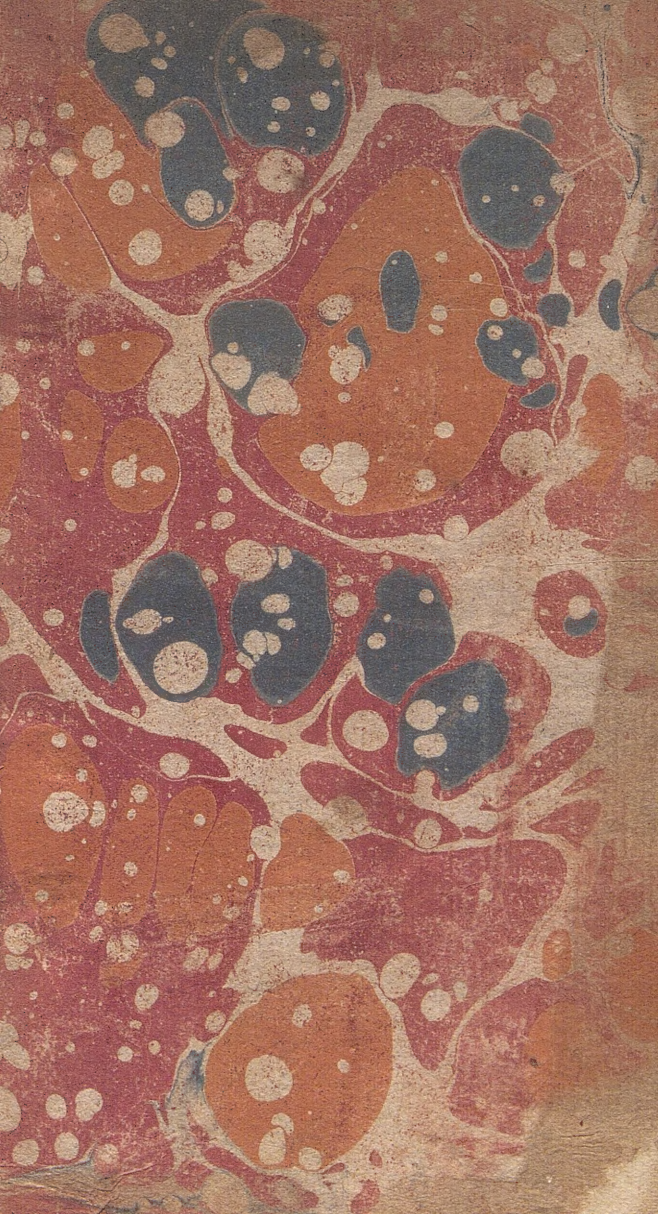

BIBLIOTECA · DEL · DUQUE · DE · OSUNA





SERMONS
DU PERE
CHARLES FREY DE NEUVILLE.

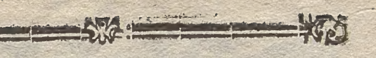
PANÉGYRIQUES.

TOME SEPTIEME.



A PARIS,
Chez MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Fin de la Table.





SERMON

POUR LA FÊTE DE SAINT FRANÇOIS *DE PAULE.*

Ipse quasi signum in dextera manu.

Il fut comme un prodige entre les mains du Seigneur. Ecclésiastique, chap. 49. v. 13.



OMMENT nous est-il représenté ce fameux restaurateur de Sion, qui sçut enfin relever les ruines de la Cité Sainte & réparer les débris du Temple; qui, après une longue captivité, assembla les Tribus fugitives & dispersées, à l'ombre d'un nouveau sanctuaire? L'Esprit-Saint nous en a tracé le plus magnifique éloge, lorsqu'il a dit qu'il parut, dans la main du Sei-

gneur, tel qu'un prodige destiné à répandre, du couchant à l'aurore, la gloire du Dieu de Jacob : *ipse quasi signum in dextera manu.*

A ces traits, qui vous représentent le conducteur, le chef d'Israël, vous reconnoissez, Messieurs, le pere d'un peuple encore plus saint & plus juste, l'incomparable François de Paule, le Thaumaturge des derniers siécles! Il fut du nombre de ces grandes ames, que Dieu, au temps marqué dans les conseils de sa sagesse éternelle, tire du trésor de ses miséricordes, afin de donner aux peuples l'utile spectacle de sa puissance, communiquée à des hommes mortels, & afin, pour me servir de l'expression de l'écriture, de leur apprendre, par l'exemple de ces Dieux visibles, la grandeur & l'empire absolu du Dieu invisible, *ipse.....*

Que dis-je ? il fut lui-même un miracle encore plus grand que tous les miracles qu'il opéra. Oublions, s'il se peut, cette multitude de prodiges surprenans, dont le souvenir demeurera à jamais gravé dans la mémoire des hommes ; considéré seul & en lui-même, il a de quoi épuiser notre admiration ; pour le regarder comme un prodige & un miracle, nous n'avons pas besoin de ce qu'il a fait, il suffit de savoir ce qu'il a été : *ipse, ipse.....*

Ou plutôt ne separons point ce qu'il a plu à Dieu de réunir. Considérons en même temps ce qu'il a fait & ce qu'il a été, & ses vertus & ses miracles ; l'un donne à l'autre un nouvel éclat & il en reçoit une nouvelle

gloire. Je dis donc, & voici mon dessein, je dis que sa sainteté a donné une plus grande autorité & un plus grand éclat à ses miracles; je dis que sa sainteté doit une des principales parties de son mérite à ses miracles. Sa sainteté a donné une plus grande autorité & un plus grand éclat à ses miracles, pourquoi? Parce que sa sainteté rend ses miracles encore plus croyables: ce sera le sujet de la premiere partie. Sa sainteté doit une des principales parties de son mérite à ses miracles, pourquoi? Parce que ses miracles furent pour lui l'occasion d'une grande sainteté: ce sera le sujet de la seconde partie. Les miracles de François de Paule justifiés & prouvés par sa sainteté; les miracles de François de Paule contribuant à l'accroissement, à la perfection de sa sainteté: c'est tout le sujet de votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LA sainteté de François de Paule autorise la croyance de ses miracles; & de quels miracles? c'est ce qu'il nous importe d'abord de bien approfondir, puisque c'est la base & le fondement de tout ce discours. François de Paule fut, dans ces derniers temps, un homme de prodiges; l'homme de la force & de la puissance du Seigneur; c'est-là son caractere propre & personnel, qui le distingue des autres Saints: en effet, si, de nos jours, nous remontons jusqu'aux siécles les plus reculés; à peine, dans cet espace immense,

trouverons-nous rien de pareil à François de Paule. Nous verrons des justes à qui Dieu daigna prêter la puissance de son bras, mais avec plus de mesure, mais pour certains jours, pour certains momens, tandis qu'il semble l'avoir communiquée à François de Paule, presque sans réserve : elle commence pour ainsi dire avec lui; elle ne finit qu'avec lui; elle descend avec lui dans le tombeau; & du sein de la terre qui le renferme, ne diroit-on pas qu'il commande à la nature, docile & soumise à ses ordres?

Quel spectacle! Est-ce le Dieu des Dieux qui parle par la bouche de François de Paule? Il commande, tout entend la voix de ses desirs & se hâte de donner les miracles qu'il demande : suivez la trace de ses pas, vous verrez tous les instans de sa vie, tous les royaumes qu'il parcourut, tous les lieux qu'il habita, devenus célébres & respectables aux âges futurs par des prodiges sans cesse renaissans. Sur ces campagnes desséchées il fit tomber la pluie qui les rendit fécondes. Du sein de ce rocher aride il fit couler les eaux qui arroserent son désert. Là, où vous appercevez ces plaines si vastes & si étendues, étoient des collines des montagnes escarpées : il a dit; les collines se sont applanies, les montagnes ont fui avec rapidité & ont occupé d'autres terres. Ici, où cet édifice s'éleve jusqu'aux nues, la terre s'ouvrit d'elle-même pour recevoir les pierres sur lesquelles repose cette masse superbe. A sa parole, ces tombeaux, déjà fermés, ont été obligés

de rendre à la lumiere du jour ceux que la mort avoit jettés dans les horreurs d'une nuit profonde. Cette mer agitée par tant d'orages, fameuſe par tant de naufrages, fut pour lui une route aiſée & facile ; les flots s'affermiſſent ſous ſes pas ; les vents, enchaînés & dans le ſilence, reſpectent ſon paſſage. Ce conquérant redoutable, le vainqueur de l'Aſie, la terreur de l'Europe, à qui Dieu, ainſi qu'à un autre Nabuchodonoſor, ſemble avoir remis ſa vengeance & ſon tonnerre, menace l'Italie tremblante, d'une déſolation prochaine; ſes bataillons nombreux couvrent la face de la terre; tout plie, tout fuit, tout eſt en deuil & en larmes; François, du fond de ſon déſert, éleve la voix, & de cette armée formidable il ne reſte que le lieu où elle fut, le ſouvenir de la crainte qu'elle a inſpirée & de la terreur qui l'a diſſipée.

Ai-je donc entrepris de vous donner ici un récit exact de ſes miracles? Non, mes chers Auditeurs; je ſais que pour faire l'hiſtoire de ſes prodiges il faudroit faire l'hiſtoire de ſa vie entiere : ce que je prétends vous montrer, c'eſt que ces miracles, tout étonnans, tout ſurprenans qu'ils ſont en eux-mêmes, n'ont rien qui doive vous étonner & vous ſurprendre dans François de Paule; car, ſans m'arrêter à confondre, à renverſer cette hauteur faſtueuſe, cette incrédulité ſuperbe de tant de prétendus eſprits forts qui ſe font un mérite biſarre, une gloire inſenſée de ne ſe rendre à aucun témoignage, de ne céder à aucune autorité, comme s'il n'y avoit pas

autant de foibleſſe à rejetter ce qui eſt vrai ; qu'à adopter ce qui eſt faux, & à ne croire rien qu'à croire tout ; ſans m'élever contre cette folle délicateſſe d'un ſiécle frivole & capricieux, qui refuſe aux prodiges des derniers jours, la crôyance qu'il donne aux prodiges des premiers âges ; comme ſi notre Dieu n'étoit pas celui de nos peres : ſans m'arrêter donc à diſſiper les vains ſoupçons & les ombrages timides d'une défiance outrée ; pour juſtifier les miracles de François de Paule, je n'ai beſoin que de ſes vertus, & dans ſa ſainteté je trouve la preuve de ſes prodiges, une preuve déciſive & ſans replique. Concevez-la ; je dis ſainteté de François de Paule, preuve de ſes miracles, parce que la ſainteté de François de Paule fut une ſainteté proportionnée à ſes miracles, &, paſſez-moi ce terme, digne en quelque façon de ſes miracles ; parce que la ſainteté de François de Paule, fut, entr'autres, cette eſpece de ſainteté à laquelle eſt attaché le don des miracles ; parce que la ſainteté de François de Paule fut elle-même un miracle de la grace, plus grand que tous les autres miracles. Suivez-moi, Chrétiens ; ſaiſiſſez le véritable caractere d'un ſaint qui ne peut être aſſez connu.

1°. Je ſoutiens donc que ces miracles de François de Paule, ſi étonnans par leur nombre, par leur variété, par leur ſingularité, qu'ils ſont preſque au-deſſus de toute croyance, ne furent point cependant au-deſſus de ſes vertus ; que François de Paule, étant

ce qu'il étoit, il fut, si j'ose m'exprimer ainsi, il fut comme naturel qu'il fît tout ce qu'il a fait; que dans le plan & l'ordre de la providence de Dieu sur les élus, l'abondance & la plénitude des miracles devoit être accordée à cette plénitude de sainteté qui se trouva dans François de Paule: car, vous le savez, Dieu s'est engagé à faire la volonté de ceux qui font la sienne, & à exaucer les desirs d'un cœur fidele à suivre les desirs de son esprit & de sa grace: *voluntatem timentium se faciet.* *Ps. 144. v. 19.* Or, d'après cet oracle de la vérité éternelle, ce qui doit nous surprendre le plus, ce n'est pas que François de Paule ait été l'homme de tant de miracles, mais qu'il ait été l'homme de tant de vertus: d'abord étonné par les œuvres de cette puissance que Dieu lui a communiquée; aussi-tôt rassuré par les œuvres de sa piété, ce que je sais de sa sainteté me rend docile à ce qu'on me dit de ses prodiges. En effet, si la vie de François de Paule n'est qu'un enchaînement d'actions éclatantes, elle n'est qu'un tissu d'actions héroïques; s'il opéra les prodiges qui ont illustré les plus grands hommes, il eut les vertus qui ont signalé les plus grands Saints; & je ne puis vous en donner une plus juste idée, qu'en vous rapportant les paroles d'un grand Pape: *vir iste Spiritu justorum omnium plenus fuit.* Dans François de Paule s'est montré la sainteté de tous les Saints; sa vertu fut l'assemblage de toutes les vertus; & ce qui suffit à leur éloge n'est qu'une partie de ses louanges: *vir iste Spiritu justorum omnium plenus fuit.*

Vous admirez dans certaines ames cette promptitude de ferveur qui ſanctifia les prémices de leur vie : quel cœur ignora davantage la ſéduction du vice, & fut plus prompt à ſuivre l'attrait de la grace que celui de François de Paule ? Il fut un enfant de larmes & de prieres ; ſa mere affligée par une longue ſtérilité, demande un fils, & afin de l'obtenir elle emploie le crédit du grand ſaint François d'Aſſiſe ; & n'étoit-il pas juſte que le pere de tant de Saints fût l'enfant des Saints ; que le fondateur d'un Ordre pauvre & pénitent fût uni par les liens de la reconnoiſſance au modele de l'auſtérité religieuſe & du dénuement évangélique ; il falloit que François de Paule appartînt à François d'Aſſiſe en qualité de fils, puiſqu'il ne devoit point lui appartenir en qualité de diſciple ; qu'il dût la vie à celui dont il alloit perpétuer l'eſprit, & renouveller les exemples. Une naiſſance ſi pure & ſi ſainte eſt le préſage de ſes vertus, & bientôt ſes vertus rempliſſent les préſages d'une ſi noble origine. L'enfance des autres Saints entre rarement dans leur éloge, & content d'admirer le cours majeſtueux de ces grands fleuves, on ne remonte point à leur ſource. Dans François de Paule la ſainteté dévance les années : ſon cœur tendre & docile à l'impreſſion de la grace, ſe tourne d'abord vers vous, ô mon Dieu ; ſes premiers ſoupirs vous appellent, ſes premieres larmes coulent pour vous ; le premier uſage qu'il fait de ſon cœur eſt de vous le donner ; il ne connoît preſque pas la pénitence, il eſt déjà pénitent.

Le monde profane n'étoit pas digne de voir croître dans ſon ſein une vertu ſi pure ; c'eſt dans une terre meilleure, à l'abri du ſouffle contagieux des vanités & des cupidités du ſiécle, dans le ſanctuaire, à l'ombre du tabernacle, que cette fleur naiſſante, nourrie du ſuc de la piété, arroſée de la pluie de la grace, développera ſes brillantes couleurs : comme Samuël, des bras d'une mere vertueuſe, paſſant entre les mains des Prêtres & des Lévites, imitant les exemples qu'on lui donne, & donnant des exemples qu'on peut à peine imiter ; il étonne les plus fervens par le prodige d'une vie qui commence par où l'on ſeroit heureux de finir ; qui ne laiſſe plus rien à déſirer, & qui cependant offre beaucoup à eſpérer d'une vie qui ne compte que quelques jours, & qui eſt déjà pleine de mérites : *vir iſte ſpiritu juſtorum omnium plenus fuit.*

Vous admirez dans les grandes ames, dans les ames héroïques, ce deſir avide de la perfection, qui croit n'avoir rien fait lorſqu'il lui reſte quelque choſe à faire ; & ne poſſéder aucune vertu, s'il en eſt une, dont on ne poſſéde pas la plénitude : & dans qui fut-il jamais plus vif que dans François de Paule, ce deſir de la perfection ? ſa vertu eſt un ſpectacle d'admiration pour les hommes & pour les Anges ; elle n'eſt pour lui qu'un ſujet de pleurs & de confuſion. Inquiet, agité par le deſir d'arriver à une ſainteté plus ſublime, je le vois qui, ſorti de la maiſon paternelle, parcourt les provinces de l'Italie, cherchant

des modeles & des exemples de perfection ; tantôt errant dans les lieux consacrés par la pénitence du grand saint François d'Assise, il se remplit de l'esprit d'abnégation & de renoncement évangélique ; tantôt à Rome sur le tombeau des Apôtres & dans les catacombes où reposent les ossemens des Martyrs, restes précieux échappés au glaive & à la fureur des tyrans, il puise dans cette vue touchante l'amour du martyre & la haine des molles délices ; tantôt en voyant la caverne où saint Benoît s'est enséveli à la fleur de ses plus belles années, il se reproche d'avoir tardé à rompre les liens qui l'attachent au siécle, afin de vivre avec Dieu seul comme il veut vivre pour Dieu seul ; tantôt retraçant à son souvenir les actions des plus grands Saints, leurs combats, leurs victoires, il sent s'allumer au-dedans de lui un feu qui le dévore, une ardeur qui le transporte ; il entre après eux dans la carriere, il marche sur toutes leurs traces ; il se jette dans toutes leurs voies ; il s'immole par tous leurs sacrifices ; rien ne peut étancher la soif qui le consume ; plus il a de vertus, moins il croit en avoir ; plus il est proche du terme, plus il redouble l'impétuosité de sa course ; l'ouvrage de sa perfection est consommé, il se reproche de ne l'avoir pas commencé ; & avec toute la sainteté des Saints, il s'impute tous les vices des pécheurs, *vir iste*.

Vous admirez dans ces ames détachées du monde & mortes au monde, cet amour de la retraite, qui veut ne connoître que Dieu,

& n'être connu que de Dieu: il n'eſt point pour François de Paule de ſolitude aſſez ignorée, de retraite aſſez inacceſſible : dans le royaume de Naples, s'élevent des montagnes incultes & ſtériles, couvertes de rochers eſcarpés, entre ces montagnes ſont des vallées profondes, que le ſoleil n'éclaira jamais de ſes rayons, & dont le ſilence n'eſt troublé que par la violence des orages, & le bruit des vagues de la mer qui en eſt voiſine; François de Paule entre dans ces déſerts affreux, & que vient-il y chercher? eſt-ce un de ces ſolitaires dont parle l'Apôtre, qui fuyoient encore plus les terreurs que les amours du monde; qui s'enſéveliſſoient dans les entrailles de la terre pour ſe dérober à la vengeance des Rois impies? François de Paule ne quitteroit pas le monde ſi le monde avoit encore des tyrans; l'eſpérance de mourir pour Jeſus-Chriſt, le conſoleroit de la peine d'y vivre: eſt-ce un pécheur pénitent qui vient, comme les Thaïs & les Pélagies, déplorer ſes égaremens, guérir la plaie de ſon cœur dans le repos de la ſolitude, & faire un divorce éternel avec le monde, pour ſe punir de l'avoir trop aimé? François de Paule ne peut ſe reprocher que ces fautes que l'homme le plus ſaint ne peut éviter, parce qu'il eſt homme: ſi les larmes arroſent le déſert, l'amour ſeul les fait couler & en tient la ſource ouverte. Eſt-ce une ame foible & timide qui cherche un aſyle contre la ſéduction, loin des hommes trompeurs & des plaiſirs perfides? Ah! pour une vertu auſſi

ferme, auſſi intrépide que celle de François de Paule, ne pourroit-on pas dire que ces tempêtes violentes qui nous agitent, qui nous font chanceler & nous abattent, n'auroient été qu'un ſouffle léger. Que vient-il donc chercher dans la ſolitude? Ah, Chrétiens! c'eſt la ſolitude même; Dieu l'a bleſſé des flêches de ſon amour, *vulneràvit me caritate.* La ſolitude ſeule peut plaire à un cœur auſſi vivement touché que le ſien; le bruit & le tumulte de Babylone diſſipent ceux que ſes délices empoiſonnées ne peuvent corrompre: François de Paule ſe trouveroit dans la néceſſité de penſer au monde, ne fût-ce que pour s'en défendre & pour s'empêcher d'y penſer; la ſolitude mettra ſon amour en liberté; le ſilence des bois & des forêts nourrira ſon amour; il ne verra, il n'entendra que le Dieu de ſon cœur: il n'eſt ſolitaire que parce qu'il aime; il ne veut l'être qu'afin d'aimer davantage; il porte dans le déſert les vertus qu'on vient y chercher, & jamais on ne vit plus d'attention à fuir le monde avec moins de ſujet de le craindre: *vir iſte ſpiritu juſtorum omnium plenus fuit.*

Vous admirez dans ces ames détachées d'elles-mêmes, & mortes à elles-mêmes, cette vie d'eſprit intérieur & de pur amour, qui ſe produit, dans les unes, par les rigueurs de leur mortification; dans les autres, par le renoncement & l'abnégation; dans celles-ci, par la vivacité de leur foi; dans celles-là par l'ardeur de leur charité; jettez les yeux ſur François de Paule; dans le même ſaint vous

verrez presque tous les différens caracteres de sainteté : mortification sévere ; exténué par les jeûnes, consumé par les veilles, noyé dans les larmes, revêtu d'un habit grossier, moins propre à le défendre contre l'injure des saisons, qu'à exprimer son parfait amour pour la pauvreté de Jesus-Christ : couvert d'un rude cilice, les herbes qui croissent entre les rochers sont toute sa nourriture; il ne prolonge ses jours que pour prolonger ses peines, & il ne veut vivre que pour souffrir.

Amour de Dieu, tendre, sensible, vif, impétueux ! combien de fois cette grotte sauvage qu'il habite, l'entendit comme l'épouse des Cantiques, dans les ardeurs de son amour, demander le Dieu de son cœur à tout ce qui l'environne ! il ne vit que de l'espérance de le trouver, & du plaisir de le rechercher.

Abnégation la plus parfaite, renoncement à lui-même le plus entier & le plus universel; dégagé de ces retours d'amour-propre, qui ne sont que trop ordinaires aux ames qui font profession d'aspirer à la plus haute perfection, & qui sont si funestes à leur vertu : François de Paule ne veut, n'agit que par l'impression de la grace; s'exiler dans l'obscurité du désert & reparoître à la lumiere du jour ; quitter le travail & le reprendre ; éviter le monde & le recevoir; le fuir & le chercher; s'arracher aux douceurs de la contemplation, & s'y livrer sans réserve ; s'oublier lui-même pour ne s'occuper que des autres ; oublier les autres pour ne penser

qu'à lui-même ; commander & obéir ; écouter & instruire ; céder & résister ; punir & pardonner, la grace lui fait prendre & quitter successivement toutes les formes & toutes les figures ; toutes les vertus regnent en lui, il regne sur toutes les vertus ; son cœur ne change jamais ; sa conduite change sans cesse, selon la différence des conjonctures. Que dirai-je de cette foi simple & soumise, qui se contente de croire, sans vouloir témérairement approfondir l'objet de sa croyance, de cette foi vive & animée qui semble voir tout ce qu'elle croit ; de cette innocence qui ne connoît presque pas le péché ; de cette délicatesse de conscience qui pleure jusqu'à l'ombre d'une faute, jusqu'à ses vertus mêmes, qu'il ne trouve jamais assez parfaites ; de cette charité du prochain qui se livre à tous les besoins des hommes, & de ce désintéressement qui se refuse à tous leurs bienfaits ? que sai-je ? toutes les vertus chrétiennes, toutes les vertus que l'Evangile demande, toutes les vertus que l'Evangile conseille ; François de Paule les réunit dans lui, & pour vous faire le portrait de sa sainteté, il faudroit en quelque sorte vous peindre tous les Saints : *vir iste*. . . . .

Et de-là quelle conclusion, concevez-la mes chers Auditeurs, il a possédé les vertus de tous les Saints ; je ne dois donc point être surpris qu'il ait opéré les miracles qui ont illustré les Justes de l'un & de l'autre testament : comme Moyse il a parlé, & la mer lui laisse un libre passage, & les eaux coulent

du sein des rochers, & le peuple trouve dans le désert une nourriture miraculeuse; mais il a eu la sagesse, la douceur, la patience de Moyse: comme Josué, il commande aux astres; il dissipe d'un seul regard les nations ennemies, mais il eut le courage & la fidélité de Josué: comme à la voix d'Elie, le ciel s'ouvre & se ferme à sa parole, les cendres froides & glacées se raniment à l'ombre du tombeau; mais il eut l'intrépidité & l'ardeur du zèle qui consuma le prophête: comme Samson, il soutient sans peine des fardeaux qui font plier les plus robustes; mais il a imité & surpassé l'abstinence tant vantée de ce fameux Israélite: comme les enfans de Babylone, il a bravé l'impétueuse activité des flâmes, mais il eut l'innocence de leurs mœurs: comme les prophêtes, il a vu les revers & les révolutions qui devoient changer la scene du monde; mais il imita la fidélité des prophêtes dans la pratique de la loi sainte, & cette fermeté avec laquelle ils annoncerent les volontés du Seigneur aux peuples & aux Rois de la terre: comme le grand Thaumaturge Grégoire, il transporte les montagnes, mais il eut toute la vivacité de sa foi, & toute la sécurité de sa confiance en Dieu: *vir iste spiritu justorum omnium plenus fuit.* A mesure que vous me citerez des miracles, je vous citerai des vertus; & quelle que soit votre prévention, vous serez moins frappés de l'éclat de ses prodiges, que de la perfection de sa sainteté. La sainteté de François de Paule fut une sainteté proportionnée

à ses miracles, & en quelque façon digne de ses miracles ; il n'est donc point étonnant que Dieu lui ait accordé le don des miracles ; il semble même que, selon les régles de sa providence, Dieu ne pouvoit le lui refuser, puisque la sainteté de François de Paule fut singuliérement cette espece de sainteté à laquelle est attaché le don des miracles.

2°. Ayez la foi de Dieu, disoit Jesus-Christ : vous ordonnerez à cette montagne de se précipiter dans la mer, & ensévelie au plus profond de l'abyme, elle disparoîtra à vos regards. Observez, reprend saint Augustin, que Jesus-Christ ne dit pas simplement, ayez la foi ; il dit : ayez la foi de Dieu : *habete fidem Dei*. Il y a une foi présomptueuse qui s'appuie sur ses propres forces ; une foi audacieuse, qui ose tout, & qui se promet tout ; une foi intéressée, qui n'agit qu'en vue d'elle-même, qui rapporte tout à elle-même ; une foi orgueilleuse & superbe, qui s'applaudit de ses œuvres ; une foi avide de gloire & de réputation, qui ne pense qu'à s'attirer l'admiration des hommes ; une foi foible & facile à séduire, qui se laisse éblouir par l'éclat extérieur des prodiges, qui se laisse enyvrer par la vapeur de l'encens qu'on lui prodigue, qui prête une oreille attentive au murmure des louanges qu'elle excite. Or, continue ce Pere, il n'est point dans l'ordre de la sagesse, que Dieu communique sa puissance à des ames fieres & hautaines, qui nourrissent leur folle vanité d'une gloire qui

S. *Marc. c. 11. v. 22.*

doit retourner à Dieu toute pure & toute entiére ; & par conséquent, cette foi n'est point la foi divine qui a droit aux promesses de Jesus-Christ. Mais donnez-moi une foi simple, paisible, modeste, ennemie du faste & de l'éclat, retirée en elle-même ; qui ne se plaît que dans le silence, qui croit & se tient toujours à l'ombre de la croix de Jesus-Christ ; qui rend à Dieu tout ce qu'elle en reçoit ; qui, à la vue de tout ce qu'elle fait, n'oublie point ce qu'elle est ; telle est la foi pure & sainte, la foi céleste & divine, que Jesus-Christ rendra la maîtresse du monde, & l'arbitre de la nature : suivant cet oracle de l'Esprit-Saint, la gloire sera le partage de l'esprit humble & modeste : *humilem spiritu suscipiet gloria.* Prov. c. 29. v. 23.

Humilité, vertu puissante ! en la nommant j'ai nommé François de Paule. Dès qu'il s'apperçoit que les prodiges de son enfance commencent à fixer sur lui l'attention des peuples, il se dérobe de sa réputation naissante : fuyant dans le désert, il met entre lui & les hommes des montagnes sauvages, des rochers affreux, afin d'empêcher leurs regards de venir jusqu'à lui. Quelles furent, en ces lieux écartés, les rigueurs de sa pénitence, les larmes de son oraison, les feux & les flâmes de son amour, les extases & les ravissemens de sa contemplation, les tendres épanchemens de son cœur devant Dieu, les mysteres profonds qui lui sont révélés, les combats, les sacrifices qui furent l'épreuve de sa vertu & les faveurs célestes qui en fu-

rent la récompense? Dieu le sait, tout cela est écrit au livre de vie : tout ce que nous en savons, c'est qu'entre toutes les vertus chrétiennes, François de Paule chérit plus particuliérement celle qui augmente leur mérite, en les dépouillant de tout leur éclat; c'est que nous l'aurions éternellement ignoré, si Dieu n'avoit levé le voile qui cachoit à la terre des vertus qui faisoient l'admiration du ciel.

Car c'est alors que Dieu, intéressé à se montrer fidéle dans ses promesses, commence de justifier ses oracles, que la gloire relevera celui qui abaisse l'humilité : *humilem spiritu suscipiet gloria.* François de Paule cherche les demeures écartées, les solitudes profondes, des retraites inaccessibles, & Dieu le tirera de sa solitude pour le donner en spectacle à l'univers, pour l'élever au-dessus des grands de la terre, des maitres du monde, pour faire trembler devant lui l'orgueil & le faste des enfans du siécle. François de Paule s'est enséveli dans le désert afin que sa vertu demeure inconnue, & sa vertu fera connoître son désert. Montagnes, rochers, vallons, autrefois ignorés, vous ne pouvez contenir la foule qui vous inonde. Les peuples accourent de toutes parts & se pressent autour du maître qui les instruit, du directeur qui les guide, du pere qui les console, de l'homme de prodiges qui exerce leurs desirs. Ils ont passé trop rapidement les jours si chers à son humilité, les jours d'obscurité, où, seul avec Dieu seul, le monde étoit mort

pour lui autant qu'il étoit mort pour le monde. Jours heureux ! jours tranquilles ! jours de repos & de ſilence ! que ne peut-il les faire renaître ! Il erre dans cette ſolitude pleurant ſa gloire importune ; que ne fait-il point pour en arrêter le cours ? Tantôt il enveloppe, ſous les apparences étudiées d'une ſimplicité mépriſable, cette ſageſſe profonde qu'il a puiſée dans l'étude de Jeſus-Chriſt ; tantôt, par des artifices induſtrieux, ſon humilité ingénieuſe tâche d'obſcurcir l'éclat de ſes prodiges & de lui en ôter la gloire. Vains & inutiles efforts ! Plus François de Paule cherche les ténébres, plus Dieu ſe plaît à répandre autour de lui la lumiere & la ſplendeur ; mais plus Dieu le glorifie, plus il s'abaiſſe.

Tranquille, ſans trouble, ſans agitation, attaché à la vue de ſon néant, ce que tout le monde penſe, lui ſeul il ne le penſe pas, ce que tout le monde voit, lui ſeul il ne le voit pas ; on diroit qu'il ne s'apperçoit ni de ſa vertu ni de ſa réputation ; que ce bruit de louanges qu'on lui donne ne va pas juſqu'à lui. Son humilité n'eſt point cette humilité de parade & de commande, qui travaille avec bruit & avec oſtentation à cacher les autres vertus, afin de ſe montrer elle-même dans un plus grand jour : cette humilité qui, quoique ſincere, ſe produit aux yeux du monde par ſon empreſſement trop marqué à fuir les honneurs : cette humilité paſſagere & peu durable, qui ſe dément dans l'occaſion ; un mépris, un outrage fait tomber le

maſque ; l'homme humble diſparoît & laiſſe voir un orgueil jaloux & irrité : cette humilité, purement extérieure, qui conſent à être ignorée du monde, mais qui veut jouir du plaiſir plus intime & plus ſéducteur de ſe connoître & de s'applaudir dans le ſecret. Humilité de François de Paule, humilité ſincere & naïve; humilité intérieure & profondément imprimée dans l'ame, il ne ſe croit que miſere & fragilité, il ne connoît ni les vertus que couvre ſon humilité, ni l'humilité qui les couvre : humilité vigilante & attentive, qui ſait ſe déguiſer par une tranquillité apparente au milieu des honneurs qu'elle redoute, il évite la gloire, parce qu'il eſt humble ; lorſqu'elle vient malgré lui, il la reçoit en paix, il la ſoutient ſans embarras, parce qu'il craint autant de paroître humble que de ne l'être pas.

Humilité conſtante & durable ! qui pourra repréſenter les mouvemens de ſa joie & les délices de ſon cœur, lorſque, dominés par la jalouſie, des hommes mondains traitoient ſes extaſes d'illuſions & de ſonges trompeurs, ſon auſtérité d'hypocriſie, ſes miracles de preſtiges, la confiance des peuples de ſuperſtition inſenſée. Arrêtez, hommes aveugles ! que faites-vous ? Vous croyez combattre contre François de Paule, & vous combattez pour lui ! Votre impoſture ne peut lui enlever ſes vertus ; ſi elle réuſſit à lui en ôter la réputation, vous aurez donné à ſes deſirs l'unique bien qu'ils demandent : content ſi la terre ignore ce qu'il fait pour le ciel, double

ment heureux s'il lui étoit accordé de plaire à Dieu & de déplaire aux hommes. Depuis long-temps ſon humilité gémit accablée ſous le poids d'une trop grande réputation : rendez-lui ſa premiere obſcurité, vous aurez tari la ſource de ſes larmes; où ſi vous aimez à les voir couler, déguiſez votre jalouſe fureur ſous les apparences de l'eſtime & de l'admiration. Dans François de Paule il n'y a que l'homme humble & modeſte qui ſoit délicat & ſenſible : on ne peut l'affliger que par des louanges, ſe venger de lui que par un éloge, & s'il a beſoin de charité, c'eſt pour pardonner l'eſtime importune & les honneurs indiſcrets qui bleſſent ſon humilité.

C'auroit été peu pour François de Paule d'avoir établi dans ſon propre cœur le regne & l'empire de l'humilité; il travaille à l'étendre & à le perpétuer : il confie le dépôt de cette vertu chérie à un grand Ordre, qui, malgré l'injure des ans, conſervant toute la ferveur primitive, immortaliſera les victoires & les triomphes de l'humilité, comme n'étant composé que d'hommes dévoués & conſacrés à l'humilité. Car, dans les vues de François de Paule, qu'eſt-ce que le nouvel Ordre dont il enrichit l'Egliſe ? Le ſéjour & l'aſyle de l'humilité, le temple & le ſanctuaire de l'humilité de Jeſus-Chriſt. François de Paule voit les différentes vertus partagées, pour ainſi dire, entre les différentes ſociétés religieuſes. Là, loin du bruit & du tumulte, de fervens Solitaires n'ont pour toute occupation que celle de fuir le monde & d'invo-

quer dans le ſilence le Dieu de paix : ici ſont des hommes deſtinés à combattre les combats du Seigneur, à raſſurer les autels ébranlés, à ſoutenir l'Egliſe chancelante, à conſerver & à défendre la foi parmi les peuples; les uns, victimes dévoués à la pénitence, ne ſe nourriſſent que de leurs ſoupirs & arroſent de leurs larmes les autels d'un Dieu crucifié; les autres, imitateurs d'un Dieu naiſſant dans l'indigence, mettent tout leur bonheur à être pauvres, & toute leur gloire à le paroître. François de Paule réunit dans ſon inſtitut, & la retraite des Solitaires, & le zèle des Apôtres, & la mortification des pénitens, & le renoncement des pauvres évangéliques; mais il veut que l'humilité ſoit le caractere propre & diſtinctif de ſon inſtitut; que ſes Diſciples ſoient de fervens Solitaires, des Apôtres pleins de zèle, des pénitens auſteres, des pauvres évangéliques: ſi avec tout cela & plus que tout cela ils ne ſont humbles, ils ne ſeront point les imitateurs, les héritiers de François de Paule.

Diſons plus : éclairé d'en haut, François de Paule voit les deſtinées futures de ſa congrégation naiſſante; il la voit compoſée d'hommes qui, par leur ſcience & leur érudition, par l'activité de leur zèle, par l'ardeur & la pureté de leur foi, par la ſublimité de leurs vertus, ſeront, dans tous les temps la joie & la conſolation de l'Egliſe; il voit déjà croître ſous ſes yeux & ſe multiplier, par des progrès rapides, cette race ſainte;

les villes lui ouvrent l'enceinte de leurs murs ; les provinces l'invitent, les peuples l'appellent ; on le ſouhaite d'abord par rapport à lui ; on les retient & on les conſerve bientôt pour eux-mêmes : il reçoit d'eux la gloire qu'il leur a donnée ; il voit ce grand ordre s'étendre & ſe perpétuer dans la ſuite des ſiécles ſans en reſſentir l'outrage, s'éloigner de ſa ſource ſans en perdre la pureté ; un peuple nouveau, ſuccédant ſans ceſſe à celui que le temps entraîne avec lui, tranſmettre à ceux qui le ſuivront toutes les vertus de ceux qui l'ont précédé ; il les voit eſtimés des grands, chéris des Rois & des puiſſances de la terre. Quels périls pour l'humilité ! Il veut donc que le titre de diſtinction qu'ils auront dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt leur retrace continuellement l'engagement qu'ils ont contracté d'être humbles. Dans ces précautions pour aſſurer l'humilité des enfans, vous reconnoiſſez celle du pere : il fut le Diſciple fidele de cette vertu ſainte ; il en fut le modele accompli, l'Apôtre & l'Evangéliſte le plus zélé ; il fut l'homme humble par excellence ; il devoit donc être par excellence l'homme de miracles : *humilem ſpiritu ſuſcipiet gloria*. Et ſa ſainteté ne fut-elle pas elle-même un prodige ? Troiſieme preuve de ſes miracles ; une ſainteté, prodige auſſi étonnant que ſes miracles !

3°. Prodige dans ſa durée. Rappellez-vous ce que vous avez vu des vertus de ſon enfance. A quatorze ans il retrace dans le déſert la ferveur des Antoine & des Hilarions :

à peine parvenu à la premiere jeunesse, il est déjà le patriarche, le fondateur d'un nouvel Ordre religieux dans l'Eglise de Jesus-Christ; il enseigne la plus sublime perfection à un âge où les autres ne sont pas capables d'entendre ce langage. Les vieillards de Juda, les maîtres, les Docteurs en Israël viennent admirer la sagesse de Salomon presqu'enfant, & ne rougissent point d'être ses disciples; ils ont plus d'années de vie, il a plus d'années de vertus. Dans François de Paule, l'homme est plus jeune; le solitaire, le pénitent, le contemplatif est plus ancien, ou si quelques-uns ont commencé de marcher avant lui dans la voie étroite de l'Evangile, sa course prompte & rapide les a dévancés; il les fortifie par ses conseils, il les guide par sa sagesse, il les soutient & il les anime par ses exemples; il leur montre toutes les vertus qu'il leur demande: quoique jeune, il a toute la prudence, la discrétion, la constance des plus parfaits: après un siécle presqu'écoulé, il conserve toute la ferveur, l'exactitude scrupuleuse, l'attention délicate, le courage actif & empressé des commençans; l'âge ne lui a rien apporté, il ne lui a rien ôté; c'est un soleil qui, à son levant & à son couchant, eut toute l'ardeur de son midi. A dix-neuf ans, le pere, le conducteur, le législateur, le modele d'un peuple de Saints; à quatre-vingt-onze ans, la piété tendre, la dévotion sensible, la conscience timide, la mortification austere d'un novice qui entre dans la carriere: du premier pas il est arrivé au

terme,

terme, & il continue toujours de marcher.

Prodige dans l'union des vertus qui ſemblent les plus difficiles à s'allier. Je n'en citerai que quelques-unes ; il faut ſe borner dans une matiere ſi vaſte. . . . . Pénitence & innocence. Que David quitte la pourpre pour ſe revêtir du cilice. David eſt coupable ; il doit être pénitent : *peccatum meum contra me* *Pſ. 50.*
eſt ſemper. Que Magdelaine arroſe de ſes *v. 5.*
pleurs les pieds de Jeſus-Chriſt, elle eſt conſumée par la flâme du ſaint amour ; mais ſon cœur a brûlé des feux d'un amour profane. Dans François de Paule, pourquoi cette ſévere abſtinence, ces veilles continues, ces ſaintes rigueurs de la mortification ? Une ame ſi pure demandoit-elle une vie ſi pénitente ? A peine le monde pouvoit-il ſe perſuader qu'on auroit le courage de ſoutenir le poids de l'obſervance auſtere qu'il propoſoit à ſes enfans ; & cependant après avoir rempli toute l'étendue de ſa régle, il reſte encore un grand eſpace à parcourir avant que d'avoir atteint à ſes exemples. . . .

Amour de la ſolitude & zèle des ames. La ſolitude inſpire peu-à-peu l'oubli des hommes ; le doux repos, auquel elle accoutume une ame perdue en Dieu, la rend peu propre aux ſoins & à l'agitation du miniſtere évangélique. D'un autre côté, le tumulte & les travaux de l'apoſtolat, qui obligent l'ame de ſe répandre au dehors, la dégoûte inſenſiblement de la ſolitude. François de Paule fut en même temps Solitaire & Apôtre, ſortant ſans ceſſe de lui-même pour gagner des

ames à Jesus-Christ, & y rentrant aussi-tôt pour recueillir son ame en Jesus-Christ. Dans les fonctions du ministere, voyez avec quelle ardeur il se livre au peuple que la Providence lui amene dans le désert, avec quelle bonté il les console, avec quelle attention il les instruit, avec quelle force il les reprend. Ce n'est plus l'Anachorete, le Solitaire; c'est un Apôtre entraîné & précipité par un zèle impétueux; un moment après, libre, rendu à lui-même, abîmé dans les profondeurs d'une sublime contemplation, il ne tient plus à la terre, il oublie tout, il oublie jusqu'à son zèle; comme si dans ce vaste univers il ne restoit que Dieu & François de Paule: ainsi, dans un seul homme, se montroient tour à tour deux hommes bien différens, l'Apôtre, qui paroît ne vivre que pour les autres, & le Solitaire, qui semble ne vivre que pour lui-même. Mortification sévere & douceur aimable! Il n'est que trop ordinaire d'en voir de ces hommes qu'une vie austere rend difficiles & intraitables, & dont on diroit qu'en renonçant à l'amour-propre ils ont renoncé à la charité. Très-différent de ces génies durs & amers, François de Paule, cet homme élevé dans le silence des bois & des forêts, dans les larmes & les rigueurs de la pénitence, n'est que douceur & charité; il aima également à souffrir & à consoler ceux qui souffrent; la puissance qu'il a reçue du Ciel, il ne l'emploie qu'à faire des heureux; ce n'est point le Dieu terrible, c'est le Dieu tendre & mi-

ſéricordieux qu'il repréſente ſur la terre : des ſoldats envoyés pour le ſaiſir ne trouvent plus un Elie qui fait tomber le feu du ciel & les réduit en cendre ; ils trouvent un homme pacifique, qui ne ſait ni fuir, ni ſe défendre, ni ſe plaindre ; qui ne ſait que s'offrir à leurs recherches, les aimer, s'en faire aimer, & déſarmer leur bras en gagnant leur cœur : ſes paroles, douces, aimables, inſinuantes, raviſſent & enchantent ; avec lui les jours ne paroiſſent qu'un moment, le cœur s'attendrit, les paſſions profanes tombent & ſe retirent, la terre ſemble diſparoître & le ciel s'ouvrir. Tout à coup tiré de ſa ſolitude, on le produit ſur le théâtre du monde & du plus grand monde : au milieu des cours les plus floriſſantes & les plus polies de l'Europe, une noble ſimplicité, une modeſtie touchante, une converſation pleine de charmes lui concilient d'abord tous les ſuffrages ; on ne croiroit point qu'il habite une terre étrangere ; on lui trouve toutes les vertus que la ſolitude peut donner, & cet air prévenant & facile qu'on puiſe dans le commerce du monde ; ſavoir plaire ſans adulation & reprendre ſans déplaire ; dire avec courage la vérité la plus odieuſe, & la rendre aimable par la maniere de la dire ; reſpecter l'autorité des grands ſans flatter leurs paſſions, & s'élever contre leurs vices ſans choquer leur autorité ; liberté ſans rudeſſe, complaiſance ſans baſſeſſe, prudence ſans diſſimulation, fermeté ſans dureté, enjouement ſans diſſipation, vertu délicate ſans ſcrupule ; Fran-

çois de Paule est l'homme de toutes les vertus, l'homme de tous les talens & de tous les génies, & il falloit qu'il le fût, afin que sa sainteté fût un nouveau prodige.

Prodige dans l'éclat & le triomphe de sa vertu incontestablement reconnue à la cour. Cour des Rois, vous le savez, où la politique déguise tout, où la jalousie invente tout, où la médisance releve tout, où la calomnie empoisonne tout, où la fausse pénétration imagine tout : dans ce séjour d'ombrages, de défiance, de malignité, de haines, d'imposture, la sainteté de François de Paule, hautement avouée & publiquement respectée, est aussi exempte de soupçon qu'elle le fut dans le désert. A qui connoît la Cour, en faut-il davantage pour le convaincre que la sainteté de François de Paule fut un prodige & un prodige, en un sens, supérieur à tous les miracles qui ont illustré sa vie, puisque c'est de sa sainteté que ses miracles ont tiré leur éclat & leur autorité ; puisque la sainteté a servi à rendre ses miracles plus croyables ? Vous venez de le voir dans la premiere partie. J'ajoute que ses miracles servirent à l'accroissement, à la perfection de sa sainteté, qu'ils furent pour lui la source, l'occasion d'une plus grande sainteté : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

DISTINGUONS deux choses dans les miracles de saint François de Paule : ce qu'ils

eurent de frappant & d'impoſant par rapport aux peuples ; ce qu'ils pouvoient avoir de dangereux & de ſéduiſant par rapport à lui-même, l'autorité qu'ils lui donnerent ſur les hommes & le péril auquel ils pouvoient expoſer ſa vertu. Or, je dis que, conſidérés ſous ces deux rapports différens, les miracles de François de Paule furent pour lui le principe & la ſource d'une ſainteté encore plus ſublime & plus héroïque, parce qu'il ſe ſervit admirablement, pour la gloire de Dieu, de ce que ſes miracles lui donnerent d'autorité ſur les hommes ; parce qu'il ſut préſerver ſa vertu du péril auquel pouvoient l'expoſer ſes miracles. Suivez encore ces deux réflexions.

1°. Ce que ſes miracles lui donnerent d'autorité ſur les hommes, ce que ſes miracles eurent néceſſairement de frappant & d'impoſant par rapport aux hommes, il s'en ſervit à procurer la gloire de Dieu. Remarquez d'abord que ces miracles en eux-mêmes ne pouvoient manquer de procurer à Dieu une gloire abondante ; car qu'étoient-ils autre choſe, ces miracles de François de Paule, ſi étonnans, ſi nombreux, ſi publics, ſi avérés, ſi inconteſtablement reconnus, qu'une voix puiſſante qui, ſe faiſant entendre d'un bout à l'autre de l'univers, retiroit les peuples de ce ſommeil léthargique, de cet aſſoupiſſement profond, où leurs paſſions les retenoient comme enſévelis, & qui les rappelloit au ſouvenir de la grandeur, de la puiſſance, de la majeſté, de l'empire abſolu

du Dieu maître du monde ? Qu'étoient-ils qu'une preuve ſenſible & convaincante de la vérité du Chriſtianiſme ? Ils parloient aux yeux des peuples , & ils leur montroient à découvert la divinité de cette religion ſainte ; ils leur apprenoient donc la néceſſité d'en reſpecter tous les oracles , d'en croire tous les myſteres , d'en ſuivre toutes les loix , d'en craindre toutes les menaces, d'en mériter toutes les récompenſes. Mais ſurtout qu'étoient-ils les miracles de François de Paule , que la gloire de l'Egliſe Romaine, qui voyoit tant de miracles s'opérer par le miniſtere d'un de ſes enfans les plus dociles & les plus ſoumis ? qu'étoient-ils qu'un témoignage évident de la ſainteté , de la foi pure & ſaine de cette Egliſe ? Témoignage qui imprimoit le caractere flétriſſant de l'erreur & du menſonge ſur les ſectes qui s'étoient ſéparées ou qui alloient ſe ſéparer de l'Egliſe Romaine : je dis qui alloient ſe ſéparer.

Car , prenez-y garde , Chrétiens ; il ſemble , ſuivant la remarque d'un des plus habiles défenſeurs de la foi , qu'en donnant François de Paule à la terre , Dieu eut en vue les périls & les malheurs qui menaçoient ſon Egliſe : déjà l'héréſie préparoit le poiſon ſéducteur qui alloit bientôt corrompre une partie des peuples de la terre ; des eſprits inquiets & turbulens commençoient à ſemer la zizanie dans le champ du Seigneur ; des hommes qui , par les reſſors d'une noire & ſéditieuſe politique , armoient la crédulité

des peuples en faveur de leurs intérêts, en paroiſſant ne les exciter qu'à la défenſe de la religion. Tels étoient les funeſtes avant-coureurs de l'horrible tempête qui déſola le Chriſtianiſme; ils applaniſſoient les voies à ces deux héréſiarques, Luther & Calvin, devenus ſi fameux par ces révolutions de foi & de mœurs qui ont changé la face de tant d'Etats, & inondé l'Europe d'un déluge de ſang. Dieu voyoit les dangers auxquels la foi des peuples ſeroit expoſée dans ces jours de ténébres; des ſavans qui éblouiroient les yeux des ſimples par l'éclat de leur érudition, & qui, répandant les graces & les charmes de la parole dans leurs ouvrages, donneroient à l'erreur toutes les couleurs de la vérité; des hommes artificieux & entreprenans, qui ſouffriroient tout dans le ſilence, juſqu'au moment préparé par leurs intrigues, où ils oſeroient tout, où ils feroient tout par la violence; des hommes impoſteurs, qui ſauroient emprunter tous les dehors de la vertu, & parler le langage de la piété, pour détruire plus ſûrement la foi, en paroiſſant ne s'occuper qu'à détruire le vice. Or, à tous ces attraits de ſéduction, Dieu oppoſa François de Paule, pour être autour d'Iſraël comme un mur d'airain auquel viendront ſe briſer la ſcience faſtueuſe, la piété hypocrite, les raiſonnemens trompeurs des ſectaires: on leur diſoit, & on avoit droit de leur dire, que la véritable Egliſe, épouſe de Jeſus-Chriſt, eſt inconteſtablement l'Egliſe dépoſitaire de la puiſſance & de la

doctrine de Jesus-Christ ; que c'étoit dans l'union avec l'Eglise Romaine, dans l'obéissance & la soumission à l'Eglise Romaine que François de Paule s'étoit signalé par tant de miracles publics & authentiques, par tant de miracles faits au grand jour & à la vue des peuples, par tant de miracles qui avoient eu pour témoin le monde entier, par tant de miracles qui ne laissoient ni doute ni soupçon, ni défiance : on le leur disoit, & il n'en falloit pas davantage pour confondre les nouvelles sectes.

De-là, le déchaînement de l'hérésie contre François de Paule ; de-là ce crime que le soleil n'éclaira qu'à regret, lorsque, victorieuse dans notre France, l'erreur porta ses mains sacrileges sur le corps de ce grand Saint, qui, jusques dans l'ombre & le silence du tombeau, faisoit encore triompher la foi; assez furieuse pour ne pas respecter ce que la mort avoit respecté ; assez insensée pour ne pas voir qu'elle se couvroit d'un opprobre éternel, & qu'un si noir attentat, en apprenant aux races futures leur haine contre l'homme de miracles, dévoileroit l'illusion ou l'imposture de leur fausse piété. Ah ! mes chers Auditeurs, aimez la religion, aimez la docilité, l'obéissance, la paix, l'unité : voyez dans quels excès précipite le torrent des opinions humaines ! Ces peuples, accoutumés à bénir la mémoire de François de Paule, à implorer & à ressentir le pouvoir de sa protection puissante ; ces peuples, qui voyoient le doigt de Dieu empreint sur les

restes de ce grand homme, osent profaner ses cendres marquées au sceau de l'immortalité, & s'élever contre Dieu même, en détruisant un si noble ouvrage de ses miséricordes. N'en soyez pas surpris, le vin de l'erreur enyvre les plus sages, & conduit à des excès qui ressemblent au délire, & dont une raison plus calme & plus saine rougit enfin, mais trop tard.

Pardonnez-moi, Chrétiens, de m'être laissé emporter si loin : un si grand objet m'a paru digne de votre attention. Je reviens, & oubliant ce que ces miracles furent entre les mains de Dieu, je ne parle plus que de ce qu'ils furent entre les mains de François de Paule, & de l'usage qu'il en fit pour la gloire de son maître. Dès qu'il vit les peuples, attiré par le bruit de ses prodiges, accourir au désert, son zèle & son humilité le firent aussi-tôt Apôtre ; son humilité, afin de tourner vers Dieu les regards des peuples trop attachés sur lui ; son zèle, qui lui inspira le desir de substituer à une admiration stérile des pensées plus solides & plus utiles : il prenoit donc occasion des prodiges que le Seigneur opéroit par son serviteur, afin de leur annoncer la puissance & les tendres miséricordes de leur Dieu : eh que la conjoncture étoit heureuse! Combien les esprits & les cœurs étoient disposés à suivre les impressions de la Grace ! Je m'imagine voir Moïse qui explique la loi sainte sur le rivage de la mer, dont les flots viennent d'engloutir la puissance de l'Egypte ; Josué qui sou-

lant aux pieds les ruines de Jéricho; Isaïe qui, au milieu du camp où nagent dans leur sang les Assyriens tombés sous le glaive de l'Ange exterminateur, ranime la piété & la religion d'Israël. Tel François de Paule paroît dans ces vastes plaines annonçant la parole sainte : autour de lui sont des hommes, les uns qu'il vient de retirer du tombeau, les autres qui lui doivent de voir la lumiere du jour. Dans les premiers transports de leur joie & de leur reconnoissance, que refuseroient-ils à un homme qui leur a tout donné, & qui ne leur demande d'autres prix de ses bienfaits que d'aimer & de servir le Dieu qui lui a donné tout ce qu'ils ont reçu? Et quelles sont les dispositions du peuple, témoin de tant de miracles? Que François de Paule leur dira-t-il qu'il ne leur ait déja persuadé par ses prodiges? Il leur annoncera la grandeur & la puissance de Dieu: qu'il est l'auteur de la vie & de la mort; qu'il tient en ses mains nos destinées & le fil de nos jours. Tout ce qu'ils voyoient leur parloit le même langage. Il leur vante les avantages de la vertu, la gloire & les récompenses que Dieu réserve à ses élus; mais il en étoit lui-même une preuve convaincante & sans réplique. La terreur, l'admiration, le respect, la surprise, la joie, tous les mouvemens qui agitent leur cœur, les rendent souples & dociles sous la main de François de Paule.

De-là ce changement des mœurs, ces conversions éclatantes, ce retour de la foi & de

la piété dans les provinces de l'Italie, qui, attachées à la religion par les miracles, les discours, les exemples de François de Paule, furent presque les seules que l'attrait de la nouveauté ne put entraîner, lorsque l'hérésie se répandit dans toutes les parties de l'Europe. François de Paule parloit avec succès parce que, comme l'Apôtre des Gentils, il parloit par ses prodiges plus que par ses discours : *non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione Spiritu & virtutis*, parce qu'il parloit avec l'autorité d'un homme revêtu de la force & de la puissance de Dieu : *quasi potestatem habens*. Ce qui auroit été impossible, cette autorité le lui rendoit aisé & facile ; ce qui dans les autres auroit été imprudence & témérité, n'étoit dans François de Paule que sagesse & prudence ; on le regardoit comme une des plus nobles images de la Divinité, comme un homme que Dieu avoit suscité pour régner sur les Rois & sur les royaumes ; cette pénétration des esprits lui permettoit de tout entreprendre, & son zèle ne lui permettoit pas de manquer une conjoncture si favorable.

I. ad Cor. c. 2. v. 4.

S. Marc. c. 1. v. 22.

Avec quelle liberté, avec quelle sainte intrépidité il reproche au roi de Naples ses violentes exactions, & le sang des peuples sacrifié à son avare convoitise !

Le trône de notre France étoit alors rempli par ce Roi si fameux dans les histoires par de grands talens & de grands défauts ; Prince, si l'on en croit les historiens, Prince dont

le véritable caractere fut de n'en avoir aucun, & de les avoir tous par l'assemblage de mille qualités différentes, qui ne se trouverent jamais réunies que dans lui : génie vaste & inquiet, entreprennant & timide; constant dans ses haines, & inconstant dans ses amitiés; magnifique & intéressé; avare & libéral; populaire & hautain; scrupuleux & peu dévot; donnant à la religion plus qu'elle n'exige, & lui refusant ce qu'elle ordonne; méprisant tout & craignant tout; ne pouvant souffrir ni la paix ni la guerre; en certains momens hardi jusqu'à la témérité, en d'autres circonspect & défiant jusqu'à la foiblesse; employant dans les plus petites intrigues les rafinemens de la politique la plus profonde, & quelquefois dans les occasions décisives manquant aux régles de la prudence commune; capable de réussir dans les plus grandes entreprises, & de commettre les plus grandes faudes; également propre à tout rétablir & à tout perdre; Roi plus politique que Roi; plus habile à étendre les limites de l'empire, qu'à soutenir la majesté du trône; aussi jaloux des droits, que peu attentif à conserver les bienséances de la couronne; mais qui savoit faire respecter la puissance du Prince, lors même qu'il sembloit en avilir la personne; Roi dans qui les bonnes & les mauvaises qualités, les talens & les défauts, les vertus & les vices, n'eurent rien de médiocre : Roi, sur-tout, avide de régner & de vivre; qui rédoutoit la mort, sans s'y disposer; plus occupé du soin inutile de pro-

longer sa vie que de celui de la sanctifier, il ne lui reste d'espérance que dans les prodiges de François de Paule. Par combien d'honneurs, de promesses, de prieres, de larmes, il tâche de s'assurer son intercession puissante ! mais l'heure du Monarque est arrivée : le Prophête pouvoit sans crainte dire au roi de Juda, *dispone domui tuæ*. Ezéchias est un Prince soumis aux ordres du Ciel ; victime obéissante, il attendra le moment du sacrifice, & ses larmes feront seules connoître sa douleur ; mais annoncer cet oracle effrayant à un Roi qui tient à la vie par tant de liens ; à un Roi d'autant plus irrité de voir ses espérances trompées, qu'il a espéré avec plus de confiance, à un Roi terrible dans sa colere ! n'importe, François de Paule plein de confiance dans le Dieu qui l'inspire, montre à ce fier Monarque le tombeau qui s'ouvre & qui demande ses cendres ; il lui ordonne de s'humilier sous la main puissante du Dieu suprême, devant qui les dieux du monde sont comme s'ils n'étoient pas ; il prend en ce moment cet air de grandeur & de majesté qui convenoit au Prophête, au Ministre du Dieu vivant ; le Roi, le grand politique n'est plus qu'un pénitent qui pleure dans l'amertume de son cœur les égaremens de sa vie passée ; qui sans trouble & sans agitation voit le trône recevoir son successeur ; qu'un œil tranquille apperçoit & reconnoît un autre Roi dans son royaume ; qui détrompé de ses erreurs, cesse de craindre la mort, & ne pense qu'à s'y préparer. C'est ainsi que Dieu faisant tomber

Isaï. c. 38. v. 1.

aux pieds de François de Paule les grands de la terre, le couronnoit de gloire ; mais c'est ainsi que François de Paule apprenant aux grands de la terre à s'humilier devant Dieu, employoit à glorifier le Seigneur, ce que ses miracles lui donnoient d'autorité sur les hommes ; il ne fut pas moins attentif à défendre sa vertu du péril auquel pouvoit l'exposer ses miracles.

2°. Péril de la dissipation dans la foule des peuples que ses miracles attiroient sur ses pas ; dans le grand monde, à la Cour, où le conduisent les ordres & les desseins de la Providence ; vous avez admiré François de Paule quittant le monde, & cherchant Dieu dans la solitude ; vous admirerez bien davantage François de Paule aussi solitaire dans le monde, & n'y trouvant pas moins Dieu que dans son désert, tranquille au milieu de l'agitation, dans le silence, malgré le bruit confus & les clameurs de la multitude ; le faste & la pompe séduisante du siécle s'offrent à ses regards, & sans attirer son attention, son ame est si remplie de Dieu, que le monde ne peut plus s'y insinuer ; il ne pense qu'à Dieu, il ne soupire que pour Dieu ; il ne voit, il n'entend que Dieu ; il n'a fait que changer le lieu de sa solitude ; il la porte, elle le suit partout, selon l'expression de saint Bernard : *solitudinem cordis sibi afficiens & secum solitudinem circumferens ubique solus erat ;* le tumulte qui l'environne n'ôte rien à la continuité de son oraison, à la ferveur de sa priere, à la vigilance de sa piété, à la vivacité de

ſon amour, à la profondeur de ſon recueillement; il s'unit à Dieu, & Dieu ſe communique à lui avec les mêmes épanchemens. Avoir été ſolitaire loin du monde, c'eſt ce qui fait la gloire de pluſieurs Saints; avoir été ſolitaire dans le monde, ſolitaire dans le plus grand monde; ſolitaire à la Cour, & juſques dans le palais de Rois, cette gloire étoit réſervée à François de Paule.

Péril pour le renoncement & l'abnégation évangélique. François de Paule ſe trouve tout-à-coup placé à la ſource de l'opulence & des délices; la faveur des Rois ſe préſente à lui avec toutes les eſpérances flatteuſes qui l'accompagnent, un ſeul deſir obtiendra tout: on ne lui donne pas même le loiſir de ſouhaiter, à peine veut-on lui laiſſer la liberté de ne pas recevoir; mais la pauvreté de Je-Chriſt eſt ſon unique tréſor, & le ſeul héritage qu'il veut laiſſer à ſes enfans; cette terre de deſirs arides & intéreſſés, qui ſemble n'adorer d'autre divinité que la fortune, la Cour voit avec étonnement un homme qui craint plus de ceſſer d'être pauvre, que les autres ne craignent de le devenir; qui redoute la libéralité du Prince plus que ſon indifférence; qui ne ſollicite auprès du Souverain que la grace d'en être oublié, & que la permiſſion de ſe refuſer à ſes bienfaits; un homme qui n'approche du trône que par obéiſſance, qui s'en éloigne par inclination; un homme qui ſortant de la Cour remporte toute ſa vertu, & qui n'en remporte que ſa vertu ſeule.

Péril pour la mortification religieuse : les rois de Naples & de France s'empressent à lui inspirer le goût d'une vie moins austere ; ses enfans qui voient avec douleur que les rigueurs de sa pénitence précipitent le moment fatal, qui d'un pere si saint ne leur laissera que les exemples à imiter, & les cendres à arroser de leurs pleurs ; le conjurent de ménager une vie si utile au monde, & si chere à leur amour : sans être séduit par l'attrait des plaisirs qu'on lui présente, sans être attendri par les larmes qu'il voit couler, il ne suit, il n'écoute que le transport qui l'anime. Voyez cette pauvre cabane placée à l'ombre du trône ; là François de Paule courbé sous le poids des années, se hâte de purifier par la pénitence, la victime tant de fois immolée : il ne se justifie que trop, par la délicatesse des hommes mondains & sensuels, l'oracle de Jesus-Christ, que la Cour est le séjour de la mollesse & des délices : *ecce qui mollibus vestiuntur in domibus regum sunt* ; il falloit un François de Paule pour y transporter l'austérité des déserts. Fameuses solitudes de l'Egypte & de la Thébaïde, votre gloire a-t-elle quelque chose de plus éclatant à nous présenter : François de Paule fut dans le palais de nos Monarques, un pénitent comparable aux Antoines, aux Pauls, aux Arsenes.

S. Matt. c. 11. v. 8.

Enfin péril pour l'humilité. La suite des siécles ne nous montre aucun saint dont la vie ait été environnée de tant d'honneurs ; je n'entreprendrai point de vous le décrire ;

ce

ce que le Sacerdoce a de plus respectable & de plus sacré, les Prélats les Souverains Pontifes, ce que le monde a de plus grand & de plus auguste; les Princes & les Rois rendent à sa vertu des hommages publics, hommages qui ne servent qu'à l'humilier & à le confondre! du jugement des hommes François de Paule appelle au jugement de sa conscience; de sa réputation à ses défauts; de ce qu'on pense de lui, à ce qu'il est, ou pour mieux dire, à ce qu'il croît être: il plaint l'aveuglement des hommes obstinés à lui prodiguer des louanges qu'il ne mérite pas; il se reproche de n'avoir pas les vertus qu'on loue en lui: il se dédommage, il se console des honneurs qu'on lui rend par les humiliations qu'il se procure.

Représentez-vous cet homme puissant en œuvres & en paroles, devenu l'étude & l'admiration des peuples: fameux dans toutes les cours de l'Europe, recherché des grands, appellé invité par les Rois; l'ornement & la gloire de la Religion; le défenseur & l'appui de l'Eglise; le conservateur de l'Italie: l'ange tutélaire du monde Chrétien; la terreur des infideles: ce patriarche, pere d'une postérité nombreuse; ce prophête, qui annonce aux nations leurs destinées futures; ce Thaumaturge, qui commande à la nature; ce juste, à qui la piété du monde destine déjà des autels, & prépare des temples; si vous lui demandez ce qu'il pense de lui, il n'est qu'un pécheur, digne d'être le rebut du monde, indigne d'aspirer au sacerdoce de Jesus-Christ: si vous considérez ses actions,

elles ne sont qu'un tissu d'humiliations & d'abaissement : voyez-le fuyant la splendeur de la Cour : voyez-le au milieu de ses enfans ; ils sont ses disciples ; il les regarde, il les respecte comme ses maîtres ; ils ne peuvent l'imiter, il se les propose pour modèles ; il oublie son autorité, il ne voit qu'avec peine qu'ils s'en souviennent : je me trompe, il ne l'oublie pas ; il s'en sert ; mais à quoi ? à choisir la demeure la plus pauvre : à se charger des ministeres les plus pénibles ; à se réserver les emplois les plus humilians ; à forcer leur modestie de recevoir les services que sa charité encore plus modeste & plus humble aime à leur rendre : de tous ses titres de Pere, de Maître, de Supérieur, de Législateur ; de toute sa gloire, il ne se reserve que le droit de s'humilier & de s'oublier. Est-ce donc-là l'effet qu'ont produit sur François de Paule les honneurs qui l'environnent ? Oui, Chrétiens, ils n'ont servi qu'à épurer & à perfectionner sa vertu.

Les miracles de François de Paule dûrent leur plus grande gloire à sa sainteté ; sa sainteté dût son plus grand mérite à ses miracles ; la sainteté de François de Paule fut la preuve de ses miracles, parce qu'elle fut une sainteté proportionnée à ses miracles ; parce qu'elle fut cette espèce de sainteté à laquelle est attaché le don des miracles ; parce qu'elle fut elle-même un prodige étonnant & singulier comme ses miracles : les miracles de François de Paule furent la perfection de sa sainteté, parce qu'il fut également attentif à se servir

pour la gloire de Dieu, de l'autorité que ses miracles lui donnoient sur les hommes, & à préserver sa vertu du péril auquel pouvoient l'exposer ses miracles : ainsi ses vertus seules suffisent pour marquer ses miracles au sceau de la vérité, & ses miracles ont achevé d'imprimer sur ses vertus le sceau de la sainteté la plus héroïque. Ainsi pour le peindre d'un seul trait, & renfermer son éloge dans les paroles de mon texte, François de Paule, cet homme de prodiges & de miracles, fut lui-même un grand prodige, un grand miracle : *ipse quasi signum in dextera manu.*

Grand Saint, ce royaume a été le théâtre où vos vertus ont paru avec le plus d'éclat ; la naissance vous avoit donné à l'Italie ; l'ordre de la providence, la piété de nos Rois, le penchant de votre cœur vous donnerent à la France : du Ciel où vous régnez, jettez donc un regard propice sur ce grand Empire : reconnoissez le successeur de ces Monarques victorieux, qui crurent ne pouvoir mieux s'honorer eux-mêmes, que par les honneurs qu'ils vous rendirent : vous voyez renaître en lui toute leur puissance, toutes leurs victoires, toute leur sagesse, toute leur piété ; veillez sur les jours de ce jeune Prince ; qu'il ne régne que pour faire régner Jesus-Christ : que votre main si féconde en miracles s'intéresse à nous conserver une espèce de prodige ; la vertu sur le trône, la religion sous la pourpre : que notre Roi donne plus d'exemples de piété que nous ne pouvons en donner de leçons ; que le maître soit saint, que ses su-

jets marchent ſur ſes traces, & que notre zèle n'ait à ſouhaiter que de voir le royaume ſemblable à ſon Roi. N'oubliez pas un peuple fidéle, qui conſerve un tendre ſouvenir de l'heureuſe préférence que votre cœur lui accorda ſur tous les peuples de la terre : que la paix, l'union, la concorde, la foi ſoumiſe & docile, la charité douce & pacifique fixent à jamais leur ſéjour dans cette terre que vous avez habitée, & faites éclater votre ſainteté en nous obtenant les graces qui nous ſanctifieront & qui nous conduiront au bonheur éternel.





SERMON

POUR LA FÊTE

DE SAINT IGNACE.

Miniſterium tuum imple.

Rempliſſez votre miniſtere Chap. 4. v. 5. de la II. Epitre de S. Paul à Timothée.



'ORDRE de la grace, auſſi bien que l'ordre de la nature, a ſes différences d'états, d'emplois, de miniſteres. Le même Dieu qui régle le ſort des empires, préſide à la paix, à l'unité, à la perpétuité de l'Egliſe ; & comme pour maintenir le corps politique, il a établi des Rois, des Magiſtrats, des Guerriers ; auſſi il lui a plu d'appuyer ſa religion ſainte ſur l'autorité de ſes Pontifes, ſur la ſcience de ſes Docteurs, ſur le zèle de ſes Apôtres. Or, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans l'ordre de la grace, les premiers devoirs ſont les devoirs de l'état ; le vrai mérite,

le mérite propre de l'état: *miniſterium tuum imple.* Que le Prince ſoutienne le poids du ſceptre & la majeſté du trône ; que le Magiſtrat protége l'innocence ; que le Guerrier s'immole à la patrie ! que le Pontife ſoit le pere & le modèle de ſon troupeau ; que le Solitaire prie pour le peuple ; l'Apôtre & le Docteur combattent les combats du Seigneur ! ſans cela leurs qualités les plus rares ne brilleront que d'un faux éclat ; & avec tout leur génie, avec toute leur piété, ces héros, ces juſtes prétendus, ne feront ni de grands hommes, ni de grands ſaints, parce qu'ils ne feront ni grands, ni ſaints dans l'ordre de grandeur & de ſainteté que demande leur état : *miniſterium.....*

Attachons-nous, Meſſieurs, à cette regle ſûre & infaillible ; & afin de décider du tribut de louanges que mérite l'illuſtre Patriarche dont nous révérons la mémoire, ne l'étudions que par rapport à ſon miniſtere : *miniſterium.....*

Qué fut Ignace dans les vues & les deſſeins de la Providence ? l'Egliſe nous l'apprend. Ce fut un homme deſtiné à former une ſociété qui ſe dévoue uniquement à la gloire, aux intérêts, aux périls de la religion : en donnant Ignace à l'Egliſe, ce ne fut point un homme ſeul que le ciel voulut lui donner, ce fut le ſecours d'un peuple d'ouvriers évangéliques : *qui novo per beatum Ignatium ſubſidio militantem Eccleſiam roboraſti.*

Or, afin de réuſſir dans un miniſtere ſi important, que falloit-il ? de grandes vertus &

de grands talens. Les vertus, pour préparer le ſuccès du miniſtere ; les talens, pour aſſurer le ſuccès du miniſtere. A ces traits ne connoiſſez-vous pas Ignace ? Non, je n'ai point dit aſſez ; ajoutons que telles furent ſes vertus, que tels furent ſes talens ; que dans Ignace tout fut marqué au ſceau, tout porta l'empreinte de ſa deſtination ; enſorte que ſes vertus annonçoient & préſageoient ſon miniſtere ; enſorte que ſes talens furent les talens les plus proportionnés & les mieux aſſortis à ſon miniſtere. En deux mots, ſa vocation annoncée & caractériſée par ſes vertus ; ſa vocation ſoutenue & remplie par ſes talens ; *miniſterium tuum imple* : voilà le plan de ce diſcours. Faſſe le ciel que les préjugés contre les enfans ne vous rendent pas moins favorables à l'éloge du pere ; ce que nous aurions de défauts ne peut nuire à ce qu'il eût de vertus ; & ſi nous ne méritons pas pour lui les ſentimens de votre reconnoiſſance, le ſuffrage de l'Egliſe doit lui aſſurer l'hommage de votre reſpect.

Ave, Maria.

PREMIERE PARTIE.

A ne conſidérer Ignace qu'en lui-même & ſans rapport à la ſociété qu'il inſtitua, nous appercevrons dans Ignace, d'abord le pénitent, bien-tôt l'apôtre. Or je prétends que ſa ferveur & ſon zèle, que ſes vertus de pénitent & ſes vertus d'Apôtre, portent un caractere qui ne laiſſe, qui ne peut laiſſer

aucun doute ſur le miniſtere que le ciel a réſolu de lui confier : *miniſterium...*

1°. Quand je ſoutiens que chacun des événemens de la vie d'Ignace offre des traces ſenſibles des deſſeins de la Providence, vous penſez, Meſſieurs, à ces qualités heureuſes qui formerent ſon caractere ; à cet eſprit vif & pénétrant, juſte & ſolide ; à cette noble audace, à ce cœur au-deſſus du péril & de l'intérêt ; à ce fond de prudence & de réflexion, qui ont coutume de diſtinguer les hommes nés pour l'utilité publique. Tant de brillantes qualités promettoient un ſage, un guerrier ; l'appui du trône, par ſes conſeils ; le défenſeur & la gloire de la patrie, par ſon courage ; promeſſes ſi ſouvent vaines & trompeuſes. Dans le monde, un mérite ſupérieur établit moins de fortunes qu'il n'en renverſe ; rempliſſant de terreurs jalouſes tout ce qu'il menace d'obſcurcir & d'effacer ; autant il donne d'eſpérance à l'état, autant il enfante, pour ſa propre ruine, de ligues & de complots. Avec ſon mérite, & par ſon mérite même, Ignace pouvoit donc éprouver le ſort de ces hommes de génie & de talens, que la défiance a coutume d'opprimer & d'écarter, parce qu'elle les redoute ; il n'en eſt pas ainſi ſous la conduite particuliere de la grace, rien n'eſt perdu, tout eſt employé.

Ignace paroît à la cour d'Eſpagne Là régnoit, ſur les royaumes de Caſtille & d'Arragon, enfin réunis, un monarque guerrier & politique, ce Ferdinand, ſi célebre dans

dans les faſtes des nations pour ſes vaſtes projets, long-temps médités, profondément diſſimulés, adroitement concertés, ſagement préparés, ſuivis avec ordre & méthode; quelquefois ſuſpendus & différés, ſelon les conjonctures, & jamais abandonnés; preſque toujours juſtifiés par l'événement, qu'il ſavoit corriger & aſſujettir à ſes vues, quand il ne répondoit pas à ſes deſirs. Prince qui n'eut que des vertus, ſi la morale de l'auſtere probité permet tout ce que la morale d'état ſemble autoriſer; ou plutôt, prince que la raiſon & l'équité défendent de juger, ou ſur le portrait, peut-être trop critique, qu'en traça, pour ſe venger, le dépit de ſes ennemis humiliés; ou ſur le portrait, peut-être trop flatté, qu'en fit la reconnoiſſance de ſa nation victorieuſe & agrandie. Ferdinand eſt ſurpris de trouver dans Ignace, jeune courtiſan, ce don de l'inſinuation & de la perſuaſion, cet art de connoître les hommes & de les gagner, que le nombre des années donne rarement aux courtiſans vieillis à l'ombre du trône. A l'eſtime & à la bienveillance du maître, Ignace ſe hâte d'ajouter la gloire des armes; il ſe montre, dès le premier moment, ſoldat & capitaine. Ignace a ſes projets, la grace a ſes deſſeins; il compte s'avancer rapidement dans la carriere des honneurs, une autre route l'attend. Le guerrier, le courtiſan diſparoît; à leur place naît un Antoine, un Paul, un ſolitaire, un pénitent.

Mais comment s'opére ce changement? Il

importe de l'obſerver. Un reproche de Nathan fait couler les pleurs de David ; une voix de terreur enleve Paul à la ſynagogue & le ſoumet à l'évangile ; un regard de Jeſus ranime le courage & la foi de Pierre ; un attrait vif & rapide fixe Auguſtin, ſi long-temps flottant & irréſolu. Ici c'eſt une converſion méditée, c'eſt le fruit de longues & de profondes réflexions inſpirées par la grace. La vue d'une mort prochaine ; des apparitions céleſtes ; une guériſon miraculeuſe, n'avoient ſervi qu'à ébranler Ignace. Agité par deux mouvemens contraires, tantôt entraîné par l'un, tantôt dominé par l'autre ; vainqueur & vaincu tour à tour ; las, fatigué de tant de combats ſans défaite & ſans triomphe, il a preſque ceſſé d'être pécheur, il n'a pas commencé d'être pénitent. C'eſt que le ciel ne ſe propoſe pas ſeulement de convertir Ignace, il ſe propoſe de former, par le miniſtere d'Ignace, des hommes deſtinés à étendre l'empire de la foi & de la grace. Par conſéquent, dans un examen ſuivi, Ignace comparera les attraits de la cupidité & les attraits de la grace, les biens du temps & les biens de l'éternité, les héros de l'ambition & les héros de l'évangile, tout ce qui fait les pécheurs & tout ce qui fait les pénitens ; il étudiera dans ſon propre cœur, il démêlera l'abyme & le labyrinthe du cœur humain ; il ſentira comme éclorre & ſe développer ſucceſſivement, au plus intime de ſon ame, toutes les diverſes impreſſions de la grace & toutes les ſemences, tous les germes des

résistances & des oppositions à la grace, pourquoi? afin qu'Ignace apprenne mieux, par sa propre expérience, ce qu'Ignace doit enseigner à ses enfans pour l'instruction & la sanctification du monde.

Dessein de la Providence d'autant plus caractérisé, que la conversion d'Ignace ne lui ôte que les penchans funestes à sa vertu, qu'elle lui donne les penchans qui le rendront plus propre à remplir sa vocation. En effet, la grace, en présentant un autre objet à ses premieres idées, ne les détruit pas, elle ne les affoiblit point. Détrompé des prospérités de la terre, il trouve plus de grandeur à les dédaigner qu'à les mériter. Mais la grace ne le retire de la carriere où courent les héros de la réputation & de la gloire mondaine, que pour le faire entrer dans l'ordre de ces ames plus héroïques qui, franchissant par leurs desirs les bornes trop étroites d'une vie passagere, ne méditent des combats, n'aspirent à des victoires & à des conquêtes que pour l'éternité. Sans le savoir, Ignace se prépare à imiter les triomphes des forts de Juda; & chaque démarche qu'il fait, l'avance dans une route dont il ignore encore le terme. Ce qu'Ignace ne voit pas, on le voit dans Ignace. Pendant que, humilié devant l'Ange du Seigneur, il découvre au prêtre les blessures trop profondes de son cœur, les destinées du jeune David n'échappent point aux regards de Samuel. Ce sage directeur lit les desseins de la grace dans le caractere d'Ignace & dans l'économie de sa conversion;

il prédit que, grossi par l'assemblage des eaux qu'il va recevoir, ce ruisseau qui commence de couler obscur & inconnu dans les rochers des Pyrenées, se changera en un fleuve profond & impétueux destiné à arroser & à fertiliser le champ de l'Eglise : *parvus fons qui crevit in fluvium... & in aquas plurimas redundavit.*

Esther. c. 5. v. 6.

Cependant, l'esprit de Dieu se plaît-il à se cacher toujours à notre foible vue ? Ne laisse-t-il point échapper des traces de ses desseins ? Ce flambeau allumé pour dissiper la nuit des nations, s'éteint dans les entrailles de la terre. O solitude ! ô douce & aimable obscurité ! ô mere des Saints & des Apôtres ! Heureux & mille fois heureux l'ouvrier évangélique que vous couvrez souvent de votre ombre, soit qu'il veuille se préparer aux travaux, soit qu'il cherche à se recueillir après les dissipations du ministere ! Loin du monde, il se remplit des vertus qu'il doit enseigner & répandre. Dans le commerce du monde, il n'est que trop exposé à la contagion des vices qu'il doit combattre ; & rarement sera-t-il utile s'il ne fut long-temps inconnu. D'où sont-ils sortis ? que du désert ; Moyse, pour donner des loix à Israël ; Elie, pour confondre le schisme & renverser les idoles de Samarie ; Jean-Baptiste, pour annoncer la pénitence sur les bords du Jourdain ; Jesus-Christ lui-même, pour rassembler ses élus. Par conséquent, loin de le cacher, la solitude me montre dans Ignace, le prophête, l'apôtre, le législateur.

Approfondiſſons ceci davantage. Quel eſt le but de la Providence lorſqu'elle conduit Ignace dans le déſert ? Elle ſe propoſe, j'en conviens, de donner à ſa piété naiſſante le loiſir de jetter des racines plus fortes, afin qu'elle réſiſte mieux à la violence des tempêtes & des orages qui l'attendent. La grace veut faire d'Ignace un modèle des vertus les plus pures, les plus parfaites; mais entre toutes les vertus, de quelle vertu ? Ne laiſſez point échapper cette réflexion. Vous le ſavez, & la parole de l'évangile y eſt expreſſe : ſi le grain de froment ne meurt dans le ſein de la terre, il demeure ſeul & il ne ſe multiplie jamais : *niſi granum frumenti.* Par conſéquent la route de l'abnégation de ſoi-même, de la mort à ſoi-même, eſt la route par laquelle la grace conduit les hommes qu'elle ſépare pour les plus grands travaux & pour les plus grands ſuccès du miniſtere. Or cette vertu du dépouillement de ſoi-même, du renoncement de ſoi-même, ne devient-elle pas la premiere vertu, comme la vertu propre & perſonnelle d'Ignace ſolitaire ?

S. Jean c. 12. v. 24.

Si vous en doutez, venez, ſuivez-le dans l'aſyle auquel il confia ſa pénitence. Quel déſert retentit jamais de plus de ſoupirs, fut arroſé de plus de larmes, fut témoin d'un divorce plus entier avec le monde; de jeûnes plus rigoureux, de veilles plus continuées, d'un ſilence, d'un recueillement plus auſtere ? Ignace comme l'Apôtre, Ignace ne vit pas, il meurt à chaque inſtant : *quotidie morior.* Il

I. Ad. Corinth c. 5. v. 31.

ne vit que pour détruire, pour anéantir ce corps de péché.

Et parce qu'il connoît que le crucifiement évangélique ne consiste pas tant à captiver l'homme extérieur, qu'à maîtriser, à dominer l'homme intérieur; Ignace n'écoute les penchans de la nature, que pour les réprimer; l'amour propre, que pour le contredire; le vieil homme qui fut dans Adam, que pour l'assujettir aux loix & à l'empire de l'homme nouveau, qui est en Jesus-Christ.

Et parce que l'unique moyen de s'assurer de son cœur, c'est de l'attaquer dans ce qu'il a de plus cher; parce que cette fierté, cet orgueil, le foible de ce qu'on appelle les grandes ames, & souvent l'écueil de ce qui paroît les grandes vertus, fut la pente dominante d'Ignace, les abaissemens de sa pénitence en égalent les austérités.

Pensez à ce que la vanité la plus ingénieuse emploie d'artifices à déguiser ses défauts, à annoncer son mérite, à produire ses talens, vous n'aurez qu'une légere image de ce que l'humilité d'Ignace consacre de soins & d'attentions à cacher la splendeur de sa naissance, les graces de sa politesse, les lumieres de son esprit, sous des habits grossiers, sous un extérieur négligé, sous une stupidité affectée. Retiré dans l'hôpital de Manrêse, il n'y reste que pour se livrer aux ministeres les plus humilians; il n'en sort que pour recueillir les mépris & les insultes du peuple. Sagesse adorable de la croix,

vous n'êtes que folie devant l'homme de peu de foi, qui dédaigne ce que l'évangile estime; devant le Chrétien de peu de vertus, qui craint de se condamner en estimant ce qu'il ne pratique pas. Plus Ignace vous redouta, plus il vous recherche; le pénitent vous venge des outrages du guerrier & du courtisan.

Et parce que la vertu ne tarde pas à percer les nuages dans lesquels elle aime à s'envelopper; parce que la douceur, la charité, le recueillement de l'humble pénitent commencent d'attirer les regards & l'admiration du peuple, Ignace se dérobe à sa réputation, il s'ensevelit dans l'obscurité d'un antre désert & abandonné, afin de s'y consoler de n'être plus méprisé des hommes, par le plaisir d'en être ignoré. Dans le silence de cette caverne ténébreuse, où rien ne distrait son esprit & son cœur, il se livre tout entier à la pure charité. Consumé, dévoré par l'activité de cette flâme pénétrante, l'homme profane acheve de périr. Les faveurs que Dieu prodigue à ses Saints sur la terre, ressembleroient-elles donc aux récompenses qu'il leur destine dans le ciel? Ignace entend ces paroles secrettes, qu'il n'est point donné à une bouche mortelle de prononcer; cette ame, autrefois si vivement agitée par les espérances & les craintes mondaines, jouit d'elle-même & de son Dieu dans le sein de la paix & du calme.

La paix, le calme! Ai-je donc oublié sa constance exercée par tant d'épreuves? La

rosée du ciel ne coule plus ; son ame est une terre aride, nue, stérile, couverte, ainsi que la terre d'Egypte, d'une nuit sombre, de ténébres d'horreur & d'épouvante. Seul, sans appui, sans guide, il marche comme au hasard. Incertain de la route qu'il tient, il ignore si ce qu'il approuve n'est point un vice, si ce qu'il pleure n'est point une vertu ; il chancelle, il va succomber sous le poids des ennuis, des craintes, des défiances inquiettes & timides.

Grand Dieu, c'est ainsi que vous caractérisez, que vous annoncez les desseins de votre grace sur vos élus ! car, reprenons, mes chers Auditeurs ; & raisonnons. Pourquoi cette conversion d'Ignace préparée, amenée, achevée par tant de réflexions, par un examen si suivi, par un parallele si approndi de l'esprit de Dieu & de l'esprit de l'homme, des mouvemens de la grace & des mouvemens de la cupidité ; des divers attraits capables d'égarer le cœur ou de le ramener, de l'entraîner dans le vice ou de le rendre à la vertu ? Pourquoi ? si ce n'est, je l'ai dit, afin de remplir Ignace des lumieres & des connoissances qu'il transmettra aux ouvriers évangéliques qu'il doit rassembler. Pourquoi cette retraite austere, cette solitude profonde, si ce n'est parce qu'elle a coutume de ne former qu'à l'ombre des déserts les hommes entiérement morts à eux-mêmes, que la grace destine à servir de fondement aux édifices qu'elle éleve pour la sanctification des peuples ? Pourquoi ce carac-

tere si marqué de sagesse & de prudence, de courage & de noble audace, de génie supérieur aux circonstances & aux événemens ? Pourquoi cette abnégation si parfaite, cette pénitence si austere, cette humilité si profonde, cette charité si bienfaisante, cet abandon si total à la Providence, cette soif insatiable des souffrances & des opprobres, cet amour de Dieu si vif & si tendre, ces desirs si vastes, si immenses de la plus grande gloire de Dieu ? si ce n'est parce que ces qualités de l'esprit & du cœur, présent du souverain auteur de tout bien; parce que ces vertus chrétiennes & évangéliques, ouvrage du Dieu sanctificateur, quelques nécessaires qu'elles soient aux ministres de la religion, le sont encore davantage au pere, au conducteur, au modèle qui doit guider & animer leur zèle ?

Pourquoi, sur-tout, pourquoi la grace a-t-elle conduit Ignace si rapidement dans les voies de la vie intérieure ? Pourquoi a-t-il éprouvé, comme dans un moment, tout ce qu'elle a de rigueurs & de consolations, trouble & repos, paix & combats, lumieres & ténébres, onction & sécheresse, présence & abandon de l'époux, larmes de douleur & larmes de joie, scrupules, défiances, incertitudes & transports, ravissemens, extases ? Pourquoi a-t-il franchi, presque d'un seul pas, cette carriere que les Jean de la Croix & les Thérese ne parcoururent qu'en plusieurs années, si ce n'est parce que les profondeurs de la vie intérieure ne pouvoient

être trop promptement connues d'un homme destiné à devenir le pere & le maître d'un peuple d'ouvriers évangéliques ? Rien donc, dans les vertus d'Ignace, où l'œil attentif ne démêle l'empreinte de sa vocation. Je ne parle pas seulement des vertus du pénitent, je parle des vertus de l'Apôtre.

2°. Pour vous en convaincre, je n'emploie que cette réflexion décisive. Dieu donne à Ignace toutes les qualités d'un Apôtre; & avec tant de qualités, Dieu n'accorde presque point d'autres succès à Ignace, que les succès qui le préparent, qui le conduisent à rassembler, à former un peuple d'ouvriers évangéliques.

Non, Messieurs; s'il est permis de juger des fruits de l'apostolat, par le mérite de l'Apôtre, dans le temps où Dieu suscita Ignace pour la défense de l'Eglise, aucun ouvrier évangélique ne dût, autant qu'Ignace, remplir l'Eglise de grandes & flatteuses espérances. En effet, quel zèle eût jamais des desirs plus vifs & plus impétueux ? Dans les premiers momens de sa vie pénitente, Ignace ne pense qu'à réparer les débris de son innocence; qu'à élever entre son cœur, trop facile à séduire, & le monde séducteur, un rempart inaccessible à la contagion du siécle. Bientôt des vues plus pures s'emparent de son ame; il ne respire que la gloire de Dieu; que la gloire de Dieu à réparer; la gloire de Dieu à venger; la gloire, la plus grande gloire de Dieu à procurer, à établir, à perpétuer : *ad majorem Dei gloriam.* Animé par

des visions célestes, dont il ne recevra l'intelligence que dans les temps marqués; déja, du fond de sa grotte, ce solitaire embrasse l'univers par l'immensité de ses desirs.

Quelle prudence fut plus attentive à écarter les obstacles qui s'opposoient aux succès de son zèle? Loin d'Ignace les entêtemens de la piété indocile; ces déhors sombres & rebutans qu'il avoit empruntés, afin d'éloigner de lui les hommes: il s'en dépouille, afin de les amener à Jesus-Christ; il conserve l'intérieur de la pénitence, il en adoucit l'extérieur; les vertus, craintives & austeres, sont remplacées par les vertus douces & sociales. Je me trompe, une vertu ne succede point, elle se joint à une autre vertu; l'Apôtre cache le pénitent, il ne le détruit pas. Quel génie fut plus puissant à manier, à maîtriser les esprits, à entraîner & à dominer les volontés? Les princes du siécle & de l'Eglise avouerent souvent que la sagesse d'Ignace étoit cette sagesse dont l'écriture dit: que sûre de son empire, elle n'éprouvera que de vaines & impuissantes contradictions; qu'on pourra combattre & contredire, qu'on finira par approuver & adopter: *sapientiam cui non poterunt resistere.* *S. Luc. c. 2. v. 13.* Quel orateur chrétien fut mieux qu'Ignace, conserver aux vérités évangéliques leur vigueur, leur énergie, leur lumiere, leur onction; les rendre dans leur simplicité, sans en avilir la majesté? L'Espagne, l'Italie, Rome, virent ses discours emporter également les suffrages du peuple & l'admiration des savans;

obtenir cet éloge, le ſeul qui ſoit digne du prédicateur, les larmes & la converſion des auditeurs. Par quel déſintéreſſement le miniſtere fut-il plus ennobli ? Paul ſe reconnoîtroit dans Ignace. Lorſqu'il reçoit, ce n'eſt que pour répandre ; s'il preſſe, s'il ſollicite, ce n'eſt que pour donner. Partager entre l'humilité & la charité, vous le voyez content, par rapport à lui-même, quand l'abaiſſement de la demande eſt ſuivi de l'opprobre du refus ; vous le voyez content, par rapport à ſes freres, quand le ſecours qu'il leur obtient, le dédommage de l'humiliation qu'il a perdue. Libre de tout intérêt perſonnel, il n'aſpire ni aux bienfaits du riche, ni à la reconnoiſſance du pauvre ; il ne veut remporter de la cabane de l'un, que la conſolation d'avoir adouci ſon indigence ; du palais de l'autre, que la ſatisfaction de l'avoir inſtruit à ſanctifier ſon opulence.

Quel courage plus intrépide à braver les périls ? Oubliez, j'y conſens, combien de fois on vit Ignace, parmi les dédains, les rebuts, les inſultes, les outrages, marcher d'un pas ferme & aſſuré ſur les traces des Apôtres ; victime immolée au déſeſpoir des paſſions, dont il avoit arrêté la licence & borné les coupables ſuccès ; voyez-le baigné de ſon ſang, recueillir, ranimer ſes forces, afin de maintenir & de perfectionner l'ouvrage de ſon zèle : oubliez tant d'actions dignes d'un éternel ſouvenir. Un trait vous montrera l'ame d'Ignace toute entiere. Conſidérez-le dans les cachots d'Alcala : quel chan-

gement ! quelle révolution ! je cherche ce pénitent si humble, si modeste. Ignace a-t-il repris la fierté de sa naissance, & l'audace de la profession militaire ? sa situation le remplit d'un noble orgueil ; elle donne à ses paroles une force, un empire, une majesté qui enleve, qui transporte : autour de lui, tout est dans le silence & le respect. Conquérans, monarques, c'est du haut du trône, à la tête de vos bataillons, que vous régnez, que vous tonnez, Apôtres, guerriers, conquérans de Jesus-Christ, les prisons sont vos palais ; les liens, votre pourpre & votre diadême ; les chaînes, votre sceptre & votre glaive. On accourt en foule dans cet antre souterrein ; on admire, on sort saisi d'une terreur religieuse ; on a vu Paul dans les fers, Paul heureux, glorieux d'être le prisonnier de Jesus-Christ, *vinctus Christi* ; Paul désolé, humilié de n'en être pas le martyr. *Ad Eph. c. 3. v. 1.*

Quelle charité plus savante dans l'art de se plier aux situations, de se proportionner aux conditions ? Peut-être depuis le docteur des nations, il ne convient à personne, autant qu'à Ignace, de prononcer qu'il fût tout à tous : *omnibus omnia.* Selon la diversité des circonstances, il prend la lenteur de la prudence ou la vivacité du zèle ; il emploie l'invitation ou les menaces, la complaisance ou l'autorité, la priere humble & soumise pour attendrir, pour obtenir, ou la sainte hauteur, la généreuse liberté du ministere, pour épouvanter, pour commander, pour arracher : *omnibus omnia.* Là, du fond des

I. ad Corinth. c. 9. v. 22.

eaux glacées, il fait retentir aux oreilles d'un homme ſcandaleux, les anathêmes du ciel, &, en lui montrant ce que la charité peut oſer pour ramener & convertir le pécheur, il lui apprend ce que la juſtice divine fera pour punir le péché. Ici il voit l'abomination de la déſolation placée dans le lieu ſaint: fidele au reſpect que l'on ne ceſſe point de devoir à l'état; quand même on condamne les mœurs, il n'exhorte, il ne reprend que par ſon ſilence, par ſes larmes, par ſon recueillement, par ſa modeſtie. Ce langage touche, il perſuade; le feu ſacré ſe rallume ſur l'autel, & le ſanctuaire n'entend plus d'autres ſoupirs que les gémiſſemens de la pénitence: *omnibus omnia.* Le génie d'Ignace ſemble réunir toutes les eſpeces de génies; ſon eſprit, raſſembler toutes les ſortes d'eſprits. Il tonne, il foudroie avec Elie; il pleure, il s'attendrit avec Jérémie; c'eſt un Samuël, pour annoncer les ordres & les vengeances du ciel; un Nathan, pour diſſiper le ſommeil & la funeſte ſécurité du pécheur; un Onias, dont les prieres ſont le mur & le bouclier d'Iſraël; un Daniel & un Jean-Baptiſte, dont la voix épouvante le ſcandale & l'impiété. C'eſt un maître, un guide, un ſerviteur, un ami, un pere; ce ſont tous les hommes dans un ſeul homme: *omnibus omnia.*

Que vous dirai-je? Deſirs ardens & impétueux, ſageſſe & prudence, nobleſſe & déſintéreſſement, courage & fermeté, ménagement & complaiſance, réputation déci-

dée de sainteté & de miracles qui suppléeroit aux talens, & que les talens ne peuvent jamais remplacer parfaitement; toute la plénitude, toutes les richesses d'un zèle vraiment apostolique, se réunissent dans Ignace. Comment donc tant d'ouvriers évangéliques l'ont-ils surpassé par la rapidité de leurs victoires, par l'étendue de leurs conquêtes? Ah! mes chers Auditeurs, la grace appelle Ignace aux combats les plus multipliés; elle le destine aux triomphes les plus heureux; mais ce n'est point par lui-même, c'est par son peuple qu'il doit vaincre & triompher. De-là, à quel usage la grace emploiera-t-elle le zèle d'Ignace? à acquérir les connoissances proportionnées à son ministere, à jetter les fondemens de son ministere, à former des projets que la providence ne fera échouer que pour faciliter & assurer les succès de son ministere.

Je dis à acquérir des connoissances proportionnées à son ministere, au lieu que Paul n'avoit pensé, n'avoit parlé en enfant, que pendant les jours de son enfance spirituelle; ce n'est qu'après être parvenu à la plénitude de l'âge de l'homme, à la plénitude même de l'âge de Jesus-Christ, qu'Ignace, déjà contemplatif profond, se dévoue à ces études pénibles & obscures qui sont le partage des premieres années. Or croirons-nous que la grace ne veut qu'ajouter, par le secours de la science, plus d'éclat & de force au zèle d'Ignace? Le croirons-nous, lorsque nous voyons que presque tous les succès de

ſon zèle précéderent ſes études, & que, dans un ſens, depuis qu'il fut ſavant, il a moins fourni la carriere d'un Apôtre ? Le croirons-nous, lorſque nous voyons que le plus beau monument qui nous reſte des connoiſſances & du génie d'Ignace ; que cet ouvrage ſi exact, ſi précis dans l'expoſition des dogmes & dans la regle des mœurs ; que ce livre, trop connu pour qu'il ſoit néceſſaire, trop au-deſſus des louanges pour qu'il ſoit poſſible d'en faire l'éloge : croirons-nous que pour le compoſer, Ignace n'apporta d'autre étude que l'oraiſon, ne fréquenta d'autre académie que le déſert, n'écouta, ne conſulta d'autre maître que le maître de ce Paul, qui ne devoit rien à l'homme, qui devoit tout à Dieu ? *Neque enim ego ab homine accepi.* Qu'Ignace parcoure donc l'ordre & l'enchaînement des ſciences humaines ! il le faut, afin qu'il rempliſſe avec dignité, avec autorité la place que le ciel lui réſerve, de chef d'une ſociété d'ouvriers évangéliques, appellés à inſtruire, à enſeigner. Mais parce que la grace ne le deſtine point à être ſavant pour lui-même, ſa ſcience ſera une ſcience réglée ſur les projets, meſurée ſur les deſſeins de la grace. Arraché tout à coup à ſes études, il n'aura que le loiſir de ſaiſir le fond, la ſubſtance intime des dogmes de la religion ; & afin d'y réuſſir, il ne falloit preſque qu'un regard de cet eſprit ſi vif, ſi perçant, ſi pénétrant.

Ad Gal. c. 1. v. 12.

Que ſes premiers compagnons prodiguent dans les écoles & dans les chaires les tréſors de

de l'érudition ; qu'ils vengent la foi des outrages de l'héréfie ; qu'ils humilient le fafte infolent du novateur ! Je reconnois le mérite propre du fubalterne à qui le chef confie l'exécution de fes projets. Pour Ignace, il fera favant de la fcience qui convient au légiflateur, au fondateur, je veux dire l'intelligence des grands principes & des faines maximes, la connoiffance du vrai & le goût du parfait dans tous les genres de doctrine & de littérature, je veux dire cette fcience que l'étude, fans le génie, ne donne point, & qui caractérife les hommes nés pour la gloire de l'églife ou de l'état. Savant donc, comme il doit l'être ; propre à fervir de modèle & de guide à un peuple favant, il aura rempli les vues de la grace, dont toutes les opérations fur lui ne tendent qu'à le difpofer à fon miniftere.

N'eft-ce pas afin de jetter les premiers fondemens de l'ouvrage qu'elle attend de fon zèle, qu'elle le conduit en tant de fameufes univerfités ? Ignace efpéroit qu'en étudiant les fciences humaines, il enfeigneroit la fcience des Saints. O Dieu, le Seigneur des fciences ! *Scientiarum Dominus*, fauvez-nous des écueils qui couvrent cette mer, heureufement parcourue par tant de grands hommes, mais malheureufement célebre par beaucoup de naufrages ! L'étude, les fciences ont leurs dangers, *fcientia inflat* : & d'après l'Apôtre, ne puis-je pas vous le repréfenter ? Je ne parle point de la curiofité téméraire, de la préfomption indocile, de

I. ad Corinth. c. 8. v. 8.

l'orgueil, ſources, hélas, trop fécondes de ſchiſmes & d'héréſies. Je dis, qu'il eſt quelquefois à craindre, que l'ame ſe familiariſant imperceptiblement avec les auguſtes vérités de la foi, elles ne ſortent du cœur à meſure qu'elles entrent dans l'eſprit; qu'on ne les ſente d'autant moins qu'on les approfondit davantage; qu'on ne s'accoutume à les étudier plus en Philoſophe qu'en Chrétien; plus pour les ſavoir que pour les goûter, & qu'ainſi on n'oublie la Religion en paroiſſant l'apprendre! Ignace ne trouva point une terre auſſi diſpoſée qu'il l'eſpéroit, à recevoir la ſemence évangélique, il pleura ſon attente trompée: ſes conquêtes peu nombreuſes ne répondirent point à ſes deſirs, elles remplirent les deſſeins de la grace. Le Ciel ne l'avoit point amené pour recueillir la moiſſon; il ne l'avoit conduit dans ces floriſſantes Académies, que pour choiſir, pour gagner, pour raſſembler les ouvriers qui, ſous ſes ordres, cultiveroient le champ du pere de famille. Et quel préſage plus certain de bonheur, de gloire, de ſuccès, que d'en avoir pris l'élite dans la capitale de notre France, dans le ſein de cette Faculté, depuis tant de ſiécles l'admiration & l'oracle de l'Europe Catholique; qui conſtamment fidele à Dieu, & au Roi; à l'autel, & au trône; a la religion, & à la patrie; à l'égliſe, & à l'état, n'inſpire à ſes éleves que les ſentimens du zèle le plus vif à maintenir la pureté & l'intégrité de la foi; de la ſageſſe la plus attentive à conſerver la

paix & la tranquillité du Royaume. Le monde Chrétien doit son estime aux lumieres & aux vertus de cette illustre Faculté ; nous devons notre reconnoissance à ses bienfaits ; parmi ses disciples, Ignace trouva Xavier.

Déjà donc naissent autour d'Ignace les prémices de cette société de Ministres évangéliques. Afin de les unir par des liens vainqueurs du temps des variations de l'esprit humain, que fait la Grace ? elle se sert du zèle d'Ignace pour lui inspirer des projets qu'elle ne lui permet pas de remplir, & qu'elle ne fait échouer que pour préparer & faciliter l'exécution de ses desseins. Entraîné par le pur & saint amour, Ignace arrive dans cette contrée consacrée par la présence, & arrosée du sang du Dieu Sauveur : chere & auguste Sion, quel prophête déploreroit dignement vos malheurs ! sous le même maître le tombeau de l'imposteur reçoit les adorations des peuples séduits, & le tombeau de l'Homme-Dieu est indignement profané ! est-ce que par cette différence de destinées le Ciel veut caractériser l'esprit des deux Religions, & annoncer que l'une est pour le temps, l'autre pour l'éternité ; l'une pour flatter la cupidité, l'autre pour la détruire ; celle-là pour les succès & les prospérités, celle-ci pour les épreuves & les vertus ; l'erreur Mahométane pour faire des guerriers & des conquérans ; la vérité évangélique pour enfanter des Saints & des Martyrs. Quoiqu'il en soit des vues impénétrables de la Providence,

Ignace conçoit le desir de porter la lumiere de la foi dans la Cité sainte, de l'affranchir des obstacles de l'aveugle superstition : il rassemble des disciples ; il leur communique l'ardeur & les projets de son zèle ; ils volent à sa suite. Quel obstacle imprévu les arrête ? la mer, jusques-là libre, se ferme & se refuse à leur passage : providence de mon Dieu, n'avez-vous mis dans le cœur d'Ignace des desseins si vertueux, que pour les renverser & les détruire ! ah, je reconnois, j'adore la suite de l'enchaînement de vos voies. Ignace ne se destine qu'à une contrée, vous le destinez à l'univers : vous voulez que sans quitter la capitale du monde Chrétien, il soit par-tout, il combatte, il triomphe par-tout : le zèle que vous lui inspirez pour effacer l'opprobre de la Cité sainte, n'est qu'un attrait pour rassembler & fixer ses disciples ; il n'est presqu'aucun événement de sa vie qui ne porte l'empreinte & le sceau des desseins de votre grace. La vocation d'Ignace annoncée & caractérisée par ses vertus, premiere partie : la vocation d'Ignace soutenue & remplie par ses talens : *ministerium tuum imple*, seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Des austérités de sa pénitence, des profondeurs de sa solitude, des fonctions bornées de son zèle, Ignace passe au jour, au plus grand jour : on le voit le chef, le guide, le pere d'un peuple d'ouvriers évangéliques.

Or quels talens exige ce ministere ? Les talens dont parle l'Ecriture, lorsqu'elle nous offre dans Salomon, le modele des hommes destinés à gouverner les autres hommes ; un esprit sage & éclairé ; un cœur généreux & magnanime ; *prudentiam multam nimis. . . . . . & latitudinem cordis.* J'ai nommé les talens qu'Ignace devoit avoir ; j'ai dit les talens qu'il eut ; un fonds inépuisable de sagesse & de lumieres ; un fonds de sentimens généreux & magnanimes, *prudentiam. . . .* ou plutôt ne séparons point ce que nous voyons si essentiellement uni dans toutes les démarches d'Ignace : jugeons de sa sagesse & de ses sentimens ; jugeons son esprit & son cœur par l'étendue des projets qu'il forme, par le caractere des hommes qu'il associe à ses projets, par les moyens qu'il leur fournit pour parvenir à l'exécution de ses projets, par la maniere dont il les guide & les conduit dans l'application des moyens, par le succès de ses projets, *ministerium tuum imple.*

L. III. Reg. c. 4. v. 29.

Suivez-moi dans ce détail : j'en sens toute la délicatesse, j'en apperçois tous les écueils ; n'appréhendez point que l'amour-propre & la complaisance m'arrachent des adulations indécentes, ou que rampant & timide esclave des préjugés qu'enfante la malignité, le respect humain & une fausse modestie m'engagent à supprimer des louanges véritables. Ignace est notre gloire, puissions-nous être la sienne : si nous sommes infidéles à ses soins & à ses exemples, son éloge servira à nous instruire & à nous confondre.

J'oublie donc en ce moment ma profeſſion; & je ne m'en ſouviendrai ni pour louer ceux qui compoſent la Société, parce que je ſuis leur frere, ni pour diminuer les louanges du pere, parce que j'ai l'honneur d'être au nombre de ſes enfans; je me dois tout au vrai : je le dirai dans ſa ſimplicité ; perſuadé qu'on le trahit également quand on l'exagere & quand on l'affoiblit. Je reviens.

1°. Projet vaſte & immenſe. Remontez aux temps d'Ignace; temps d'orage & de tempête: ils ſont venus les jours auxquels, ſelon la parole du Prophête Ezéchiel, l'Ange rival du Saint des Saints, élevera ſon trône du côté de l'Aquilon. Sa voix retentit; il appelle ſa milice; il raſſemble ſes guerriers; il leur inſpire ſon audace & ſes fureurs. A travers les débris des temples réduits en cendre, des ſanctuaires profanés, des auguſtes myſteres ſacrilégement inſultés; ils marchent, ils s'avancent les ennemis conjurés à la ruine de l'Egliſe, comme s'il étoit écrit dans les décrets de la Providence que le Nord enfantera toutes les diſgraces du nom Romain; des mêmes régions d'où partirent les peuples deſtructeurs de la Rome des Céſars, ſortent les hommes dont les mains audacieuſes ébranleront & entreprendront de ſapper les remparts de la Rome de Jeſus-Chriſt. Que de révolutions fatales! que de ſcenes tragiques! l'eſprit de vertige a répandu la contagion de ſon ſouffle empeſté ſur la face de la terre: les paſteurs du troupeau fanatique n'ont preſque d'autre lien de leur confédération, qu'u-

ne ambition féconde en rivalités & en discordes : les peuples séduits imitent & surpassent leurs modeles. L'autorité des Loix & des Magistrats, les droits sacrés du Pontife & du Monarque servent de jouet à la licence populaire : là, les richesses du Sanctuaire, l'attrait & le prix d'une infâme désertion, deviennent la proie de l'usurpateur : ici, sont des Républiques, où furent des Royaumes : ces divisions sur la foi ont bouleversé le systême politique de l'Europe : on ne parle que de guerres de Religion, que de paix de Religion, que d'intérêts de Religion ; jamais ce nom sacré ne servit de voile à tant d'attentats, & je ne sais s'il ne fut point aussi triste à la Religion d'en être le prétexte, que d'en être la victime : les fastes des Empires, les monumens les plus authentiques, peuvent à peine nous rendre croyable le délire de nos ancêtres ; des Grands zélés par cabale, dévots sans conscience, soumis à l'Eglise pour régner dans l'Etat, ou disciples des sectaires pour dominer dans la faction. Le solitaire, la vierge chrétienne, arrachés à l'autel, courent loin de Sion, recevoir la récompense de leur apostasie ; la schismatique Samarie prodigue des louanges aux sermens trahis & à la pudeur oubliée. Tous les principes sont ignorés, toutes les conditions confondues ; le soldat dogmatise ; le libertin, l'incrédule se passionnent jusqu'au fanatisme : la femme prophétise & décide ; les uns semblent disputer aux autres le triste avantage de porter le dernier coup à la foi, soit par la té-

mérité de leur doctrine, soit par l'opprobre de leurs mœurs : héréfie, voilà tes ravages ; les vapeurs pestilentes du vin que tu présente enyvrent ceux mêmes qui refusent de boire dans ta coupe maudite ; & si jamais par un zèle aveugle, & que la Religion reprouve, on employa pour te détruire les noirceurs du crime & de la perfidie, ces horreurs ne furent pas moins ton ouvrage, que les forfaits qui furent commis pour te soutenir.

Europe, terre autrefois si sainte & si chérie du Ciel, va-t-il s'accomplir sur tes malheureuses contrées, l'oracle de l'Evangile ; le royaume de Dieu vous sera enlevé, & il sera donné à des nations qui sauront en profiter : *auferetur. . . . & dabitur.* Un monde périt, un monde se hâte de naître & d'éclorre : tant de siécles avoient coulé depuis la séparation de ces deux branches sorties d'une tige commune, qu'elles s'ignoroient mutuellement : l'Europe & l'Amérique sont étonnées de se voir, l'une abandonne presque la foi, l'autre se montre pour l'appeller & l'inviter. C'est en ce moment qu'Ignace paroît ; les cris de la Religion opprimée se sont fait entendre dans sa solitude : il se leve, il sort, il s'arrête, il regarde ; d'un coup d'œil il mesure la terre ; l'ancien monde ne lui présente que les ravages de l'héréfie & du libertinage ; le nouveau monde ne lui offre que les superstitions & les débauches du Paganisme : un monde qui déshonore Jesus-Christ & un monde qui l'ignore ; des Chrétiens trop indignes du Dieu

S. *Matt.* c. 21. v. 43.

Dieu qu'ils invoquent, des Idolâtres trop ſemblables aux divinités qu'ils adorent; un monde à réformer, un monde à inſtruire. Ignace voit tout; il entreprend de réparer tout, de remédier à tout: comparez, Meſſieurs, les héros profanes tant vantés, comparez leur cœur avec le cœur d'Ignace, leurs deſſeins avec ſes deſſeins; vous avouerez que le feu de l'ambition n'a point l'activité du feu que la grace allume dans ſes Saints.

2°. Il n'en a point la vivacité, il n'en a point la lumiere: vous connoiſſez le projet d'Ignace, quels hommes demande-t-il? vous me prévenez; des hommes d'une vertu aſſez édifiante & aſſez affermie pour perſuader par leur conduite ce qu'ils enſeigneront par leurs diſcours, pour voir le monde avec ſuccès & ſans péril, pour le gagner ſans s'y perdre. Des hommes d'une piété douce & inſinuante, attentive aux bienſéances, heureux à concilier les devoirs, à ménager les eſprits, à ſaiſir les circonſtances & les momens; capables d'inſtruire ſans hauteur, de reprendre ſans dureté, de combattre ſans aigreur, de vaincre ſans orgueil: des hommes d'un zèle pur dans ſon principe, déſintéreſſé dans ſes vues, hardi dans ſes entrepriſes, prudent dans ſes démarches, conſtant dans ſes épreuves, intrépide dans ſes diſgraces, grand dans ſes humiliations, & modeſte dans ſes ſuccès: des hommes inſatiables de travail, avides de périls; prêts à voler par-tout où les appellera l'eſpérance de quelque bien à faire, ou de quelque mal à ſouffrir: des hommes profonds

dans la connoiſſance de l'écriture & des langues, des myſteres & des dogmes de la foi; des ouvrages & des monumens de l'antiquité, de la diſcipline & des uſages de l'Egliſe, de la littérature & des ſciences profanes, de la politeſſe & des graces du diſcours; par conſéquent des hommes de preſque tous les talens, de preſque toutes les vertus.

Or, de pareils hommes, Ignace penſeroit-il à les chercher? oſeroit-il les eſpérer? Oui, Chrétiens, Ignace les cherche, il les eſpere de la bonté de Dieu; il travaille à former ſur ce modele ceux qu'il a raſſemblés. Les deſſeins de l'ambition manquent ſouvent de ſecours & d'appui. La grace les prodigue aux deſſeins dont elle veut aſſurer le ſuccès. D'ailleurs, le ſeul talent peut-être qui ſoit rare dans l'Egliſe & dans l'Etat, celui d'appercevoir les talens & de les employer; ce talent qui caractériſe les hommes uniques & les tire de l'ordre même de ce qu'on appelle les grands hommes; & dans quelle ame le ciel le verſa-t-il avec plus de profuſion que dans l'ame d'Ignace?

Un Xavier! Quelles nobles & ſublimes images ſe préſentent à votre eſprit! les peuples & les Rois ſoumis à Jeſus-Chriſt, la croix révérée, adorée d'un pole à l'autre; la ferveur de la primitive Egliſe renouvellée, & les miracles des temps apoſtoliques, reproduits dans les derniers jours du monde; le conquérant encore plus admirable que les conquêtes, & ſon cœur au-deſſus de ſes ſuccès. Xavier! Ce mot ne laiſſe rien à ajouter;

l'éloge ne répondroit point à l'idée qu'il excite ; & ne vous ſemble-t-il pas même qu'en nommant le fils, j'ai obſcurci la gloire du pere ?

Non, je ne viens point, prenant en main la balance, m'ingérer à peſer les mérites, vous repréſenter le génie de Xavier plus vif, plus ardent, plus impétueux ; le génie d'Ignace plus réfléchi, plus meſuré, plus profond ; l'un plus propre à livrer des combats & à ſe ſignaler par des exploits éclatans ; l'autre plus capable de concerter, de ſuivre un projet, de faire croître la moiſſon de gloire & de triomphe, dont il abandonnera la récolte aux mains façonnées & inſtruites par ſes ſoins ; vous montrer le zèle de Xavier ſemblable à un incendie, à un torrent, vainqueur & deſtructeur rapide des obſtacles ; le zèle d'Ignace tel qu'un feu tempéré qui uſe, qui conſume peu-à-peu & arrive à ſon terme, ſans annoncer ſa marche & ſes progrès. Je ne peindrai point Xavier égal à Ignace, Ignace égal à Xavier, dans les auſtérités de la pénitence, dans les tranſpors de l'amour divin, dans le déſintéreſſement & la pureté du zèle, dans le deſir des humiliations & des ſouffrances, dans les ferveurs de l'oraiſon, dans les profondeurs de la contemplation : je ne vous dirai point, après avoir rapproché ce qu'ils eurent de reſſemblances & de différences, décidez entre la main qui porte le glaive & la tête qui le conduit ; entre les talens, pardonnez-moi cette comparaiſon, entre les talens qui feroient un grand guerrier

& les talens qui feroient un grand homme d'état ; entre les succès d'un apostolat plus brillant & les succès d'un apostolat plus étendu ; d'un zèle qui sanctifia plusieurs nations & d'un zèle qui fournit des ouvriers évangéliques à tant de peuples : je dis, rendons hommage au génie puissant d'Ignace ; par le choix d'un seul homme, il fit la destinée de tout un monde. J'ajoute si le zèle des autres ouvriers évangéliques, qu'il sut gagner & rassembler, ne se signala point par des prodiges aussi marqués, l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, l'Italie, témoins de leurs combats & de leurs victoires, les reconnurent dignes d'avoir Ignace pour pere, d'avoir Xavier pour frere.

3°. Heureux dans le discernement des hommes, Ignace ne l'est pas moins dans le choix des moyens. Ces hommes, qu'il vient d'associer à son projet, il faut commencer par allumer dans leur cœur le feu du zèle le plus pur, le plus généreux, le plus magnanime. Que fait-il ? C'est sur la montagne sainte, à l'ombre de laquelle reposent les premiers martyrs de la France, qu'il reçoit leurs engagemens; dans cette basilique auguste, qui conserve les ossemens sacrés de Pierre & de Paul, qu'il les conduit pour renouveller leurs sermens. Apôtres, Martyrs, cette religion, que vous avez scellée de votre sang, elle étoit agitée par une tempête violente ; & si le vaisseau de l'Eglise pouvoit périr, il n'auroit point échappé à la fureur des vents & des flots : c'est de vos cendres que sortiront toujours

ſes défenſeurs ; il n'appartient de vous remplacer qu'aux hommes qui auront appris de vous à penſer , à parler, à vivre, à mourir comme vous. Par quel ſpectacle plus touchant Ignace auroit-il donc intéreſſé ſes premiers compagnons à ſoutenir le poids immenſe des travaux auxquels il les appelloit ? Du fond du ſanctuaire qu'ils habitent , ces Apôtres, ces Martyrs ſemblent dire à tous ceux qui travaillent dans le champ du pere de famille , vous entrez dans la route que nous avons parcourue ; notre exemple vous inſtruit du ſort qui vous attend. C'eſt au mépris, à la haine , aux tribulations que vous êtes dévoués ; imitez nos vertus , vous éprouverez notre deſtinée.

Remplis , pénétrés de cet eſprit , les diſciples attendent l'ordre du maître. Ignace leur ouvre la carriere. Miſſions dans les régions les plus barbares & les plus lointaines, dans les villes & les campagnes ; controverſes avec les hérétiques ; ouvrages médités & approfondis , deſtinés à la défenſe de la foi ; ouvrages pleins de ſentimens & d'onction, conſacrés à rétablir & à perfectionner la piété ; retraites, direction des ames, inſtruction de la jeuneſſe, ſervice des pauvres , viſites des priſons : que ſais-je ! Les ſiécles qui l'ont précédé n'ont preſque rien trouvé, dans la ſcience de gagner les ames, qui ne ſoit employé par Ignace ; les ſiécles qui l'ont ſuivi n'ont preſque rien trouvé qu'on pût ajouter à ce qu'il a preſcrit.

Ses projets ne s'étendent pas ſeulement à

tous les peuples; ils embrassent tous les siécles. Que lui serviroit-il donc d'avoir sagement réglé le zèle & appliqué le génie de ses premiers disciples, s'il ne leur préparoit des successeurs, héritiers de leurs talens & imitateurs de leurs vertus? Que le temps ne me permet-il de vous exposer le plan, l'ordre, l'enchaînement des loix qu'il leur a retracées. Sans entrer dans une discussion peu faite pour la chaire; sans prendre le ton de l'apologie ou de la contradiction, que ne puis-je vous exposer l'arrangement & l'économie du grand édifice qu'il avoit entrepris d'élever; vous rendriez justice à la sagesse des vues qui l'animerent, à la sainteté, à la pureté de ses motifs, & vous ne trouveriez dans son cœur & dans son esprit que la matiere de vos éloges & de votre admiration.

Vous verriez Ignace réunir l'oraison & l'action, la retraite & le travail, rassembler, concilier, par un mêlange si parfait, la vie intérieure & la vie extérieure, que l'homme fidele à ses loix, solitaire & apôtre, auroit la piété timide & délicate de l'un, le zèle actif & laborieux de l'autre; que sans indolence & sans agitation sa vertu ne seroit exposée ni à s'endormir & à languir dans la paix & le calme du désert, ni à s'affoiblir & à se dissiper par les soins & les occupations du ministere.

Vous considéreriez dans ces réglemens, tracés pour le choix des sujets, les fondemens solides sur lesquels Ignace établit leur piété. Deux années consacrées uniquement

au ſilence, à l'oraiſon, à la mortification; loin de toute étude qui feroit des ſavans, & qui ne ſe borne pas à faire des Saints; comment il ſait mettre à profit le feu de leurs premieres années, & les prémices de leur zèle, dans l'éducation de la jeuneſſe. Alors diſciples, auſſi bien que maîtres; ils apprennent en enſeignant; & en cultivant leur eſprit, ils rendent, ſans bruit, ſans éclat, à la religion & à l'état, des ſervices que pourroient envier l'apôtre & le politique; comment, afin de ranimer la ferveur primitive, ſujette à ſe deſſécher dans les ſpéculations arides & abſtraites, il les rappelle de l'école des hommes à l'école de l'Eſprit-Saint. On rentre dans l'enfance de la vie ſpirituelle; même ſolitude, même oubli des études, mêmes pratiques d'abnégation & d'humilité. Ignace veut des Apôtres, il veut encore davantage, des Saints; diſons mieux, il veut des Saints, parce qu'il veut des Apôtres.

Vous remarqueriez des intentions également droites & pures dans cette lenteur, qui ne reçoit le dernier engagement des ſujets qu'après environ dix-ſept années d'épreuve & d'examen, temps marqué pour eſſayer la trempe de leur eſprit & de leur cœur; pour ſe refuſer ou pour céder à leurs deſirs, ſelon ce qu'ils donnent de craintes ou d'eſpérances. Vous verriez qu'il n'a uſé de tant de précautions que pour aſſurer la ſainteté & la ſtabilité du vœu ſolemnel; que c'eſt pour cela qu'il exige un déſintéreſſement qui ne laiſſe aucune reſſource à la cupidité, par ce vœu de renon-

cer aux dignités eccléſiaſtiques, qui ne permet aucune eſpérance à l'ambition; par cette uniformité de la vie intérieure & domeſtique, qui ne rappellant à perſonne que l'idée de ſes talens ou de ſes emplois, n'accorde aucune ſatisfaction à la vanité; par cette dépendance vraiment évangélique, qui ôte à l'amour-propre la conſolation de regarder quelque terre comme ſon ſéjour, quelque emploi, comme le but & le terme de ſes travaux; par cette forme de gouvernement qui, rendant un ſeul homme maître de tous, inſtruit de tout, préſent à tout & ſupérieur de tous, enleve à l'eſprit juſqu'au pouvoir de former des projets d'indépendance & de liberté.

J'entrerois dans le détail des reſſorts & des loix, dont le but étoit d'entretenir l'harmonie de ce grand corps: loix ſi variées, que chaque emploi, chaque homme, chaque eſprit, pour ainſi dire, a ſes réglemens particuliers: loix ſi bien concertées, que la diverſité infinie des occupations n'enfante aucune confuſion; l'émulation des talens, aucune diſcorde; la multiplicité des réglemens, aucun embarras: loix ſur leſquelles les inſtituteurs plus récens ont tracé le plan de tant de congrégations ſéculieres ou régulieres; de ſorte que la ſociété n'eſt pas la ſeule qui doive honorer Ignace, le reſpecter, l'aimer, comme ſon légiſlateur & ſon pere.

Enfin, je peindrois la vie d'un parfait diſciple d'Ignace, comme la vie la plus unie & la plus agitée, la plus retirée & la plus laborieuſe; la moins auſtere en apparence, & la

plus dure peut-être; la moins chargée d'observances extérieures & la plus soumise, la plus dépendante: une vie qui demande beaucoup de talens & qui les captive, dévouée à servir le monde dans tous les âges, dans toutes les conditions, & à n'aspirer à aucune des récompenses que promet le monde; une vie si ennemie de l'amour-propre & de la vanité, en même temps si douce, si aimable à l'homme vertueux & raisonnable, qu'on ne peut s'y soutenir que par beaucoup de piété; qu'on ne peut la quitter sans lui conserver son estime & lui donner ses regrets. Je finirois ce tableau, en m'humiliant, d'avoir pris si peu de zéle & de vertus à cette école d'un grand Saint, & j'ajouterois; lorsque je vous ai montré ce que seroit un digne enfant d'Ignace, je n'ai point prétendu, mes chers Auditeurs, je n'ai point prétendu dire, voilà ce que nous sommes; j'ai dit, voilà ce que saint Ignace voulut faire de nous; voilà ce que saint Ignace a fait pour nous.

4°. Les disciples d'Ignace sont rassemblés; il leur a mis en main les moyens les plus capables d'assurer le succès de ses projets: il a donc rempli le ministere de pere, de législateur. Quel autre rempliroit aussi dignement les fonctions de chef & de modérateur? Je ne vous fatiguerai point par le détail des faits. Un moment de réflexion sur les grandes qualités d'Ignace; sur ce don d'intelligence: un homme qu'Ignace voit, est un homme qu'Ignace connoît; il pénetre, il saisit en un instant l'étendue de son esprit & la pente de

ſon cœur, à quels ſujets ſa compagnie ſera utile, & quels ſujets lui ſeroient inutiles ou funeſtes. Sur cette ſageſſe, ſi habile à mettre un accord parfait entre les qualités & les occupations; chaque place à l'homme qu'elle exige; chaque homme, à la place qui lui convient. Si quelquefois il reſſerre le génie le plus brillant dans des fonctions obſcures, Ignace ne ſemble oublier le mérite, qu'afin de l'épurer; dès qu'on ſera parvenu aux vertus qui manquent, on ſera rendu aux emplois que demandent les talens. Sur cette vigilance, à laquelle rien n'échappe; de Rome, où il a fixé ſon ſéjour, il préſide aux travaux de ſes enfans dans toutes les contrées de l'univers; quelque région qu'ils habitent, Ignace ſemble les avoir ſuivis, afin de les guider & de les conduire. Sur ſa fermeté à maintenir l'ordre & la piété, ce docteur célebre, ce prodige d'érudition, ſi habile dans les langues, ſi verſé dans la connoiſſance de l'antiquité; Poſtel étale vainement aux yeux d'Ignace ſa ſcience & ſa réputation; Ignace dédaigne un mérite faſtueux & hautain, préſomptueux & indocile; il ôte du milieu de ſes enfans ce ſcandale domeſtique; dans ſon eſtime, les talens ne ſont rien ſans les vertus. Sur cette charité bienfaiſante, toutes les peines trouvent dans Ignace un conſolateur; toutes les incertitudes, un conſeil; toutes les infirmités, une tendre & généreuſe compaſſion; toutes les prieres, un cœur prompt à exaucer: il accorde avec tant de joie, qu'on ſent preſque plus vivement le plaiſir qu'on

lui donne ; que la grace qu'on obtient ; il lui en coûte tant de refuser, qu'on se pardonne difficilement de lui avoir demandé ce qu'il ne devoit pas accorder. On lui obéit comme à un maître ; on l'aime comme un pere, & on l'étudie comme un modèle. Dernier trait qui caractérise le gouvernement d'Ignace. Aussi pénitent qu'à Manrêse ; aussi recueilli que dans sa caverne, son oraison n'a pas moins de ferveur ; ses larmes moins d'abondance ; sa mortification moins d'austérité ; son amour de Dieu moins de transports & de vivacité ; son humilité moins d'empressément à fuir les honneurs. Il donne à ses disciples l'exemple de toutes les vertus, dont il leur trace les loix : ses regles ne furent que l'expression de sa conduite ; & pour n'ignorer rien de leurs obligations, il suffisoit aux enfans de n'ignorer rien de leur pere.

5°. Le ciel pouvoit-il refuser de répandre ses plus abondantes benédictions sur les travaux de cet homme juste ? De quels succès fut donc suivi son zèle ! J'appelle les succès d'Ignace, tant de vices bannis, de vertus rappellées ou perfectionnées, de querelles & de discordes éteintes par la sagesse de ses conseils, par l'autorité persuasive de ses exemples, par le charme vainqueur & l'énergie puissante de ses paroles. Rien ne résistoit aux grands traits, aux idées sublimes, aux mouvemens forts & pathétiques que fournissoient à son zèle, ces desirs si vifs, si passionnés de la plus grande gloire de Dieu : & c'est dans la personne d'Ignace qu'on a vu se

manifester d'une maniere bien sensible cette vérité, qu'on ne prêche efficacement la vertu qu'autant qu'on la pratique ; que les discours dictés par l'esprit, lorsque l'esprit n'est mis en mouvement par le zèle & la ferveur, ne parlent qu'à l'esprit ; qu'il n'y a que ce qui sort du cœur qui aille au cœur, & qu'il n'appartient qu'aux Saints de faire des Saints.

J'appelle les succès d'Ignace, les fruits infinis qu'on produit, & que ne cesseront point de produire les exercices spirituels de saint Ignace : n'est-ce pas à cette école que se sont formés les Xavier, les Borgia, les Stanislas, les Louis de Gonzague, les François Regis, les Charles Borromée, les François de Sales, les Vincent de Paul ? N'est-ce pas dans cette source que les Lévites viennent puiser chaque jour l'esprit du Sacerdoce ; les Solitaires, l'esprit de retraite ; les Vierges consacrées à Dieu, l'esprit de priere & d'oraison ; les Apôtres, l'esprit de zèle ; les pécheurs, l'esprit de pénitence ; les justes, l'esprit de ferveur ? n'est-ce point par cet ouvrage qu'Ignace s'est rendu en quelque sorte le premier Instituteur de tant de Congrégations & de Communautés, le premier Directeur de tant de Séminaires, le pere de tant de Prêtres & de Pontifes, l'ornement du Sanctuaire ? Par-là, que la gloire & les vertus de presque tous les Saints qui l'ont suivi, peuvent être regardées comme les vertus & la gloire d'Ignace.

J'appelle les succès d'Ignace, les services que rendirent à l'Eglise ses premiers disciples.

Marqué pour être le pere d'un grand peuple, il vit cette tige à peine ſortie du ſein de la terre, jetter de profondes racines dans les diverſes parties du monde; il vit ſa Compagnie naiſſante, par des travaux utiles à la Religion, en faire revivre les loix & les obſervances parmi ceux qui la connoiſſoient, l'annoncer à ceux qui l'ignoroient, la défendre contre ceux qui l'attaquoient; & quelle autre gloire, quel autre plaiſir auroit touché auſſi vivement l'ame d'Ignace? ſes yeux, avant que de ſe fermer, ſes yeux virent parmi ſes enfans, des Apôtres & des Martyrs.

J'appelle les ſuccès d'Ignace, tout ce que firent les ſucceſſeurs de ſes premiers diſciples. Prenez garde: un Orateur étranger vous les montreroit, ſuivant, pour ainſi dire, le ſoleil dans ſa courſe, portant la lumiere de la foi depuis les lieux où il naît, juſqu'aux contrées qu'il éclaire de ſes derniers rayons; renverſant les barrieres élevées entre les peuples, par la nature, ou par la politique; pénétrant dans des terres & parmi des nations dont le nom n'avoit point été entendu par les maîtres de l'ancien monde, & étoit encore ignoré par les conquérans du Nouveau monde! il vous offriroit le ſpectacle des fauſſes divinités juſques-là ſacrilégement adorées, condamnées à l'oubli & à l'opprobre; il vous parleroit de leur ſcience, de leur réputation; mais un fils à qui le cœur du pere eſt mieux connu, un fils vous dira: voyez-les arroſer de leurs ſueurs les ſables

embrâſés de l'Inde ; errer dans les forêts ; dans les neiges & les glaces de l'Amérique ſeptentrionale : voyez-les ſur les bûchers du Canada , dans les eaux brûlantes du Japon ; voyez leur ſang couler ſous le glaive des bourreaux ; voyez-les ſervir de pâture à des peuples féroces ! ce ſont-là les proſpérités , les triomphes qui piquerent l'ambition d'Ignace ; il demanda pour ſes enfans de grandes vertus & un grand zèle ; un zèle qui mît les épreuves & les humiliations au rang des récompenſes , qui s'empreſsât à rendre des ſervices , quoiqu'ils duſſent être oubliés & dédaignés , & qui ne regardât pas moins comme des ſuccès ce qu'il ſouffriroit , que ce qu'il feroit pour la Religion.

J'appelle les ſuccès d'Ignace , ce que tant d'autres Sociétés , tant de ſages Directeurs , de Prêtres vertueux & éclairés , de Miſſionnaires zèlés & fervents , font pour le bien de l'Egliſe , à l'exemple & ſur le plan d'Ignace. Combien d'établiſſemens utiles lui doivent leur naiſſance ? je parle de ces maiſons d'orphelins , où la charité rend à des enfans malheureux les peres que le Ciel leur a enlevés ; de ces maiſons de Pénitentes , où la vertu trop fragile trouve un aſyle ; de ces maiſons deſtinées à l'éducation de la jeuneſſe , où à l'abri des écueils de la maiſon paternelle , on la forme dans les ſciences & la piété ; de ces ſéminaires où ſe conſerve le précieux dépôt de l'eſprit ſacerdotal ; de ces pieuſes aſſociations , où ſous les auſpices de Marie , des Anges & des Saints , on s'inſtruit a une dé-

votion plus fervente: je parle de ces retraites, de cette méthode de l'examen particulier, ſi néceſſaire pour connoître ſon cœur & pour le réformer ; de la coutume d'enſeigner publiquement les principes de la Religion aux enfans ; de réveiller, de ranimer la piété publique par des miſſions fréquentes : ah, Chrétiens, que le Ciel redouble le zèle & le ſuccès des ouvriers évangéliques, qui ſoutiennent, qui perpétuent ſi dignement ces ſaintes pratiques ! que tous ſoient prophêtes! *quis tribuat ut omnis populus prophetet* ! qu'ils nous devancent, s'il le faut même ; qu'ils nous remplacent dans la route ouverte & tracée par notre ſaint Légiſlateur ! nous applaudiſſons à leurs triomphes, nous n'envions que leurs vertus ; mais il faut que tout retourne à ſa ſource, ce que l'Egliſe leur doit, ils le doivent à ſaint Ignace, & même en ſurpaſſant la gloire des enfans, ils contribueront à illuſtrer la gloire du pere.

Lib. Numer. c. 11. v. 29.

Enfin j'appelle les ſuccès d'Ignace, l'heureuſe conſommation de ſa courſe & de ſes travaux ; plein de mérites, il voit s'approcher le grand jour de l'éternité ; il entend la voix du maître qui appelle le ſerviteur ; il acheve de ſe purifier dans les larmes de la pénitence & dans le ſang de l'Agneau : il s'endort du ſommeil des juſtes ; le ſuffrage des peuples l'appelle ſur l'autel ; l'Egliſe le place dans ſes ſanctuaires ; la Religion applaudit à ſon triomphe ; &, le dirai-je, afin que rien ne manque à ſa gloire, le libertinage & l'héréſie ne rougiſſent point d'inſulter à ſa mémoire : je

pourrois même en quelque ſorte, terminer ſon éloge par ces paroles de ſaint Jérôme à ſaint Auguſtin. *Catholici te conditorem antiquæ rurſum fidei venerantur atque ſuſcipiunt ; & quod ſignum majoris gloriæ eſt, omnes hæretici deteſtantur & perſequuntur.* Les Catholiques le révérent comme un des principaux inſtrumens dont Dieu s'eſt ſervi pour arracher au naufrage la foi ancienne; les hérétiques le déteſtent & le perſécutent comme celui qui a porté des coups mortels au ſchiſme & à l'erreur.

C'étoit à ce miniſtere que la grace avoit appellé Ignace ; Ignace ne fut point infidele à la grace. Nous avons ſuivi ſes pas ; qu'avons-nous vu ? ſa vocation annoncée & caractériſée par ſes vertus, ſa vocation ſoutenue & remplie par ſes talens : *miniſterium tuum imple.* Ne nous y trompons pas, mes chers Freres, telles ſont les routes de la vraie ſainteté : que chacun, dit l'Apôtre, ſe ſanctifie dans l'ordre de ſa vocation ; que chacun ait les vertus propres de ſa vocation ; les vertus de pere, de maître, de domeſtique, de prince, de ſujet, de magiſtrat, de guerrier, de citoyen, de prêtre, de pontife, de ſolitaire, d'apôtre, ſelon ſon état & ſa ſituation. Souvenons-nous donc, que toute piété qui ne commencera point par l'exactitude à remplir les devoirs de l'état, ne ſera qu'aveuglement de l'eſprit, ou égarement du cœur. Auſſi ſouvenons-nous qu'il eſt une vocation commune à tous les états, à toutes les conditions ; la vocation à la ſainteté chrétienne & évangélique, c'eſt-à-dire,

qu'à

qu'à l'accompliſſement des devoirs de l'état, on ajoute la fidélité aux devoirs de la Religion; c'eſt-à-dire, qu'on ne connoiſſe point dans ſon état des devoirs & des bienſéances contraires aux devoirs & aux bienſéances de la Religion; c'eſt-à-dire, qu'on rempliſſe les devoirs & les bienſéances de ſon état, par les vues & les motifs de la Religion: par conſéquent anathême à la piété fauſſe & chimérique qui néglige les devoirs de l'état; anathême à la piété profane & mondaine qui ſe borne aux devoirs extérieurs de l'état. Soyons Chrétiens ſelon notre état; ſoyons Chrétiens dans notre état; nous aurons rempli le miniſtere que Dieu nous a confié: *miniſterium tuum imple*; nous obtiendrons la récompenſe que Dieu nous prépare. Ainſi ſoit-il.





SERMON
POUR LA FÉTE
DE SAINT JEAN DE LA CROIX.

Dixit Elisæus : obsecro ut fiat in me spiritus tuus duplex ; qui respondit, rem difficilem postulasti.

Elisée dit : je demande que votre double esprit passe en moi : Elie répondit vous demandez une chose difficile. Au Livre IV. des Rois, chap. 2. v. 9. & 10.



ELIE avoit paru dans Israël donnant tour à tour aux peuples étonnés, des spectacles bien différents : tantôt fuyant le commerce des hommes, errant dans les solitudes, abîmé dans les profondeurs d'une sublime contemplation ; il ne tenoit plus à la terre ; il oublioit tout ; il oublioit jusqu'à son zèle, comme si dans ce vaste univers il ne fut resté que Dieu & son Prophête : & tout-à-coup accourant à

la défense de la Religion chancelante & opprimée, il faisoit entendre sa voix aux tribus infidèles, il reprochoit à Samarie le crime de ses abominations, il renversoit les temples profanes, il immoloit les prêtres de Baal sur leurs autels sacriléges; à la cour des Rois, bravant l'orgueil de la pourpre & la majesté du diâdeme, il faisoit pâlir l'impiété jusques sur le trône : réunissant deux esprits, deux caracteres de grace & de sainteté qui semblent entiérement opposés; l'esprit d'une vie intérieure; cachée & perdue en Dieu; l'esprit d'une vie de mouvement & d'action qui travaille sans cesse pour Dieu : ainsi, dans un seul homme, paroissoient deux hommes; l'homme de priere, qui ne vit qu'en Dieu; l'homme de zèle, qui ne vit que pour Dieu. Prodige inconnu aux âges qui l'avoient précédé, il ne pouvoit se renouveller dans Elisée, que par un effort du bras tout-puissant: *dixit Elisæus obsecro ut fiat in me spiritus duplex, qui respondit, rem difficilem postulasti.*

Or ce double esprit de contemplation & de zèle, qui, après avoir quitté la terre avec les Prophêtes, parut dans les Apôtres aux premiers jours de l'Eglise naissante, Dieu dans ces derniers temps du monde penchant vers son déclin, a voulu le faire renaître dans le Saint dont nous célébrons le triomphe. Ames pures & ferventes, qui travaillez à vous perfectionner dans les voies de la vie intérieure! Ministres du Dieu vivant, qui travaillez au salut & à la perfection des ames! écoutez, voici votre modèle: *sapientiam au-* E. ad.

1. Cor. c. 2. v. 6. *tem loquimur inter perfectos* ; un discours consacré à l'éloge d'un si grand Saint, ne convient qu'aux ames qui aspirent à la plus haute sainteté. Tous les saints sont propres à servir de modèles à tous les Chrétiens ; celui-ci, permettez-moi cette expression, peut servir de modèle aux justes mêmes : en deux mots, nous admirerons dans saint Jean de la Croix le modèle des ames appellées à marcher dans les voies de la vie interieure ; le modèle des ouvriers évangéliques, appellés à travailler au salut des ames. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

TROIS choses composent la vie intérieure : les vertus par lesquelles l'ame se dispose aux faveurs de Dieu ; les faveurs de Dieu, qui sont la récompense des vertus ; la perfection, la plénitude des vertus, qui est l'effet que doivent produire, & le but auquel se rapportent les faveurs de Dieu. Suivons saint Jean de la Croix dans ces trois différens états ; voyons comment il a mérité les faveurs du Ciel, combien il en a reçu, le profit qu'il en a retiré ; ainsi nous trouverons des exemples propres à ranimer notre ferveur, à soutenir notre espérance, à régler notre reconnoissance.

1°. L'esprit du Seigneur souffle où il veut ; la pluie du Ciel tombe sur les sablons stériles comme sur les terres les mieux préparées ; la grace produit tous les mérites, & elle n'en suppose aucun : cependant il est

dans la vie intérieure des dons réſervés pour récompenſer la vertu la plus pure, enſorte qu'ils ne ſont pas moins une preuve de fidélité dans l'homme qui les reçoit, qu'un prodige de miſéricorde dans le Dieu qui les répand.

Or quel quel Saint fut jamais plus digne des faveurs du Ciel que ſaint Jean de la Croix? conſcience tendre & délicate, qui, loin de ſe tranquilliſer dans ſes fautes, tremble ſur ſes vertus; auſtérité de pénitence, qui d'un grand pécheur auroit fait un grand Saint; qui, dans un grand Saint, eſt un miracle de ſainteté; continuité d'oraiſon, qui ſe perfectionne dans le ſilence de la ſolitude, ſans s'affoiblir par le tumulte du monde. Zèle également capable d'entreprendre, & avide de ſouffrir; toujours ſûr de réuſſir, parce qu'il compte de grands périls & de grandes diſgraces pour de grands ſuccès; charité du prochain, douce, active, déſintéreſſée, patiente; amour de Dieu, qui captive, qui éteint tous les autres amours; humilité pure & ſincere, qui redoute la louange autant que la vanité redoute le mépris; les jours paſſés dans le travail; les nuits données à la priere; ſilence éternel, ſolitude impénétrable; fuite entiere du monde? parfait détachement de ſoi-même; que ſais-je Chrétiens, j'ai nommés les vertus qui compoſent l'éloge de pluſieurs Saints, & ſi vous avez étudié l'hiſtoire de ſa vie, vous ne l'ignorez pas, à peine ai-je commencé l'éloge de Jean de la Croix.

Né dans le ſein d'une famille déchue de ſon ancienne opulence, ſes yeux en s'ouvrant à la lumiere du jour, n'apperçurent pour lui d'autre héritage ſur la terre que l'eſpérance du Ciel. Précieux héritage ! il n'en ſouhaita jamais d'autre. Dès qu'il connut ſon état, il l'aima, & s'il fut affligé de poſſéder peu, ce ne fut que parce que ſon indigence lui ôtoit le plaiſir de quitter beaucoup.

Elevée au-deſſus du monde & des biens que renferme le monde, ſa grande ame ne peut s'abaiſſer à des emplois profanes : capable de tout quand il s'agit de Dieu, incapable de tout quand il ne s'agit que de ſa fortune, ſon eſprit & ſa main ſe refuſent ſucceſſivement à tous les arts, parce que ſon cœur n'aime qu'un ſeul art, celui du ſalut & de la piété : docile à la voix de la grace qui l'appelle, il rompt les liens de la chair & du ſang, il fuit la maiſon paternelle. Ses jours s'écoulent partagés entre la priere & le ſervice des pauvres ; toujours à la ſuite de Jeſus-Chriſt, tantôt il vient le chercher dans le ſanctuaire, & répandre ſon ame en ſa préſence, tantôt il va le chercher & le conſoler dans ſes freres malheureux. Sans ceſſe occupé à pleurer ſes péchés, ou à eſſuyer les larmes de ceux qui pleurent leur miſere ; pour le rendre heureux, il faut ou le laiſſer ſeul avec Dieu, ou lui préſenter l'occaſion de travailler pour Dieu.

Le monde n'étoit pas digne de poſſéder plus long-temps une vertu ſi pure : les momens alloient arriver où le Carmel devoit

être environné d'une nouvelle ſplendeur. L'Ange qui veille à la conſervation & à la gloire de cette ſainte montagne, hâtoit par ſes vœux empreſſés l'heure marquée pour lui donner l'héritier des vertus de tant de prophêtes, & le pere d'un peuple ſaint. Ses vœux ſont exaucès, & avec quelle joie cette chaſte Colombe quitte une terre profane pour habiter une région ſainte.

Il va parcourir une nouvelle route ; les premiers pas qu'il y fera ſeront des pas de géant. Déja paſſant bien loin les bornes communes, il devance ceux qui étoient entrés avant lui dans la carriere de la ferveur religieuſe. On diroit qu'il n'eſt pas venu dans la ſolitude pour être inſtruit, mais pour inſtruire ; pour ſe perfectionner, mais pour perfectionner les autres : il n'apporte dans le déſert aucune des paſſions qu'on vient y combattre, aucun des défauts qu'on vient y corriger. Il y apporte toutes les vertus qu'on vient y chercher. Ses maîtres deviennent ſes diſciples ; ce qu'ils lui enſeignent par leurs diſcours, il le leur enſeigne encore mieux par ſes actions ; ſa conduite leur donne une idée de perfection que toutes leurs leçons n'ont pu lui donner ; il ſe rend docile à leurs conſeils, & ils étudient ſes exemples, forcés d'avouer qu'ils apprennent plus en le voyant, qu'il ne peut apprendre en les écoutant.

En effet, Chrétiens, repréſentez-le-vous tel qu'il parut dès le premier jours de ſa vie religieuſe, & tel qu'il continua d'être juſqu'aux derniers momens. Voyez ce parfait

imitateur du Dieu pauvre, choisissant pour sa demeure une cellule sombre, étroite, obscure : disons mieux, un tombeau où régnent les horreurs d'une nuit profonde, revêtu d'un habit grossier, moins propre à le défendre contre les injures des saisons, qu'à exprimer son parfait amour pour le renoncement évangélique. Hommes avides & intéressés, les plus grandes richesses ne suffisent point aux desirs insatiables de votre cupidité effrénée. Que de soins, que de travaux, que de crimes ne vous arrache point cette fureur insensée d'amasser, cette licence de prodiguer & de répandre? voici un homme qui redoute plus les richesses que vous ne les souhaitez ; vous croyez n'avoir jamais assez, il croit toujours avoir trop. La pauvreté de Jesus-Christ est son trésor, & il appréhende plus d'en sortir que vous n'appréhendez d'y tomber. Hommes durs & insensibles qui tranquilles au sein des délices, voyez couler les pleurs de vos freres, sans daigner en tarir la source ; vous qui pouvez tout pour eux & ne faites rien ! voici un homme à qui la charité tient lieu de richesses. La pauvreté évangélique a tous ses desirs, les pauvres ont toute sa tendresse : il les anime par ses exemples, il les console par ses discours, il les soutient par ses aumônes. Ils le virent dans des temps difficiles ne mettre aux profussions de sa charité d'autres bornes que leurs besoins, ne craindre de malheur que l'impuissance de les soulager ; heureux en leur donnant tout, de satisfaire en même temps

son

son amour pour la pauvreté, & son amour pour les pauvres.

Si facile à s'attendrir sur des miseres étrangeres, il n'a que la dureté pour lui-même, impatient de souffrir & de retracer dans sa personne l'image de Jesus-Christ souffrant, il regrette un moment de repos accordé à la foiblesse de la nature. Des veilles continuées, des jeûnes sans relâche, un cilice affreux, la terre toujours baignée de ses larmes, & quelquefois trempée de son sang. Le corps va succomber sous le poids des macérations, il se presse, ce semble, d'en avancer la ruine: l'obéissance seule peut modérer son amour pour la pénitence mais rien ne peut éteindre l'ardeur qui le dévore: plus il souffre, plus il veut souffrir; Dieu lui demande quelle récompense il souhaite de ses travaux & de ses vertus; il ne dit point comme saint Thomas, de vous posséder toujours, Seigneur: *nullam aliam nisi te.* Il ne dit pas même comme sainte Thérèse; où vous-même, ô mon Dieu, ou votre croix; ou vivre avec vous, ou souffrir pour vous: *aut pati, aut mori.* Votre croix, ô Jesus crucifié, votre croix sur la terre, mon cœur n'aura plus de desirs que pour le Ciel: *pati & contemni pro te.* Possédé, comme enyvré de l'amour de la Croix, il ne trouve de douceur qu'à souffrir pour Jesus-Christ, en attendant qu'il puisse régner avec lui: *pati & contemni pro te.*

Et ne pensez pas, Chrétiens, que sa mortification se borne aux macérations extérieu-

res : que ne puis-je vous ouvrir ſon cœur ; & vous introduire dans le ſanctuaire de cette ame, l'une des plus pures & des plus ferventes qui fut ſur la terre, ainſi que s'exprimoit ſainte Thérèſe : vous y verriez la croix de Jeſus-Chriſt élevée ſur la ruine de tous les deſirs, de tous les penchans, de toutes les inclinations de la nature : vous verriez un homme qui, comme l'Apôtre, peut dire, je vis encore, mais à proprement parler, ce n'eſt plus moi qui vis, c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi : *vivo autem jam non ego, vivit vero in me Chriſtus.* Détaché du monde combien de fois il ſouhaita de pouvoir s'exiler dans une ſolitude inacceſſible, pour y paſſer une vie inconnue aux hommes, & connue de Dieu ſeul ? conſerva-t-il pour ſes proches ces reſtes de tendreſſe inquiéte & d'affections humaines qui ne ſurvivent que trop ſouvent dans un cœur mort à tout le reſte ? ſon pere, c'étoit Jeſus-Chriſt ; ſa famille, la ſociété religieuſe qui l'avoit adopté... Je me trompe, il eut un frere, il l'aima, il le vit, il ſe fit un plaiſir, comme un devoir de le tenir toujours auprès de lui ! Ah, Chrétiens, l'indigence de ſon frere annonçoit la baſſeſſe de ſon origine, voilà ce qui le rendit aimable à ſaint Jean de la Croix : il eſpéra de faire oublier ce qu'il étoit, en rappellant le ſouvenir de ce qu'il avoit été, & de cacher l'éclat de ſes vertus ſous l'obſcurité de ſa naiſſance : ſon frere, dans une fortune opulente, auroit eu moins de part à ſa tendreſſe.

Ad Gal. cap. 2. v. 20.

Vous qui aſpirez aux dons ſublimes de la vie intérieure, je viens vous tracer la route qui conduit à ce terme heureux. Qu'elles ſont à plaindre, ces ames fantaſtiquement dévotes, qui croient avoir trouvé Dieu, quoiqu'elles n'aient pas commencé de le chercher; qui s'imaginent avoir reçu les faveurs céleſtes ſans avoir pris ſoin de les mériter : devenues le jouet de l'orgueil qui le ſéduit, elles ſe flattent d'être remplies de l'Eſprit Saint; elles ne ſont pleines que de l'eſprit d'erreur & de préſomption.

Ames pénitentes, humbles, mortifiées, charitables! ames retirées en vous-mêmes, paiſibles, dociles à l'attrait de la grace, oſez aſpirer aux faveurs du Ciel, elles ſont pour vous; les vertus de ſaint Jean de la Croix ont réglé votre conduite, que la récompenſe de ſes vertus anime votre eſpérance.

2°. Que vais-je faire, ô mon Dieu? oſerai-je ſonder l'abyme de vos voies, & entrer dans les profondeurs de votre conduite adorable! que les opérations de la grace ſur une ame véritablement intérieure, ſont un myſtere impénétrable de ſageſſe & d'amour! quel mélange de douceurs & de rigueurs! des larmes ameres, & auſſi-tôt des extaſes de joie; des tentations qui allarment, une langueur funeſte qui abat, un ennui pénétrant qui déſole, des ſcrupules qui portent le trouble & preſque le déſeſpoir au plus intime de l'ame, enſuite une paix profonde, la vertu pleine de charmes & d'attraits; on ne marche pas, on court, on vole, on eſt porté

ſur les aîles de la grace & de la charité : il eſt des momens où l'ame ſe voit comme rejettée & rebutée de Dieu ; elle l'appelle, & il ne répond pas ; elle ne l'appelle plus, il fait entendre ſa voix ; elle l'attend, il ne vient pas ; elle ne l'attend preſque plus, elle ne l'eſpere plus, il accourt au-devant d'elle. Un Dieu ſans ceſſe appliqué ſur cette ame prédeſtinée pour l'éprouver, pour la conſoler, pour lui laiſſer le mérite de le chercher, & pour lui donner le plaiſir de l'avoir trouvé. Une ame ſans ceſſe appliquée à Dieu, occupée à le ſouhaiter, à le goûter, à l'eſpérer, à le regretter, à l'aimer quand elle le poſſéde ; à l'aimer encore plus, pour ainſi dire, quand il ſemble s'éloigner d'elle ! du côté de Dieu, un amour tantôt plein de tendreſſe, tantôt plein de rigueurs, toujours un amour ſans bornes & ſans meſure : du côté de l'ame, un amour tantôt ſatisfait & heureux, tantôt inquiet & noyé dans les larmes, toujours un amour violent & impétueux. A ces traits reconnoiſſez ſaint Jean de la Croix : il fut d'abord nourri de ce lait myſtérieux dont parle l'Apôtre, & qui convient à la foibleſſe de l'enfance ſpirituelle. Calme profond, paix aimable, doux repos d'une conſcience pure & innocente ; ſilence des ſens & des paſſions, attrait pour la priere & pour la ſolitude, eſpérance ferme & tranquille des biens à venir : heureuſe ſituation ! c'eſt un vaiſſeau que le cours des eaux entraîne doucement, & qu'un vent favorable conduit au port.

Quelle viciſſitude, quelle révolution ſubi-

te ! le travail l'accable, la pénitence l'effraye, la ſolitude l'ennuie, la priere le rebute ; ſa raiſon embarraſſée ne jette que des lueurs ſombres & fugitives ; il ne voit qu'à travers des nuages épais : Dieu s'eſt retiré ; l'homme ſeul reſte, l'homme foible, timide, irréſolu, accablé de remords, déchiré par les ſcrupules : en vain il éléve vers le Ciel ſa voix entrecoupée de ſoupirs, le Ciel eſt devenu pour lui de bronze & d'airain, la roſée de la grace ne coule plus, ſon cœur eſt une terre deſſéchée qui ne porte que des ronces & des épines. Quelle nouvelle guerre, s'écrie-t-il ! & dans qu'elle carriere inconnue entrons-nous ? qui me rendra mes premieres années, lorſque le Tout-Puiſſant habitoit avec moi ! *quis mihi dabit ut ſim juxta menſes priſtinos..... quando omnipotens erat mecum.* Ces beaux jours ſont-ils paſſés pour ne plus revenir ? quel mur de diviſion s'eſt élevé entre mon Dieu & moi ? je ne le vois plus, je ne l'entends plus ; & que ſais-je s'il entend la voix de mes ſoupirs & de mes larmes ? *Tulerunt Dominum meum & neſcio ubi poſuerunt eum.* Vous me fuyez, ô le Dieu de mon cœur ! je vous ſuivrai toujours, je marcherai après vous dans les routes ténébreuſes où vous m'avez engagé ; je ne mérite pas de vous retrouver, mais vous méritez bien qu'on ne ſe laſſe point de vous chercher.

Job. c. 29. v. 2.

Evang. S. Jean. c. 20. v. 13.

Quel ſpectacle, Chrétiens ; un cœur ſi fidele & ſi tendre, abandonné à de ſi pénibles épreuves ! oſons murmurer & nous plaindre, nous, qui brûlans peut-être encore du

feu de nos passions, & pleins du souvenir de nos voluptés coupables, voudrions sentir dès les premiers pas, les plaisirs de la vertu, pour nous dédommager des plaisirs du vice. Ah, Seigneur, vos coups tombent sur nous, nous les avons mérités ! mais ce serviteur fidéle pourquoi n'est-il pas l'objet de votre tendresse ? vous futes toujours l'objet de son amour ! vous vôyez avec quelle soumission il soutient depuis tant d'années le poids de vos épreuves ! vous le frappez, il baise en pleurant la main qui le frappe : sa foi ne s'est point démentie, son courage n'a point chancelé ; il n'a point oublié ses premieres ferveurs, ne reprendrez-vous point vos anciennes miséricordes ?

Oui ; Messieurs, Dieu commence de se rapprocher : prenez garde, ce n'est point encore pour consoler son amour ; ce n'est pour en augmenter la force & l'activité. Destiné à devenir le pere d'un peuple d'oraison & de contemplation, il faut que Jean de la Croix parcoure successivement les divers sentiers de la vie intérieure ; il ne marche donc plus dans les ténébres d'une nuit obscure ; un jour pur & serein lui découvre les richesses de la sainte Sion ; la voix de l'époux se fait entendre, mais il ne l'entend que de loin. Or quels mouvemens, quelle agitation produit cette voix puissante : saint Jean de la Croix nous l'apprend ; quel autre que lui pouvoit nous l'apprendre ? ces visites sont plus pour blesser que pour guérir ; pour irriter les desirs, que pour les satisfaire ; ce n'est

point afin que l'ame ſe repoſe en elle-même, c'eſt afin qu'elle en ſorte, pour courir après ce Dieu qui ſe montre & qui ſe retire ; qui vient & qui fuit; qui ſemble s'offrir, & qui ne ſe donne pas. Conſumé, dévoré par les ardeurs de la divine charité, le cœur de Jean de la Croix s'épuiſe en regrets & en plaintes : il s'écrie continuellement avec l'épouſe des Cantiques : Anges de paix, eſprits bienheureux, qui habitez à l'ombre du trône du Dieu vivant, portez-lui mes ſoupirs & mes pleurs ; annoncez-lui mon amour & ma douleur : *adjuro vos..... ut nuntietis ei quia amore langueo.* *Cantiq. c. 5. v. 8.*

Enfin Dieu l'a éprouvé comme on éprouve l'or dans la fournaiſe ; il l'a trouvé digne de lui : elles vont ſe répandre ſans meſure, ces faveurs dont le cours fut long-temps interrompu. Tout ce que l'oraiſon a de douceurs, tout ce que la plus ſublime contemplation a de connoiſſances, tout ce que l'union avec l'époux céleſte a de délices ſur la terre, ſera ſon partage. Quelles vives lumieres éclairent ſon eſprit ; les myſteres profonds, les dogmes les plus obſcurs, ſemblent lui avoir été révélés ; on diroit que la foi n'a preſque plus de ténébres pour lui, & qu'il a vu tout ce qu'il croît. En même temps la joie inonde ſon cœur : quels raviſſemens ! quelle ſainte yvreſſe ! momens fortunés, comment les repréſenterai-je ? une douce agitation s'éléve tout-à-coup dans ſon ame ; il ne ſait ni d'où elle vient, ni ce qu'elle devient. Un rayon échappé de la nuë vient frapper

ses yeux, la beauté éternelle paroît se montrer dans tout son jour. Son cœur s'anime, il s'embrâse, il se passionne, il s'attendrit, il se plaint, il soupire, il ne connoît plus rien, il ne se connoît pas lui-même; il a un avant goût de ce fleuve de paix qui arrose la Jérusalem céleste, & son ame en est comme inondée : il puise, il boit à la source de ce torrent de délices qui enyvre les Saints; il entend les paroles mystérieuses qu'il n'est point donné à une bouche mortelle de pouvoir prononcer. Est-il encore sur la terre? cette foible image du bonheur du Ciel l'en fait presque douter.

Avouez-le, Chrétiens, je vous parle ici une langue étrangere; je sais que toutes les ames ne sont pas appellées à ces dons excellens: aussi combien d'ames y sont appellées, & elles ne sont pas attentives à la voix qui les appelle! combien d'ames que la mollesse, l'indolence, une vicieuse timidité, les funestes conseils d'une direction peu éclairée, retiennent malgré l'attrait de la grace dans les voies communes! combien d'ames manquent à Dieu, à qui Dieu ne manqueroit pas? notre Dieu n'est-il donc plus tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps? sa puissance est-elle renfermée dans des bornes plus étroites? son amour ne cherche-t-il plus à répandre ses bienfaits? ah, du moins, disposés à nous contenter de ce que Dieu nous donnera, osons, suivant le conseil de l'Apôtre, souhaiter & mériter en quelque façon, tout ce que Dieu peut nous donner : *æmulamini autem charismata*

I. Ad

meliora. Si le Ciel n'opere plus les mêmes Cor. c. 12. v. 31.
miracles de grace, c'est qu'il ne voit plus sur la terre les mêmes prodiges de vertu. Imitez saint Jean de la Croix dans sa préparation aux dons de la vie intérieure ; vous le posséderez avec lui, il ne vous restera que de savoir en profiter comme lui.

3°. Saint Jean de la Croix avoit apporté aux faveurs du Ciel une charité bien pure : qu'étoit-elle en comparaison de celle qui se forma, qui s'accrut, qui se perfectionna dans ce commerce intime avec Dieu ! je le vois autant élevé au-dessus de lui-même, qu'il avoit été élevé au-dessus des autres hommes.

Amour tendre, amour dominant & impérieux ; ce n'est point un amour foible, languissant, qui laisse aux autres objets leur force & leurs premiers attraits : ce n'est point, si j'ose me servir de ce terme, un amour de raison & de foi, qui commande les actions, qui réprime les desirs, qui gêne, qui captive les inclinations ; c'est l'impression d'un mouvement rapide qui l'emporte vers Dieu ; c'est un penchant violent qui l'entraine ; c'est un sentiment vif & délicieux qui jette dans son ame tout ce que son cœur est capable d'éprouver & de recevoir : agitation, trouble, transports sans cesse renaissans ; cette attention éternelle à plaire, cette crainte inquiette d'avoir déplu, cette activité, cette immensité de desirs, cette soif, cette ardeur dévorante que les gémissemens & les pleurs ne font qu'irriter ; les jours, les années coulent trop

lentement. Que le temps ne hâte-t-il sa course ! quand sera-t-il uni pour toujours avec son Dieu ! hélas, il ne vit que de l'espérance de le posséder, & du plaisir de l'aimer : Dieu l'a blessé des fléches de son amour. *Vulneravit me caritate.*

Il porte par-tout le trait qui l'a percé : dans le tumulte du monde, dans les soins & les embarras de la vie apostolique, dans le sommeil & les ténébres de la nuit ; tout lui rappelle, tout lui retrace l'image de son Dieu. En vain la voix des hommes retentit autour de lui ; plongé, perdu, abîmé en Dieu, il ne voit, il n'entend que Dieu : c'est moins un homme qu'un séraphin brûlant de charité.

Déserts écartés & ignorés ; combien de fois il vint vous confier les ardeurs de son amour ! Dans le monde, trop d'objets venoient s'offrir à son esprit & le distraire. La solitude seule peut plaire à un cœur vivement touché ; il a trop à souffrir quand il faut se priver des communications du Dieu qu'il aime, & suporter la présence d'un monde qu'il n'aime pas.

Amour généreux ; amour impatient & avide de se signaler par de grands sacrifices. A la vue d'un Dieu naissant dans une étable, remplissant l'air de ses cris, versant des larmes ; à la vue d'un Dieu qui expire sur la croix, quels nouveaux feux s'allume dans son ame ! Tout son sang s'agite dans ses veines ; il brûle de sortir & d'arroser la terre. Qui lui donnera d'avoir été placé aux jours de l'Eglise souffrante

& perſécutée ? Combien il regrette le glaive des tyrans ? il tâche de ſe conſoler en ſubſtituant l'image du martyre, au martyre qu'il ne peut eſpérer. Vains & inutiles efforts ! cette image d'un bien refuſé ne ſert qu'à augmenter ſa douleur. Il paſſera ſa vie entiere à pleurer de n'avoir pu la ſacrifier à Jeſus-Chriſt, & de n'avoir pu ajouter le plaiſir de mourir, au mérite de vivre pour ſon Dieu !

Pouvons-nous dire quelque choſe de plus ? Oui, mes chers Auditeurs ; quoi donc ? c'eſt qu'il ne fut ébloui ni de tant de graces, ni de tant de vertus. Humble défiance de ſoi-même, la derniere ſcience des ames les plus ſages, elle fut la premiere de notre Saint. Il ne s'expoſa jamais aux périls de perdre ſon innocence, parce qu'il les craignit avant que de les connoître, & il ne compta jamais aſſez ſur lui-même pour ceſſer de les craindre. Le dirai-je, la réputation d'une Thérèſe ne raſſure point ſa vertu timide & modeſte. Pour l'engager à former les premiers nœuds d'une amitié ſi ſainte & ſi utile à l'Egliſe, il faut que la volonté de Dieu, déclarée par la voix de ſon ſupérieur, faſſe céder à l'obéiſſance les précautions de ſon humilité : tandis que les prodiges d'une vie ſi fervente & ſi auſtere lui attirent le reſpect & la confiance des peuples, ſeul à s'ignorer, il ne voit en lui qu'un pécheur que les efforts continuels de la grace arrêtent ſur le penchant du précipice, & cette idée qu'il a de ſa fragilité, il n'aſpire qu'à la répandre ; preſqu'auſſi attentif à cacher ſes vertus, qu'à les perfection-

ner, il laiſſe quelque ſujet de douter s'il en ſouhaite plus le mérite qu'il n'en appréhende la réputation. Opprobres, humiliations, oubli des hommes, vous fûtes les plus chers délices de ſon cœur! Jamais au gré de ſes deſirs il ne ſera aſſez inconnu, aſſez mépriſé. De-là, ſi vous voulez le faire pâlir & trembler, menacez-le d'un éloge. On admire toujours dans Jean de la Croix cette bonté facile qui ſouffre tout, qui excuſe tout. Mais une louange à ſoutenir, c'eſt un ſacrifice qui ſemble paſſer la meſure de ſon courage. De-là, s'il parut avoir quelque penchant, quelqu'attrait, un fonds de prédilection marquée, ſur qui tomba cette heureuſe préférence? ſur ceux que nous croyons aimer aſſez, lorſque nous obtenons de ne les point haïr. Hommes injuſtes & perfides; hommes jaloux & calomniateurs, vous achetez ſes bienfaits par vos outrages, & moins vous l'aimez, plus vous êtes ſûr d'en être aimés.

Eſt-ce notre cœur que je viens de peindre, Chrétiens? Eſt-ce ainſi que le bienfaits du Seigneur nous trouvent ſenſibles & généreux à les reconnoître? Comptons les graces que nous avons reçues; comptons nos infidélités & nos ingratitudes; voyons nos vertus ſi peu dignes de plaire à Dieu & qui plaiſent tant à notre vanité. Les dons du ciel ne ſerviront-il qu'à nourrir un orgueil inſenſé & à nous rendre plus coupables? Ah, plutôt, à l'exemple de Jean de la Croix, ne penſons qu'à attirer, à obtenir les graces que nous

desirons, par notre fidélité aux graces que nous recevons ; & si, à la ferveur d'une véritable piété, nous voulons ajouter le travail & le succès du zèle ; après avoir admiré dans saint Jean de la Croix le modèle des ames appellées à marcher dans les voies de la vie intérieure, étudions dans saint Jean de la Croix le modèle des ouvriers évangéliques appellés à travailler au salut des ames.

SECONDE PARTIE.

Ministres de l'évangile, vous que Dieu a séparés pour la sanctification des ames, je viens aujourd'hui vous présenter un modèle accompli des qualités & des vertus propres de votre état. Je n'ai point, je le sais, je n'ai point à vous mettre devant les yeux un nouveau monde enfanté à Jesus-Christ ; des peuples entiers donnés à l'Eglise ; les grands desseins, les vastes entreprises, les succés étonnans, les conquêtes rapides des premiers Apôtres, j'ai quelque chose d'aussi noble à vous montrer, tous les talens & tout le cœur d'un Apôtre. Les Talens que saint Jean de la Croix apporta au ministere évangélique ; le courage avec lequel il soutint, il avança l'œuvre du ministere évangélique : suivez-moi & instruisez-vous.

1°. D'abord rappellez-vous les anathêmes prononcés par l'Esprit-Saint contre les faux prohêtes qui disoient : le Seigneur nous a envoyés, & le Seigneur ne les avoit point

envoyés. Ambition, vanité, folle présomption, zèle inquiet, vues d'intérêt, projets de la cupidité, espérances mondaines, trop souvent au scandale de l'Eglise & à l'opprobre de la religion, vous avez peuplé le sanctuaire d'indignes ministres qui n'apporterent au ministere d'autre vocation que leur audace sacrilége à l'usurper ; d'autres talens que leur funeste science d'en profiter ; si des motifs plus purs, plus puissans n'avoient arraché saint Jean de la Croix à sa solitude, ses jours, utiles à lui seul, se seroient écoulés dans le silence & dans l'obscurité de la retraite. Elevé sur la montagne avec Moyse, uniquement occupé de Dieu & de son salut, il ne se souvenoit des hommes que dans la ferveur de sa priere, lorsque Dieu lui dit : descendez dans la plaine ; voyez les crimes d'Israël ; allez, annoncez-lui mes jugemens. Saint Jean de la Croix obéit sans se plaindre, sans s'excuser ; il quitte sa solitude ; mais avec quel regret il la quitte ! Il est vrai qu'à la vue de son Dieu dèshonoré & de ses freres qui périssent, le zele & la charité le précipitent dans les soins pénibles de l'apostolat ; cependant, au milieu du tumulte, des embarras, des consolations même & des succès de son zèle, ils sont continuellement présens à son souvenir, ces jours heureux, où seul avec Dieu, son partage fut de gémir sur les ruines de la cité sainte ; ces jours où il n'étoit obligé de donner aux calamités de l'Eglise que le secours de ses prieres & de ses larmes. L'amour de la solitude n'ôte rien à la vivacité de son zèle ; la viva-

cité de son zèle n'affoiblit point l'amour de la solitude ; on le voit toujours prêt à la quitter par obéissance, à y rentrer par goût & par attrait ; ne s'engager dans la carriere de l'apostolat, que parce que Dieu le veut ; n'y demeurer qu'autant que Dieu le veut ; peut-on, avec cela, y chercher autre chose que Dieu ? Et lorsqu'on n'y cherche que Dieu, quelle noblesse, quelle indépendance, quelle liberté, quelle autorité, quelle gravité, quelle décence dans l'exercice du ministere ? En vain l'homme, que des motifs moins purs dévouent à la prédication évangélique, tâchera de masquer, de voiler ses vues profanes ; son cœur se déclarera, tantôt par cet esprit de lâche politique, de molle & servile complaisance, instruite à ignorer, à dissimuler le péché, lorsqu'elle a quelque chose à craindre ou à espérer du pécheur ; tantôt par cet esprit d'intérêt, prodigue d'attentions pour les hommes que leur situation met en état de les récompenser ; plongé dans le sommeil & l'indolence, ce cœur n'écoute qu'avec regret & qu'avec effort la voix du devoir & de la bienséance, quand elle ne parle qu'en faveur du vulgaire, condamné par l'indigence à ne pouvoir payer les enseignemens de sanctification qu'il reçoit que par l'hommage de sa docilité, les larmes de sa pénitence, les transports de sa ferveur : ici, par cet esprit de vanité, de fierté, que nous voyons trop souvent s'avilir par la bassesse rampante avec laquelle il offre aux grands des soins qu'il a la dureté de refuser aux petits,

& dédaigner tout ce qui n'a pas d'autre nobleſſe que l'adoption divine ; d'autre titre que le titre de Chrétien ; d'autre fortune que l'eſpérance du ciel ; d'autre ſplendeur que l'éclat du ſang de Jeſus-Chriſt répandu ſur lui : là, par cet eſprit de bagatelle, de diſſipation, qui cherche moins à édifier le monde qu'à le connoître, à le ſanctifier qu'à s'y produire, à le porter à Dieu qu'à le gagner, à l'attirer à ſoi, à l'inſtruire des maximes évangéliques, qu'à remplir le vuide d'un loiſir ennuyeux : ſouvent par cet eſprit de jalouſie, accoutumé à regarder d'un œil triſte & inquiet, ſombre & critique, les ſuccès d'un miniſtere étranger, & qui pardonneroit plus aiſément à ſes coopérateurs, dans la culture de la vigne du pere de famille, leurs fautes & leur oiſiveté, que leurs talens & leur réputation ; preſque toujours par cet eſprit d'ambition, avide de briller, de ſe diſtinguer, de parvenir aux applaudiſſemens, & qui, content de ſe faire admirer, laiſſe aux autres le ſoin de toucher, de convertir.

Ah, que le zèle de ſaint Jean de la Croix porte bien un autre caractere ! Ferme & intrépide, il attaque tous les vices, il s'éleve contre tous les abus. Reſpect humain, complaiſance mondaine, eſpérances profanes, terreur de l'amour propre, menaces & outrages, vous viendrez vous briſer contre ce mur d'airain, & vous éprouverez que l'homme qui craint, qui aime véritablement Dieu, n'a point d'autre crainte, d'autre amour...

Vigilant,

Vigilant, actif, laborieux, aucun projet ne l'étonne, aucun travail ne le fatigue, aucun revers ne le déconcerte... Grave, décent, digne de la majesté de son origine, ce zèle ne se refuse à rien de nécessaire, il ne se permet rien d'inutile; il préfere la sanctification du monde au repos de la solitude; il préférera toujours le repos de la solitude aux conversations, aux amusemens frivoles du monde; il aimera à employer son temps, il craint de le perdre... Droit, simple, pacifique, il ne sait qu'applaudir sincérement aux succès d'autrui, & s'affliger, par humilité, de ses propres succès.... Vaste, général, universel, il ignore ces distinctions odieuses que l'on met entre ame & ame; ou s'il donne quelque préférence, elle est toute pour l'homme pauvre & obscur... Humble & modeste, son discours dénué d'ornemens, n'a d'autres graces que la simplicité évangélique; en parlant, il ne se propose que de faire penser à Dieu & de se faire oublier lui-même.... Pur & désintéressé, il se montre également vif à rechercher le travail & à fuir la récompense. La regle de sa conduite fut toujours cette maxime, qu'il répétoit souvent: Je ne veux point être payé par les hommes de ce que je tâche de faire pour Dieu. Cependant les hommes payerent avec abondance ses soins & son empressement; souples, dociles à ses instructions, ils avoient coutume de lui apporter l'unique hommage de reconnoissance qui soit digne des regards & du cœur d'un Apôtre; des mœurs plus chrétiennes, des

cœurs attendris & changés, les larmes ameres d'un véritable repentir.

En effet comment auroit-on résisté aux charmes puissans & impérieux de son éloquence ? Ses paroles sont des rayons vifs & perçans qui dissipent les nuages, des traits de feu qui embrâsent l'ame. L'esprit éclairé & convaincu se soumet ; l'imagination s'abat & se prosterne ; la conscience pleine de trouble & d'agitation se replie douloureusement sur ses erreurs & ses égaremens ; l'homme tout entier soumis & subjugué, ne sait plus que trembler, gémir, pleurer, se convertir. Talent rare, le plus grand, le premier des talens que demande le ministere apostolique, savoir parler de Dieu ! talent que saint Jean de la Croix posséda parfaitement. On ne peut, disoit sainte Therese, on ne peut parler de Dieu avec Jean de la Croix, qu'aussi-tôt émû, passionné, il n'entre dans ces transports & ces divines fureurs de l'enthousiasme sacré qui faisoit l'éloquence d'un Paul. Au seul nom de Dieu, son amour devenu plus violent, plus impétueux l'entraîne, & il entraîne tout avec lui. Pensées sublimes, grandes & nobles idées, mouvemens pathétiques, expressions touchantes, la source en est dans son cœur. Aimons comme lui, nous parlerons comme lui.

J'ajoute, quand on auroit pu résister à sa parole, quelle dure obstination n'auroit point cédé à l'autorité d'un discours appuyé par des exemples si persuasifs ? C'est un homme crucifié qui vient prêcher la croix de Jesus-

Chriſt : *Crucifixus , crucifixum prædicat.* Voyez-le ſortir de ce premier monaſtere, qui fut le berceau de ſon Ordre naiſſant, pour aller annoncer la parole ſainte dans les villages d'alentour, marchant pieds nuds à travers les neiges & les glaces, traverſant, au péril de ſes jours, les torrens enflés par la pluie ; traînant à peine, dans les ſentiers impraticables, ſon corps épuiſé par la fatigue, exténué par les jeûnes, conſumé par les veilles ; ſes yeux preſqu'éteints, ſon viſage pâle & défiguré, ſa voix foible & languiſſante ; il n'a pas encore parlé, on eſt déjà touché, preſque changé ; ſa préſence laiſſe peu de choſes à faire à ſes diſcours ; le cœur s'ouvre de lui-même aux ſentimens qu'il veut inſpirer, & vole au-devant de ſes paroles ; pour obtenir la converſion des plus grands pécheurs, il ne lui coûtera que de la demander : *Crucifixus, crucifixum prædicat.* Ses ſupérieurs l'appellent dans une ville éloignée. On auroit redouté, pour la ſanté la plus roduſte, les fatigues d'un ſi long voyage, dans une ſaiſon ſi rude. Les auſtérités de la pénitence ne lui ont laiſſé qu'un ſoufle de vie. Ses enfans, qui ne penſent qu'en tremblant au moment funeſte qui ne leur laiſſera à imiter que les exemples d'un pere ſi ſaint & ſes cendres à arroſer de leurs larmes, veulent l'arrêter. Ah, mes chers enfans, leur dit-il, comment oſerois-je vous prêcher l'obéiſſance, ſi je refuſe d'obéir ? *Crucifixus, crucifixum prædicat.*

Miniſtres de l'évangile, nous qui montrons

la route & qui n'y marchons point; je ne dis pas seulement, que nous servira devant Dieu d'avoir sanctifié les peuples, si nous ne nous sanctifions nous-mêmes ? Espérons-nous nous sauver par des mérites étrangers au défaut des mérites personnels ? Comptons-nous que la piété que nous inspirons, suppléera à la piété que nous n'avons pas ? Je dis, que serviront à nos freres des leçons de vertu, que nous démentons par nos exemples ? Le monde nous entend, il est effrayé, agité; le monde nous voit, il se calme, il se rassure, il applaudit peut-être à nos discours & il imite notre conduite. Non, il n'appartient qu'aux Saints de faire des Saints; &, il faut l'avouer, trop souvent les foiblesses du ministre contribuent à entretenir, à perpétuer les égaremens du peuple. Je sais que nos exemples ne justifieront point son indocilité: aussi ne nous y trompons pas; ce qui ne suffira pas pour l'excuser, suffira pour nous condamner: nos mœurs auront été le prétexte & l'occasion des égaremens du peuple, nous serons punis de ses péchés & des nôtres, au lieu que ce fidele disciple d'un Dieu crucifié sera récompensé des vertus qu'il a pratiquées & des vertus qu'il a fait pratiquer: *Crucifixus, crucifixum prædicat.*

Bientôt il est appellé à un ministere plus difficile. C'est alors que ses grandes qualités se développent dans toute leur étendue. Direction des ames, ministere qui seul demande presque toutes les vertus & tous les talens; toutes les vertus, afin de ne s'y pas perdre

ſoi-même ; tous les talens, afin d'y ſauver les autres. Oſerai-je donc tirer le voile qui couvre les écueils du ſanctuaire ? Vous le dirai-je, hommes téméraires & imprudens : vous vous ſouvenez ſi volontiers de la dignité de votre état ; prenez garde d'en oublier les périls : & combien il eſt à craindre que ce zèle ſi utile à la perfection des autres, ne devienne funeſte à la vôtre ; qu'il ne vous arrive de vous égarer ſur les traces des pécheurs, après leſquels vous courez, dans le deſſein de les retirer des ſentiers de leur iniquité ; & que peut-être, par un échange fatal, en leur donnant des vertus, vous ne veniez à prendre leurs vices ? Vous ferai-je, avec les maîtres de la vie ſpirituelle, le détail de ces attachemens trop humains, de ces complaiſances mondaines, de ces attentions profanes, de ces liaiſons ſuivies, de ces ſenſibilités, de ces affections mutuelles & réciproques qui ſe gliſſent imperceptiblement, & s'inſinuent peu à peu dans un cœur qui, facile à gagner, donne bientôt autant de confiance qu'il en reçoit ? Vous avertirai-je, avec l'Apôtre, que ſi le miniſtere eſt divin, le miniſtre n'eſt qu'un homme, & que la flâme de la plus pure charité... Je m'arrête. La malignité d'un ſiécle pervers & corrompu, porté à ſe ſcandaliſer de tout, à s'autoriſer de tout, nous interdit une liberté de pinceau, une naïveté de morale, que la candeur & l'innocence des premiers âges du chriſtianiſme permettoit au zèle de nos peres & de nos maîtres. Mais ce que la prudence

nous oblige de taire, elle vous oblige encore bien davantage de le craindre.

Périls trop certains ! hélas, il n'y a que les Saints qui les redoutent ! Modeſtie, recueillement, fréquent retour ſur l'état de ſon ame ; oraiſon continuelle, vigilance prompte & ſévere à écarter, à écraſer tout ſentiment que la grace n'avoue pas, que l'Eſprit-Saint n'inſpire pas. Fuir toute liaiſon mondaine, tout langage de complaiſances & d'amuſemens frivoles avec les perſonnes que le ciel a mis ſous ſa conduite ; ne leur parler, ne leur laiſſer parler que de Dieu ; mériter leur confiance & éviter leur familiarité ; imprimer à la douceur même, la plus pacifique, la plus propre à les fixer, un caractere de gravité ſainte & majeſtueuſe, la plus capable de concilier & d'entretenir le reſpect. A peine ſaint Jean de la Croix crut ſon innocence en ſûreté, à l'abri de tant de précautions.

Aux précautions capables d'aſſurer la vertu du miniſtre, il joint les vertus propres à rendre le miniſtere utile. Patience pour ſupporter & attendre le pécheur ; fermeté pour détruire le péché & les racines du péché ; ſévérité ſans amertume & ſans dureté, complaiſance ſans foibleſſe & ſans lâcheté ; vigilance & attention pour ne ſouffrir rien d'imparfait ; prudence & ſageſſe pour ne rien demander d'impoſſible ; diſcernement des eſprits heureux à pénétrer les myſteres de l'amour propre & de la fauſſe dévotion, à ne prendre jamais les deſirs de la vanité pour les

attraits de la grace, & les illusions de l'esprit de ténébres pour les opérations saintes de l'esprit de lumieres ; connoissance parfaite des secrets de la vie intérieure ; jugeons-en par l'estime qu'en faisoit sainte Therese ; je cherche, disoit-elle, je cherche la lumiere, des avis sages, des décisions sûres, & je trouve dans Jean de la Croix tout ce que je cherche. Or, quel docteur plus éclairé, plus profond dans la science de la perfection évangélique, qu'un homme digne d'être le conseil, le maître, le guide d'une Therèse ! Jugeons-en par les monumens qui nous restent. Ouvrage dignes de faire l'étude éternelle des ministres du sanctuaire. Ouvrages dans lesquels, afin d'empêcher qu'ils ne soient le jouet d'une ame qui trompe ou qui est trompée, ce guide si éclairé, ce maître si profond des voies & des secrets de la vie intérieure, leur dévoile toutes les impostures de l'hypocrisie, tous les prestiges du démon, tous les égaremens de l'esprit, tous les songes de l'imagination, toutes les folles revêries de l'orgueil, toutes les erreurs d'une simplicité crédule. Outrages où, pour empêcher que des directeurs peu éclairés ne retiennent dans les voies communes, l'ame que Dieu destine à un état plus élevé, il leur développe l'économie des opérations divines, les premiers mouvemens de la grace, les inspirations, les attraits qui annoncent les desseins de Dieu, les sécheresses, les désolations qui éprouvent l'ame, les scrupules qui l'inquiettent, les dégoûts qui la rebutent,

les terreurs qui l'épouvantent, la paix qui la console, les délices qui l'inondent, l'amour qui la brûle & la transporte.

Ouvrages que l'Eglise met au nombre de ses plus riches trésors. Souvenez-vous, Chrétiens, des contestations qui s'éleverent au siécle passé, & qui furent terminées par une décision solemnelle. Deux prélats, dont un seul auroit suffi pour faire la gloire de notre France, disputoient du véritable esprit de la vie mystique. Divisés presque sur tout le reste, ils se réunissent en ce point; que les sentimens de saint Jean de la Croix doivent être la régle de leurs sentimens; qu'on ne peut rein ajouter à ce qu'il a sçu, qu'on ne peut rien reprendre dans ce qu'il a dit. Heureux l'ouvrier évangélique qui apporte au ministere tant de vertus & de talens; doublement heureux s'il marche, s'il se soutient avec courage dans les voies pénibles du zèle de l'apostolat.

2°. L'église de Jesus-Christ a pris naissance dans le sang de son époux; son berceau fut mille fois ensanglantée par le glaive des tyrans; elle doit son accroissement & son étendue au sang de ses martyrs. Depuis ce temps, il semble être la destinée de ceux qui forment de grandes entreprises pour le bien de la même Eglise, d'être exposés à de grandes tribulations.

Dieu avoit suscité en Espagne une Vierge chrétienne, l'ornement de l'Eglise, & l'honneur de son siécle. Esprit aisé, facile, poli, disant tout avec naïveté & avec grace;

maître

maître dans l'art de persuader, lors même qu'il ne peut convaincre, d'obtenir ce qu'on croit devoir lui refuser; de se faire jour, de s'insinuer à travers les passions qui s'opposent à ses desseins, & de faire taire les préjugés en faisant parler le cœur & le sentiment. Esprit solide & judicieux, qui donne ses soins aux grandes choses, sans négliger les petites, mais qui ne balance point à sacrifier les petits succès aux grands événemens: esprit ferme, marchant d'un pas toujours égal dans la poursuite de ses entreprises; rien ne l'étonne, parce qu'il a tout prévu; rien ne le déconcerte, parce qu'il est au-dessus de tout. Esprit qui joint la prudence à la simplicité évangélique; qui fait, selon les circonstances, s'avancer & retourner sur ses pas, se cacher & se découvrir, céder & résister, interrompre un projet, afin d'en assurer le succès; changer de conduite sans changer de dessein, & prendre une autre route afin d'arriver au même terme... Un cœur noble, généreux, intrépide, qui aime le travail, brave les périls, méprise la disgrace, ose tout, lorsqu'il n'a presque rien à espérer, & ne se montre jamais plus tranquille que lorsqu'il a tout à craindre.... Vertus chrétiennes, dons de la grace, infiniment supérieurs aux dons de la nature; amour de Dieu le plus tendre & le plus héroïque, zéle le plus pur & le plus vif, desir insatiable de l'humiliation & des souffrances; connoissances sublimes, extases fréquentes, il faudroit un discours entier, je ne dis pas pour louer, je dis pour

nommer ſes vertus. Je me trompe ; un mot ſuffit à ſon éloge, & telle eſt ſa gloire parmi les peuples, que quand on a dit ſainte Thérèſe, il ne reſte rien à dire.

Elle étoit deſtinée à répandre ſur le Carmel une nouvelle ſplendeur : elle a beſoin d'un miniſtre fidele pour lui aider à porter le poids d'une entrepriſe ſi difficile. Elle voit ſaint Jean de la Croix ; diſpoſée à recevoir celui que le Ciel lui donnera, elle ne peut s'empêcher de ſouhaiter que le Ciel lui donne celui qu'elle voit : elle le demande, elle l'obtient. Sainte montagne du Carmel, avec combien de joie vous vîtes ce peuple nouveau que vous n'attendiez pas, & qui, ſans être néceſſaire à votre gloire, lui donna tant de luſtre & d'éclat ! Car malheur à moi, ſi par un zèle indiſcret pour la gloire d'un Saint qui n'a pas beſoin de faux éloges, je refuſois à la vérité l'hommage qui lui eſt dû ! Les ſouverains Pontifes attentifs aux beſoins du monde chrétien, avoient tiré de leur retraite les Religieux du Mont Carmel, & tempéré l'auſtérité de la régle ; auſtérité bien remplacée par les fatigues de la vie apoſtolique à laquelle on les appelloit : devenus moins ſolitaires & plus dévoués à une vie ſaintement active, ils conſervoient dans toute ſa vigueur l'eſprit de leur ſeconde vocation ; édifiant le monde par leurs vertus, & le ſanctifiant par leurs travaux, lorſque l'eſprit intérieur commande à ſaint Jean de la Croix de rendre des obſervateurs à la régle primitive ; l'Egliſe ne refuſe point d'ajouter ce ſecond hé-

ritage à ſa premiere poſſeſſion ; elle acqueroit de nouvelles richeſſes ſans perdre les anciennes ; on lui rendoit le bien qu'elle avoit eu autrefois, ſans lui enlever le bien dont elle jouiſſoit ; elle gagnoit beaucoup à la naiſſance du ſecond ordre ; elle auroit beaucoup perdu en perdant le premier ; elle ne voyoit rien dans celui-ci, qu'elle voulût changer & réformer, elle ne vit rien dans celui-là qui ne pût lui plaire & l'édifier. Qu'ils ſubſiſtent dans la longue ſuite des années, ces deux Ordres ſi saints, ſi reſpectables, dont l'un compte ſaint Jean de la Croix au nombre de ſes enfans, & l'autre le regarde comme ſon pere : tous deux différens, tous deux cependant aſſez ſemblables pour qu'on reconnoiſſe qu'ils n'ont qu'une origine : que les derniers ſiécles reſpectent en eux ce que nous y admirons ; dans celui-ci une retraite ſévere, dans celui-là une activité laborieuſe ; dans l'un autant de zèle & de travail qu'en permet l'auſtérité d'une vie pénitente ; dans l'autre autant de ſolitude & d'auſtérité qu'en permet le travail d'une vie apoſtolique : puiſſe leur zèle & leurs travaux faire toujours la joie de l'Egliſe, leur vie pure & ſans tache, l'édification du monde ; & que les peuples béniſſent à jamais la mémoire d'un ſi grand Saint dont Dieu s'eſt ſervi pour multiplier la gloire & les richeſſes d'Iſraël. Il ne fut pas ſeulement l'auteur de cette entrepriſe, il en fut la victime : on l'arrête au milieu de ſa courſe, on lui commande de détruire ſon ouvrage ; la fermeté de ſes refus

est traitée d'opiniâtreté. Captivité étroite; reproches amers, sollicitations importunes, conseils fatiguans, invectives odieuses, privations des saints mysteres; les jours, les mois s'écoulent dans cet enchaînement de peines dont il ne prévoit la fin qu'avec celle de sa vie.

Ne demanderons-nous point ici ce que demanderent les disciples en voyant l'aveugle né? *Quis peccavit hic, aut parentes ejus?* quelle est la cause de cette disgrace? le péché du fils, ou le péché du pere? pouvons-nous louer celui qui souffre la persécution, sans condamner ceux qui le persécutent? Son innocence ne feroit-elle pas leur crime, ou peut-il n'être point coupable, s'ils ne le sont eux-mêmes. *Quis peccavit hic, aut parentes ejus?* j'ose répondre ce que le Sauveur répondit: *neque hic peccavit, neque parentes ejus, sed ut manifestentur opera Dei in illo.* Admirons la fermeté qui résiste à la violence de l'orage; n'accusons pas la main qui l'excite: Dieu se plaît quelquefois à conduire ses Saints par des voies extraordinaires; & les exceptant de la loi commune, il leur fait entendre ses volontés par lui-même, tandis que les hommes pour qui les secrets arrangemens de la Providence sont des mysteres impénétrables, agissent selon les régles de la prudence ordinaire. De-là il arrive que ce qui aux yeux de Dieu n'est que zèle & vertu, paroît à la raison humaine caprice & entêtement, jusqu'au moment où Dieu vient justifier ses élus, & mettre le sceau de l'inspiration divine à leurs

Evang. S. Jean. c. 9. v. 2.

Ibid.

Ibid. v. 3.

entreprifes : *neque hic peccavit, neque parentes ejus, fed ut manifeftentur opera Dei in illo.* Dieu le permit donc pour épurer la vertu de fon ferviteur, & pour nous donner l'exemple d'un courage que rien ne peut ébranler ; il permit que la piété s'armât contre la piété, le zèle contre le zèle, l'autorité contre l'autorité ; que faint Jean de la Croix vît contre lui toutes les apparences, qu'il n'eût pour lui que fa confcience. Bientôt même cette confolation lui eft enlevée, l'efprit intérieur ne lui parle plus ; incertain, flottant, il ignore ce qu'il doit penfer de lui-même & de fes freres : doit-il plaindre leur aveuglement, ou fe reprocher fon illufion ? Sa fermeté eft-elle une conftance que Dieu approuve, ou un entêtement que Dieu condamne ? cette incertitude fait fa plus grande peine : dès que la lumiere a réparu & lui a montré les volontés du Seigneur, il attend en paix l'ange qui doit brifer fes chaînes.

Le defir de recouvrer fa liberté ne le rendit point infidele, le fouvenir de fa captivité ne le rendit point timide : on diroit que l'édifice entier n'eft appuyé que fur Jean de la Croix : c'eft fur lui qui par fes exemples expofe aux yeux de fes freres la fainteté de leur vocation ; c'eft lui qui par fes difcours allume dans les cœurs l'amour de l'obfervance réguliere ; c'eft lui qui par fa prudence & par fes confeils aide à tracer le plan d'un gouvernement ; c'eft lui qui dans les places les plus diftinguées apprend en même temps aux inférieurs comment ils doivent obéir, & aux

ſupérieurs comment ils doivent commander?
C'eſt à lui que l'on confie le ſoin difficile de former les novices à la piété religieuſe ; & quels étoient leurs progrès ſous la main d'un maître ſi habile ? Souvent il les conduit dans les campagnes écartées, dans les bois & les forêts : là chacun ſe livre aux tranſports du ſaint amour : le ſilence de ces lieux ſolitaires eſt bientôt troublé par leurs ſoupirs. Deſerts de l'Egypte & de la Thébaïde, conſacrés par les prieres de tant d'anachorétes, donnâtes-vous un plus beau ſpectacle ? c'eſt Antoine au milieu de ſes diſciples, qui revit après tant de ſiécles, & qui ſe montre dans d'autres régions. Je vois les mêmes vertus, je vois les mêmes miracles ; les flâmmes fuient un édifice qu'elles alloient conſumer ; la ſanté, la force, la vigueur de la premiere jeuneſſe rentrent dans les corps abattus & languiſſans ; les démons courent ſe replonger dans les enfers ; il lit dans l'avenir les événemens réſervés à un autre âge, il entend les penſées les plus cachées de l'eſprit, les deſirs les plus ſecrets du cœur ! mais ſes vertus & ſes miracles bleſſent des eſprits jaloux, ennemis de ce qui les obſcurcit & les efface. La calomnie forme un tiſſu d'impoſtures : des ſoupçons injurieux répandus avec artifice, enfantent une foule de perſécuteurs. Flétri, dégradé, il rencontre à peine un aſyle dans les maiſons, ouvrage de ſon zèle & de ſes mains ; obligé d'obeir où il a commandé, & de plier ſous l'autorité de ceux dont il fut le pere & le maître ; il faut que Jacob tombe

aux genoux de Joſeph, & loin de trouver dans ſon cœur la reconnoiſſance d'un fils, il n'y trouve pas l'équité d'un maître. La main de Dieu ſe joint à la main des hommes, ſon corps eſt en proie aux plus mortelles douleurs, ſon ame pleine de trouble & d'allarmes. L'avez-vous donc abandonné, Seigneur? non, vous achevez de purifier la victime; enfin elle eſt dans un état digne de vous. La nuit de cette vie mortelle va finir: l'aurore qui amene le jour de l'éternité jette ſes premieres lueurs & diſſipe les ténébres. Tranquille, plein d'une douce eſpérance, il voit arriver la fin de ſon exil, il prédit l'heure de ſa mort; l'événement juſtifie ſa parole, il s'endort du ſommeil de paix: le Ciel s'ouvre, reçoit ſa grande ame, & annonce ſa gloire par mille prodiges.

Dieux de la terre, le tombeau eſt l'écueil auquel votre vaine grandeur vient enfin ſe briſer & faire un triſte naufrage. C'eſt-là que vous finiſſez, c'eſt-là que les Saints commencent.

Jean de la Croix, ignoré, inconnu, humilié, couloit des jours obſcurs dans l'ombre & dans la pouſſiere: un des plus ſages Monarques qui aient gouverné les Eſpagnes, Philippe ſecond, occupoit un trône fondé ſur les débris de tant d'empires. Sa profonde politique plus redoutée que les armes des Conquérans, rempliſſoit l'Europe de trouble & d'agitation, & tenoit les yeux de l'Univers attachés ſur lui; le tombeau s'ouvre pour l'un & pour l'autre. Que reſte-t-il de

ce Roi puissant & heureux ? un corps livré à la pourriture, des cendres que le peuple foule aux pieds, tout au plus un souvenir stérile de sa gloire passée, le récit de ses projets, de son opulence, de ses succès, confié à l'histoire, pour servir d'amusement à la curiosité humaine, ou plutôt pour instruire la postérité par un exemple illustre de la vanité & du néant des plus brillantes fortunes; & dans ce même Empire où le Monarque a commencé d'être oublié aussi-tôt qu'il a cessé de vivre; le corps de saint Jean de la Croix affranchi de la corruption, attire le respect & la vénération des peuples. Les villes & les provinces se disputent un dépôt si précieux; les enfans, les successeurs du Monarque viennent peut-être pleurer sur les cendres de leur pere; ils viennent se prosterner devant les restes de l'humble solitaire, baiser la poussiere de son tombeau, adorer la trace de ses pas : *venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te, & adorabunt vestigia pedum tuorum.* Son nom écrit dans les fastes de l'Eglise vivra autant que la Religion; toutes les années rameneront le jour destiné à célébrer son triomphe, & cette gloire qu'il reçoit sur la terre n'est qu'une foible image de la gloire dont il jouit dans le Ciel.

Isaï. c. 6. v. 14.

Pouvons-nous ne pas envier son bonheur! mais que nous serviront des desirs stériles ? nous ne partagerons avec lui les richesses & les honneurs de la sainte Sion, qu'autant que nous aurons été fidéles à suivre la route dans laquelle il a marché.

Grand Saint, en ce jour consacré au souvenir, à l'éloge de vos vertus, portez nos vœux & nos desirs au trône du Dieu de grace & de miséricorde, qui fait & qui couronne les justes. Je ne vous parle point de ces vierges chrétiennes, qui à l'ombre de la croix de Jesus-Christ cachent des vertus d'autant plus admirables, qu'elles savent mieux les dérober à l'admiration publique : vous êtes leur pere, elles sont vos filles & des filles dignes de vous. Le temps qui consume tout a respecté leur ferveur, toujours semblables à elles-mêmes, après des siécles écoulés, vous les voyez telles que vous les vîtes aux plus beaux jours de leur Congrégation naissante. On diroit que les premieres filles de sainte Thérèse vivent encore aujourd'hui, & que ces saints asyles sont habités par un peuple immortel qui ne périt jamais. Le cours des années n'a rien changé parmi elles, il n'aura pas changé votre cœur pour elles. C'est en notre faveur que j'implore votre secours. Nous n'avons d'autre droit à votre protection que nos besoins, notre confiance, & votre immense charité. Vous nous instruisez par vos exemples, aidez-nous par vos prieres; faites éclater votre pouvoir auprès de Dieu, en nous obtenant les graces de conversion & de sanctification qui conduisent au bonheur éternel dont vous jouissez. Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LA FÉTE

DE

SAINT FRANÇOIS

DE SALES.

Beati mites quoniam ipsi possidebunt terram.

Heureux ceux qui ont de la douceur, parce qu'ils posséderont la terre. En S. Matthieu, c. 5. v. 4.



L s'est accompli dans toute la suite des siécles, cet oracle de Jesus-Christ, que les hommes doux & pacifiques posséderont la terre. Les Monarques la tiennent soumise, assujettie à leur empire ; les grands politiques la gouvernent ; leur main savante dans l'art difficile de manier ces ressorts puissans qui font la destinée des Rois & des royaumes, change sans cesse la face de la terre, la trouble & lui rend le calme, la sou-

leve & l'appaiſe au gré de leurs deſirs ; les grands génies, ces génies vaſtes & ſublimes, que le Ciel donne quelquefois à la terre pour lui ſervir d'ornement & pour l'inſtruire, la rempliſſent d'étonnement & d'admiration : les conquérans la voient tremblante, captive, tomber à leurs genoux ; leur bras plus redouté que le tonnerre, répand de toutes parts la terreur & l'effroi. Hélas, la terre ne regarde qu'avec horreur ſes plaines inondées de ſang, ſes campagnes déſolées, ſes villes enſévelies ſous leurs débris ! le jour de leur triomphe eſt pour elle un jour de deuil & de triſteſſe ; l'hommage qu'elle rend à leur valeur n'eſt qu'un hommage forcé, que le cœur déſavoue ; & lorſqu'elle paroît applaudir à la victoire, elle déteſte le vainqueur.

Hommes doux & pacifiques, hommes de bonté & de miſéricorde ! la terre & les nations qui l'habitent ſont votre héritage : attachés à vous par les liens de l'amour & de la reconnoiſſance, les hommes comptent leur bonheur du moment de votre naiſſance, ils ne voient qu'avec peine s'écouler vos jours utiles & précieux au monde ; vos moindres diſgraces ſont une calamité publique ; votre mort eſt un événement funeſte qui met les peuples en larmes, leurs pleurs coulent ſur votre tombeau, & arroſent vos cendres ; votre mémoire brave l'injure des ans : elle paſſe d'âge en âge ; elle atteint à la poſtérité la plus reculée, & les ſiécles qui vous ſuivent portent envie au ſiécle qui vous poſſéda : *beati mites.*

Telle fut, Messieurs, telle fut ici bas la gloire de Saint François de Sales: rempli de cet esprit de paix & de douceur qui gagne les cœurs, presqu'adoré des peuples, chéri des grands, aimé des Rois; les grands & les petits, les Rois & les peuples, la France & la Savoye, les Nations étrangeres & sa patrie, la sainte Sion dont il répara les ruines, & la profane Samarie dont il renversa les idoles; les Catholiques & Hérétiques, Rome & Geneve, l'Univers entier se réunit pour l'honorer pendant sa vie, pour pleurer sa mort, pour bénir sa mémoire: *beati mites.*

Attachons-nous, Chrétiens, à cette idée qui nous donne celle du véritable caractere de saint François de Sales: oublions le Saint, le Pontife, l'Apôtre, pour ne penser qu'à l'homme doux & pacifique; ou plutôt, en faisant l'éloge de l'homme doux & pacifique, nous louerons le Saint, le Pontife & l'Apôtre, puisqu'il doit à sa douceur, & son plus grand mérite devant Dieu, & les plus grands succès de son zèle devant les hommes. En deux mots: François de Sales sanctifié par sa douceur; l'Eglise victorieuse & triomphante par la douceur de François de Sales. C'est tout mon dessein, & le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND je dis, Chrétiens, que la douceur de François de Sales l'a sanctifié devant Dieu,

qu'elle a été pour lui la source d'un grand mérite devant Dieu ; vous devez entendre le mérite le plus capable de plaire à Dieu, le mérite le plus propre à gagner le cœur de Dieu ; le mérite qui dans un sens a le plus de rapport, le plus de conformité avec celui qui est en Dieu. Car ce n'est point assez connoître Dieu, que le connoître seulement comme le Dieu juste, comme le Dieu terrible ; ce n'est point-là même l'idée principale que vous devez vous former de notre Dieu, puisque, selon la pensée de Tertullien, la colere & la justice lui sont étrangeres : de lui-même, par lui-même, il n'est que douceur & bonté : *de nostro justus, de suo bonus.* Je ne suis donc point surpris que par une distinction bien glorieuse, les hommes pacifiques soient appellés d'une maniere spéciale les enfans de Dieu. Il se voit, il se reconnoît avec plaisir dans ces vives images de sa tendresse & de sa miséricorde : *pacifici, filii Dei vocabuntur.* *S. Matt. c. I. v. 9.*

Or cette douceur si chere, si précieuse aux yeux de Dieu, dans quel homme parut-elle jamais avec plus d'éclat que dans saint François de Sales ? quelle douceur fut plus grande dans son étendue, plus sainte dans son principe, plus sage dans ses précautions, plus parfaite dans son accord avec les autres vertus ? douceur, vertu que saint François de Sales posséda dans un degré héroïque, en voilà l'étendue : douceur, qui fut l'ouvrage de la vertu & de la grace, en voilà le principe : douceur, qui ne fut jamais funeste à la

vertu, en voilà la ſageſſe : douceur, dont le mérite fut joint aux vertus qui ſemblent s'allier moins facilement avec la douceur, en voilà le chef-d'œuvre, le prodige, le miracle! appliquez-vous.

1°. Douceur, vertu que ſaint François de Sales poſſéda dans un degré héroïque : que vous dirai-je ſur cela que vous n'ayez entendu mille fois ? & qu'a-t-on pû dire qui exprime dignement ce que vous en penſez ? depuis tant d'années que les chaires chrétiennes retentiſſent des éloges donnés à cet homme pacifique, devenu par ſa douceur l'amour & l'admiration des peuples ; l'éloquence la plus heureuſe, a-t-elle ſçu remplir votre attente, eſt-elle parvenue à le peindre tel que vous le concevez ? faut-il s'étonner ſi l'eſprit humain ne peut ſuivre les démarches rapides de l'eſprit céleſte ; ſi la perfection de vos ouvrages, ô mon Dieu, eſt au-deſſus de nos expreſſions ; ſi nous ne pouvons dire tout ce que votre grace peut faire, & ſi nous ſommes obligés de laiſſer preſque ſans éloges une vertu dont on trouve ſi peu d'exemples parmi les hommes ?

Avant François de Sales, je l'avoue, il fut des hommes doux & pacifiques, mais il étoit reſervé à François de Sales d'être comme par excellence l'homme doux & pacifique, d'en mériter la réputation, d'en porter le titre par le ſuffrage unanime des peuples. En effet, une Magdelaine eſt-elle plus connue dans le monde par l'amertume de ſes larmes ; une Thérèſe, par ſes extaſes & par ſes révé-

lations ; un Athanase, par ses combats contre l'erreur ; un Ambroise, par sa vigueur sacerdotale ; un Augustin, par les profondeurs de son génie ; un François d'Assise, par l'amour de la pauvreté ; un Xavier, par la conquête d'un monde entier, qu'un François de Sales, par sa douceur, par la bonté de son cœur ? Je n'en dis point assez, ajoutons que telle fut l'impression que sa douceur fit sur les esprits, qu'il n'est presque connu que par sa douceur ; est-ce donc qu'il n'eut point d'autres vertus ? Ah, Chrétiens, ceux qui ont étudié l'histoire de sa vie ne l'ignorent pas, & vous le verrez dans la suite de ce discours. Il eut mille vertus, & quelles vertus ! un amour de Dieu si vif dans le desir de plaire, qu'il craignoit éternellement d'avoir déplu ; une délicatesse de conscience qui, loin de se tranquilliser dans ses fautes, trembloit sur ses vertus ; une innocence & une pureté de conduite, dans laquelle la malignité ne trouvoit rien à reprendre, & à laquelle sa ferveur trouvoit tous les jours le moyen d'ajouter quelque chose ; une austérité de pénitence qui d'un grand pécheur auroit fait un grand Saint ; qui dans un grand Saint est un prodige de sainteté ; une continuité d'oraison qui se perfectionnoit dans le silence de la solitude, sans s'affoiblir par le tumulte du monde ; un zèle également capable d'entreprendre, & avide de souffrir ; une humilité d'autant plus heureuse à cacher les autres vertus, qu'elle fut plus attentive à se cacher elle-même. Que sais-je ? toutes les

vertus chrétiennes, les vertus les plus ſublimes, & ces vertus ſi ſublimes, pouſſées à un ſi haut dégré de perfection que, ſéparées du miracle de ſa douceur, elles auroient fait de François de Sales un des plus grands Saints dont le nom ſoit écrit dans les faſtes de l'Egliſe. Il eut même ces qualités naturelles & acquiſes; cette étendue du génie; ce feu de l'imagination; ces richeſſes de la ſcience & de l'érudition; ce don enchanteur de la parole; cette force impérieuſe de l'éloquence; cette adreſſe à manier les eſprits, à dominer les volontés; tous ces talens humains, qui donnent de la réputation dans le monde & qui lui auroient aſſuré une place diſtinguée parmi les plus grands hommes de ſon ſiécle.

Je vous le demande maintenant, avec quel éclat a-t-il fallu que parût une vertu qui a brillé juſqu'à effacer tant de talens? ou plutôt, comment n'auroit-elle pas attiré tous les regards, cette douceur de François de Sales, preſque inconnue aux ſiécles qui l'avoient précédé?

Repréſentez-vous, Meſſieurs, un homme facile, complaiſant, humain, tendre, compatiſſant, généreux juſqu'à ne connoître d'autre ambition que d'être utile; d'autre plaiſir que de faire le bonheur des peuples qui lui ſont confiés; d'autre malheur que l'impuiſſance de ſoulager les malheureux. Un homme toujours prêt à immoler ſon propre repos à un repos étranger; plus heureux du bonheur d'autrui que de ſa propre félicité, dont tous les

les desirs sont remplis quand les vôtres sont satisfaits, & qui croit n'avoir rien s'il vous manque quelque chose ; un homme sensible à toutes les miseres qui affligent ses freres, encore plus insensible à tous les outrages qui peuvent l'offenser; un homme qui semble ne conserver ni penchans, ni inclinations, ni humeur qui lui soient propres. Il parle tous les langages ; il s'accommode à tous les caracteres ; il se proportionne à toutes les conditions ; il se plie à tous les génies ; il sait s'élever jusqu'aux grands par la noblesse de ses manieres, & descendre jusqu'aux petits par une douce familiarité ; il sait charmer ceux-là par sa politesse, enchanter ceux-ci par sa bonté. On diroit qu'il est fait pour tous les hommes, que tous les hommes sont faits pour lui; tous le trouvent tel qu'ils peuvent le souhaiter ; il les trouve tous tels qu'il les veut: disons mieux, il ne les veut que tels qu'il les trouve. En un mot, un homme si aimable qu'il ne déplut presque jamais à personne ; un homme si doux, si pacifique que jamais personne ne put lui déplaire. Il n'est pas besoin d'ajouter son nom. Ce caractere convient trop bien à François de Sales pour qu'on s'y méprenne. Il fut tout ce que je viens de vous dire: heureux, si je pouvois vous dire tout ce qu'il fut !

Quels nouveaux sentimens de respect, d'admiration, d'amour s'éleveroient en vous, s'il m'étoit donné de vous développer les richesses immenses de bonté qu'enferma cette grande ame ! on pourroit, en un sens, lui

appliquer ce que dit le Prophête de Jesus-Christ même : l'esprit de paix avoit reposé sur lui : *requiescet super illum spiritus Domini... spiritus scientiæ & pietatis*. Il avoit pénétré son cœur, il y regnoit avec empire.

Isaï c. 11. v. 2.

Cœur tendre, qui ne jetta point un regard oisif & indolent sur le spectacle des miseres humaines ! Voyez-le entrer dans ces réduits sombres qu'habite l'indigence, & où la charité conduit ses pas. Hommes infortunés, condamnés par une providence févère à traîner des jours difficiles dans le deuil & dans l'ennui, voici l'ange consolateur que vos soupirs ont demandé ! vos besoins lui arrachent plus de larmes qu'ils ne vous en ont fait répandre ; il souffre en un moment ce que vous avez souffert durant le cours de tant d'années. Accablé du poids de votre douleur, triste, inquiet, importun à lui-même ; on diroit que c'est moins pour réparer les ruines de votre fortune, que pour guérir la plaie de son cœur, qu'il répand autour de vous l'abondance & les richesses ; il vous en coûteroit moins de soutenir vos malheurs, qu'il n'en coûteroit à son cœur de vous voir malheureux : *requiescet*. . . . .

Cœur indulgent, facile à fléchir, à appaiser. Chargé d'un ministere, qui est en même temps un ministere de paix & un ministere d'autorité, il étoit pere, il étoit juge. Que falloit-il pour désarmer sa justice ? une parole, une larme, un soupir. Ce langage se fait entendre à son cœur, & son cœur ému, agité, plein de trouble & de douleur, ne

peut que pleurer ſur l'enfant prodigue ; il ne voit plus ſes fautes ; il ne voit que ſes diſgraſes ; à ſes yeux on ceſſe d'être coupable dès qu'on commence d'être malheureux ; afin qu'un crime ſoit puni, il faut que le devoir le plus indiſpenſable mette François de Sales dans l'impoſſibilité de le pardonner : *requieſcet*. . . . .

Cœur libéral & généreux. Bien différent de ces hommes intéreſſés que nous voyons borner leur vaine compaſſion à des regrets, à des ſouhaits ſtériles, l'amour qui ouvre le cœur de François pour ſentir la peine de ſes freres, ouvre ſa main pour donner & pour répandre. Il ne trouve dans la poſſeſſion des richeſſes d'autre plaiſir que de s'en dépouiller en faveur des pauvres ; elles déplairoient à ſon détachement, ſi elles ne ſervoient à ſa charité. Que dis-je ? Ces deux vertus s'accordent parfaitement dans ſon cœur. En donnant tout, il a le mérite de la charité chrétienne, il y joint le mérite du renoncement évangélique : *requieſcet*. . . . .

Cœur prévenant & attentif. Loin de fuir ceux qui le cherchent, il cherche ceux qui ſemblent le fuir & l'éviter. Ces hommes doublement malheureux d'être pauvres & de n'oſer le paroître, François de Sales reſpecte leur ſituation ; il ſait donner des plaiſirs purs ; il ſait conſoler la vertu affligée, ſans la forcer à rougir de ſes diſgraces ; faire couler dans le ſein des familles déſolées des bienfaits qui ne laiſſent aucune trace de leur paſſage ; &, pour ménager leur gloire, ſe dérober à leur recon-

noiſſance. Ah, que pourroient-ils craindre ? Sa piété eſt encore plus intéreſſée à cacher le bien qu'il fait, que leur vanité à cacher le mal qu'ils ſouffrent. Quels momens plus délicieux pour lui que les momens qui ſatisfont l'homme charitable ſans bleſſet la délicateſſe de l'homme humble & modeſte ! *Requieſcet*. . . . .

Cœur hardi & intrépide, qui mépriſe les dangers, qui brave les périls : les peuples qui habitent les lieux les plus déſerts des Alpes, viennent implorer ſon ſecours. En quelque endroit qu'ils puiſſent être, ils ſont ſes enfans ; il traverſe leurs montagnes couvertes d'une glace auſſi ancienne que le monde ; il paſſe des torrens enflés par les pluies & par les neiges : tout eſt facile à la charité ; les collines s'abaiſſent ſous ſes pas ; les rochers s'entr'ouvrent pour lui laiſſer un libre paſſage. François voit la déſolation de leurs vallées ſauvages ; il mêle ſes pleurs avec leurs larmes ; il partage leur nourriture groſſiere ; il s'enferme avec eux dans leurs maſures à demi ruinées ; il parcourt leurs cabanes ; il porte par-tout la paix & le repos. Quelle joie pour lui de ſouffrir & de conſoler ceux qui ſouffrent ! Leurs pleurs s'arrêtent ; je me trompe, leurs pleurs coulent avec plus d'abondance ; mais que la ſource en eſt différente ! Tandis que le ſaint Prélat donne à leur infortune des larmes de triſteſſe & de compaſſion, ils donnent à ſa charité des larmes d'amour & de reconnoiſſance : *requieſcet*. . . . .

Cœur pacifique. Toujours ferme & comme inaccessible aux plus légeres émotions de la colere : ne trouvons-nous pas dans François de Sales le fidéle imitateur du Dieu de la paix annoncé par les Prophêtes, & dont il est écrit qu'il n'ouvrira point la bouche à la plainte & au murmure ? *Sic non aperuit os suum.* Pendant trois ans il souffre, dans le silence, toutes les horreurs d'une calomnie qui flétrit sa réputation ; il attend en paix le moment marqué par le Seigneur ; il n'ose même le hâter par ses vœux ; il craint plus la perte de l'imposteur que la honte de l'imposture. Chaste Susanne, un Prophête diviniment inspiré vint dissiper le nuage & montrer votre innocence : ici, pour démêler l'imposture, il ne faut que jetter un regard sur François de Sales. Non, il n'appartient qu'au Juste de soutenir un pareil outrage dans une paix si profonde ; qui sait si bien le pardonner, ne peut l'avoir mérité ! *Non aperuit os suum.*

Act. Ap. c. 8. v. 32.

Tant de fois insulté, se rendit-il difficile à accorder le pardon qu'on demandoit ? Falloit-il même le demander ? Son cœur trop tendre s'imputoit à lui-même les fautes par lesquelles on l'avoit offensé ; & il n'étoit point tranquille, qu'on n'eût oublié l'outrage qu'il avoit reçu. Honneur, gloire, réputation, fortune, interêt, il sacrifie tout à la paix ; il ne vit que pour la faire régner dans lui-même & dans les autres, que pour en être le disciple & le maître, le modele & l'apôtre, souvent le martyr & la victime : *requiescet super illum spiritus Domini.* . . . . . Son esprit est

un eſprit de douceur. Quelle douceur ? une douceur véritablement évangélique. Vertu que François de Sales poſſéda dans un dégré héroïque, telle en fut l'étendue. Douceur qui fut l'ouvrage de la vertu & de la grace ; en voici le principe.

2°. Que le ſiécle profane faſſe retentir les Académies des éloges qu'il prodigue à ſes héros. La chaire de l'Evangile ne ſouffre que le récit des vertus évangéliques. La douceur de François de Sales ne ſeroit point louée dans le ſanctuaire du Dieu vivant, ſi elle n'avoit eu ce même Dieu pour fin & pour principe.

La nature, il eſt vrai, la nature avoit été prodigue envers François de Sales; elle avoit répandu ſur lui des graces ſimples & naïves, une modeſtie touchante, une noble pudeur, de l'agrément dans les manieres, du brillant dans l'eſprit & dans l'imagination : or tout cela n'étoit-il pas un puiſſant obſtacle à la douceur ? Les hommes qui, des mains de la nature, ſont enrichis des qualités les plus aimables, ne ſont-ils pas ſouvent ceux qui portent & qui trouvent dans la ſociété civile le moins d'agrémens ? Eblouis, enyvrés de leur propre mérite, fiers, hautains, mépriſans, comme ils n'aiment qu'eux-mêmes, ils ne ſont aimés que d'eux-mêmes. Pour parvenir à la douceur, François de Sales eut donc à ſe défendre contre le poiſon corrupteur d'un mérite trop brillant, trop applaudi dans le monde : ajoutez l'éclat de la naiſſance, qui inſpire l'orgueil ; la grandeur du courage,

l'élévation des ſentimens, qui dédaigne de ſe plier, de s'abaiſſer ſous ceux qui prétendent donner la loi; la délicateſſe de l'eſprit & de l'imagination, que tout frappe vivement; l'amour des bienſéances & de la politeſſe, qui pardonne d'autant moins les fautes groſſieres, qu'il ne ſe pardonne pas à lui-même les fautes les plus légeres; la bonté même du cœur, plus aiſé à bleſſer, parce qu'il eſt plus tendre, plus ſenſible, un caractere ardent & plein de feu: pour s'en convaincre, il ne faut que jetter les yeux ſur ſes écrits, où regne une certaine impétuoſité qui, en nous montrant ce que Saint François de Sales fut pour le naturel & le tempérament, nous fait admirer davantage ce qu'il devint par l'étude, par la réflexion, & ſur-tout par l'opération divine. Il fut donc doux & pacifique, parce qu'il voulut l'être: la nature, ſi vous voulez, avoit ébauché l'ouvrage; mais la nature avoit laiſſé beaucoup à faire à la grace; elle lui avoit même laiſſé tout à faire pour que ſa douceur fut digne de Dieu; pour un penchant plus conforme aux deſſeins de l'Eſprit ſanctificateur, combien de penchans qui s'y oppoſoient! Que fais-je, Chrétiens? & afin de juſtifier les éloges que je donne à François de Sales, qu'eſt-il beſoin de ſonder les replis les plus ſecrets de ſon cœur? Qu'eſt-il beſoin de chercher dans cet abîme des penſées humaines, la ſource, l'origine de ſa douceur incomparable? N'eſt-ce pas faire outrage à notre Dieu, à ce Dieu dont les ouvrages marqués au ſceau de la main puiſſante qui les

produit, se distinguent par eux-mêmes des vertus fausses & contrefaites qui sont l'ouvrage de la sagesse fastueuse ou de l'adroite dissimulation des hommes?

Non, de quelques couleurs qu'on entreprenne de déguiser la vanité audacieuse à se donner des louanges, ou l'adulation toujours prête à les répandre ; la douceur mondaine n'imitera jamais la noble & majestueuse simplicité, la candeur, l'ingénuité, la vérité de la douceur évangélique. Toujours quelque trait échappé déclarera le vuide, le frivole, le faux de ces qualités profanes qui souvent, au crime d'être des vices, ajoutent l'imposture de se dire des vertus.

Douceur mondaine, qui vient de la foiblesse de l'esprit, plus que de la force de la raison ; de la dureté, plus que de la bonté du cœur : on excuse tout, parce qu'on ne voit rien, ou qu'on ne sent rien. . . . Douceur mondaine, douceur de mollesse & d'indolence ; on tolere, parce qu'il en coûteroit plus pour réparer l'outrage que pour le souffrir ; parce qu'on ne peut troubler le repos des autres, sans troubler cette tranquillité voluptueuse, dans laquelle on aime à demeurer endormi. . . . Douceur mondaine, douceur affectée, douceur de parade & de commande ; elle dissimule tout ; elle ne pardonne rien ; elle se montre sur le visage, elle n'est point dans le cœur. . . . Douceur mondaine, douceur politique, douceur cruelle & perfide ; on differe la vengeance, afin de se venger plus sûrement ; on en cache le desir, pour

pour en assurer le succès. Celui qui fut offensé paroît oublier ses ressentimens ; l'auteur de l'offense perd le souvenir de sa faute ; il ne pense point à se défendre, lorsqu'il est persuadé qu'on ne pense point à l'attaquer ; ainsi, par un rafinement meurtrier de douceur hypocrite, on lui ôte sa vigilance & ses précautions, en lui ôtant ses craintes, & l'on ne lui montre de l'amitié que pour l'immoler plus sûrement à la haine.... Douceur mondaine, douceur forcée & contrainte ; on affecte une insensibilité que commandent le crédit, la faveur d'un ennemi trop redouté ; on ne se pare, aux yeux du public, d'une fausse générosité que pour cacher son impuissance.... Douceur mondaine, douceur intéressée ; on cherche à plaire, parce qu'on cherche à se pousser, à s'élever, à s'aggrandir : or pour réussir, il faut avoir des amis qui aident à la fortune, & n'avoir point d'ennemis qui s'y opposent.... Douceur mondaine, douceur superbe & orgueilleuse ; on trouve plus noble de punir par le mépris que par la vengeance ; on craint d'honorer son ennemi en faisant éclater sa haine ; de se déshonorer soi-même en avouant le foible de son cœur.... Douceur mondaine, douceur oisive & stérile, qui ne fait aucun mal, qui ne fait aucun bien ; également incapable de plaire ou de déplaire ; d'obliger ou de désobliger ; de servir ou de nuire ; sommeil léthargique d'une ame sans mouvement, sans action, que les plus grands outrages laissent sans ressentiment, comme les plus grands

bienfaits ſans reconnoiſſance. . . . Douceur mondaine, douceur de pure bienſéance, de vaine oſtentation, empreſſée à paroître, quand il s'agit de ſe donner en ſpectacle ; accoutumée à ſe ſoutenir dans le public, à ſe démentir dans le particulier ; on uſe toutes ſes complaiſances auprès de l'étranger, de l'inconnu, on ſe dédommage dans le domeſtique ſur une famille d'autant plus à plaindre que ſes plaintes ſeroient condamnées par le monde, qui ne voit, paſſez-moi cette expreſſion, qui ne voit que l'homme de politeſſe & d'oſtentation, qui ne voit pas l'homme d'humeur & de caprices. . . . Douceur mondaine, de quelque principe qu'elle vienne, douceur toujours bornée, limitée à certains objets, à certaines occaſions ; mille fois le maſque tombe & laiſſe appercevoir un cœur agité, mécontent, plein d'aigreur & de dépit.

Monde profane, voilà tes héros ! voici les héros de la grace.

Douceur de ſaint François de Sales, douceur ſimple & naïve, qui ſe produit d'elle-même ſans art, ſans affectation, jamais contrainte que dans les momens où elle eſt obligée de ſe cacher ou de ſe taire, afin de contenir, par l'autorité, ceux qui refuſent de ſe rendre à ſa tendre bonté ; douceur de François de Sales, douceur véritable, ſincère ; il renonce à la vengeance la plus facile ; il ne s'applaudit d'avoir entre les mains la deſtinée d'un ennemi, que pour en faire un ami par les bienfaits. . . .

Douceur de François de Sales, douceur pure & désintéressée ; elle se montre d'autant plus vive, plus tendre, qu'elle n'a rien à espérer, qu'elle a beaucoup à craindre.

Douceur de François de Sales, douceur humble & prévenante ; il ne rougit point de faire les premieres démarches, de rechercher, par la charité, ceux qui se sont éloignés, par caprice, & de solliciter auprès d'eux une réconciliation qu'ils ne mériteroient pas d'obtenir.

Douceur sur-tout, douceur constante & inaltérable, dans les épreuves les plus rudes ; dans les conjonctures les plus touchantes ; dans les situations les plus pénibles : toujours égal, toujours semblable à lui-même, François de Sales voit tout changer, s'agiter, se bouleverser autour de lui, sans que rien trouble la paix, la tranquillité de son cœur. Tantôt dans une terre ennemie, hautement & publiquement insulté par les ministres de l'erreur ; prêt, chaque jour, à succomber sous les fureurs de l'hérésie qui, armée du fer & du poison, emploie le crime pour se défendre contre la vérité ; tantôt enveloppé dans le nuage d'une imposture tissue avec art ; voyant chanceller, s'épouvanter, presque douter de sa vertu, ceux qui craignoient davantage de le trouver coupable ; tantôt exposé aux ombrages d'un Prince défiant, dont la malignité du courtisan perfide, nourrit les soupçons jaloux ; tantôt au milieu de son peuple, dans le sein de son troupeau, outragé par toutes les passions, parce qu'il attaque tous les vices ; s'il fait en-

tendre ſa voix, ce n'eſt point pour porter aux pieds du trône ſes plaintes & ſon apologie, c'eſt pour déſarmer la juſte ſévérité des loix lorſqu'elle ſe prépare à venger ſon innocence reconnue ; c'eſt pour attirer ſur les coupables auteurs de tant de tempêtes & d'orages, toutes les faveurs du ciel avec les proſpérités de la terre.

Avouons-le donc, Meſſieurs, ou la véritable ſainteté n'a rien qui la diſtingue d'une qualité profane, ou la douceur de François de Sales fut une douceur évangélique & chrétienne. En de pareilles rencontres, quelque ſage, quelque philoſophe qu'on ſoit, on redevient homme ; le cœur parle plus haut que la raiſon, & le ſentiment prévient la réflexion. Douceur de François de Sales ; elle fut donc l'ouvrage de la vertu & de la grace ; mais ne fut-elle jamais funeſte à ſa vertu ? Non, mes chers Auditeurs, & c'eſt ici que vous admirerez ſa douceur.

3°. La douceur expoſe l'innocence à de grands périls : on a le cœur tendre, & qu'un cœur tendre eſt aiſé à ſéduire ! Les paſſions parlent un langage ſi flatteur ; trop ſouvent l'ame la plus rigide, la plus auſtere ſe laiſſe amollir & entraîner. On a le cœur facile, complaiſant ; un cœur de cette trempe ſe livre bientôt à ceux qui l'appellent, qui l'invitent, puiſqu'il ne peut ſe refuſer à ceux qui le rebutent ! On a le dangereux talent de plaire & d'être aimé : hélas, il eſt difficile de ne pas rechercher le monde quand il nous fuit, comment donc le fuir quand il nous recher-

che ! Que d'immortelles actions de graces ſoient rendues au Dieu de la paix, qui, pour l'inſtruction de tous les ſiécles, nous a donné, dans S. François de Sales, le ſpectacle d'une douceur auſſi ſainte, auſſi ſage qu'elle fut ſenſible & complaiſante !

Vous le montrerai-je naiſſant dans le ſein de la foi & de la piété ; peut-être ne fut-il jamais de ſang plus pur que le ſang qui coule dans ſes veines ? Ferme & immobile dans la religion de ſes peres, cette maiſon noble & ancienne, avoit vu l'héréſie inonder ſa patrie ; mais loin de ſe laiſſer emporter par le torrent de l'erreur, elle ſoutenoit par ſon zèle & par ſa charité les reſtes de Jacob, en attendant ce fils deſtiné à réparer les brêches du ſanctuaire.

Vous repréſenterai-je ſa mere qui, dans une cérémonie ſainte, à la vue des marques ſanglantes de l'amour d'un Dieu pour les hommes, adreſſe ſes vœux au ciel, non, comme la mere de Samuël, pour obtenir un fils, mais pour offrir celui qu'elle a reçu. Ses deſirs ont été exaucés ; cet enfant ſera le partage du Seigneur ; l'eſprit de grace & de ſainteté devance en lui les années ; ſes premiers plaiſirs ſont de parler à Dieu, ou d'entendre parler de Dieu ; ſes premiers ſoins de fermer ſon ame à la voix des paſſions, qui l'appellent à des vains amuſemens, de l'ouvrir à la voix de la charité, qui lui parle en faveur des pauvres. Envoyé dans la capitale de notre France, il porte dans un climat étranger la retenue de la maiſon paternelle ; il don-

ne ſon eſprit aux ſciences, & il conſerve ſon cœur à la piété.

Vous étiez déja le maître de ce cœur, ô mon Dieu ! & la flâme du ſaint amour avoit commencé de le conſumer. Ils ſont écrits au livre de vie, les inſtans triſtes & douloureux qui lui firent éprouver de ſi cruelles inquiétudes ! il entend retentir au fond de ſon ame une voix foudroyante, qui lui annonce qu'un mur éternel de diviſion s'élevera entre vous & lui, qu'il deviendra l'objet de votre colere ! que vous ceſſerez d'être l'objet de ſon amour, Je le vois qui d'un pas timide, entre dans le ſanctuaire; il tombe aux pieds de l'autel verſant un torrent de larmes : ah, Seigneur, s'écrie-t-il, pour repouſſer la tentation déſolante qui l'agite, Seigneur, ſi mes ſoupirs, ſi mes pleurs ont trouvé grace devant vous, écoutez la voix de votre ſerviteur qui vous implore ! Je crains, je tremble d'être condamné à paſſer les années éternelles ſans vous aimer; mais que je vous aime pendant les années de cette vie mortelle ! Faites, faites que le flambeau de la divine charité ne s'éteigne point avant le flambeau de mes jours ! Faites que mes terreurs s'évanouiſſent; ranimez, excitez de plus en plus ma confiance dans votre miſéricorde; Anges du lieu ſaint, aviez-vous jamais entendu la piété s'exprimer par des tranſports plus vifs & plus propres à toucher le cœur de Dieu ? Quelles ſeront les ſuites d'une vie dont les commencemens ſont ſi purs & ſi ſaints !

Que le temps ne me permet-il de ſuivre la

trace de ses pas ? Je vous dirois ; ici, dans ce temple où l'on invoque Marie, il se dévoue à la chasteté par un vœu irrévocable : là, nouveau Joseph, il fuit les piéges tendus à sa pudeur, il s'expose à toutes les fureurs d'une passion méprisée. Dans le silence d'une nuit ténébreuse, libre, rendu à lui-même, tantôt il épanche son ame devant Dieu dans les ferveurs d'une ardente contemplation ; tantôt il descend au fond de son cœur, il en étudie tous les mouvemens, il en réprime tous les desirs ; &, mettant la grace à la place de la nature, il détruit tout ce qui n'est que de l'homme, afin que tout soit de Dieu. Jettez les yeux sur cette terre trempée de son sang ; c'est ainsi qu'il s'immole à la pénitence ; ce corps usé par le travail, il le couvre d'un rude cilice, il l'épuise par des veilles, par des macérations continuelles ; c'est dans ces catacombes que, prosterné devant les ossemens des Martyrs, restes précieux échappés à la fureurs des tyrans, il se remplit de l'esprit de l'apostolat & du desir du martyre ; c'est sur ces autels, qu'il célébroit les saints mysteres dans des ravissemens, dans des transports sans cesse renaissans, & que le feu qui brilloit sur son visage annonçoit la flâme qui consumoit son cœur !

Par-tout nous trouverions d'illustres monumens de sa piété. Par-tout vous reconnoîtriez un cœur qui aime Dieu, qui n'aime rien que pour Dieu & en Dieu, qui aime Dieu jusqu'à se reprocher, jusqu'à ne pouvoir se consoler de ne pas l'aimer davantage ; un

cœur, à la vérité, tendre pour le prochain ; encore plus tendre pour Jesus-Christ, qui sacrifie à ses freres tous ses intérêts, sans leur sacrifier son devoir ; un homme sensible à toutes leurs disgraces, insensible à tous leurs plaisirs ; toujours prêt à les instruire, à les consoler ; toujours attentif à ne pas s'en laisser séduire ; aussi incapable d'aimer le monde que propre à s'en faire aimer ; qui sait gagner tous les cœurs, qui ne sait pas moins garder, défendre son propre cœur ; c'est-à-dire un homme doux & pacifique, mais qui régne sur sa douceur jusqu'à n'avoir aucun des vices qui lui paroissent les moins opposés. J'ajoute, un homme doux & pacifique, mais qui régne sur sa douceur jusqu'à posséder toutes les vertus qui semblent s'allier le plus difficilement avec elle : c'est-là ce que j'appelle le chef-d'œuvre, le prodige de la douceur.

4°. Qu'elle est humiliante & fâcheuse, la misere de l'homme ! Il ne sait point tenir le juste milieu ; on voit ses vertus mêmes se changer en écueil pour son mérite ; & souvent les plus belles qualités deviennent l'effet ou le principe de quelque défaut ! Dans les ames communes & vulgaires, qu'est-ce que la douceur ? mollesse, indolence qui fuit le travail ; complaisance foible & timide qui ne s'oppose à rien, qui ne remédie à rien ; pour se rendre aimable, on se rend inutile ; une douceur active & vigilante, ferme, intrépide, pleine de force & de courage ; une pareille douceur est le miracle de

la grace : ce fut la douceur de François de Sales.

Averti par un des plus grands hommes de ſon ſiécle que Dieu l'avoit choiſi pour rappeller les tribus fugitives au ſein de la véritable Sion, pour arracher des mains des nations cette coupe empoiſonnée de la nouveauté profane, il comprit qu'il falloit ôter aux ſectaires cet avantage preſqu'excluſif de l'érudition, dont l'éclat éblouit les yeux de la multitude, & l'entraîne dans le précipice à la ſuite d'un guide impoſteur. Il ſe dévoua donc à l'étude de la religion ; & quels progrès n'y fit-il pas ? Science profonde de l'écriture & des langues ; connoiſſance exacte & préciſe de la foi, des ouvrages, des monumens de l'antiquité la plus reculée. De-là cette ſupériorité qu'il acquit d'abord, qu'il conſerva toujours ſur les miniſtres de la nouvelle ſecte qui, quoique preſſés par l'intérêt de ſoutenir leur Egliſe chancellante; quoiqu'ils fuſſent hommes à oſer tout, n'oſerent s'expoſer à conférer en public avec François de Sales. De-là ces ſuccès de ſon zèle, qu'on ne peut attribuer à la ſeule douceur : la douceur diſpoſe à recevoir les lumieres, elles ne les donne pas ; elle touche le cœur, elle n'éclaire pas l'eſprit; elle prépare, elle ébauche peut-être l'ouvrage de la conviction, elle ne l'acheve pas ; ce ſeroit peu de ſavoir, il faut rendre la ſcience utile par les empreſſemens du zèle. C'eſt ici que ſaint François de Sales me paroît plus digne d'admiration. On en voit de ces hommes inquiets, marcher toujours ſans avancer ;

agir ſans ceſſe & ne rien faire ; prodige d'une agitation oiſive & ſtérile ! Dans François de Sales vous admirerez le prodige d'un repos laborieux, d'une tranquillité féconde ! tel que le ſoleil, dérobant à nos yeux la rapidité de ſon mouvement, parcourt les eſpaces immenſes du ciel, & dans ſa courſe anime & vivifie toute la nature ; tel François de Sales, paiſible, ſans bruit, ſans tumulte, ordonne, arrange, prévient, corrige, entreprend, réuſſit dans le vaſte diocèſe confié à ſes ſoins. Rien n'échappe à ſa vigilance ; il voit tout, il entend tout ; il préſide à tout ; confeſſions, prédications ſans nombre ; voyages continuels ; lettres qu'on lui écrit de toutes parts ; il ſuffit à tout ; il étend la foi, regle les mœurs, éteint les abus, retranche les ſuperſtitions ; à peine le génie le plus ardent, le plus impétueux auroit le loiſir de former les projets qu'exécute cet homme pacifique ! Il fait tout en paroiſſant ne rien faire.

Que dirai-je maintenant de ſa fermeté inflexible à maintenir l'ordre dans ſon diocèſe ; à reprimer la licence des peuples : à retenir ceux qui les conduiſent ſous ſes ordres dans la ſubordination légitime ; à défendre les droits de l'Egliſe contre les uſurpations ; à conſerver dans toute leur étendue les prérogatives auguſtes de l'épiſcopat ; à rejetter les demandes injuſtes ; à donner à ſon troupeau des leçons & des exemples de fidélité, d'obéiſſance à ſes maîtres ? Sa douceur ne lui ôta ni cette vivacité qui forme les projets, ni ce feu néceſſaire pour les pouſſer & les

ſoutenir, ni cette conſtance qui ſe roidit contre les obſtacles, ni cette autorité qui ſe fait craindre & reſpecter.

A quoi donc lui ſervoit ſa douceur ? Voulez-vous le ſavoir, mes chers Auditeurs, à rehauſſer l'éclat de ſon mérite, à lui donner le genre de mérite que ne donne point la ſupériorité des talens.

La ſcience orgueilleuſe, mépriſante dans les uns, ſombre, farouche dans les autres, parut également affable & modeſte dans ſaint François de Sales. Auſſi grand maître que les ſavans dans l'art de raiſonner ; plus maître qu'eux dans l'art des bienſéances ; il réunit cette étendue de connoiſſances, ce fond de capacité, qu'on ne trouve point dans les converſations ſuperficielles, dans le commerce amuſant d'un monde frivole, avec ces graces de la politeſſe, avec ces charmes du diſcours, qu'on ne puiſe point dans le ſilence d'une retraite laborieuſe, d'une étude pénible. Souple, inſinuant ; n'ayant rien de ce génie altier & impérieux qui, en ſoutenant la vérité, trouve moyen de la faire haïr ; il attaque l'erreur ſans bleſſer la charité : aimable où ſouvent les autres ſont à peine ſupportables, il détrompe & il plaît ; il réprend & il n'irrite pas ; jamais plus éloquent que lorſqu'il ne répond aux outrages que par un ſilence plein de modeſtie ; il charme en parlant ; il perſuade en ſe taiſant.

A quoi lui ſervit ſa douceur ? à aſſurer le ſuccès de ſes deſſeins ; dans les Cours de France & de Savoye, les vûes de la politique s'op-

poſent aux vues de ſon zèle ; les hommes les plus conſommés dans le maniement des affaires ſont épouvantés de la hardieſſe de ſes projets. François de Sales n'entreprend point de convaincre leur eſprit, il parle à leur cœur ; ſans changer d'idées, ils changeront de conduite ; d'abord déterminés à refuſer ce qu'il demande, bientôt ils accorderont au-delà de ce qu'il ſouhaite.

A quoi lui ſervit ſa douceur ? à eſſuyer toutes les larmes, à prévenir tous les beſoins, à ſoulager toutes les miſeres, à pardonner toutes les injures, à ſoutenir toutes les contradictions.

A quoi lui ſervit ſa douceur ? à faire goûter ſes conſeils, à tempérer ſon autorité, à adoucir ſes refus, à rendre ſa ſévérité même aimable, à lui gagner le cœur des hommes, & ſur-tout à lui gagner le cœur de Dieu ; à le ſanctifier lui-même & à ſervir l'Egliſe. Je dis à ſervir l'Egliſe. François de Sales ſanctifié par ſa douceur, vous venez de le voir : voyons l'Egliſe victorieuſe & triomphante par la douceur de ſaint François de Sales.

SECONDE PARTIE.

Vous avez ſans doute été ſurpris, Chrétiens Auditeurs, lorſque je vous ai annoncé l'Egliſe victorieuſe par la douceur de François de Sales. Les combats, les triomphes ſont-ils donc le partage de l'homme pacifique ? Ecoutez-moi ; vous allez convenir que la douceur

de François de Sales fut avantageuſe à l'Egliſe, je dirai preſqu'autant que l'ardeur, que le feu de ſes Apôtres. Elle a fait l'honneur de l'Egliſe; elle a étendu l'empire de l'Egliſe; elle a augmenté les richeſſes de l'Egliſe. Reprenons.

1°. La douceur de François de Sales fit l'ornement, la gloire de l'Egliſe; devant qui? devant ceux de qui il importe le plus à l'Egliſe d'être bien connue; devant ce monde profane, qui aime à ſe perſuader que les devoirs de la vertu chrétienne ſont incompatibles avec les devoirs & les bienſéances de la vie civile; devant ces hérétiques ſéducteurs ou ſéduits, qui ne vouloient plus reconnoître dans l'Egliſe Romaine l'eſprit & la morale de Jeſus-Chriſt.

D'abord, quelle vertu plus propre à confondre les erreurs & les faux préjugés du monde, que cette vertu de François de Sales, douce & pacifique; aimable & complaiſante; ſimple & naturelle; paiſible & modeſte; dégagée de cette ſingularité affectée, de cette triſteſſe ſombre & ſcrupuleuſe, de ces dehors auſteres, ſans leſquels on peut plaire à Dieu, avec leſquels ou rebute le monde? rien de plus ſublime que la vie intérieure de François de Sales; rien de plus ſimple, de plus aiſé que ſa vie extérieure. Dans une conduite preſqu'entiérement conforme aux uſages permis du ſiécle, une ferveur digne des premiers âges du chriſtianiſme; une complaiſance ſans bornes jointe avec une délicateſſe de conſcience ſans exemples; toutes les vertus que l'évangile de-

mande, & ces qualités brillantes que le monde admire; tous les ſentimens qui font l'homme juſte ſelon Dieu, & tous les ſentimens, toutes les manieres qui font l'honnête homme, l'homme aimable ſelon le monde.

Quel fils plus reſpectueux, plus reconnoiſſant? Ceux qui lui donnerent le jour eurent ſur lui toute l'autorité que Dieu leur laiſſa; il eut pour eux toute la complaiſance que Dieu lui permit. Lorſque la grace lui ouvre des routes oppoſées aux voies qu'il s'applaudiſſoient de lui avoir ouvertes pour ſon élévation dans le monde, il ne leur parle que par ſes ſoupirs; il ne les contredit que par ſes larmes; il ne les perſuade que par ſa douleur; il leur montre un cœur qui ſe donne au Segneur avec joie, qui les quitte avec peine; un cœur qui ſeroit tout entier à leurs deſirs, à leurs volontés, s'il n'étoit pas ordonné de renoncer à ſoi-même. Quel ami plus tendre, plus ſolide? Senſible aux douceurs d'une liaiſon innocente, trouva-t-on un attachement plus vrai, plus ſincere; une complaiſance plus étendue; des conſeils plus ſages & plus déſintéreſſés; des ſecours plus abondans & donnés avec plus de joie; des ſollicitations plus vives & mieux ſoutenues, juſqu'à porter aux pieds du trône les plaintes, les diſgraces de ſes amis; juſqu'à braver la faveur & le crédit des hommes les plus puiſſans dans l'état; juſqu'à demander; lui qui ne fuyoit rien tant que de recevoir?

Quel homme fut mieux que lui, dans l'enceinte de sa maison, faire respecter son autorité & faire aimer sa personne, regarder ses domestiques comme ses enfans, sans cesser d'en être regardé comme leur maître ?

Quel sujet plus fidele à son Prince ? quel citoyen plus dévoué à la patrie ? ne cherchant point à contenter son zèle aux dépens de la tranquillité publique ; mais par sa capacité profonde, habile à disposer, heureux à conduire les événemens d'une maniere à servir la religion sans nuire à l'état ?

De qui fut-il jamais mieux connu que de François de Sales, le grand art d'allier la retenue d'une piété tendre & délicate avec les agrémens d'une société commode & aisée ; les bienséances du monde avec la sainteté du caractere ; la dignité, l'autorité de l'épiscopat avec l'humilité chrétienne ; aimable, enjoué dans la conversation, faisant les délices de tous ceux qui connoissent des plaisirs innocens ; poli de cette politesse d'autant plus pleine de charmes & de graces, qu'elle n'est ni l'ouvrage de la vanité qui aspire à briller, ni le manége de la politique intéressée à tromper ; qu'elle coule naturellement d'un fond inépuisable de sagesse, de douceur, d'égards & de prévenances ? François de Sales réunissoit deux talens, jusqu'à lui rarement unis, le talent d'édifier, le talent de plaire.

Voyez-le paroître à la cour de France ! là régnoit, dans une tranquillité profonde, après tant de disgraces & de révolutions,

un Monarque que la valeur & les droits du ſang avoient enfin placé ſur le trône de ſes peres, Henri IV, conquérant victorieux, la terreur de l'Europe, les délices de ſes peuples, qu'il avoit forcé de l'aimer, de ſe conſoler de défaites ſanglantes, d'applaudir à l'heureuſe néceſſité de l'avoir pour maître; Roi humain, bon, ſenſible aux pleurs des malheureux, qui aima ſes ſujets, qui voulut en être chéri; Roi plus pere que Roi. Un ſiécle écoulé depuis ſa mort n'a point ſéché les larmes de la France : ſa mémoire lui eſt d'autant plus chere, que les vertus de ſes ſucceſſeurs la lui rappellent chaque jour. Il vit François de Sales, il l'aima; &, ce qu'on auroit de la peine à concevoir de tout autre que de François de Sales, la foule des courtiſans vit naître ſa faveur ſans inquiétude! Cour des Rois, mer orageuſe, ſans ceſſe agitée par les ſoupçons, les ombrages, les défiances! Cour des Rois, où vous ne pouvez gagner le cœur d'un ſeul, ſur-tout le cœur du maître, ſans irriter tous les cœurs; où, pour n'avoir point d'ennemis, il faudroit ſe montrer ſans crédit & & ſans talens; prodige juſqu'alors inoui, François de Sales y enleve tous les ſuffrages! Sans ſe laiſſer corrompre par la faveur; ſans avoir allumé la haine ou la jalouſie, il ſort de la Cour emportant & toute ſa vertu & tous les cœurs; celui du Monarque & celui des peuples; celui des hommes chrétiens & celui des hommes politiques; celui des catholiques, celui même des hérétiques! Je dis des hérétiques; ils haïſſoient ſa religion, ils ne pouvoient

pouvoient s'empêcher d'aimer sa personne ; ils sentoient même, en le voyant, expirer leur haine contre l'Eglise Romaine. Comment ? C'est que sa présence seule refutoit les impostures que les auteurs de la nouvelle héréfie répandoient contre les prélats & les pasteurs de cette Eglise.

Ils leur imputoient l'esprit d'intérêt & d'ambition : or, on ne pouvoit dire que François de Sales fût un de ces hommes avides, que les desirs de la cupidité profane attache au ministere sacré ; que le monde envoie chercher dans le sanctuaire des titres ou l'opulence qu'il leur refuse ; qui donnent à l'Eglise un grand nom pour en obtenir un grand revenu ; qui ne paroissent à l'autel que pour y prendre de quoi reparoître avec plus d'éclat sur le théâtre du monde.

Dans le dessein de s'associer à la tribu sainte François de Sales eut à sacrifier une grande fortune, de grandes espérances, de grandes dignités ; & lorsqu'il fut dans le ministere, on vit ce cœur tendre & généreux ne recevoir que pour donner ; ne connoître d'autres profusions que celles de la charité ; d'autres richesses que la pauvreté évangélique.

Ils reprochoient aux pasteurs de l'Eglise Romaine cet esprit de faste, de domination qui imite la majesté des Rois de la terre, qui régne avec hauteur & empire : or on voyoit dans François de Sales un homme modeste, prévenant, populaire, qui ne se souvenoit qu'il étoit évêque que pour ne pas

oublier qu'il devoit être pere ; on voyoit ce grand génie, après avoir rempli du bruit de ſon nom la France & l'Italie, annoncer l'évangile dans les ſolitudes des Alpes ; parcourir à pied les bourgades de ſon diocèſe ; inſtruiſant le ſimple peuple & les enfans ; on voyoit un homme qui ne fuyoit que la ſplendeur & l'éclat ; qui n'avoit accepté que par obéiſſance le pouvoir de commander ; élevé à l'épiſcopat avec toutes les craintes, toute l'humilité des plus grands Saints, ainſi qu'avec tout le génie & tous les talens des plus grands hommes ; & quel étoit cet épiſcopat ? Prince ſans ſujets, Evêque ſans Egliſe, Paſteur ſans troupeau, preſqu'étranger dans ſon propre diocèſe ; un pareil épiſcopat auroit été ſouhaité par les diſciples des Apôtres !

Envain le plus grand des Rois lui offrit les premieres places de l'Egliſe de France ; pour une ame comme celle de François de Sales, l'Egliſe de Genêve avoit trop de charmes, trop d'attraits ; il y trouvoit beaucoup de bien à faire, beaucoup de mal à ſouffrir ; l'univers n'auroit pas rompu des liens ſi doux, ſi chers à ſon cœur ! Ainſi par ſa conduite pleine de paix, de modeſtie, de charité, de douceur, d'humilité, François de Sales faiſoit la gloire de l'Egliſe Romaine ; ainſi François de Sales préparoit les triomphes qui étendirent l'empire de l'Egliſe.

2°. Vous voyez, Meſſieurs, que je veux parler du Chablais & d'une grande partie du Diocèſe de Genêve qu'il rendit à la foi catholique. Ne jugez pas du mérite & de l'im-

portance de cette conquête par la multitude des peuples ſoumis à l'Egliſe : c'eſt par la difficulté de réuſſir, que l'eſprit ſage meſure la gloire du ſuccès.

Ah, Seigneur, ne permettez pas que l'eſprit d'erreur & de ſéduction s'empare jamais de ce royaume floriſſant ! je ne parle point des affreux ravages, des révolutions funeſtes qui marchent à la ſuite de l'héréſie ; le ſein de la France déchiré en tant de batailles, par la main de ſes propres enfans ; nos villes livrées au fer & à la flâme ; nos richeſſes devenues la proie des nations étrangeres ; le trône de nos Rois ébranlé juſques dans ſes fondemens, & inondé de leur ſang ; nos autels profanés ; nos temples détruits, & qui ont tant de peine à ſortir de deſſous leurs ruines, parlent encore à nos yeux des maux qu'entraîne l'héréſie, pour nous montrer que la religion eſt le plus ferme appui des empires. Je dis ſeulement : lorſqu'on a quitté la foi ancienne, il eſt bien difficile d'y revenir ; les ténébres de l'idolâtrie ſont plus aiſées à diſſiper que cette nuit profonde que l'adroite héréſie répand dans les eſprits. Delà, après le docteur des gentils pluſieurs ont rempli avec ſuccès l'apoſtolât des nations : être l'Apôtre des régions déſolées par l'héréſie, ce fut le partage de François de Sales ; partage d'autant plus glorieux que ſi, de tous les hommes, l'hérétique eſt celui qui oppoſe le plus d'obſtacles à ſa converſion, entre tous les hérétiques, ceux que François de

Sales a ramenés au ſein de l'Egliſe, en étoient les plus éloignés.

Il entreprend de convertir tout un peuple, & quel peuple ! ce n'eſt pas ſeulement un peuple entêté de ſes erreurs, c'eſt un peuple défiant, ſoupçonneux, jaloux de ſon indépendance : or ce peuple trompé regarde les miniſtres de l'Egliſe comme les miniſtres d'un Prince qui ne veut introduire ſa religion que pour établir ſon autorité ; qui ne cherche à leur ôter leur croyance que pour leur ravir leur liberté. Ce n'eſt pas un peuple poli, éclairé, capable de penſer, de réfléchir, d'approfondir, de ſentir, de ſaiſir les différences de l'erreur qu'il a embraſſée & de la vérité qu'il a abandonnée ; c'eſt un peuple groſſier que ſon ignorance rend indocile ; il veut d'autant moins vous entendre, qu'il eſt moins en état de vous répondre. Ce n'eſt point un peuple chaſte, tempérant, qui, dans la délicateſſe de ſa conſcience, laiſſe une reſſource à la foi ; c'eſt un peuple corrompu, qui n'a ſecoué le joug de la religion, que pour ſecouer le joug des mœurs ; plus amateur de la licence que des dogmes de la nouvelle ſecte ; moins irrité contre la croyance, que contre les loix de l'Egliſe ; moins diſpoſé à pratiquer ce qu'elle ordonne, qu'à croire ce qu'elle enſeigne ; moins Chrétien encore qu'il n'eſt Catholique : un peuple que l'impiété avoit préparé à l'héréſie & que l'héréſie a rendu plus impie. Ce n'eſt point un peuple abandonné à lui-même, c'eſt un peuple conduit par les faux paſteurs qui l'ont égaré ; gouverné par

des chefs de parti, par des grands qui doivent toute leur autorité à la séduction des peuples, & qui n'ont quitté Rome que pour dominer dans Genêve. Ce n'est point un peuple doux, modéré, paisible, dont il n'y avoit rien à craindre s'il n'y avoit rien à espérer; c'est un peuple aussi sauvage que les lieux qu'il habite; façonné par l'hérésie, accoutumé par la révolte aux plus sanglans forfaits. Tous ces motifs, si capables d'épouvanter le zèle le plus intrépide, ne font qu'augmenter celui de François! En vain l'autorité d'un pere, les larmes d'une mere, les pleurs de tout un peuple tâchent de l'arrêter. Ses freres périssent, il n'écoute que le langage de son amour & de sa douleur.

Je le vois qui s'avance dans cette région infortunée; il entre dans une ville hérétique. Peuple endurci, vous rejettez l'ange de paix qui vous apporte les trésors de la grace; pendant des mois entiers, dans cette grande ville, François se trouve aussi solitaire que dans un désert; personne qui daigne l'entendre ou le recevoir : plus ils s'obstinent à le fuir, plus il s'empresse à les rechercher. Chaque jour avant le lever du soleil, au milieu des neiges, des glaces, des pluies de l'hiver, il fait une longue course, & après avoir passé le jour entier à les attendre inutilement, il revient le jour suivant leur montrer l'exemple touchant de sa persévérance. Le voyant errer & traverser les rochers & les bois des Alpes, si on lui demande ce qu'il cherche, il répondra comme Joseph, *fratres meos quæro*, *Gen. c. 37. v. 16.*

ce que je cherche, ah ce ſont mes freres! ils veulent ſe perdre, je veux les ſauver; mon amour ſera plus conſtant que leur haine. Je leur donnerai ou la foi ou mon ſang. Heureux ſi mon ſang répandu par leurs mains eſt le dernier de leurs crimes; du ſein de la terre qui l'aura reçu, la voix de mon ſang s'élevera pour hâter le jour de leur ſalut: *fratres meos quæro.*

Ils vont enfin paroître les momens marqués pour faire croître la moiſſon arroſée de tant de larmes. Ces peuples ne peuvent s'empêcher d'être touchés d'une tendreſſe ſi vive, ſi conſtante. Ils ne le cherchent pas encore, déja ils ont ceſſé de le fuir. François parle; ſes diſcours tendres, qui ne reſpirent que la paix & la charité, commencent d'agiter, d'amollir leur cœur; je ne ſais quel air de candeur, d'ingénuité de vertu, peint ſur ſon viſage, les rend attentifs à ſa parole.

Quel ſpectacle! Les temples relevés; la croix de Jeſus-Chriſt arborée & triomphante: les miniſtres de l'erreur proſcrits & chaſſés, annoncent aux contrées voiſines le retour de la foi! Un autre peuple eſt donc venu tout à coup habiter cette terre? Dans l'Egliſe renaiſſante de Chablais, j'apperçois les vertus de l'Egliſe primitive; par-tout de fervens Néophites pleurent jour & nuit leurs égaremens paſſés. Quels ſoupirs, quels regrets! lorſqu'ils travailloient à rebâtir les temples, lorſque ſous les débris des autels ils trouvoient les reliques des premiers martyrs

honorées par leurs ancêtres & dèshonorées par l'héréſie, les oſſemens des Catholiques qu'ils avoient égorgés en haine de cette religion ſainte qu'ils venoient de reprendre; les pierres du ſanctuaire teintes du ſang des Prêtres & des Lévites cruellement maſſacrés; les cendres de leurs peres, dont ils avoient quitté la croyance; ah, ils croyoient naître une ſeconde fois, & ne commencer que de ce moment à être leurs véritables enfans!

Quel jour plus beau pour l'Egliſe, plus glorieux à François de Sales, que le jour qui, dans la capitale d'une province, depuis ſoixante-dix ans révoltée contre l'auguſte ſacrifice, contre l'autorité des Paſteurs légitimes, contre la puiſſance de ſon Souverain, éclaira le triomphe de l'Euchariſtie! Le Légat du ſaint Siége & le Duc de Savoye à la ſuite de Jeſus-Chriſt, porté avec toute la pompe que demandoit une ſi grande fête, lui rendoient leurs hommages & recevoient celui des peuples; les peuples, par leurs acclamations par leur joie, par leurs tranſports, juroient une fidélité éternelle à leur Dieu, à l'Egliſe, à leur Prince.

Douceur de François de Sales; elle étend l'empire de l'Egliſe; elle augmente les richeſſes de l'Egliſe.

3°. Richeſſes ſpirituelles de l'Egliſe; elles conſiſtent dans le nombre des juſtes accru par la douceur de François de Sales. Qui pourroit compter le nombre des ames que les charmes vainqueurs de ſon éloquence enleverent

au vice & donnerent à la pénitence ? Dès qu'il paroît dans la chaire de l'Evangile, la douceur & la modestie de ses regards, le feu vif & pénétrant de ses yeux, le son tendre & touchant de sa voix lui ouvrent d'abord tous les cœurs ; son éloquence n'est point un torrent impétueux qui roule avec bruit ses flots agités ; c'est un fleuve paisible qui pénetre peu à peu le sein de la terre, & fertilise les campagnes voisines de ses bords ; ce n'est point la foudre qui épouvante, qui consterne ; c'est un feu qui répand une pure lumiere, qui croît par degrés, qui agit sans efforts, qui consume imperceptiblement les liens des anciennes habitudes, & qui change tout sans rien détruire ; son langage n'est point ce langage de la terreur, qui jette dans l'ame une agitation tumultueuse, que le même moment voit naître & s'évanouir, que l'esprit cherche aussi-tôt à dissiper, parce qu'il en est inquiété, contristé ; c'est ce langage de l'onction, de la douce persuasion, qui coule, qui s'insinue au plus intime de l'ame, qui saisit le cœur & que le cœur reçoit volontiers, qui fait cette violence aimable, de laquelle on ne peut, on ne veut pas se défendre ; il peint avec des couleurs si vives, il représente avec des traits si touchans la tyrannie des passions, le repos, la joie d'une bonne conscience, les pures & chastes délices de la vertu, les espérances de la vie future, les miséricordes infinies d'un Dieu sauveur, les tendres épanchemens de son amour, que les regrets de la vie passée & les desirs d'une vie nouvelle

s'emparent de tous les cœurs. Combien de fois il eut la consolation de voir des pécheurs émus, attendris, baignés de leurs larmes, pouvant à peine s'expliquer autrement que par leurs soupirs, venir chercher à ses pieds la fin du trouble dont il les avoit remplis ! Alors il perfectionnoit dans le secret du tribunal sacré l'ouvrage que les discours publics avoient ébauché. Directeur attentif à sonder les replis du cœur, à démêler le labyrinthe des miseres, des fragilités humaines, à débrouiller le cahos d'une conscience embarrassée, inconnue, presqu'étrangere à elle-même; à remarquer & toute l'étendue du péché, & tout l'empire des passions, & toute la force des habitudes : directeur ferme pour proportionner la satisfaction aux fautes, les remedes salutaires aux penchans corrompus, les précautions de la pénitence à la foiblesse de la volonté directeur sage, qui étudie à loisir & le caractere de l'esprit, & la trempe du cœur, & l'attrait de la grace, afin de placer chacun dans la route que Dieu lui a marquée, afin de demander tout ce qu'il peut, de ne point exiger ce qu'il ne peut pas : directeur éclairé, habile, consommé dans cette science, aujourd'hui trop négligée & cependant si nécessaire, de détacher de toutes liaisons mondaines, d'amortir les desirs profanes, de réprimer la sensibilité, les vivacités inquiétes de la nature, d'élever les ames à la plus sublime perfection par la pratique des vertus communes, de leur donner ce mérite du cœur qui n'a que Dieu pour témoin, qui

ne peut avoir que Dieu pour récompense; sur-tout, & ce fut là son grand talent, le talent qui fit, qui assura le succès de tous ses talens : directeur patient, doux, pacifique ; il n'eut point ce zèle amer qui perd plus d'ames qu'il n'en sauve; qui rebute plus de pécheurs qu'il ne détruit de péchés ; qui ne chasse les autres passions que pour mettre à la place le désespoir. Quand il le fallut, & à l'exemple de Nathan, il
Lib. II. c. 12. v. 7. ose dire aux grands de la terre : *tu es ille vir.* Mais ordinairement c'est Samuël qui s'attendrit sur Saül; c'est Jérémie qui pleure sur les ruines de la cité sainte ; c'est Joseph dont le cœur est ému lorsqu'il entend ses freres raconter leurs infortunes ; il tend les bras, il ouvre son sein au pécheur, il lui apprend à pleurer ses péchés en les pleurant lui-même, il l'anime, il le soutient, il le console, & sans lui rien épargner des rigueurs de la pénitence, il le renvoye pénitent, tranquille, heureux & content.

Il vit encore pour le bien, pour l'avantage de l'Eglise ce digne ministre de l'Evangile, ce sage directeur des ames ; il vit tout entier dans ses ouvrages ; ouvrages qui nous le représentent tel qu'il fut. La délicatesse, la politesse, les richesses infinies de son esprit ; la fertilité, l'abondance, le feu de son imagination ; la douceur & les tendres sentimens de son cœur ; ces graces naturelles, cette simplicité aimable & touchante, que toute la souplesse, tous les rafinemens de l'art ne savent ni égaler, ni imiter, ni contrefaire ;

tout y respire la paix, la vertu, l'innocence, la céleste charité ; ouvrages dont je n'entreprends point de vous tracer le plan. Graces au ciel, ils sont si répandus dans le monde qu'ils ne sont étrangers à personne.

C'est par la lecture de ces livres que commencent les ames spirituelles qui se destinent à la perfection évangélique ; c'est par la lectures de ces livres qu'après avoir étudié tous les autres, finissent les ames les plus parfaites. Ainsi, du fonds de son tombeau, par les charmes de sa douceur, François de Sales continue d'instruire le monde ; tandis qu'il continue de l'édifier par les vertus dont le précieux héritage subsiste dans le saint ordre qui le reconnoît pour pere.

Ce fut sa douceur qui lui inspira le projet d'un établissement si utile. L'Eglise avoit beaucoup d'asyles ouverts à l'innocence & à la pénitence. Mais l'austérité de la regle bannissoit de ces saintes retraites tant de vierges chrétiennes, dans qui la foiblesse du corps ne peut suivre la ferveur de l'esprit. Retenues dans le monde, par l'impossibilité de le quitter, les filles de Sion étoient obligées de chanter les cantiques du Seigneur dans une terre étrangere ; captives, désolées au milieu de la profane Babylone, elles voyoient les murs de Jerusalem fermés pour elles. Touché de leur douleur, François de Sales pense à les rassembler dans un nouveau sanctuaire ; sa douceur en forme le projet ; bientôt elle en jette les fondemens.

Dans une de nos provinces Dieu lui préparoit une perſonne capable de ſoutenir avec lui le poids d'une entrepriſe ſi difficile. Un eſprit éclairé pour prévoir les obſtacles, vigilant pour les prévenir & les écarter, adroit pour les lever, intrépide pour les mépriſer, courageux pour les ſurmonter ; le cœur du monde le plus tendre & en même temps le plus généreux, qui ſent vivement ce que coûte un ſacrifice & qui fait hardiment les ſacrifices qui lui coûtent le plus. Un caractere de vertu tel que le demandoit le nouvel établiſſement ; politeſſe qui s'inſinue & qui gagne les cœurs ; autorité qui domine & qui aſſujettit les eſprits ; piété qui donne l'exemple ; fermeté qui le fait imiter ; prudence qui ne ſe permet aucun excès ; zèle qui ne ſouffre aucun relâchement. Docile à ſuivre les ordres qu'elle reçoit ; attentive à faire exécuter ceux qu'elle donne ; également propre à prendre l'eſprit de François de Sales & à le communiquer, à l'établir & à le maintenir, à imiter ſes vertus & à ſeconder ſes projets, & dont on peut dire qu'elle ne fut pas moins néceſſaire à ſaint François de Sales pour l'exécution de ſes deſſeins, que ſaint François de Sales lui fut néceſſaire à elle-même pour ſa propre perfection. Vous voyez que je parle de la ſainte & vertueuſe Françoiſe de Chantal : ſortie d'une maiſon illuſtre, elle en avoit porté toutes les vertus & toutes les richeſſes dans une maiſon preſqu'auſſi ancienne que le royaume, & comme dès les premiers jours

de l'empire de François. D'abord, le modele des vierges par ſa modeſtie & ſa pudeur, enſuite le modele des épouſes chrétiennes, par ſa complaiſance & ſa piété : un accident tragique lui enleve, à la fleur de ſes ans, un époux tendrement chéri. Dieu qui avoit de grands deſſeins ſur cette grande ame, lui ôtoit ainſi une partie de ce qu'elle aimoit pour la préparer à n'aimer que lui ; & lui laiſſoit le reſte pour lui donner occaſion de faire un ſacrifice digne de ſon amour. Retenue dans le monde & détachée du monde, fuyant tous les vices, & n'ayant d'autre défaut que de chercher la vertu avec une vivacité trop inquiete, elle ſent s'élever dans ſon cœur des mouvemens confus qu'elle ne peut s'expliquer à elle-même. Elle voit François de Sales ; enchantée de ſa douceur, elle ſe livre à ſa conduite ; il lui développe le myſtere de ſon cœur & le ſecret de la grace. Quelles victimes on lui demande ! La douleur d'un pere, qui ne vit plus que dans cette fille, reſte unique d'une maiſon ſi ancienne ; un fils, & quel fils ! L'image de cet époux, l'objet d'un amour ſi tendre ! Quitter le fils, c'eſt perdre le pere une ſeconde fois & rouvrir toutes les bleſſures de ſon cœur ! Mais qui pourroit réſiſter à la parole de François de Sales & aux charmes de ſa perſuaſion ? Elle abandonne & ſon pere & ſon fils pour ſe donner toute entiere à la nouvelle poſtérité qu'elle doit former en Jeſus-Chriſt, & elle eſt la priemiere pierre ſur laquelle repoſe ce vaſte édifice. La douceur de François de Sales en avoit jetté les

fondemens ; elle en trace le plan & les proportions.

Regles, conſtitutions, coutumes, gouvernement ; tout y porte le caractere, l'empreinte de cette vertu aimable. L'obſervance réguliere, facile, aiſée, ne demande que les qualités du cœur. L'eſprit de la regle eſt ſublime ; la ferveur la plus pure peut à peine en remplir toute l'étendue ; la lettre en eſt douce & ſimple ; la ſanté la plus délicate, la plus fragile peut en remplir tous les devoirs. Mêlange prodigieux de douceur & de rigueur, ou plutôt chef-d'œuvre de cette douceur ſage & évangélique de François de Sales ; il paroît n'exiger rien ; il obtient tout ; renoncement entier à ſoi-même, dépendance continuelle ; tous les momens ſont à la regle toutes les actions ſont à l'obéiſſance ; détachement parfait, on a tout, on ne poſſede rien ; des vertus ſolides & purement intérieures ; ces vertus qui ne s'annoncent point au dehors par leur ſingularité, par leur éclat, qui naiſſent, qui demeurent cachées à l'ombre de la croix de Jeſus-Chriſt, qui coupent, qui déracinent l'amour du plaiſir & de la liberté, que la vanité ne peut produire & qui ne peuvent produire ni l'orgueil ni la vanité.

En un mot, regle ſi douce & en même temps ſi parfaite, qu'elle ne demande que ce que toutes les ames peuvent donner, & que les ames les plus ferventes ne peuvent rien donner au-delà de ce qu'elle demande.

Enfin, douceur de François de Sales, qui consomme ce projet avantageux à tant d'ames. Les nouveaux établissemens souffrent bien des contradictions. A quoi donc devons-nous attribuer les succès si prompts, si étonnans de celui-ci, si ce n'est à la douceur de François de Sales, qui, après l'avoir rendu maître de tous les cœurs, applanit toutes les difficultés ? Les souverains Pontifes, les Rois, les provinces, les villes s'empressent à préparer des demeures aux filles de François de Sales. Il vous plut, Seigneur, de répandre vos plus abondantes bénédictions sur la postérité d'un pere saint & juste : *plantasti radices ejus*. Vous dites, & le sein de la terre s'ouvrit avec joie pour recevoir cette nouvelle tige, qui, bientôt devenue un grand arbre, couvrit de son ombre tous les peuples de la terre, & passa la hauteur des cèdres du Liban : *operuit montes ombra ejus, & arbusta ejus cedros*. En peu d'années elle a étendu ses branches d'une mer à l'autre ; elle a occupé les villes les plus florissantes : *extendit palmites suos usque ad mare*. Daignez, Seigneur, jetter un regard propice sur votre ouvrage : *respice de cælo & vide & visita vineam istam.... quam plantavit dextera tua*. Faites couler vos graces, sur-tout dans cette maison sainte : vos yeux y apperçoivent encore cette paix, cette douceur, cette charité sincere qui unissoient les cœurs aux premiers jours de leur congrégation naissante ; cette ardeur du saint amour, qui ne jette des regards sur le monde que pour se féliciter

Ps. 79. v. 9.

Ibid. v. 12.

Ibid. v. 15. & 16

de vous en avoir fait le généreux ſacrifice; cet eſprit de priere qui, dans le ſilence du ſanctuaire, vous invoque par des vœux purs & ſinceres; cet eſprit de foi ſoumiſe, qui gémit ſur les périls de la religion & appelle la paix par ſes ſoupirs & par ſes larmes; cet eſprit de zèle, qui répand ſur la jeuneſſe confiée à ſes ſoins, toutes les qualités qui font réuſſir dans le monde & toutes les vertus qui peuvent l'édifier. Heureuſe la terre qui eſt habitée par un peuple ſi ſaint : heureux ce peuple, ſi fidele à marcher ſur les traces de ſon pere, de ce pere qui, dans ſa douceur évangélique, trouva non-ſeulement le mérite & les avantages de ſa ſanctification perſonnelle, mais encore tous les talens & tous les ſuccès de ſon apoſtolat.

Tel eſt le ſpectacle inſtructif que l'Egliſe vous préſente, à vous ſur-tout, Miniſtres de l'évangile, qu'elle appelle aux honneurs du ſacerdoce; à vous qui, ſur les pas des Prophêtes, des Apôtres, vous préparez à combattre les combats du Seigneur, à devenir l'appui d'Iſraël, les vengeurs de Sion, la lumiere, le ſalut des nations.

Apprennez de ce grand Saint que la patience, la douceur eſt le premier des talens dans un homme dévoué à l'utilité publique & ſéparé pour la ſanctification des ames. Apprenez que ſi c'eſt à l'école des paſſions tumultueuſes, dans le bruit & le fracas des armes que ſe forment les guerriers, les conquérans du ſiécle; c'eſt à l'école du Dieu de paix & de ſilence que ſe forment les guerriers, les

conquérans de la religion. Apprenez que si le feu qui anime les héros du monde est le feu de l'ambition qui désole les villes, qui embrâse les provinces, qui consume les trônes, qui dévore les empires ; le feu qui transporte les héros de l'évangile est le feu de la charité sainte, qui pénétre les cœurs, qui les amollit, qui les attendrit, qui les gagne, qui les assujettit. Apprenez que si un Elie, qui s'avance dans les plaines de Samarie la foudre à la main, fut l'homme du Dieu de la loi, *vir Dei* ; il n'appartient qu'à un Paul, qui s'afflige quand on s'afflige, qui mêle ses pleurs avec les larmes qu'on répand, d'être l'homme du Dieu de l'évangile : *segregatus in evangelium Dei.* *Ad Rom. c. 1. v. 1.*

Et vous, Chrétiens, ne l'oubliez point ; comme la charité seule fait l'Apôtre, il n'est donné qu'à la charité seule de faire les saints. Esprit de douceur patiente à souffrir, prompte à excuser, indulgente à tolérer, timide à juger, lente à prononcer, réservée à blâmer, prudente à dissimuler, discrete à se taire, facile à fléchir, à appaiser, empressée à obliger, attentive à prévenir, modeste dans les honneurs, bienfaisante dans l'autorité, aimable dans les répréhensions, tendre dans les reproches, libérale & généreuse dans l'opulence, tranquille & soumise dans l'indigence, sans faste, sans hauteur dans la prospérité, sans murmures, sans jalousies dans l'adversité, sans caprice, sans dureté dans la pratique de la vertu, sans fiel, sans amertume

dans les mouvemens du zèle. Esprit de paix, d'union, de concorde, de douceur, de charité : voilà le fond, l'essence du Christianisme; non-seulement parce que c'est la vertu qui nous rend plus semblables à Jesus-Christ, modele de toutes les vertus : non-seulement parce que c'est la vertu qui distingue la piété évangélique de la dévotion pharisaïque; non-seulement parce que c'est la vertu qui fit la gloire de la religion naissante; une fausse philosophie ne formoit alors que des vertus dures & inquietes, que des vertus orgueilleuses & méprisantes; le monde étonné vit l'évangile former des vertus humbles & modestes, des vertus douces & pacifiques: non-seulement parce que c'est la vertu dont l'usage est le plus étendu, les autres vertus ont leurs momens, leurs occasions; la douceur est la vertu de tous les instans, de toutes les situations, la vertu de tous les âges, de toutes les conditions : non-seulement parce que les autres vertus ne sont rien sans la charité qui aime Dieu, sans la charité qui aime le prochain; mais parce que cette vertu est la perfection de toutes les vertus, parce qu'elle suppose, parce qu'elle demande nécessairement toutes les vertus.

En effet, quel moyen d'arriver à la douceur évangélique? Point d'autre que le renoncement à tous les intérêts, à toutes les passions, à tout soi-même.

Renoncement à tous les intérêts, à tous les desirs, à tous les projets de la cupidité. Si vous souhaitez les prospérités du monde;

ſi vous redoutez les diſgraces du monde, un rival vous inquiete, un concurrent vous bleſſe, un obſtacle vous chagrine, un délai vous impatiente, une intrigue vous déſole, une injuſtice vous irrite, une perfidie vous révolte, une révolution vous déſeſpere.

Renoncement à toutes les paſſions, à tous les penchans. Vous êtes fier; vous ne ſauriez ſouffrir une contradiction, un mépris, un outrage; vous êtes ſenſible; pour vous aigrir il ne faut qu'un oubli, un air de froideur & d'indifférence: vous êtes délicat; une raillerie, une parole, un geſte vous met hors de vous-même: vous êtes jaloux; un mérite qui brille, un talent qui s'annonce, un ſuccès qui vous efface, jette votre cœur dans la plainte, le dépit, le murmure.

Renoncement à ſoi-même. Une idée qu'on n'adopte pas, un goût qu'on refuſe de ſuivre, un caprice ſous lequel on dédaigne de plier; que ſais-je, mes chers Auditeurs; on rougiroit d'entrer dans le détail des bagatelles que nous voyons chaque jour rompre les liens des amitiés les plus tendres, à la honte de l'humanité & au ſcandale de la religion!

Je dis au ſcandale de la religion. Prenez garde; au lieu que la douceur de François de Sales fut l'apologie de la piéte chrétienne contre les faux préjugés du monde; aujourd'hui, vous le ſavez; par les vivacités inquietes, par les ſenſibilités déplacées, par les hauteurs biſarres, par l'auſtérité ſombre & chagrine, par les antipathies & les averſions mal diſſimulées, par les querelles, les hai-

nes, les animosités déclarées des personnes d'ailleurs vertueuses & timorées, la piété tombe dans le mépris, & les foibles des dévots ont avilli la dévotion.

Ajouterai-je en finissant : Au lieu que la piété douce & pacifique de François de Sales étendit l'empire de l'Eglise, ce qui accrédite dans le monde le regne du libertinage & de l'irréligion, ce sont nos tristes divisions. Nous oublions que l'Eglise est cette Eglise de paix & de silence, dont le Disciple bien aimé disoit qu'elle ignore les éclats, les clameurs de la dispute; nous en faisons le licée, le portique d'Athènes, où chacun vient essayer les forces de son esprit, étaler les richesses de sa science & de son érudition, déployer les subtilités & les chicanes de sa raison. Tous veulent être maîtres, instruire & décider; personne ne veut être disciple, écouter & se soumettre. Le feu répandu sur la terre n'est plus le feu de la charité; c'est le feu de la discorde. Dissentions fatales! A leur flambeau a coutume de s'allumer celui des guerres les plus sanglantes! Combien de fois, après avoir ravagé le sanctuaire & divisé le sacerdoce, elles ont ébranlé le trône & précipité la ruine des empires! Ah! ne préparons pas à notre postérité les tempêtes, les orages qui agiterent nos ayeux! Si nous aimons l'état; si nous aimons la religion; si nous sommes citoyens; si nous sommes chrétiens, devenons un peuple d'union & de concorde; ne cessons de marcher dans les voies de la douceur évangé-

lique : voies ſûres, voies libres de tout piége & de tout écueil pour la vertu ; elles nous conduiront à cette cité ſainte & fortunée, où, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, tout ne ſera que paix & félicité, parce que tout ne ſera qu'amour & charité. Ainſi ſoit-il.





SERMON

SUR

L'ÉTAT RELIGIEUX.

Hæc eſt victoria quæ vincit mundum fides noſtra.

La victoire qui rend vainqueur du monde c'eſt notre foi. Epître de S. Jean, chap. 5, v. 4.



DANS ces jours d'aveuglement & de ténébres qui précéderent la religion ſainte de Jeſus-Chriſt, les hommes ne connoiſſent preſque point d'autre Dieu que celui que l'Apôtre appelle le Dieu de ce ſiécle: *Deus hujus ſæculi.* A peine le flambeau de la foi fut allumé, qu'ils ſe diſſiperent les ſonges, les fantômes qui, dans l'ombre & le ſilence de la nuit, avoient rempli la terre du menſonge & de l'illuſion de leurs preſtiges. Du haut de la croix, un Dieu ſouffrant & mourant invite les peuples à marcher ſur ſes tra-

ces sanglantes ; au premier son de sa voix, frappés, réveillés comme d'un profond sommeil, les hommes ouvrent les yeux ; ils rougissent de leur indigne esclavage ; ils brisent leurs fers ; ils s'arrachent du sein de la molle volupté & des séduisantes délices ; ils apportent aux pieds de Jesus-Christ les dépouilles de l'orgueil & de la vanité mondaine ; & tandis qu'ils applaudissent au Dieu vainqueur du monde, le monde oublié, dédaigné, reste seul à pleurer ses honneurs abolis & son empire détruit : *hæc est victoria....* Le monde, il est vrai, n'a pas tardé à sortir de dessous ses ruines, & à se faire de nouveaux adorateurs ; la cupidité lui a rendu ce que la foi lui avoit enlevé ; il regne jusques sur le peuple de Jesus-Christ : chrétiens d'engagement & de profession ; mondains de sentiment & de pratique, nous semblons ne connoître d'autres biens que les biens du monde, d'autres loix que les loix du monde, d'autre évangile que l'évangile du monde.

Est-ce donc que le scandale de la croix a perdu sa force, son efficace ! Non, mes Freres, puis-je répondre avec l'Apôtre : *ergo evacuatum est scandalum crucis ; absit.* Au milieu de ce siécle pervers & corrompu, J. C. continue de remporter sur le monde des victoires qui conservent à la foi tout l'éclat de son premier triomphe, & qui nous forcent d'avouer qu'il est encore un Dieu vainqueur du monde : *hæc est victoria...* Je n'en veux point d'autre preuve que la cérémonie qui nous rassemble. Vous voyez dans ce

Ad Gal. c. 5. v. 11.

ſanctuaire un vierge chrétienne ; que la grace & la foi amenent au pied de l'autel ; & que vient-elle y chercher ? Impatiente de faire avec le monde un divorce éternel, de l'oublier & d'en être oubliée, elle n'aſpire qu'au moment qui la mettra dans la néceſſité de ne le plus connoître, & qui lui aſſurera le plaiſir d'en être inconnue ; moment heureux ! il vient trop lentement au gré de vos deſirs ; vous vous plaignez, ma chere Sœur, que la victime ne puiſſe être auſſi-tôt immolée que préſentée ; il vous tarde que le feu deſtiné à la dévorer ſoit allumé ſur l'autel ; il l'eſt déjà dans votre cœur. Or, cette fuite du monde, ce renoncement au monde, qu'eſt-ce autre choſe qu'une victoire de la grace de Jeſus-Chriſt ſur le monde ? *Hæc eſt victoria quæ vincit mundum fides noſtra* ; victoire d'autant plus glorieuſe à Jeſus-Chriſt, qu'elle eſt plus avantageuſe à l'ame religieuſe ; qu'en quittant tout pour Jeſus-Chriſt, l'ame fidele retrouve tout en Jeſus-Chriſt ; qu'en renonçant aux biens que le monde peut donner, elle gagne des biens que le monde n'oſeroit même promettre. C'eſt donc ſous cette double idée d'un triomphe également glorieux à Jeſus-Chriſt & avantageux à l'ame fervente, que je vais vous repréſenter le ſacrifice de l'ame religieuſe.

Eſprit-Saint donnez-moi ces idées, ces expreſſions, ces traits d'éloquence forte & victorieuſe, devant laquelle s'abaiſſe & tombe toute hauteur qui s'éleve contre Dieu, afin que

que l'expoſition du prix & des avantages de l'état religieux venge dignement cette profeſſion ſainte des préjugés, des vains ſophiſmes, des déclamations injurieuſes, que l'eſprit prétendu philoſophique, ſecondé par le démon de la nouveauté, applaudi par la fauſſe politique, encouragé par la piété jalouſe ou trompée, avidement écouté par l'ignorance & la crédule ſimplicité, répand chaque jour dans ſes libelles fanatiques. Je vous demande cette grace par l'interceſſion de votre épouſe, la protectrice & le modèle des vierges conſacrées à Jeſus-Chriſt. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Oui, Chrétien, le ſacrifice de l'ame religieuſe eſt un triomphe de Jeſus-Chriſt ſur le monde; triomphe des plus beaux, des plus nobles, des plus auguſtes, des plus propres à confondre le monde & à venger notre Dieu des indignes victoires que le monde remporte chaque jour ſur la grace de Jeſus-Chriſt dans tant d'ames trompées & ſéduites; ſacrifice des plus complets & des plus univerſels dans ſon étendue, ſacrifice des plus purs & des plus déſintéreſſés dans ſon motif, ſacrifice des plus généreux & des plus héroïques dans ſes difficultés; en un mot, ſacrifice qui paroît égaler preſque tous les autres ſacrifices par l'univerſalité de l'étendue qu'il embraſſe, par la pureté du motif qui l'anime, par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent. Reprenons.

1°. Premier caractere du sacrifice de l'ame religieuse. N'égale-t-il pas tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse ? Quelque dévoué que l'on soit au monde ; quelqu'épris & entêté que l'on soit du monde, on met à son dévouement des bornes, des limites : on donnera au monde ses soins, son attention, ses égards, ses complaisances ; on ne lui sacrifiera point ses biens, sa fortune, ses espérances ; ou si quelquefois on paroît pousser jusques-là son attachement, ce n'est que le rafinement adroit d'une politique intéressée, qui ne s'oublie jamais moins que lorsqu'elle semble s'oublier davantage ; qui prend une autre route pour arriver plus sûrement au même terme ; qui de sa facilité à céder ce qu'elle prétendoit, se fait un droit à des prétentions plus avantageuses. On connoît le monde ; on sait que sa puissance ne s'étend point jusqu'à égaler certains services par ses bienfaits ; de-là on pese dans la balance de la sagesse & de la prudence humaine ce que l'on hasarde & ce que l'on espere, ce que l'on quitte & ce que l'on cherche, ce que le monde veut & ce qu'il peut ; de-là ces précautions d'une cupidité attentive à ne faire ni trop, ni trop peu, à compter ses pas, à ne s'engager que timidement : on n'accorde au monde que ce qu'on ne peut lui refuser ; ceux qui lui donnent le plus ne lui donnent pas tout ; son empire ne va point jusqu'au cœur ; en lui sacrifiant le reste, on se conserve, on demeure à soi-même.

Que la conduite de l'ame religieuse avec Dieu est bien différente ! Ce n'est plus cette crainte de donner trop qui resserre le cœur, c'est la crainte de ne pas donner assez qui l'étend & qui le dilate : ce n'est plus une attention timide à ne rien hazarder, c'est une attention généreuse à ne se rien réserver : ce n'est plus une ame partagée qui ne se livre qu'à demi ; c'est une ame dominée, entraînée par une tendresse impétueuse, qui s'offre toute entiere, qui, au sacrifice de tout ce qu'elle est, ajoute le sacrifice de tout ce qu'elle a, plaisirs, honneurs, richesses, dignités, fortune, repos, tranquillité, liberté, tout ce que le monde donne & tout ce que le monde promet ; on quitte tout, on renonce à tout, on se dépouille de tout.

Et comment le quitte-t-on ! Ne l'oubliez point, mes chers Auditeurs, concevez l'avantage du sacrifice religieux sur tous les autres sacrifices. Dans le monde, la piété s'immole pour Dieu ; le plus souvent ce ne sont que des sacrifices intérieurs ; on seroit disposé à quitter tout ; on auroit la fermeté de renoncer à tout ; soumis aux ordres de la providence la plus sévere, on perdroit tout sans perdre la paix, la tranquillité de son cœur ; mais on ne renonce à rien ; on ne perd rien ; on se flatte de ne point aimer ce qu'on possede ; on possede tout ce qu'on pourroit aimer. Tel fut Abraham, lorsqu'il voyoit croître Isaac sous ses yeux ; un fils si chéri lui étoit moins cher que son Dieu ; cependant ce ne fut qu'après avoir étendu le

bras & levé le glaive sur l'objet d'un amour si tendre, qu'il entendit ces paroles : je connois maintenant que vous aimez le Seigneur votre Dieu. Pourquoi ? Parce qu'il en coûte toujours infiniment, répondent les Peres, pour passer du sacrifice intérieur, du sacrifice qui n'est que dans les desirs, dans la préparation de l'ame, jusqu'au sacrifice réel & effectif : c'est à l'instant de porter le coup, que la nature épouvantée se révolte, qu'elle fait entendre ses cris & sa douleur : plus d'un courage chancelle & se dément dans l'occasion ; & ce courage fût-il à l'épreuve des conjonctures les plus délicates, le sacrifice fût-il déjà accompli dans le secret de la volonté, c'est un mystere pour le monde, dont les regards ne sont point assez perçans pour pénétrer l'abîme de nos desseins & de nos résolutions. Dieu voyoit Isaac immolé dans le cœur d'Abraham avant qu'Isaac fût sur le bûcher ; le monde ne le voyoit pas ; un sacrifice purement intérieur vous fait triompher aux yeux de Jesus-Christ ; il n'est point un triomphe pour Jesus-Christ aux yeux du monde ; par conséquent, pour confondre le faste du monde, pour humilier l'orgueil du monde, pour faire sentir au monde la foiblesse de ses charmes contre les attraits de la grace de Jesus-Christ, il faut un sacrifice réel & extérieur, un sacrifice visible & sensible.

Or, à quel sacrifice cela convient-il mieux qu'au sacrifice de l'ame religieuse ? Sacrifice qui du dessein passe à l'exécution ; elle ne se

contente pas de n'aimer rien dans le monde ; elle ne veut rien conſerver dans le monde. Sacrifice public & éclatant ; elle ne renferme point dans ſon cœur ce qu'elle a de haine, de mépris pour le monde ; elle veut que le monde ſoit le témoin de ſes ſentimens, le ſpectateur de ſa fuite, le dépoſitaire de ſes ſermens ; prête à le quitter, elle le cherche, elle s'en fait accompagner dans le ſanctuaire, afin de le convaincre, en lui remettant tout ce qu'elle poſſede, qu'il ne poſſede pas ſon cœur ; afin de lui annoncer qu'elle ne penſe encore une fois à lui que pour s'aſſurer qu'il ne penſera jamais à elle.

Sacrifice d'autant plus humiliant pour le monde, que l'ame religieuſe ne renonce pas ſeulement à ce que le monde a de ſéduiſant & de dangereux ; elle renonce à ce qu'il peut avoir de permis & d'innocent. Juſtes du ſiécle, il eſt un monde que vous fuyez & un monde que vous ne fuyez pas. Vous renoncez aux maximes corrompues du monde, au ſcandale de ſes impiétés, à l'orgueil de ſon faſte, à l'indécence de ſon luxe, aux fureurs de ſa vengeance, aux impoſtures de ſes intrigues, aux attentats de ſon ambition, aux abominations de ſes plaiſirs : vous obéiſſez ainſi aux préceptes ; mais ſuivez-vous les conſeils évangéliques, puiſque vous ne renoncez pas aux douceurs de ſon opulence, à l'amuſement de ſes converſations, au brillant de ſes honneurs, aux charmes de ſes amitiés ? On veille à ſes intérêts ; on entretient ſes liaiſons, on ſoutient ſon rang ; on

ménage son crédit ; on conserve sa réputation ; on s'occupe, on s'inquiete pour établir sa famille ; on est attaché à tout cela ; & je le suppose, avec la subordination que Dieu demande, avec la préférence que Dieu mérite ; enfin, on y est attaché ; on aime & on est aimé : Dieu l'emporte sur tout ; Dieu n'est pas tout. Ne suffiez-vous plus au monde, le monde est encore à vous ; si vous avez le courage de le fuir, vous avez le plaisir de voir qu'il vous recherche : vous n'avez donc point entiérement quitté le monde, puisque le monde ne vous quitte pas ; ainsi, votre sacrifice n'est qu'un sacrifice commencé, qu'un sacrifice moins parfait. La victoire de Jesus-Christ sur le monde n'est donc pas une victoire pleine & entiere.

Par conséquent quand est-ce que le triomphe de Jesus-Christ est un triomphe parfait & achevé ? Voyez le sacrifice de l'ame religieuse ; plus d'intérêts qui lui soient communs avec le monde profane ; plus d'espérances, plus de prétentions du côté du monde ; le divorce est mutuel ; la fuite, la séparation réciproque ; le monde meurt pour elle comme elle meurt pour le monde ; il la renonce comme il en est renoncé ; il la quitte comme il en est quitté ; elle viendroit à oublier ses engagemens, le monde ne les oublieroit pas ; ses desirs rappelleroient le monde, le monde continueroit à la fuir.

Oui, mon Dieu, s'écrie-t-elle dans les transports de sa ferveur, je sais que le glaive que vous me mettez en main est ce glaive

de séparation qui tranche ce qu'ont de trop humains & souvent de dangereux les nœuds les plus intimes du sang & de l'amitié : *veni enim separare filiam adversus matrem.* Amitiés mondaines, amitiés d'amour propre & de cupidité, la voix de la nature ne se fait pas entendre long-temps, lorsqu'elle n'est pas aidée par la voix plus puissante de l'intérêt : ce qui devient inutile aux hommes, leur est bientôt étranger : ce qui devroit attirer leur reconnoissance tarit en eux la source de la tendresse : enrichis de la dépouille, ils méconnoissent la main qui la leur abandonne ; les faire entrer dans ses droits, c'est sortir de leur cœur : c'est n'avoir rien à en espérer que de ne leur laisser rien à desirer ; peu d'ames religieuses qui, comme les filles de Laban, ne puissent dire qu'elles sont ignorées dans la maison de leur pere : *quasi alienas reputavit nos.* On les connoît peut-être dans les momens de disgrace ; alors on leur apporte ses ennuis à partager, ses pleurs à essuyer ; on vient leur demander des sentimens qu'on leur refuse ; attendri par l'adversité, on est frere, sœur, parent, ami ; le retour de la prospérité rappelle la premiere indifférence. Puisse, ô mon Dieu, leur exemple, aidé de votre grace, consumer dans mon cœur jusqu'aux dernieres racines des affections profanes ! Trop heureux d'être à vous & de ne pouvoir être qu'à vous ! Il me semble que c'est aimer encore le monde que de pouvoir en être aimé, & que je ne l'aurai point quitté, tandis qu'il me sera

S. Matth. c. 10. v. 35.

Genes. c. 31. v. 25.

permis d'y retourner. Qu'une ame, que votre grace n'a point prévenue de l'abondance de ses bénédictions, s'effraie à la pensée d'un engagement éternel : je connois l'inconstance, la mobilité de ce cœur de terre & d'argile, si je l'abandonnois à lui-même, il m'échapperoit peut-être malgré moi ; les vœux de religion seront une barriere qui l'arrêtera, une digue qui rallentira l'impétuosité de ses desirs. Douce & aimable nécessité de s'attacher à Jesus-Christ ; quelle situation plus heureuse que la situation où l'on ne peut être heureux qu'avec Dieu ! Et qu'elles sont à plaindre les ames qui sont contentes où Dieu n'est pas. A qui vous cherche sincerement, Seigneur, il faut un état où l'on ne puisse trouver que vous.

Or, tel est, tel doit être l'état religieux : une ame qui l'embrasse ne se laisse aucune ressource ; elle se ferme toutes les voies du retour ; elle s'enleve toutes les espérances d'une autre destinée ; elle donne tout, elle le donne pour toujours ; sacrifice par conséquent qui égale tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse. Second caractere du sacrifice religieux ; il égale encore tous les autres sacrifices par la pureté du motif qui l'anime.

2°. Le monde n'a point de véritables adorateurs ; il n'a que des esclaves mercenaires : on veut lui plaire ; ce n'est point son amitié, ce sont ses bienfaits que l'on cherche ; s'oublier, se sacrifier pour vous, grands du monde, qui dispensez les honneurs, distri-

buez les graces ; ne vous y trompez pas ! Oſtentation d'un zèle faux & hypocrite, qui tâche de ſurprendre votre reconnoiſſance par les dehors d'un dévouement ſimulé, & d'attirer vos récompenſes par des ſervices dont il eſt le premier & l'unique objet ! Cette foule avide, qui ſe preſſe ſur vos pas, tient à votre fortune ; elle ne tient point à votre perſonne. Qu'un revers, qu'une diſgrace porte ailleurs votre crédit & vos richeſſes ; qu'une révolution imprévue frappe les fondemens de votre pouvoir & de votre autorité, vous n'appercevrez bientôt autour de vous que le vuide d'une affreuſe ſolitude, & vous connoîtrez enfin que l'encens qui brûloit ſur vos autels étoit offert à une autre divinité. Sacrifices commandés par la vanité, l'ambition, la cupidité, la néceſſité ; les Dieux de la terre n'en reçoivent point d'autres, & les hommes mondains ne conçoivent point qu'il y en ait de plus purs, de plus déſintéreſſés ; ils ne cherchent qu'eux-mêmes ; ils ne peuvent croire qu'on cherche autre choſe que ſoi-même. De-là, que le monde ait devant ſes yeux l'exemple de la conduite la plus réguliere, de la vertu la plus édifiante ; cette vertu ſera toujours dans l'idée du monde une vertu douteuſe & ſuſpecte ; toujours le monde ſe perſuadera, ou il voudra ſe perſuader que ceux qui ſervent Dieu ont d'autres vues que de le ſervir ; qu'on ne fait pas le bien par le ſeul motif de plaire à Dieu ; qu'il y a du myſtere, du manége dans cette ſcene de piété qu'on donne

au public ; qu'il y entre de l'intérêt, de l'ambition, de la politique , tout au moins de l'humeur , de la foibleſſe , de la petiteſſe de génie. Erreur qui ôte au monde l'édification ; qui ôte à Jeſus-Chriſt l'honneur des ſacrifices que lui offre la piété la plus droite , la plus vraie dans ſes démarches. Il eſt donc de la gloire de ce Dieu ſanctificateur qu'il y ait dans le monde des ſacrifices dont le monde même ne puiſſe ignorer le principe ; des vertus qui, au jugement du monde & dans la balance du monde, paſſent pour des vertus réelles & ſinceres.

Or, n'eſt-ce pas ce que font, pour l'honneur de la grace de Jeſus-Chriſt, ces Vierges généreuſes qui ſe conſacrent à Dieu par les vœux de la religion ? En effet, quelles vues profanes le monde pourroit-il leur imputer ? Seroit-ce l'intérêt ? Loin d'aſpirer à ce qu'elles ne poſſedent pas , elles ſe dépouillent de tout ce qu'elles poſſedent. L'ambition ? Les honneurs du monde ne ſont plus pour elles ; elles peuvent les mériter; elles ne peuvent les recevoir, & tous les titres de leur gloire ſe réduiſent au titre d'humbles ſervantes d'un Dieu humilié. La politique ? qui n'a rien à eſpérer du monde n'a rien à ménager avec le monde. La vanité ? Que leur importe les éloges des hommes ? Le bruit des louanges qu'on leur donneroit ne ſe feroit point entendre dans le ſilence de leur ſolitude. L'humeur , le tempérament ? Le premier pas qu'il faut faire dans la religion c'eſt de réformer , de détruire ſes penchans , & de ſe quitter ſoi-

même encore plus parfaitement qu'on ne quitte le monde. L'amour du repos, le desir d'une vie douce & tranquille ? Qu'est-ce que la vie religieuse, qu'un enchaînement de devoirs pénibles, d'observances gênantes, de souffrances dures & insoutenables pour qui n'aime pas à souffrir ? Seroit-ce ferveur indiscrete qui a prévenu les réflexions ? On ne se charge du joug qu'après l'avoir porté ; on ne s'engage à marcher dans ces sentiers difficiles qu'après les avoir parcourus ; on ne donne son cœur qu'après s'être assuré de soi-même & de celui à qui on le donne.

Le monde & les vûes du monde n'ont donc aucune part aux démarches de l'ame religieuse. Je ne dis point assez ; non-seulement l'amour qui prépare, qui conduit la victime, n'est point un amour de cupidité ; c'est un amour de charité : non-seulement les desirs qui commandent le sacrifice ne sont point les desirs de la nature ; ce sont les desirs de la grace ; mais c'est l'amour de la charité la plus pure; mais entre tous les desirs de la grace, ne peut-on pas les mettre au rang des desirs les plus saints, les plus nobles, les plus généreux, les plus héroïques que la grace puisse inspirer.

Car la vie religieuse n'est point de précepte ; elle n'est que de conseil ; elle n'appartient point à l'essence de l'évangile ; elle n'est que la perfection du Christianisme. Or, de-là que suit-il ? Entendez-le, ma chere Sœur, non afin de vous applaudir de votre ferveur, mais afin de rendre d'immortelles

actions de graces à ce Dieu des miséricordes, qui vous a donné tout ce que vous lui donnez, & qui a mis en vous un courage qui n'est point de vous. Vous ne l'auriez point cherché, dit saint Bernard, s'il n'avoit commencé le premier à vous chercher; vous ne l'auriez point choisi pour votre époux, s'il ne vous avoit choisie pour son épouse : *non enim quereres, nisi priùs quæsita; non eligeres nisi electa.* Entendez, hommes mondains, & apprenez qu'il reste sur la terre des étincelles du plus beau feu qui ait consumé les premiers âges du Christianisme.

Jesus-Christ parle à une ame fidéle; il se montre tel que le vit le jour qui éclaira sa mort, pauvre, humilié, négligé, abandonné par ses amis, renoncé par son peuple, méconnu de ses Disciples, délaissé par son pere, pâle, sanglant, couvert de blessures profondes; il fait entendre ces paroles dites à Abraham : *egredere de terrâ tuâ & de cognitione tuâ.* Quittez cette terre qui vous vit naître; venez loin de tout ce que vous aimez, loin de tout ce qui vous aime, vous perdre avec moi dans ce désert, où vous n'aurez pour guide que la trace de mon sang : *sponsabo te.* Je prétends m'unir à vous; mais retraite, silence, solitude profonde; voilà ce que je vous destine. Séparée des plaisirs, inconnue, ignorée des hommes, traîner des jours obscurs & difficiles dans l'ombre du cloître, dans une dépendance pénible & laborieuse; voilà tous les avantages que vous fera Jesus-Christ. Il ne

Genes. c. 12. v. 1.

Osée. c. 2. v. 19.

vous offre que ſa croix à partager! Et pour recevoir ce gage de ſon amour, il faut quitter tout, il faut renoncer à tout. Il demande un grand ſacrifice ; ne vous y trompez pas, il ne fait que le demander; ſa voix n'eſt point la voix d'un maître qui commande avec empire, qui étale ſes droits, qui déploye ſon autorité; c'eſt la voix d'un ami, d'un pere, d'un époux qui invite, qui appelle ; il veut devoir tout à l'amour ; il demande; vous pouvez vous refuſer aux empreſſemens de ſa grace; il s'attriſtera, il gémira, il ſe plaindra, il vous aimera encore.

Jeſus-Chriſt continueroit de m'aimer, répond l'ame fidéle, & je réſiſterois à un amour ſi tendre, ſi conſtant! Il ſoutiendroit mes refus! Ah! je ne pourrois ſoutenir ſes plaintes. Vous m'appellez, Seigneur! Où faut-il aller? C'eſt au calvaire; j'y cours m'immoler avec vous. Vous me laiſſez à moi-même; je n'en ſerai que plus ſûrement & plus promptement à vous. Ne vous connoîtrois-je pour mon Dieu que lorſque vous vous montrez la foudre à la main? Ah! vous ne l'êtes pas moins lorſque vous paroiſſez attaché à la croix. En cet état que peut-on vous refuſer? vous daignez oublier que vous êtes mon maître; vous ne me parlez que le langage du pur & divin amour; vous avez inſtruit mon cœur à entendre ce langage ; il ne vous répond que par ſes ſoupirs & par ſes tranſports ; il vole après vous.

O amour! ô charité ſainte! Quelle plus noble victime vous fût jamais préſentée!

Non, Chrétiens, je ne ſuis point ſurpris que les Docteurs, ſous quelques rapports, ſemblent donner au ſacrifice religieux une eſpece de préférence ſur le martyre; je ne dis point que la vie religieuſe n'eſt qu'un martyre continuel, qu'un ſacrifice, où la victime, après avoir reçu le coup fatal, demeure à l'autel toujours mourante, & ne prolonge ſes jours que pour prolonger ſes peines; telle qui ſauroit s'immoler, ne pourroit toujours vivre dans cet état d'immolation; il en coûteroit quelquefois moins, à certains égards, de répandre ſon ſang tout d'un coup, que de le verſer ainſi goutte à goutte. Je dis ſeulement le courage des martyrs étoit animé, excité par des motifs bien puiſſans, & s'il eſt inconteſtable, d'après l'oracle du Dieu de vérité, que l'héroïſme de la charité conſiſte à donner ſa vie pour celui qu'on aime: *majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam ſuam ponat quis pro amicis ſuis*; ne peut-on pas croire que pour quelques-uns, d'autres motifs purs auſſi, mais moins parfaits, ont dû exciter, ont ſoutenu peut-être cette ardente charité? Ils voyoient s'allumer la flâme du bûcher prêt à les réduire en cendres; mais ils voyoient de plus ces flâmes qui ne s'éteindront jamais deſtinées à punir l'apoſtaſie d'une ame infidéle & parjure; ils voyoient les glaives, les échafauds, un tyran furieux, des bourreaux cruels & barbares; mais ils voyoient un Dieu irrité, un Dieu vengeur, tenant en main le calice de ſa fureur, qu'épuiſeront dans les ſiécles des ſié-

Evang. S. Jean. c. 15. v. 13.

tes ; & que boiront jusqu'à la lie les ames coupables : ils entendoient les crix séditieux d'un peuple avide de leur sang ; mais ils entendoient retentir au fond de leur cœur cette vérité terrible, qu'il vaut mieux entrer dans le ciel, défiguré par les supplices, que de se réserver tout entier aux coups d'une justice inéxorable. Il s'agissoit de perdre tout dans le temps ; il s'agissoit aussi de perdre tout dans l'éternité : d'un côté le crime ou la mort ; de l'autre côté le ciel ou l'enfer : on les appelloit à un grand sacrifice ; ils étoient encouragés par de grands intérêts. Pour vous, ma très-chere Sœur, en restant dans le monde vous n'auriez rien de pareil à craindre ; sur-tout dans un royaume chrétien & au sein d'une famille dont les exemples sont bien propres à vous animer à la vertu. Cette fermeté donc avec laquelle vous renoncez aux douceurs, aux agrémens, aux espérances du monde, ne m'autorise-t-elle pas à penser que l'amour divin est ce qui préside principalement à cet acte d'immolation ? Tout n'y est pas de lui & pour lui ? Jesus-Christ vous parle ; il ne vous commande point : il desire ; il n'ordonne point : pour dompter votre cœur, il n'a sans doute que les charmes de son amour ; & votre cœur se rend, il cede, il plie, il se laisse conduire, il aime, il ne desire que d'être aimé : l'amour divin est son attrait ; l'amour divin sera sa récompense : que ce sacrifice est pur, qu'il est désintéressé dans son motif !

Troisieme caractere du sacrifice religieux.

Il égale tous les autres sacrifices par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent. Il faut l'avouer, Chrétiens Auditeurs ; se consacrer à Dieu, par les vœux irrévocables de la religion, c'est une démarche qui doit coûter infiniment à une jeune personne : elle n'a point eu le loisir d'approfondir ce qu'il est, ce monde dont l'écorce & la fleur paroissent si brillantes ; elle n'a point percé au-delà de cet éclat extérieur dans lequel il enveloppe ses miseres & ses douleurs : elle se figure cette terre fatale qui dévore ses habitans, comme un séjour fortuné, où coulent d'une source inépuisable les plaisirs, les délices & les agrémens d'une vie libre & tranquille : l'enfer fait briller à son imagination aisée à s'enflammer milles fausses lueurs de prospérités mondaines ; il jette dans cet esprit, trop peu éclairé sur les perfidies des hommes, une foule de songes agréables ; l'ame, remplie d'idées douces & flatteuses, se répand en desirs ; le cœur s'agite, il se passionne ; plein d'espoir, il vole tout entier où l'appelle l'image du bonheur promis ; lorsque la grace l'arrête & lui dit : *veni, sequere me* ; venez, suivez-moi, laissez-là le monde ; il n'est point pour vous, vous n'êtes point pour lui. Paroles de terreur & d'alarmes ; le jeune homme de l'Evangile ne put les entendre sans être troublé, consterné : *abiit tristis*. Paroles dures & séveres pour une ame qui déjà connoît assez Dieu pour l'aimer, qui ne connoît pas encore assez le monde pour le mépriser ; incertaine, irrésolue, elle flotte, elle balance entre Dieu & le

S. Mat. c. 19. v. 21.

Ibid.

monde ; elle n'ose ni se donner, ni se refuser. Seigneur, la laisserez-vous long-temps en proie à sa foiblesse & à la séduction du monde? Aimez-vous à jouir de son inquiétude ? Déchirez le bandeau qui lui couvre la vanité des biens terrestres ; vous ne trouverez ni combats à rendre, ni résistances à vaincre. Que vos vues sont éloignées des vues de la sagesse éternelle ! Non, ce triomphe ne seroit pas aussi digne de Jesus-Christ, s'il ne l'emportoit que sur le monde connu tel qu'il est, perfide, inconstant, volage & trompeur.

Donc que fait-il, lorsqu'il conduit dans la religion une ame fidéle? Il ne s'arrête point à la convaincre de l'imposture, de la fragilité du monde ; il lui laisse toutes ses idées, tous ses penchans ; de ce que le monde même a d'engageant & de flatteur, il tire des motifs puissans qui le déterminent à quitter le monde. Le monde me promet qu'à sa suite mes jours couleront dans une paix profonde. Le voilà donc ce monde profane tant de fois réprouvé par Jesus-Christ ! Ce monde qui se plongera dans les délices ; au lieu que les vrais chrétiens ne se nourriront que de leurs larmes: *mundus autem gaudebit, vos autem contristabimini.* Voilà cette route semée de fleurs qui conduit au précipice ! Cette voie large & spacieuse, dans laquelle erre, au gré de ses desirs, la multitude des nations. Ont-elles été effacées des livres saints, ou, venant à nous à travers l'espace de dix-huit siécles, ont-elles perdu quelque chose de leur force

Evang. S. Jean. c. 16. v. 20.

& de leur autorité, ces paroles qui, au premier âge de l'Eglise, peuplerent les deserts? *Il faut porter sa croix, renoncer à soi-même, combattre ses plus doux penchans, s'immoler par les plus douloureux sacrifices, si l'on veut parvenir à l'héritage céleste!* J'ai beau parcourir les différentes demeures de la sainte Sion, je n'en tronve pas une seule marquée pour les heureux du siécle. Il ne veut donc ce monde perfide, il ne veut me donner les plaisirs du temps que pour m'enlever les plaisirs de l'éternité ; d'ailleurs que sont-ils ces plaisirs que le monde promet ; & à quel prix il faudroit les acheter? Le monde se vante d'avoir des délices pures & innocentes. Heureux celui qui, avant que de s'exposer au naufrage, a su se défier de l'inconstance & de la fureur des flots.

Tout ce que je sais, c'est que le monde offre à une vertu, assez fervente pour être timide, beaucoup d'objets qui la blessent. Judith se sépare des assemblées des filles d'Israël & vit solitaire au milieu de Béthulie. Esther se plaint de la dure nécessité qui la force de demeurer assise sur le trône, & se dérobant à une foule importune, elle vient chaque jour baigner de ses pleurs le diadême, tissu fatal qui l'attache au monde. Le jeune Tobie fuit également les faux Dieux de la Gentilité & les amusemens de son âge. J'ai mille fois entendu de vrais fidéles gémir de la rigueur du sort qui les retient captifs dans cette terre profane. Or si les plaisirs du monde n'allarmoient point leur piété, pourquoi souhai-

feroient-ils avec tant d'ardeur de quitter une région qui n'auroit rien de dangereux pour leur vertu ? Tout ce que je fais, c'eſt que ſi le crime n'accompagne les plaiſirs du monde, il les ſuit ſouvent de bien près; j'ai vu tant d'ames autrefois tremblantes à la ſeule ombre du vice; après quelques jours de commerce avec le monde, elles ont paſſé ſans retour les bornes de l'auſtere vertu! mon ſort feroit-il plus heureux; conſerverois-je long-temps, dans ce climat empeſté, la fleur de l'innocence, ſi précieuſe, mais ſi délicate & ſi fragile? je tomberois dans le précipice, & qui ſait ſi je m'en retirerois; & quand je reviendrois de mes égaremens, me conſolerois-je, ô mon Dieu, de vous avoir abandonné: vous me le pardonneriez dans l'abondance de vos miſéricordes, je ne me le pardonnerois pas; tout ce que je ſais des plaiſirs du monde, c'eſt que, s'ils ne donnent beaucoup de vices, ils ôtent beaucoup de vertus; ils ſont aimables, on les aime, le cœur eſt partagé, il ne doit être qu'à Jeſus-Chriſt! après le bonheur de m'unir à lui dans le Ciel par les délices d'un amour ſatisfait & tranquille, je n'en connois point de plus touchant que de m'unir à lui ſur la terre, par les deſirs impatiens d'un amour inquiet, irrité par l'abſence: qu'il fuie, qu'il ſe retire, ce monde ſéducteur! il ne réuſſiroit peut-être que trop à ſécher, à tarir des pleurs dont je veux tenir la ſource toujours ouverte! je n'aſpire qu'à lui prouver ma haine, & à mériter la ſienne! je le déteſte d'autant plus qu'il paroît

plus aimable; s'il avoit moins d'attraits, j'aurois moins d'attention de le fuir.

Ah Chrétiens! que c'est un spectacle digne de l'admiration des hommes & des Anges, que de voir une ame, malgré les fausses idées qui troublent sa raison, s'arracher au monde, pour se jetter entre les bras d'un Dieu crucifié! ne seroit-il pas en un sens, moins glorieux à Jesus-Christ de dissiper, de détruire ses préjugés, que d'en vaincre la force & l'impression? le monde n'est pas ce qu'elle pense; elle croit renoncer à bien des plaisirs, souvent elle ne fait que renoncer à bien des chagrins: devant Dieu, reprend saint Gregoire, devant Dieu, elle quitte tout ce qu'elle croit quitter; son erreur fait le plus grand mérite de son sacrifice. Ce seroit peu, ce ne seroit presque rien de préférer Jesus-Christ au monde tel qu'il est, à un monde rempli d'illusions, de perfidies, de miseres; c'est beaucoup, c'est tout, que de préférer Jesus-Christ au monde tel qu'elle se le figure; à un monde livré aux plaisirs & aux délices, à un monde aimable & digne d'être aimé.

Victoire éclatante de Jesus-Christ sur le monde, elle efface les triomphes du monde sur Jesus-Christ. Vous le savez; lorsque le monde enleve des ames à Jesus-Christ, ce n'est pas le monde réel qui triomphe, ce n'est qu'un monde chimérique, un monde fantastique, un monde qui ne subsiste que dans une imagination séduite; un monde qui n'est point, & tout différent de celui qui est. Vic-

toire dont le monde devroit rougir, puisque, pour vaincre, le monde est obligé de recourir au mensonge; puisque le monde n'auroit point d'adorateurs, si le monde n'avoit l'audace de tromper, & si l'homme n'avoit la foiblesse de se laisser tromper. Au contraire, quand une ame fervente s'engage à Dieu par les vœux de la religion, Jesus-Christ n'emprunte point des couleurs étrangeres pour faire du monde un portrait qui le défigure: que dis-je? sûr de lui-même & de son empire, il dédaigne d'arracher au monde le masque sous lequel il se déguise: il sait inspirer à une ame docile plus de force, plus de courage que le monde n'a d'adresse & de séduction; le triomphe du monde est donc de vaincre par l'imposture! le triomphe de Jesus-Christ est donc de vaincre l'imposture du monde, de l'emporter sur le monde, tel que le monde se peint & se représente lui-même: concluons; sacrifice de l'ame réligieuse; sacrifice qui égale tous les autres sacrifices par l'universalité de l'étendue qu'il embrasse, par la pureté du motif qui l'anime, par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent, par conséquent triomphe des plus glorieux à Jesus-Christ. Voyons combien il est avantageux à l'ame religieuse.

SECONDE PARTIE.

La grande, l'essentielle différence qui se trouve entre le service de Dieu & le service du monde, consiste, selon la remarque de

ſaint Bernard, en ce que ſouvent vous faites pour le monde au-de-là de ce que le monde peut faire pour vous. Avec Dieu, plus on donne, plus on reçoit : ne penſez point à vous ; il y penſera d'autant plus que vous n'y penſerez point vous-même. Eſt-il une ame qui ſe quitte auſſi pleinement, qui ſe renonce auſſi totalement que l'ame religieuſe : cependant, à bien approfondir les choſes, on diroit que ſes démarches ont été concertées par l'amour de ſoi-même le plus éclairé ; en vertu de ſon ſacrifice, en quel état ſe trouve-t-elle, ſi ce n'eſt dans cet état heureux dont le ſaint Roi David marquoit à Dieu ſa reconnoiſſance, lorſqu'il lui diſoit, Seigneur, Dieu des miſéricordes, ſoyez béni, parce que vous m'avez délivré des piéges qui m'étoient tendus, & parce que vous avez
Pſ. 114. v. 8. eſſuyé mes larmes. *Eripuit occulos meos à lacrymis, pedes meos à lapſu.* Deux avantages que l'ame religieuſe retire de ſon ſacrifice; ; en quittant le monde elle met ſon ſalut en aſſurance : *pedes meos à lapſu ;* en quittant le monde elle met ſon cœur dans la tranquillité : *oculos meos à lacrymis.* Deux avantages qui ne ſe trouvent réunis que dans l'état religieux : je dis qui ne ſe trouvent réunis que dans l'état religieux ; appliquez-vous, je ne veux rien outrer : en effet, je ne prétends pas qu'avec une vigilance continuelle on ne puiſſe réuſſir à faire ſon ſalut dans le monde ; je ne prétends pas qu'en livrant ſon cœur à tous les plaiſirs, à tous les amuſemens du monde, on ne puiſſe goûter quelque bonheur dans le monde ; je prétends

ſeulement qu'il n'appartient qu'à l'état religieux de joindre enſemble ces deux avantages, le ſalut & la tranquillité, l'innocence & la paix. Pour vous en convaincre, j'avance deux propoſitions : la premiere, qu'une ame qui n'eſt pas vivement pénétrée du deſir de ſon ſalut, ne peut trouver dans le monde que piége & ſéduction ; la ſeconde, qu'une ame vivement pénétrée du deſir de ſon ſalut, ne peut trouver dans le monde que trouble & affliction ; deux propoſitions dont il ſuit que le monde met dans la triſte néceſſité de perdre ſon ſalut ou ſa tranquillité, ſa vertu ou ſon repos ; au lieu que dans la Religion il eſt facile d'être tout à la fois juſte & tranquille, d'être auſſi ſaint & auſſi heureux qu'on peut l'être dans cette terre de fragilité & de miſeres : *eripuit oculos meos à lacrymis, pedes meos à lapſu.* En deux mots, la ſainteté plus facile, la ſainteté plus heureuſe ; moins de riſque & de périls, plus de paix & de conſolation pour la vertu, deux avantages du Chrétien dans la Religion, ſur le Chrétien, dans le monde.

Premier avantage du Chrétien dans la Religion ſur le Chrétien dans le monde : la vertu eſt expoſée à moins de riſques & de périls ; car quels miracles de graces, quels prodiges de fidélité ne ſont point néceſſaires pour ſe ſoutenir dans le monde : n'attendez pas, mes chers Auditeurs, que je raſſemble ce que les peres & les maîtres de la vie ſpirituelle nous ont dit des ſcandales, des impiétés, de la contagion du monde. Qu'étoit-ce que le monde de leur ſiécle comparé au monde de nos jours ?

Jours malheureux, où l'enfer est déchaîné; où sortent continuellement du fond de l'abîme des ennemis inconnus jusqu'ici sur la terre; une sagesse vaine & intempérante; une curiosité superbe & effrénée ne cessent d'enfanter de nouvelles erreurs parmi les ruines de la foi ancienne; ces hommes profanes & téméraires ont osé franchir les bornes que Dieu avoit posées à la licence des recherches humaines; les dogmes profonds, les augustes mysteres sont livrés en proie aux spéculations vagues & insensées des génies inquiets; ces disputes de religion anéantissent la religion; Dieu même devient inconnu à son ouvrage; à force d'écouter la voix de l'orgueil & de la volupté, on n'entend plus le langage de la nature, qui annonce son auteur; le crime des siécles qui nous ont précédés consistoit à ne pas régler leur conduite sur leur religion; l'opprobre de notre âge que chacun se fait une religion selon ses penchans, selon ses caprices, & que ces passions sont la regle de la foi autant que de la conduite. Les égaramens du cœur avoient préparé la voie aux erreurs de l'esprit; le déclin de la foi a achevé de précipiter la chûte des mœurs. Nous avons vu disparoître tout-à-coup jusqu'aux derniers vestiges de l'ancienne probité. On diroit que le sexe ne reconnoît plus de bienséances; la jeunesse plus de loix; les maîtres plus de douceur & de charité; les domestiques plus de zèle & d'attachement; les égaux plus d'égards & d'attentions; les amis plus de constance & de fidélité; les ma-

ris plus de douceur & de complaiſance ; les épouſes plus d'économie, plus de vigilance ſur leur famille ; le peuple plus de dépendance & de ſubordination ; les riches plus d'humanité & de bienfaiſance ; les pauvres plus de travail & de reſpect ; les grands plus d'élévation dans les ſentimens, de nobleſſe dans les procédés ; les parvenus plus de modeſtie & de ce juſte ſouvenir de leur origine qui la feroit oublier ; la vertu plus de courage & de fermeté ; le vice plus de voile & de barriere : vainqueur inſolent de la raiſon & de la religion, il s'eſt inſinué hautement dans tous les états, il a infecté toutes les conditions ; qui pourroit compter les fraudes de l'avarice, les fureurs de la vengeance, les impoſtures de la calomnie, les trahiſons de l'ingratitude, les perfidies de l'intérêt, les détours de la duplicité, les injuſtices du barreau, les monopoles du commerce, les exactions de la finance, les violences de l'épée, les rafinemens de la ſenſualité, les excès de la débauche, les abominations de la volupté, &, pour comble d'horreur, le crime marche la tête levée ; il montre au jour épouvanté des myſteres de corruption, que les âges les plus débordés ne confioient qu'en tremblant aux ténébres de la nuit ; la timide pudeur ſert de jouet à la licence, ou ſi le monde fait grace à quelques vertus, le monde ne pardonne que les vertus de bienſéance & de raiſon ; il inſulte aux vertus de foi & de religion ; aux yeux d'un certain monde, plus d'autre foible pour l'eſprit que de con-

noître Dieu ; plus d'autre foible pour le cœur que de craindre Dieu & de le servir. Or qu'est-ce qu'une ame fragile, engagée au milieu de ces torrens d'iniquités, si ce n'est celle que le Prophête nous représente dans la figure de l'infortunée Jérusalem, qui voit de toutes parts l'ennemi vainqueur insulter à sa foiblesse, & qui n'évite un danger que pour retomber dans un péril plus certain. Danger du côté des coutumes, des maximes mondaines qui, au scandale de la religion & à la honte de la raison, ont su ériger parmi nous l'ambition en grandeur d'ame; la vengeance en noblesse de sentimens ; l'avarice en précaution de sagesse; les profusions extravagantes du luxe en bienséances d'état; la fourberie en manége de politique ; l'oisiveté, la mollesse en privilége de la grandeur & de l'opulence ; l'intempérance & la débauche en amusemens, en saillies de la jeunesse ; l'irréligion en force d'esprit ; la pudeur en scrupules farouches ; la retraite, l'amour de la solitude en caprices d'une humeur sauvage : maximes & coutumes dont la folie, le délire se sont mis en possession de dominer la raison, de bouleverser toutes les idées, de répandre sur la piété le ridicule qui ne convient qu'au libertinage. Danger dans la tyrannie du respect humain, qui engage à cacher ses vertus avec autant de soin qu'on devroit en apporter à cacher ses vices ; qui fait craindre d'édifier autant qu'il faudroit craindre de scandaliser ; qui empêche d'être Chrétiens tant d'hommes qui le seroient si on pouvoit l'être

ſans le paroître, ou ſi on pouvoit le paroître ſans déplaire à un homme impie, qui pardonne tout, excepté de vouloir plaire à Dieu. Danger en tant d'occaſions imprévues, qu'aucune prudence ne peut éviter, & auquel ſi peu de vertus peuvent réſiſter. Danger de l'état, de la ſituation, de la fortune ; les richeſſes amenent le faſte, le luxe, le jeu, les plaiſirs ; l'indigence excite la plainte & le murmure ; l'élévation enfle le cœur ; l'abaiſſement l'aigrit & l'irrite ; les louanges nourriſſent la vanité ; les mépris la contriſtent & la déſolent. Dans la retraite une vie morte, pour ainſi dire, des jours, ou plutôt une nuit d'ennui, de ſommeil, de langueur, d'inaction, ſans vices peut-être, mais ſans vertus. Dans le commerce du monde, les germes de cupidité enſévelis au fond de votre ame, développés, nourris, fortifiés, mis en mouvement par le choc & l'activité des paſſions qui vous environnent. L'oiſiveté, ſource trop féconde d'égaremens, la diſſipation du travail & des affaires, écueil trop certain des deſirs de ſalut & de grace ; des ennemis perfides à qui il ne faut pas fermer ſon cœur, & des amis trop tendres à qui il ne faut pas le livrer. Dangers domeſtiques & intérieurs, qui augmentent le pouvoir des peines extérieures ; tant de préjugés qui vous aveuglent ; de deſirs vicieux qui vous troublent ; de penchans corrompus qui vous entraînent ; un eſprit ſi facile à éblouir & à tromper ; une raiſon ſi aiſée à ſurprendre & à endormir ; une imagination

ſi prompte à s'enflammer ; un cœur ſi foible contre les penchans & ſi fort contre la raiſon, ſi jaloux & ſi prodigue de ſa liberté, ſi impétueux dans ſes deſirs & ſi volage dans ſes inclinations. Dangers du côté des bonnes qualités, quelquefois auſſi grands que du côté des défauts. Avec moins de mérite, Joſeph auroit été moins expoſé ; avec moins de graces & de beauté, la fille de Jacob auroit conſervé ſa pudeur.

Je demande maintenant, pour ne pas faire naufrage ſur cette mer ſi orageuſe, eſt-ce trop de tout ce que la foi la plus vive, la conſcience la plus timorée peuvent inſpirer de ſageſſe & de précautions, de courage & de fermeté ? Hélas, avec les penchans les plus vertueux, il eſt encore ſi difficile de ſe ſoutenir ! quelquefois on ne ſe ſoutient pas ; dans cette région maudite il s'éleve tout à coup des tempêtes, des orages dont l'impétuoſité ſoudaine déracine les cédres du Liban, ébranle, fait chanceler les colonnes du ciel : un David ſe cherche, il ne ſe trouve plus : un Salomon oublie ſa ſageſſe ; ſon cœur s'égare, pour ſe perdre, pour s'égarer ſans remords, le cœur entraîne avec lui la raiſon. Que deviendra donc une vertu naiſſante, qui n'a point jetté de profondes racines ? Le vice environne & preſſe de toutes parts ; le plaiſir ſe préſente, approuvé par l'exemple, applaudi par les maximes, conſacré par les coutumes & par les bienſéances du monde. Non, Chrétiens, ne ſoyons point étonnés que l'innocence & la piété ſoient ſi rares

parmi nous ! Celui qui connoîtra le monde ne sera surpris que de voir croître quelque fruit de justice dans cette terre de scandales & de prévarications. Un Mardochée à la cour d'Assuérus; un Daniel dans Babylone; un Tobie dans Samarie, noms fameux, ils ne doivent point échapper de la mémoire des hommes ! Le siécle où ils vécurent & la région qu'ils habiterent, fait l'éloge de leurs vertus ; ce sont des miracles que la terre doit demander au ciel, des miracles que le ciel lui permet d'espérer, & qu'il accorde rarement.

Heureux donc, & mille fois heureux, si vous savez connoître votre bonheur, vous qui, portés sur les aîles de la foi & de la charité, courûtes vous perdre dès vos jeunes ans dans cette aimable obscurité de la solitude, où la vertu la plus foible trouve un rempart assuré contre la tentation des jours mauvais. Là, nul objet contagieux ne vient troubler, alarmer une piété timide. Là, votre vigilance est soutenue par la vigilance de ceux qui vous gouvernent; on compte vos pas; on éclaire vos démarches; &, pour vous écarter du devoir, après avoir trompé si vous le pouviez, l'œil de Dieu, il vous resteroit encore bien des yeux à fermer, à surprendre. Là, l'expérience de ceux qui vous conduisent vous donne le loisir d'attendre en paix l'expérience que vous apportera peu à peu le nombre des années : en quelque route de perfection que vous entriez, vous trouverez plus d'un guide pour vous

dire ce que l'Ange disoit au jeune Tobie :
Tob. c. 5. v. 8. *novi ; & omnia itinera ejus frequenter ambulavi* : pour vous développer le labyrinthe de ces sentiers embarrassés, & pour sauver votre ferveur des illusions & des prestiges de l'esprit de ténébres. Là, dans le silence du désert, livré aux avertissemens & aux reproches de cette conscience qui ne parle qu'au plus intime de l'ame, & que les mondains n'entendent point, parce qu'ils sont sans cesse errans, fugitifs, hors d'eux-mêmes, vous ne pourrez vous cacher ni ce que vous êtes, ni ce que vous devez être; libre, dégagé des soins terrestres, l'esprit recueilli tout entier dans l'unique affaire de l'éternité, ne sera touché que des pertes qu'il pourroit faire pour le siécle futur ; conversations, exemples, retraites, exhortations, lectures, prieres, fréquentation des Sacremens, tout retient dans le devoir ou rappelle au devoir ; tout conspire à former cette délicatesse de conscience, le plus beau présent de la grace de Jesus-Christ, si rare dans le siécle & si ordinaire dans la religion, où l'on pleure avec tant de larmes ce que le monde regarderoit presque comme des vertus. Sur-tout, & c'est-là le grand avantage du Chrétien dans la religion sur le Chrétien dans le monde, là, vous n'avez rien à craindre des coutumes, des principes, des maximes de votre profession : ce qu'on appelle les bienséances de l'état, n'est point opposé aux loix de l'Evangile; elles consistent à être doux, modéré, pacifique, pénitent, humble, mortifié, détaché

du monde & attaché à Dieu ; le respect humain vient au secours de la religion, j'oserois presque dire que le monde aide à la grace de Jesus-Christ : ce monde, qui ne peut souffrir que les mondains soient des saints, ne peut souffrir qu'un religieux soit mondain ; il insulteroit à notre vanité encore plus qu'il n'insulte à leur humilité : pour n'avoir rien ou presque rien à nous reprocher, il suffiroit de ne nous permettre que ce que le monde nous permet, de ne nous pardonner que ce que le monde nous pardonne ; il ne nous respecte qu'autant que nous avons le courage de l'humilier, de le confondre. Non, il ne connoîtroit pas le monde, le religieux que l'on verroit, mettant en oubli la décence de ses engagemens, dédaigner de prendre & de recevoir le nom qui les caractérise ; s'ériger en disciple, en imitateur des airs, du langage, des procédés, de l'enjouement, des amusemens du siécle : pour fruit de sa lâche & sacrilége complaisance, il ne recueilleroit que les gémissemens de la piété scandalisée ; les triomphes de l'irréligion ; la joie méchante & perfide de l'esprit profane & critique, charmé de pouvoir insulter au contraste bisarre de l'habit religieux & des manieres mondaines ; au ridicule d'un homme qui, religieux malgré lui, ne réussissant parfaitement ni à quitter le ton de son état, ni à prendre le ton du monde, ne se montreroit ni tel qu'il doit être, ni tel qu'il veut paroître. Saintes retraites, berceau des sociétés religieuses, les Rois & les peuples

forçoient vos barrieres ſacrées pour venir s'inſtruire par vos vertus & implorer vos prieres dans les périls & les calamités de l'état; par quelle fatalité commencez-vous à tomber ? comment tombez-vous de ce faîte de la gloire & de la ſplendeur ? *Quomodò obſcuratum eſt aurum; mutatus eſt color optimus ?* Ah, vous ne perdez la confiance & la vénération du monde qu'à meſure que vous adoptez ſon eſprit & ſes manieres ! Qu'elle renaiſſe l'auſtere gravité de vos mœurs primitives, ces honneurs des peres ſe renouvelleront dans les enfans. Profeſſion religieuſe qui, dans votre origine, voiſine des jours ou le ſang de Jeſus-Chriſt fumoit encore ſur le calvaire, enfantiez ces miracles de graces dont nous ne pouvons lire le récit ſans être épouvantés de la diſtance immenſe qui ſépare notre molle & indolente piété de la ferveur de ces héros de l'Evangile, & ſans nous demander s'ils ne furent que des hommes, où ſi nous ſommes Chrétiens; s'ils eurent un autre cœur, ou ſi nous avons un autre Dieu : profeſſion religieuſe, excuſez les tranſports & les triſtes préſages de mon zèle : *nunc autem flens dico;* votre décadence & votre ruine ne ſeront point l'ouvrage des mains étrangeres. L'état religieux ne s'avilira, il ne périra que lorſque les religieux enhardiront le monde à mépriſer leur état, en les mépriſant eux-mêmes. Si le monde ſemble aimer les religieux qui le cherchent, il n'eſtime que ceux qui ſont fidéles à leur obligation de le fuir; il ne nous reſpectera qu'autant que

Lament. Jerem. c. 4. v. 1.

II. Ad Philip. c. 3. v. 18.

que nous aurons le courage de l'humilier, de le confondre par notre conduite : &, je ne crains point de l'avancer ; afin de sanctifier tout à la fois le monde & les religieux séparés du monde, il ne faudroit qu'une chose, & quoi ? ce seroit assez que le monde se rendît docile aux instructions que lui donne notre zèle, & que nous fussions fidéles à suivre les leçons que nous fait sa malignité, ou plutôt son équité & son amour des vraies bienséances, tant il est vrai que cet empire du respect humain, si redoutable, si funeste à la piété du Chrétien dans le monde, peut devenir une espece de secours, d'appui, de préservatif pour le Chrétien dans la religion.

Cependant, me direz-vous, avec tant d'obstacles on peut se sauver, & on se sauve dans le monde ; avec tant de secours on peut se perdre & on se perd dans la religion : j'en conviens, le monde offre quelquefois à nos regards des modeles de piété dignes de nos éloges ; vous le savez, ma chere Sœur, vous qu'une providence de salut & de grace fit naître dans le sein d'une famille chrétienne, où la noblesse du sang, soutenue par la noblesse des sentimens, ne vous a pas donné moins d'exemples que de leçons de vertu : mais il faut l'avouer ; si le monde a ses justes, si l'état religieux a ses pécheurs ; pour un instant de sommeil & de fragilité dans la solitude, vous verrez dans le monde des années de vice & d'égarement : pour un juste qui se soutient dans le monde, vous trouverez un peuple de saints dans le désert : pour

un David, une Esther, que le monde admire d'autant plus qu'il n'ose les imiter; des milliers de Solitaires, dont les vertus les plus héroïques n'ont rien qui surprenne, parce qu'elles ont presqu'autant d'imitateurs que de témoins. Dans la religion on peut s'oublier & se perdre! Que sera-ce donc dans le monde? Si le vice inonde le sanctuaire, respectera-t-il le siécle profane? Si la sainteté de l'état religieux laisse encore tout à craindre, la corruption du monde laisse-t-elle beaucoup à espérer? Dans la religion on peut s'oublier & se perdre! Qui sont-ils, le plus ordinairement ceux qui s'y perdent? ce sont ceux qui retournent au monde, qui s'engagent avec le monde, qui voient le monde & qui veulent être vus du monde. Quelle est donc la contagion du monde, puisqu'avec les secours, les graces, les préservatifs de l'état le plus saint & le plus propre à sanctifier, il ne faut que voir le monde pour oublier Dieu, pour s'oublier soi-même? Oui, c'est au monde que l'état religieux doit imputer ses disgraces; & tel est le funeste pouvoir de ses charmes corrupteurs, que tout ce qui périt dans le monde & hors du monde, ne périt que par le monde.

On peut donc, on peut se sauver dans le monde, on peut se perdre dans la religion; mais, pour se sauver dans le monde, il faut se défendre du monde, résister au monde, s'opposer au monde, combattre le monde, triompher du monde: pour se perdre

dans la religion, il faudroit s'obstiner à négliger tous les avantages, à mépriser tous les secours, à rejetter, à combattre, à vaincre toutes les graces de l'état religieux; mais pour se sauver dans le monde, il faut, en certaines circonstances délicates & critiques, aller contre tout ce qu'on appelle les loix, les exemples, les coutumes, les engagemens, les maximes, les bienséances du monde; pour se sauver dans la religion, il ne faut que suivre les loix, les exemples, les coûtumes, les engagemens, les maximes, les bienséances de l'état religieux. Mais dans le monde on se perd par les dangers, par les tentations, par les occasions, si ordinaires dans son état; dans la religion, on ne se perd qu'en sortant des bornes de son état, qu'en s'offrant à des périls, à des tentations, à des occasions qui ne sont point de son état. Mais dans le monde on n'est à Dieu qu'autant qu'on n'est point du monde, & au monde, qu'autant qu'on n'a point l'esprit du monde; dans la religion, on ne s'éloigne de Dieu qu'autant qu'on s'écarte des voies de son état, qu'autant qu'on oublie, qu'on perd l'esprit de son état. L'état religieux est donc par lui-même un état de salut & de sainteté; la vertu y trouve moins de risques & de périls: *eripuit pedes meos à lapsu*; enfin la vertu y trouve plus de paix & de consolation: *eruit oculos meos à lacrymis*. Second avantage du Chrétien dans la religion sur le Chrétien dans le monde.

2°. Prenez garde, mes chers Auditeurs que le monde vante l'éclat de ses honneurs,

le brillant de ſon luxe, l'amuſement de ſes fêtes, l'enchantement de ſes plaiſirs & de ſes délices ; je ne viens point vous donner en ſpectacle les peines, les chagrins, le tumulte, les agitations, les trahiſons, les perfidies, les eſpérances inquietes, les craintes douloureuſes, les revers, les révolutions, les miſeres trop réelles qu'il cache ſous cette vaine ſurface de liberté & de tranquillité; ce que je prétends, c'eſt que le monde n'a des agrémens que pour la vanité, l'ambition, la molleſſe, la volupté ; que le monde n'a de la paix & du bonheur que pour les paſſions, qu'il n'en a point pour la vraie piété : ce que je prétends, c'eſt que le monde ne fait ordinairement des heureux qu'en faiſant des coupables, & que le plus ſouvent il ne donne des plaiſirs qu'à meſure qu'il ôte des vertus:ce que je prétends ſur-tout, c'eſt que le monde ne tarde pas à déplaire quand il ne peut ſéduire ; c'eſt que non ſeulement, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, le monde n'aime que ceux qui ſont du monde & au monde, mais que le monde, & ce qu'il y a de plus flatteur dans le monde, ne peut paroître aimable à ceux qui veulent aimer Dieu & qui veulent en être aimés.

En effet, ce qu'on regarde dans le monde comme une grande fortune, de grandes places, de grands titres, de grands emplois, de grandes richeſſes, qu'eſt-ce devant Dieu, que de grands devoirs, de grandes obligations ? Par conſéquent, pour une ame vivement pénétrée du deſir de ſon ſalut, qu'eſt-

ce autre chose qu'une source de peines, d'embarras, d'inquiétudes sans cesse renaissantes ? Hommes profanes, vous goûtez dans un repos profond, les douceurs de l'opulence & le faste des honneurs, parce que la cupidité vous instruit à ne prendre de vos emplois que ce qui peut flatter la vanité, à fuir ce qui pourroit gêner la mollesse & embarrasser l'oisiveté; mais si un grand, dans le monde, n'est qu'un homme dévoué à la félicité de la multitude, que le ciel soumet à son autorité, & qui doit ses soins à tous ceux dont il reçoit les hommages; si un Magistrat n'est que le dépositaire des loix, le vengeur de l'ordre, le protecteur de la tranquillité publique, l'asyle, l'appui de l'innocence opprimée; le guerrier qu'un homme destiné à honorer la patrie dans la paix par l'exacte probité, le noble désintéressement, la grandeur & l'élévation des sentimens, à la soutenir, à la défendre par son courage dans les combats; si les riches ne sont que les hommes de la providence, chargés d'essuyer les pleurs, de prévenir les plaintes du pauvre, & de ne connoître d'autre bonheur que le plaisir de faire des heureux; en un mot, si, dans les principes de la religion, un grand n'est que l'homme du peuple; le Magistrat que l'homme des loix; le guerrier que l'homme de la patrie; le riche que l'homme du pauvre; le pere, le maître que l'homme de sa famille & de sa maison; le Roi que l'homme de son royaume, quelle est l'ame véritablement chrétienne qui ne conviendra que

ce que les biens, les honneurs du monde apportent d'agrémens, n'approchent point de ce qu'ils commandent de ſoins & d'attentions ; que ce qu'ils ſemblent donner d'empire & d'autorité, n'eſt que ſujétion & ſervitude ?

Que ſera-ce ſi aux obligations que les biens du monde impoſent par rapport au ſalut, on ajoute les périls auxquels ils expoſent le ſalut ? Les honneurs qui rendent l'humilité plus difficile; une vie de délices & de liberté, ſi fatale à l'innocence & ſi oppoſée à la pénitence; des richeſſes qu'il eſt défendu de prodiguer à l'amour propre & de refuſer à la charité, & dont l'effet le plus ordinaire eſt de donner à l'homme le goût de la volupté en lui ôtant les ſentimens de l'humanité ; aux plaiſirs les plus purs, les plus légitimes, ne faire que leur prêter ſon cœur, prendre garde de le leur donner, poſſéder les biens du monde ſans s'y attacher. Or que ſont-ils ces biens, quand on ne les aime pas ?

Ah, ma chere Sœur, que les ames en qui les idées du monde n'ont pas effacé les idées de la religion, conſidérant le trouble, l'agitation de leurs jours tumultueux, portent envie au repos innocent, à l'aimable tranquillité qui vous attend dans ce ſanctuaire ! vous aurez vos croix, vos peines ; & en effet, que vous ſeriez à plaindre, ſi rien ne manquoit ici à votre bonheur ! Mais que ſont vos peines, comparées aux peines du monde ? Qu'eſt-ce que votre obéiſſance, comparée à la dépendance ſervile, aux baſſeſſes rampan-

tes, aux assiduités gênantes, aux complaisances honteuses d'un ambitieux qu'on voit obligé d'acheter les honneurs à prix d'opprobre, essuyer chaque jour tant de rebuts, dévorer tant d'affronts, se laisser paisiblement insulter par tant de superbes mépris, plier sous tant d'indignes caprices ? Qu'est-ce que votre pauvreté, comparée à cette indigence fiere & hautaine qui dévore le sein de tant de familles illustres, à qui la fortune arrache jusqu'à la triste consolation de se plaindre de ses rigueurs & qui ne craignent rien tant que d'être soulagées, parce que ce seroit pour elles le comble du malheur que d'être connues? Qu'est-ce que l'austérité de votre pénitence, comparée aux ennuis pénétrans, aux fureurs jalouses, aux répentirs amers, aux dissentions domestiques, aux désespoirs, aux chagrins cuisans qui consument le cœur des mondains ?

Rien de plus brillant que l'extérieur du monde ; la religion ne présente que des dehors sombres & tristes ; on juge par les apparences; on se trompe ; on ne connoît ni le monde ni la religion. Voyez Salomon dans l'éclat de sa gloire ; tranquille possesseur d'un trône illustré par les victoires & par les vertus guerrieres du pere, encore plus illustré par la sagesse & par les vertus pacifiques du fils, il goûte, il fait goûter à son peuple les douceurs de l'opulence; les plaisirs qui naissent à l'ombre de la pourpre redoublent-ils en sa faveur leurs charmes les plus puissans,

en même temps la renommée porte dans les diverses parties du monde la gloire de son nom ; de tous les climats que le soleil éclaire, on vient admirer une prospérité qui n'eut point d'exemple. Vous croyez Salomon heureux ; que lui manque-t-il pour l'être ? Suivez-le, dans le silence de ces retraites écartées, où, loin de la foule, il vient se rendre compte à lui-même de la situation de son ame ; triste, inquiet, agité, poussant de profonds soupirs, il s'écrie : J'ai appellé le bonheur, le bonheur m'a fui ; je lui ai ouvert mon cœur, il a refusé d'entrer ; j'ai bu dans la coupe des joies & des délices, je n'ai trouvé que chagrin & amertume : *gaudio dixi quid frustra deciperis.* Le monde m'a prodigué ses plaisirs frivoles ; songes fugitifs qu'emporte avec lui le sommeil qui les fit naître, & qui, en se retirant, ne laisse dans l'ame que le regret d'avoir couru follement après de vains fantômes ; *universa vanitas & afflictio spiritus.*

Eccl. c. 2. v. 2.

Ibidem. c. 1. v. 14.

D'un autre côté, voyez dans les bois de Clairvaux, ce Solitaire revêtu d'un rude cilice, épuisé par le travail, exténué par les jeûnes, consumé par les veilles, accablé sous le poids des infirmités, conservant à peine un dernier soufle de vie, prêt à s'exhaler dans les airs : non, Seigneur, vous ne m'avez point trompé, vous m'avez dit que je serois heureux, je le suis ! mon bonheur passe vos promesses : vous ne m'aviez annoncé que la paix, j'ai trouve les délices : *vera sunt quæ dixisti Domine Jesu.*

Mais je le veux ; que la rosée du ciel ne coule pas toujours avec une égale abondance dans le désert ; que le monde se vante d'avoir des heureux, & qu'il en ait : voici, ma chere Sœur, le véritable, le solide avantage de votre état ; pour qui aime Dieu, les plaisirs mêmes du monde sont une source de troubles & d'inquiétudes ; pour qui aime Dieu, les peines mêmes de la réligion sont une source de paix & de consolation. Placez dans le monde une ame fervente, elle ne redoutera point les revers, les révolutions de la fortune, ce sont-là les disgraces de l'homme mondain ; elle ne craindra que les faveurs, les prospérités du monde, ce sont-là les croix de l'homme Chrétien. Un monde aimable & qu'on ne veut pas aimer, que d'efforts pour dominer son cœur ! Il est plus aisé de s'en éloigner que de s'en préserver ; il en coûte tant au religieux pour le fuir, que n'en coûte-t-il pas au Chrétien pour le vaincre, pour en triompher ? En un mot, plus vous serez saint, moins vous plairez au monde ; plus vous serez saint, moins le monde vous plaira. Au contraire, s'il est des ames religieuses qui se repentent de leurs engagemens, qu'elles n'accusent point leur état, elles n'ont à se plaindre que de leur cœur ; elles ne commencerent à se dégoûter de leur vocation qu'après avoir cessé d'en remplir les devoirs : afin de les calmer, de les consoler, il ne faut que les convertir & les sanctifier : ne voyons-nous pas que les communautés les plus ferventes sont le séjour

de la paix la plus douce ? Ah ! pour en écarter à jamais l'esprit de plainte & de murmure, loin d'amollir, de tempérer l'austérité de la régle, tout se réduit à veiller contre les relâchemens qui pourroient l'affoiblir ; les solitudes de l'Egypte & de la Thébaïde firent des heureux aussi long-temps qu'elles eurent des Saints.

Je reviens, & je réprends en peu de mots cette seconde partie. Dans le monde, l'ame foible & fragile ne trouve que périls & écueils, qu'orages & tempêtes ; l'ame fervente & timorée, qu'obstacles & oppositions, que nécessité de toujours combattre & toujours vaincre ; au lieu que dans la religion, l'ame foible & fragile, séparée des sentiers de perdition, ne trouve que secours, appui, encouragement de piété ; l'ame fervente & timorée, que sentiers applanis qu'occasions, facilité, liberté de se livrer aux attraits de la grace. Dans le monde, peu de plaisirs purs & innocens, peu de vertus tranquilles & contentes. Dans la religion, la justice & la paix ne se quittent point, & plus on est saint, plus on est heureux : ainsi s'accomplit votre parole, Seigneur, qu'en perdant tout, on gagne tout. Par conséquent, le triomphe de Jesus-Christ, vainqueur du monde, brille d'un éclat d'autant plus vif, que le sacrifice de l'ame religieuse ne fait pas moins le bonheur de la victime qui s'y immole, que la gloire du Dieu qui le reçoit : *hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.*

I. Ep. S. Jean. c. 5. v. 4.

Fasse le ciel, ma chere Sœur, que ces

grandes vérités s'établiſſent profondément dans votre ame ! vous ne ceſſerez point d'appeller par vos ſoupirs, de mériter, par les accroiſſemens de votre ferveur, le moment de vous fixer pour toujours dans cette maiſon. Afin de marcher avec ſûreté & d'avancer rapidement dans la carriere de la perfection, vous n'avez beſoin que des exemples & des conſeils du peuple ſaint qui l'habite. Vous verrez ces dignes épouſes du Dieu crucifié, guidées par les tranſports du pur amour, ne connoître d'autre plaiſir que celui de lui parler ou de parler de lui ; de l'imiter ou de l'enſeigner ; de le chercher, de le trouver dans la priere ou de le quitter, en quelque façon, pour le former dans le cœur de la jeuneſſe confiée à leurs ſoins ; Apôtres, pour ainſi dire, & Solitaires, elles paſſent tour à tour des mouvemens d'une vie de zèle au ſilence d'une vie cachée, enſevelie en Jeſus-Chriſt ; du repos de l'oraiſon aux ſoins d'exhorter & d'inſtruire. Vous n'aſpirerez, ma chere Sœur, qu'à partager leur mérite. Vous verrez comment, loin des périls & des piéges du monde, leurs jours coulent dans le ſein de l'innocence & de la piété ; comment, loin de la viciſſitude & de l'inconſtance des choſes humaines, leurs jours coulent dans le ſein du calme & de la paix. Charmée de leur ſituation & de vos eſpérances, montrez-vous digne de la main qui vous ouvrit la route du ſanctuaire ; elle réuſſira également à vous tracer la route de la perfection : montrez-vous digne du ſaint

Monseigneur l'Archevêque de Paris, Christop. de Beaumont.

Pontife qui préside à cette solemnité. La foi, la piété, le zèle, la charité, la magnanimité, toutes les vertus des temps apostoliques réunies dans sa personne, relevent l'éclat de cette cérémonie & achevent de la marquer au sceau de la religion. La reconnoissance vous fait un devoir de prier pour lui; & vous savez que demander sa conservation, c'est souhaiter les prospérités de l'Eglise.

Puissent la tempête & l'orage n'approcher jamais de l'asyle que vous choisissez; & si le sentiment de votre bonheur personnel vous attendrit sur des calamités étrangeres, vous prierez pour le ministre de Jesus-Christ qui vient de consacrer les derniers accens de sa voix affoiblie, moins encore par le nombre des ans que par l'amertume des regrets, à célébrer le prix & les avantages d'un état que l'expérience de plus d'un demi siécle lui a rendu chaque jour plus cher & plus précieux. Demandez que la grace qui sanctifie tout, qui adoucit tout, nous conduise par les routes diverses qu'elle ouvre sous nos pas au même terme de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.





ORAISON FUNEBRE

DE S. E. MONSEIGNEUR

LE CARDINAL

DE FLEURY,

MINISTRE D'ÉTAT, &c.

Beatus homo qui invenit ſapientiam.... longitudo dierum in dexterâ ejus, & in ſiniſtrâ illius divitiæ, & gloria. Viæ ejus, viæ pulchræ, & omnes ſemitæ illius pacificæ.

Heureux l'homme qui a trouvé la ſageſſe... elle a la longueur des jours dans ſa droite, & dans ſa gauche les richeſſes & la gloire. Ses voies ſont belles, tous ſes ſentiers ſont pleins de paix. Prov. chap. 3.



C'EST ainſi que le plus ſage des Rois nous repréſente la ſageſſe, comme la ſource féconde, d'où coulent le repos de l'eſprit, la tranquillité de l'ame, la douceur & les agrémens de la vie, tous les biens dignes d'obtenir l'eſtime de la raiſon, & d'emporter les deſirs du cœur. Heureux;

s'écrie-t-il, l'homme qui a trouvé la ſageſſe! *Beatus homo qui invenit ſapientiam.* Libre, maître de lui-même, dans un calme profond, il voit ſes jours purs & ſereins, exempts de nuages & de tempêtes, ſe multiplier, ſe reproduire, pour lui faire goûter ſur la terre les prémices de l'immortalité qui l'attend dans le ciel: *longitudo dierum in dexterâ ejus.* Les tréſors de l'opulence & de la gloire préviennent ſes vœux & ne les excitent pas; il les reçoit, il ne les cherche pas. Riche ſans opulence; reſpecté ſans titres & ſans dignités; la plus ſombre obſcurité n'affoibliroit pas l'éclat de ſon nom; & au faîte de la plus ſublime élévation, il ſe montrera plus grand que ſa grandeur: *in ſiniſtrâ illius divitiæ & gloria.* Dans quelque route qu'il marche, les ſiécles les plus éloignés viendront y étudier la trace de ſes pas; ils y viendront apprendre que ce ne ſont point les événemens, mais l'eſprit & le cœur qui font le grand homme: que pour s'attirer l'attention & l'hommage des peuples, la vertu ſe ſuffit, & n'a point beſoin de la fortune: *viæ ejus, viæ pulchræ.* Ennemi du tumulte & des agitations, il n'aime de victoires, que les triomphes de la perſuaſion & de l'équité; de conquêtes, que le cœur & la confiance des nations; de récompenſes, de félicité, que le plaiſir de cimenter, de perpétuer l'empire de la paix, de réuſſir & de travailler au bonheur du monde: *omnes ſemitæ illius pacificæ.*

Chrétiens, l'avenir s'étoit-il dévoilé aux yeux de Salomon? Dans ce portrait du ſage,

qu'il vient de tracer, ne reconnoiſſez-vous pas le ſage que nous regrettons, ſes deſſeins pacifiques, ſes titres, ſes dignités, ſes honneurs, la longue durée & la conſtante proſpérité de ſes jours? *Longitudo dierum.... gloria & divitiæ.... viæ pulchræ.... ſemitæ pacificæ.*

Si je ne paroiſſois dans le temple que pour payer à la mémoire de ce ſage miniſtre un tribut de louanges, que me reſteroit-il donc à dire, après ce que j'ai dit? Son éloge, à peine commencé, ne vous sembleroit-il pas achevé? Mais un autre deſſein m'anime; je viens moins pour louer que pour inſtruire: ou plutôt, je viens joindre l'inſtruction à l'éloge, & par les louanges du ſage, vous porter à l'amour de la ſageſſe.

J'entends cette ſageſſe véritable, cette ſageſſe ſolide & réelle, qui proportionne les vues, les mouvemens, les démarches à la variété des conjonctures, à l'importance des emplois, à la différence des ſituations, à la multiplicité des obligations. J'entends cette ſageſſe qui ne connoît ni les talens déplacés, ni les projets vaſtes, ni les vertus outrées; cette ſageſſe qui imprime à toute la conduite, ce caractere d'ordre, de décence, de bienſéance, ſans lequel les talens deviennent des défauts, les vertus ne ſont ſouvent que des vices, les titres, les dignités n'honorent pas l'homme, l'homme dèshonore les dignités & les titres.

Les temples, les académies retentiſſent chaque jour des leçons propres à l'enſeigner

cette ſageſſe; qu'ils ſont rares les exemples capables de la perſuader ! La Providence nous en a fourni un modelè accompli dans la perſonne de très - haut & très - puiſſant Seigneur André-Hercule de Fleury, ancien Evêque de Fréjus, Précepteur du Roi, Cardinal de la ſainte Egliſe Romaine, Miniſtre d'Etat. Arrêtons - nous à cette idée: laiſſons le peuple vain & inconſidéré, juger d'un miniſtre par les événemens du miniſtere, décider du mérite & des talens par la fortune, & par le ſuccès. Etudions l'homme dans l'homme même. Oublions ce qu'il a fait pour le bien & pour l'avantage de l'Etat. Que dis-je ? Souvenons-nous que les grands, que les importans, que les eſſentiels ſervices qu'il rendit à l'Etat, conſiſtent dans les exemples immortels de ſa ſageſſe, de ſa prudence & de ſa modération.

Car j'appelle ſervir l'Etat, & le ſervir pour la ſuite des ſiécles, confondre, proſcrire, décrier à jamais, dans l'eſprit d'une nation, la baſſe & rampante ambition, qui marche aux honneurs par des voies dont rougit la vertu ; l'indolence ou préſomptueuſe ambition, qui ſe repoſe dans les honneurs, ſans zèle ou ſans capacité pour en ſoutenir le poids ; la coupable & funeſte ambition, qui ne ſe ſert des honnneurs que pour ſe livrer avec impunité à la licence des paſſions. Or, quel exemple plus capable que l'exemple du Cardinal de Fleury, d'exciter, de répandre dans l'Etat une noble émulation de ſervices, de talens & de vertus ?

Le

Le Cardinal de Fleury, toujours guidé, toujours conduit & animé par la ſageſſe, arrive aux honneurs par la voie du mérite & des ſervices ; il rend ſes honneurs utiles à la patrie par ſes talens & par l'uſage de ſes talens ; il ajoute un nouveau luſtre à ſes honneurs par l'éclat de ſes vertus. En un mot, la faveur, la confiance du Prince, obtenue par le mérite & les ſervices, ſoutenue par les talens, illuſtrée par les vertus. Ce caractere ſi ſingulier, peut-être ſi unique, appliquons-nous à le développer, pour votre inſtruction, pour la gloire de ce ſage Miniſtre & pour l'honneur de l'humanité.

Vous demanderai-je, Meſſieurs, une attention favorable? Je ſais que dans les ames vulgaires, l'éloge a coutume de bleſſer la jalouſe délicateſſe de l'amour propre, autant humilié par le récit des vertus qu'il n'a pas, que par la cenſure des défauts qu'il a. Je ſais que par rapport à ces hommes qui furent les dépoſitaires des graces, l'orgueil cherche à ſe dédommager, à ſe venger ſur la perſonne, des hommages ſerviles qu'il prodigua tant de fois à la fortune ; que plus il a rampé avec baſſeſſe, plus il s'éleve avec fureur ; ſans s'appercevoir qu'après s'être dèshonoré par les louanges mercenaires & intéreſſées, il ſe dèshonore encore plus honteuſement par le fiel & l'amertume de la ſatyre ; ſans s'appercevoir que ce qu'il appelle retour de raiſon & de réflexion, n'eſt que la flétriſſure d'un ſecond vice, ajoutée à l'opprobre du premier. La nobleſſe, l'élévation de vos ſen-

timens, vous défend contre l'outrage d'un ſoupçon ſi injurieux. Vous verrez avec plaiſir, le mérite & les ſervices arriver aux honneurs, les talens s'y développer, les vertus y briller ; vous verrez par-tout, le citoyen & le Chrétien, le Miniſtre & l'Evêque ſe ſignaler par des traits marqués de ſageſſe & de religion.

PREMIERE PARTIE.

Lorsqu'il plaît à la Providence de donner au monde le ſpectacle d'un homme, qui, parvenu aux plus éminentes dignités de l'Egliſe & de l'Etat, poſſede tout ce que le ſacerdoce & l'empire peuvent donner de titres & d'honneurs ; auſſitôt l'ambition, avide de ſe propoſer un modele facile à imiter ; la jalouſie, impatiente de ſe conſoler de ſon obſcurité, & intéreſſée à ſe perſuader que la fortune ne ſe refuſe à ſes vœux, que parce que la fortune a coutume de fuir le mérite ; la curioſité maligne & pénétrante ; les préjugés de l'eſprit ; les paſſions du cœur réuniſſent leurs ſoupçons, leurs conjectures, leurs réflexions critiques, leurs lumieres, leurs découvertes prétendues. Et parce que l'hiſtoire des monarchies préſente, pour un Joſeph, plus d'un Aman ; pour un David, plus d'un Abſalon ; pour un Judas Machabée, plus d'un Joab ; on veut qu'aucune fortune n'ait été innocente : ou ſi l'on ne découvre point de crime & de perfidie, on ſe fait un ſyſtême arbitraire de manéges politiques, de

protections mandiées, de cabales adroitement pouſſées : reſſources que ſe ménage la vanité, afin que ſi elle perd le plaiſir de blâmer & de cenſurer, elle échappe à la triſte néceſſité de loüer & d'applaudir. Suivez le Cardinal de Fleury ; étudiez le commencement, les progrès ſucceſſifs de ſon élévation ; vous lui appliquerez ces paroles des livres ſaints : tous les biens me ſont venus avec la ſageſſe, & je lui dois toute ma gloire : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ, & innumerabilis honeſtas per manus illius.* Sap. c. 7.

En effet, fut-il un de ces hommes qu'une heureuſe occaſion, qu'une circonſtance imprévue, que l'activité de l'ambition empreſſée & hardie à précipiter le moment de la fortune, place tout à coup à la tête de l'Empire, étonné de les voir franchir d'un ſeul pas l'immenſité de la diſtance, & paroître au bout de la carriere, avant que de l'avoir parcourue. Un autre prodige a frappé l'Europe dans l'élévation du Cardinal de Fleury. S'il marche aux premiers emplois de l'Etat, il y marche avec tant de lenteur, qu'il n'y arrive enfin que porté, qu'entraîné par le cours des événemens. Il ne cherche point les dignités, il ſe contente de les attendre ; il les attend moins qu'il n'en eſt attendu ; il va moins aux honneurs, que les honneurs ne viennent à lui : *qui venire ad dignitatem detrectaverat, ad ipſum dignitas venit.*

Prétendra-t-on qu'il fut un de ces hommes dont l'ambition profonde & diſſimulée, forme le tiſſu, noue le fil de ſes intrigues à l'ombre

& dans le ſilence ; s'enveloppe dans un cercle de projets obſcurs, de manœuvres ignorées ; fuit les yeux des concurrens, ſe dérobe à leur pénétration, & n'annonce ſes deſſeins que par l'éclat du ſuccès ? Dans l'élévation du Cardinal de Fleury, point de voiles, point de nuages, point de myſteres. On voit un emploi amener un autre emploi ; une dignité préparer à une autre dignité : on voit ſon élévation croître par dégrés, avertir la jalouſie, lui donner le temps de ſe précautionner, & lui ôter l'eſpérance de réuſſir.

Regardera-t-on ſon élévation comme un effet du hazard ? Le hazard, mot vuide, inventé par l'ignorance pour cacher ſa honte, adopté par l'impiété pour ſe défendre contre la raiſon, employé par la malignité timide & politique pour cenſurer ſans péril le choix du Prince. Le hazard n'eſt rien ; il ne peut rien : tout a ſa cauſe, ſon principe. Le principe de l'élévation du Cardinal de Fleury, fut le mérite ; un mérite connu, eſtimé, éprouvé ; un mérite qui ne s'éleve à des emplois plus diſtingués, qu'en ſe montrant ſupérieur aux places qu'il occupe.

Je dis un mérite connu, eſtimé, éprouvé. Après avoir acquis les richeſſes de la littérature ; après avoir puiſé dans leur ſource les graces du langage de Rome & d'Athènes ; après avoir percé les profondeurs reſpectables de la Religion, l'Abbé de Fleury paroît à la Cour avec cette phyſionomie heureuſe, que Dieu imprime ſur le front des hommes qu'il prépare aux hautes deſtinées. Là, ſur

ce théâtre changeant & mobile, où la ſcene varie à chaque inſtant, où, ſous les apparences du repos, régne le mouvement le plus rapide; dans cette région d'intrigues cachées, de perfidies ténébreuſes, de méchanceté profonde & réfléchie; dans cette région où l'on reſpecte ſans eſtimer, où l'on applaudit ſans approuver, où l'on ſert ſans aimer, où l'on nuit ſans haïr; où l'on s'offre par vanité, où l'on ſe promet par politique, où l'on ſe donne par intérêt, où l'on s'engage ſans ſincérité, où l'on ſe retire, où l'on abandonne ſans bienſéance & ſans pudeur: dans ce labyrinthe de détours tortueux, où la prudence marche au hazard, où la route de la proſpérité mene ſi ſouvent à la diſgrace, où les qualités néceſſaires pour s'avancer, ſont ſouvent un obſtacle qui empêche de parvenir; où vous n'évitez le mépris, que pour tomber dans la haine; où le mérite modeſte eſt oublié, parce qu'il ne s'annonce pas; où le mérite qui ſe produit eſt écarté, opprimé, parce qu'on le redoute; où les heureux n'ont point d'amis, puiſqu'il n'en reſte point aux malheureux. Là, dès le premier pas que l'Abbé de Fleury fait dans ces ſentiers embarraſſés, on croiroit qu'il les a parcourus mille fois. Le peuple qui les habite depuis l'enfance, ne les connoît pas ſi bien: c'eſt que l'expérience, c'eſt que l'étude & l'art ne ſont néceſſaires qu'aux hommes médiocres; les grands génies naiſſent tout ce qu'ils ſeront: le temps les montre, il les développe, il ne les forme pas. D'un coup

d'œil, l'Abbé de Fleury perce le mystere de toutes les cabales, il saisit le nœud de toutes les intrigues, il démêle la concurrence & l'opposition de tous les intérêts. Il apporte à la Cour les talens qu'on vient y chercher; il n'y prend aucun des vices qu'elle a coutume de donner. Heureux à joindre la souplesse & la dextérité du courtisan, avec la probité de l'honnête homme; il a le don de plaire sans empressement, de respecter sans bassesse, de louer sans adulation, de s'attacher au mérite & d'en montrer, de gagner des amis & de les conserver. Les sociétés du goût le plus fin, le plus délicat & le plus difficile le reçoivent, l'appellent & l'invitent. Les maisons des grands, les palais des Princes, le cabinet des Ministrès s'ouvrent à l'Abbé de Fleury; il y trouve l'estime, l'amitié, la confiance. Les cabales opposées se démasquent à ses yeux, sans craindre ni les imprudences de l'indiscrétion, ni les perfidies de l'intérêt; il se concilie tous les esprits; il obtient tous les suffrages.

Quels projets n'auroit pas conçus! de quels songes, de quels fantômes de crédit & de prospérités ne se seroit pas enivré un esprit vain & ambitieux! Le sage se borne à remplir son devoir; il laisse au ciel le soin de régler sa fortune. Est-il élevé à l'épiscopat, je vois cet homme savant, poli, doux, insinuant; cet homme, les délices de la Cour, je le vois s'ensevelir dans les montagnes de la Provence. Je le vois uniquement occupé à maintenir l'ordre dans son diocèse;

à remplir de l'eſprit du ſacerdoce les jeunes éleves, l'eſpérance du ſanctuaire ; à éprouver leur vocation ; à veiller ſur leurs mœurs & ſur leurs études ; à pénétrer le ſecret de leurs penchans & de leurs inclinations ; à encourager leurs talens, & à les employer ; à s'inſtruire des abus, & à les retrancher. Je le vois occupé à prévenir les périls de la foi, & à les écarter ; à connoître les beſoins de ſon peuple, & à les ſoulager ; à déraciner les ſcandales, & à les corriger ; à réunir les familles diviſées, à les ſanctifier ; à rétablir la décence, la majeſté du culte public, & à l'augmenter ; à guider la ferveur cachée à l'ombre du déſert, & à la perfectionner. Pere, paſteur, il remplit ces noms par ſa tendreſſe & par ſa vigilance. Naïf dans ſes manieres, ſimple dans ſes expreſſions ; vous diriez qu'il n'a point vû d'autre peuple, que ces montagnes furent ſon berceau ; qu'il ne ſait que ce qu'elles ont pu lui apprendre. Ses talens lui deviennent inutiles, il les oublie, il les ignore ; l'occaſion les demande, il les retrouve.

Le Duc de Savoye, après avoir vu ſa capitale prête à tomber ſous nos armes, devenir, par une révolution imprévue, le terme fatal de nos triomphes, pénetre dans nos provinces. Entraîné par le cours de nos diſgraces & de ſes proſpérités, comment l'Evêque de Fréjus ſe comportera-t-il dans une poſition ſi délicate ? Ne craignez ni les imprudences d'une fermeté trop auſtere, ni les baſſeſſes d'une rampante & timide

politique. Guidé par la ſageſſe, il portera au Duc de Savoie le tribut de vénération & de complaiſance que l'on doit à tous les trônes; fidele à ſon maître, il ne dèshonorera point le nom François, par de lâches hommages rendus à la fortune. Ses attentions reſpectueuſes lui attirent les regards & les bontés du Prince; une noble liberté lui concilie ſon eſtime : il refuſe de ſe dire ſujet, & il n'eſt point traité en ennemi; il déſarme la victoire ſans ſe ſoumettre au vainqueur; par une conduite de ménagemens, que Verſailles approuve, par un conduite de fermeté, à laquelle Turin applaudit, il ſignale ſon zèle pour ſon Roi, & ſauve ſon peuple des fureurs de la guerre.

Peuple heureux, & digne de l'être, vous avez voulu que la mémoire de ce bienfait ne périſſe point parmi vous; vous avez voulu qu'à travers l'eſpace des ſiécles elle arrive à votre derniere poſtérité, & que chaque année ramene le jour conſacré à votre reconnoiſſance. Vos vœux les plus doux auroient été remplis, le ciel vous avoit conſervé votre protecteur. Une carriere plus vaſte étoit due à tant de talens; le moment arrivoit où ce mérite, ſi modeſte, devoit ſe développer aux yeux de l'univers, & par tous les ſervices qu'un ſujet peut rendre à ſon Roi, devoit ſe montrer digne de tout ce qu'un Roi peut faire pour ſon ſujet.

Louis XIV, ce Monarque, la gloire de ſon peuple & de ſon ſiécle, la gloire de la Religion

Religion & de l'Etat; plus héros dans le déclin des années & de la prospérité, que dans le brillant de sa jeunesse & de ses victoires; ce Roi, dont la vertu éprouvée par la disgrace, força enfin la fortune à rougir de son constance, lui fit sentir sa foiblesse, lui apprit qu'il ne lui appartient, ni de donner, ni d'ôter la véritable grandeur. Louis XIV avoit vu passer, comme l'ombre, sa nombreuse postérité: seul dans ses palais immenses, il semble se survivre à lui-même: ses yeux prêts à se fermer pour toujours n'apperçoivent à la place de tant de fleurs moissonnées dans leur printems, qu'une fleur à peine éclose, foible, chancelante, presque dévorée par le souffle, qui avoit séché, qui avoit consumé tant de tiges si florissantes. C'est un nouveau Joas, unique reste du sang de David, arraché aux débris de son auguste maison ayant peine à se faire jour à travers les ruines sous lesquelles il parut enseveli. Dans cet enfant se réunissent les mouvemens de son cœur & les vues de son esprit, les tendresses d'un pere & les projets d'un Roi. O si du moins il pouvoit, par ses leçons & par ses exemples, le former dans le grand art de régner! Mais le temps coule; le tombeau s'ouvre devant le Monarque; le tombeau l'attend & le demande: il pense donc à se remplacer auprès de son successeur. Or sur qui tombera le choix de ce Prince vieilli dans l'étude & dans la connoissance des hommes; de ce Prince, dont le choix des Bossuet & des Fénelon, avoit prouvé & honoré les lumie-

res ? Il appelle l'Evêque de Fréjus : il lui remet les deſtinées de ſon ſang & de ſon Royaume.

Ici, ne devrois-je pas terminer mon diſcours ? Le ſuffrage du pere & les vertus du fils : Louis XIV & Louis XV. Avoir mérité la confiance de ce Roi qui fit la gloire de la France; avoir élevé à la France ce Roi qui en fait le bonheur : entreprendre d'ajouter à cet éloge, ne feroit-ce pas l'affoiblir ? En effet, ſi le plus noble, ſi le plus heureux effort de l'eſprit humain, eſt de former, de développer un autre eſprit, que ſera-ce d'élever un prince né pour le trône ?

Qu'eſt-ce qu'élever un Prince né pour le trône ? C'eſt en qualité de Chrétien, imprimer profondement dans l'eſprit & établir dans le cœur d'un jeune Prince, ces grandes & ſublimes maximes, que ſaint Auguſtin développe avec tant de force dans les livres de la cité de Dieu : que la grandeur des Rois conſiſte à ſe ſouvenir que, Rois pour le peuple, devant Dieu ils ne ſont que des hommes : *ſi ſe homines meminerint:* que leur grandeur conſiſte à maintenir les droits de la Religion avec autant de fermeté que les intérêts de la Couronne : *ſi ſuam poteſtatem ad Dei cultum, majeſtati ejus famulam faciant.* Que le Roi véritablement Roi, n'eſt point le Prince qui étend ſa domination, mais celui qui multiplie ſes vertus : le Prince qui commande à l'univers, mais celui qui commande à ſes paſſions : le Prince qui laiſſe ſon nom dans les faſtes du monde, mais celui dont le nom ſera

écrit dans le livre de vie : le Prince dont la fortune remplit & prévient les deſirs, mais celui qui ne veut que Dieu, qui ne cherche que Dieu, qui n'eſt Roi que pour Dieu : *ſi Deum timent, diligunt, colunt ; ſi malunt cupiditatibus quàm gentibus imperare, tales imperatores felices dicimus.*

Qu'eſt-ce qu'élever un Prince né pour le trône ? C'eſt, en qualité de citoyen vertueux, graver au plus intime de ſon ame, ces principes immuables d'ordre & d'équité, d'où tirent leur ſtabilité, leur invariabilité, les engagemens réciproques d'empire & d'obéiſſance, d'autorité & de fidélité, de Prince & de ſujet : ces principes immuables d'ordre & d'équité, qui décident que les peuples ſont aux Rois, que les Rois ſont pour le peuple; que le Prince n'eſt pas moins né pour obéir à la raiſon, que pour commander aux hommes ; qu'un maître ſans modération & ſans équité ne violeroit pas moins les droits de la ſociété, qu'un peuple ſans ſoumiſſion & ſans fidelité.

Qu'eſt-ce qu'élever un Prince né pour le trône ? C'eſt, en ſujet fidéle, lui tracer les routes de la véritable gloire ; lui dire ce qu'on ne lui redira jamais ; que la pourpre, que le diadême empruntent leur plus beau luſtre de l'éclat des vertus ; que le mérite ſeul attire l'applaudiſſement ; que la dignité n'arrache que l'adulation, plus flétriſſante pour le Prince qui l'aime, que pour le courtiſan qui la prodigue.

Qu'eſt-ce qu'élever un Prince né pour le

trône ? C'eſt lui former un mérite composé de toutes les ſortes de mérites. Un Roi a toutes les eſpèces de devoirs à remplir ; il a beſoin de tous les genres de talens & de vertus unis, rapprochés, confondus dans un mélange ſi parfait, que la majeſté n'ôte point la confiance ; que l'affabilité ne diminue point le reſpect ; que l'autorité ne gêne point la liberté ; que la bonté n'affoibliſſe point la vigueur du commandement ; que la juſtice ne captive point la clémence ; que la douceur n'enhardiſſe point à l'eſpérance de l'impunité ; que la valeur ne trouble point le repos du monde ; que l'amour de la paix ne laiſſe point périr les intérêts & la réputation de l'Etat ; que la vivacité ne précipite point l'exécution des projets ; que la ſageſſe ne perde point les momens rapides qui décident le ſort des empires. Que ſais-je ? Pour régner, il faut toutes les qualités de l'eſprit & du cœur. En faut-il moins pour inſtruire un Prince à régner? Je n'oſerois le dire; il eſt peut-être auſſi difficile de former un grand Roi, que de l'être.

Et s'il eſt ſi difficile d'élever un Prince né pour le trône, qu'eſt-ce qu'élever un Prince déja Roi ? Théodoſe rendoit les Arcadius, les Honorius ſouples aux leçons d'Arſéne. Une parole, un regard de Louis XIV, ce Roi, autant Roi dans ſa famille que dans ſon royaume, ſecondoit le génie des Boſſuet & des Fénelon. Un enfant, que le trône attend, n'ignore pas qu'il a un maître : un enfant, qui occupe le trône, ignore-t-il qu'il eſt Roi ? Je ne ſais quel cri du cœur & des paſſions l'a-

vertit de ſa grandeur ; il la ſent avant que de la connoître. Trop prompte élévation d'un Prince, à quels périls n'expoſez-vous pas ſa vertu ? Quel eſprit réunira aſſez de lumieres, de ſageſſe, de prudence, de circonſpection & de dextérité, pour reprendre ſon Roi, ſans lui déplaire ; pour le contredire ſans l'irriter ; pour concilier la fermeté avec la complaiſance, l'autorité avec le reſpect, le ton de Maître avec la ſoumiſſion de Sujet ?

Tandis que je trace ce portrait, chacun de vous nomme l'Evêque de Fréjus. Vous le voyez tel qu'on le vit auprès de notre jeune Monarque. Ce ne fut point cette éducation foible, timide, qui amollit tout, qui énerve l'ame ; qui livre le cœur à ſes deſirs, l'humeur à ſes ſaillies, l'imagination à ſes délires, l'eſprit à ſon inconſtance, qui uniquement attentive à plaire, n'oſe ni montrer la raiſon, ni perſuader le devoir ; & ne rougit pas d'acheter la faveur d'un auguſte éleve aux prix de ſes vertus & de ſon mérite. Vous vous ſouvenez des acclamations dont retentit l'Europe, à la vûe du Roi dans la plus tendre jeuneſſe, dans les prémices & comme l'eſſai de ſon régne. Déja modèle de piété, de douceur, de diſcrétion, de ce mérite que l'Ecriture regarde comme le mérite propre des Rois; ce fonds de ſageſſe & de prudence, mérite de l'eſprit; ce fonds de bonté & d'humanité, mérite du cœur : *Prudentiam multam nimis & latitudinem cordis.* *L. III. Reg. c. 14.*

Ce ne fut point cette éducation ſombre,

farouche, auſtere, dont les peſantes & chagrines leçons éteignent le feu de l'imagination, flétriſſent les graces de l'eſprit, irritent l'activité des paſſions. Ce fut ce talent inimitable d'ôter aux préceptes leur ſéchereſſe & leur aridité; d'occuper l'eſprit ſans le fatiguer, de le fixer ſans le contraindre, de l'inviter par l'attrait du plaiſir, de l'attirer par le goût de la nouveauté, de le remplir du deſir de ſavoir ce qu'on veut lui apprendre, d'inſinuer plutôt que d'enſeigner : de donner à ſes diſcours, de l'ame, de la vie, du ſentiment.

Ce ne fut point cette éducation de ſageſſe mondaine & profane, qui ne laiſſe rien ignorer à un Prince, excepté ce qu'il lui importe davantage de ſavoir; les maximes & les principes de ſa Religion. Dirai-je que l'Evêque de Fréjus étoit intimement pénétré, étoit intimement convaincu de la vérité, de la divinité, de la ſainteté de la foi Chrétienne? Grand Dieu, à quels tems nous avez-vous réſervés, ſi ce ſont-là des traits qui doivent entrer dans ſon éloge! Il eut mille vertus qui firent honneur à ſon ſiécle : qu'il eſt triſte que les vices & la perverſité de ſon ſiécle augmentent le prix & le mérite de ſes vertus! ſiécle malheureux, où l'ignorance & l'orgueil boivent à l'envi le poiſon de l'impiété dans la coupe de ſéduction, que leur préſentent les paſſions & la volupté! ſiécle d'aveuglement & de ténébres fatales, où l'eſprit entraîné par l'appas impérieux & trop enchanteur d'une fauſſe liberté, aime à ſe plonger dans l'aby-

me ſans fond des ſpéculations vagues & téméraires ; à s'égarer dans un labyrinte de ſophiſmes captieux, où il veut ſe perdre & ne ſe retrouver jamais ! L'Evêque de Fréjus en redouta le péril & la contagion. Il ſavoit que les intérêts, que les cupidités de la Cour conjurent contre les vertus & contre la religion du Prince. Avec quel ſoin ne s'appliqua-t-il donc pas à lui peindre l'irréligion avec ſes véritables couleurs ? à la lui montrer telle qu'elle eſt : inquiétude dans l'eſprit, indocilité dans la raiſon, attrait de libertinage dans le cœur, deſir de l'impunité dans les paſſions ; favorable au vice qu'elle rend libre de crainte ; triſte pour la probité, qu'elle laiſſe ſans eſpérance ; amas biſarre d'opinions flottantes & incertaines, que l'honnête homme ne peut adopter, ſans ſe mettre dans la néceſſité de rougir bientôt, ou de ſon cœur corrompu par ſes perſuaſions ou de ſes vertus contredites par ſon ſyſtême ! Combien de fois lui repréſenta-t-il que la religion eſt le plus ferme appui de l'autorité, le ſoutien des loix, l'ame de l'Etat ; que pour aſſurer la félicité commune, il ſuffiroit de donner aux peuples des maîtres ; de donner aux Princes des peuples formés à l'école de la Religion ?..... Que d'immortelles actions de Graces ſoient rendues à la Providence ! Nous avons un Roi qui aime la religion, comme chrétien qui aime la religion, comme Roi. Miſe dans tout ſon jour par une main ſi habile, la religion plut au jeune Monarque ; il lui ouvrit ſon ame. La religion donne les qualités du cœur ; avec

la religion entrerent la reconnoissance, la confiance, l'amitié.

L'amitié! & je parle d'un Roi! jusqu'à nos jours, le trône trop ouvert aux passions, avoit paru inaccessible au sentiment. On plaignoit la condition des Princes : environnés de gloire & d'opulence, ils pouvoient, ils devoient envier le sort de l'homme obscur, condamnés à ramper dans la poussiere. Si celui-ci goûte les douceurs de la pure & naïve amitié, n'est-il pas assez vengé des outrages de la fortune? au lieu que le plus grand Monarque, sans amis; vivra sans plaisirs. Que les Princes n'accusent plus leur rang, ni leur dignité; ils n'ont à se plaindre que de leur cœur. Il étoit réservé à Louis, d'apprendre aux Rois, Que l'amitié n'est point une vertu qui les avilisse; qu'elle n'est point un bonheur que le Ciel leur refuse. Il étoit réservé à l'Evêque de Fréjus, d'apprendre aux peuples qu'un sujet peut aspirer à gagner le cœur de son maître.

Noble & illustre récompense! elle remplissoit les vœux de l'Evêque de Fréjus; elle ne suffisoit pas à la reconnoissance du Monarque. Appellé au Conseil, honoré de la pourpre Romaine, chargé de veiller sous les ordres du Prince au bonheur de l'état; pour comble de prospérités, le Cardinal de Fleury ne doit l'estime, la confiance du Roi qu'à son mérite & à ses vertus; il ne doit son élévation qu'à l'estime & qu'à la confiance du Roi; de ce Roi profond dans ses desseins, impénétrable dans ses projets, constant dans ses résolutions; de

ce Roi dont l'eſprit juſte, ſage, ferme, actif, pénétrant, ſoutient ſans embarras le poids des affaires, préſide ſans trouble & ſans agitation, au détail immenſe d'un grand empire ; de ce Roi que nous voyons braver, dédaigner les efforts de l'Europe conjurée ; auſſi éloigné de craindre la guerre par molleſſe que de l'aimer par ambition. Ah ! que d'autres régnes aient emprunté leur gloire du génie des hommes appellés à l'adminiſtration des affaires publiques: ici ce ſont les qualités du Monarque qui font la gloire du Miniſtre. Le mérite du maître annonce le mérite du ſujet. Moins le Cardinal de Fleury fut néceſſaire, plus il lui ſera beau qu'un ſi grand Roi l'ait cru utile au bien de ſon royaume.

Retournez donc, Meſſieurs, retournez maintenant ſur les pas du Cardinal de Fleury. Je viens d'ouvrir à vos yeux les ſentiers dans leſquels il a marché. Loin d'y appercevoir les mouvemens, les manéges & les intrigues de l'ambition avide & inquiéte, vous n'y verrez que le merite éprouvé dans les emplois les plus délicats, ſignalé par le ſervices les plus importans ; modeſte, paiſible & tranquille, vous le verrez content de ce qu'il eſt, ſans empreſſement pour parvenir à ce qu'il n'eſt pas, s'élever à une fortune, ouvrage de la ſeule vertu, marquée de l'empreinte & du ſceau de la Sageſſe. *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ, & innumerabilis honeſtas per manu illius.* Inſtruits de la route que tient le Sage pour arriver aux honneurs; apprenez de l'exemple du Cardinal de Fleury, comment

le Sage rend ſes honneurs utiles à la Patrie par ſes talens, & par l'uſage de ſes talens.

SECONDE PARTIE.

Quelque difficile qu'il ſoit d'arriver aux premiers emplois avec l'eſtime & l'applaudiſſement des peuples, il eſt encore plus difficile d'y ſoutenir que d'y apporter une grande réputation. Honoré de la confiance du Roi, le Cardinal de Fleury ne tarde pas à juſtifier le choix du Prince par ſes talens; par les talens les plus utiles, les plus néceſſaires au bonheur & à la proſpérité de l'Etat.

Tels que paroiſſent dans l'ordre de la littérature, ces Génies, autant au-deſſus de l'homme d'eſprit, que l'homme d'eſprit eſt au-deſſus du peuple; ces hommes dont l'imagination vive, féconde, élevée, enfante ſans peine ces tours heureux, ces réflexions fines & déliées, ces traits hardis, ce grand, ce touchant, ce ſublime qui ravit, qui paſſionne, qui tranſporte, qui enchante; les graces de leur ſtyle, graces ſimples & naïves, graces nobles & élevées, ont toute la parure, tous les ornemens de l'art, elles n'en ont point la contrainte & la ſervitude; rien ne ſent l'effort, le travail. Tel dans l'ordre des Intelligences deſtinées à manier les reſſorts des Etats, tel parut le Cardinal de Fleury. Les projets ſe préſentent à lui diſcutés, pour ainſi dire, & concertés; les affaires débrouillées & développées, les difficultés éclaircies & ſurmontées. On l'a vû ſans étude, ſans prépa-

ration, dicter les dépêches les plus importantes, avec une abondance, une succession si rapide d'idées ; avec une précision & une justesse d'expression ; avec un enchaînement, un tissu si serré de faits & de raisonnemens, qu'il sembloit lire une dépêche approfondie, châtiée, mesurée dans le loisir de l'attention la plus réfléchie. Un événement imprévu l'interrompt-il dans le cours de son ouvrage ? Il se prête à un nouvel objet, sans quitter le premier ; son esprit s'étend selon la nécessité des conjonctures ; les idées se multiplient, sans se confondre ; ou plutôt, il abandonne les premieres idées ; il ne pense point à les fixer, parce qu'il ne craint point de les perdre : rendu à lui-même, il rentre dans la route, sans être obligé de retourner sur ses pas, sans être exposé au péril de redire ce qu'il a dit, ou d'omettre ce qu'il n'a pas dit.

Ce qui coule avec tant d'impétuosité, ne fuira-t-il point avec la même vîtesse ? Non, Messieurs ; rien ne coute au Cardinal de Fleury, rien ne lui échappe. Sa mémoire souple, prompte à recevoir les traces, fidele à les conserver, exacte à les représenter, ignore les différences du présent & du passé ; il voit encore ce qu'il a vû, il entend ce qu'il a entendu, il répond ce qu'il a répondu ; ce qui dans votre souvenir, aura péri, de vos prétentions, de vos intérêts, de vos motifs, de vos démarches, vous le retrouverez dans l'esprit du Cardinal de Fleury : ce qu'il a sçu une fois, il sera toujours en état de l'apprendre au Maître qui le lui a enseigné.

Delà cette paix, ce calme, cette tranquillité, dont l'impression riante, douce, aimable, se répandoit au-dehors. Des projets formés, arrangés par une lente & sombre méditation, laissent dans l'air, dans les matieres, la trace, & comme le contre-coup des efforts pénibles dont ils sont le fruit. L'ame épuisée retombe sur elle-même n'ayant plus assez de force, assez de mouvement, & de vie pour sortir de l'abyme de ses rêveries profondes. Vit-on dans le Cardinal de Fleury cet air de recueillement triste & farouche, de distractions inquiétes, d'attention chagrine & laborieuse, partages des hommes bornés qui sont toujours à leurs pensées, parce qu'ils ne pensent jamais avec assez de force & de netteté? A quelque instant que vous approchiez du Cardinal de Fleury, si vous ne cherchez que l'ami, que le citoyen; le ministre, l'homme d'état a disparu : tranquille, il se prêtera à l'enjouement de la conversation, aux amusemens de la Littérature, au détail des nouvelles, des événemens publics & particuliers, comme s'il avoit à prévenir l'ennui, ou à remplir les vuides d'une vie inutile & désoccupée.

De-là cette force, cette vigueur constante & inaltérable de l'esprit & de la santé. Dans ces places élevées, on succombe promptement : *omnis potentatûs brevis vita.* Situés au sommet de la montagne, ces arbres, sans cesse agités par l'orage & la tempête, bientôt déracinés, couvrent la terre de leurs débris; l'effort continuel mine, consume & tarit dans

Eclesi. c. 10.

les veines la ſource de la vie. Maître dans le grand art de ſe donner ſucceſſivement au travail & au repos, de prendre & de quitter, au gré de ſes deſirs, le ſérieux des projets & des affaires ; le Cardinal de Fleury éprouvoit la vérité de ces paroles de l'écriture : que le ſommeil de l'homme, conſommé dans la ſageſſe, eſt un ſommeil doux, paiſible, qu'il eſt un ſommeil de l'ame autant que du corps ; un ſommeil qui, avec le ſang, ranime & renouvelle l'eſprit : *quieſces, & ſuavis erit ſomnus tuus.* Prov. c. 3. Auſſi l'avons-nous vu porter, juſques dans l'âge le plus avancé, le feu de la jeuneſſe, les ſaillies de l'imagination, les fleurs du printems au-delà de l'automne : *animus gaudens ætatem floridam facit.* Prov. c. 17. Pour lui, le tems couloit, ſans laiſſer de veſtiges de ſon Paſſage ; chaque jour ſembloit lui rendre & lui rapporter ce que lui avoit enlevé le jour qui avoit précédé. Il nous avoit preſque accoutumés à douter, s'il n'étoit point excepté de la loi commune ; & après une vie ſi longue ſa mort a eu tout le ſurprenant d'un prodige : *mortuus eſt in ſenectute bonâ.* Geneſ. c. 25.

De là ce ſecret impénétrable. Trop ſouvent les hommes d'etat, les plus défians, les plus attentifs, ſe laiſſent deviner, s'ils ne ſe montrent pas ; ils indiquent leur ſecret, s'ils ne le révelent pas ; on lit leurs projets, leurs craintes, leurs eſpérances dans leurs regards, juſques dans leur ſilence ; ils ne diſent rien, & ils ne cachent rien. Envain vous chercherez ſur le viſage du Cardinal de Fleury le ſecret de l'Etat. A juger de la ſituation du

vaisseau par la manœuvre du pilote, il vogue sur une mer que ne trouble pas le souffle le plus léger; il est entraîné doucement par le cours d'un fleuve, qui roule ses eaux avec un mouvement uniforme. Ce que le Cardinal de Fleury veut dérober aux soupçons, aux conjectures de la curiosité, il l'oublie sans l'oublier : sa mémoire s'ouvre pour le recevoir; elle se renferme, pour ne le rendre que lorsqu'il le demandera. Ainsi déchargé du poids du secret, il n'éprouve ni le péril de le dire, ni l'embarras de le taire.

De-là cette étendue, cette variété infinie de connoissances. Commerce, finances, guerre, marine, justice, religion, fonctions & prérogatives des charges, droits du Prince & du peuple, il étoit obligé de veiller sur tout; il le savoit, comme il convient de le savoir dans ces premieres places, où l'esprit de détail cesse d'être esprit & raison; il le savoit par les grands principes, par les vues générales. Ce qu'il lui importoit davantage de savoir, qui le sût autant & si bien que lui? Peser les forces respectives des états, discuter les intérêts des Princes, étudier leurs prétentions, démêler leurs rivalités & leurs jalousies, percer les voiles dont ils couvrent leurs ambitieuses démarches; posséder à fond les mœurs, les penchans, le caractere, le génie des nations, jusqu'aux noms, aux talens, à la capacité des particuliers distingués dans chaque état. On diroit du Cardinal de Fleury qu'il habita toutes les par-

ties de l'Europe, qu'il fut élevé dans toutes les cours, qu'il a traité avec tous les Ministres, qu'il a entretenu tous les savans qu'il a assisté à tous les conseils. L'Ambassadeur arrivé Versailles, doute, en quelque façon, s'il a quitté Rome, Vienne, Londres, Madrid; s'il parle à un des Ministres de son Prince, ou au Ministre du Roi auprès duquel on l'envoie. Et cette science la plus nécessaire, cependant si rare dans ceux qui savent le plus, la science des hommes, ne fut-elle pas la science du Cardinal de Fleury? Un moment de conversation, conversation en apparence, vague, indifférente, il a percé les réplis les plus secrets de votre cœur: *sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri: sed homo sapiens exhauriet illud.* Egalement habile à cacher ses projets & à pénétrer vos desseins; il n'y eut peut-être point d'homme moins connu que le Cardinal de Fleury; point d'homme qui connût mieux les autres hommes. *Prov. c. 20.*

A tant de talens de l'esprit & du génie, ajoutez les talens de raison pure & éclairée, de vraie & de saine politique; ce talent sans lequel les talens ne sont rien, celui de les employer & de les rendre utiles à la patrie. Quel Ministre se montra jamais si dévoué à la félicité publique? A peine le Roi a déclaré qu'il veut gouverner lui-même son Royaume par les conseils de l'Evêque de Fréjus; l'esprit de douceur, de modération préside à la destinée de l'empire & à la fortune du citoyen. Les dettes de l'état, dettes les plus anciennes, dettes souvent rebutées, enfin oubliées, sont

acquittées avec le ſcrupule de la plus exacte religion. La confiance renait, l'argent circule. Que de projets imaginés & éxécutés pour libérer les fonds publics, ſans prendre ſur le particulier ? Nulle variation dans les monnoies ; cet article ſi délicat, l'objet de tant de remontrances, de vœux, de deſirs, qu'on avoit preſque ceſſé de ſouhaiter, parce qu'on n'oſoit l'eſpérer, dans le cours de tant d'années, dans des conjonctures ſi critiques, ne ſouffre aucune atteinte. Le commerce ſe repoſe ſur une baſe, ſur un appui immobile ; la fraude n'a plus d'eſpérances, la bonne foi n'a plus de craintes & de terreurs. L'officier, le ſoldat ne ſont plus fatigués par les lenteurs d'un payement trop différé : les différens corps de l'état, maintenus dans leurs prérogatives, renfermés dans leurs bornes & dans leurs limites, ſont unis par les liens de la concorde. Si quelqu'agitation imprévue menace de troubler l'harmonie, de déranger l'équilibre ; entre les mains du Cardinal de Fleury le tonnerre gronde, il s'annonce par des lueurs foibles & fugitives ; auſſi-tôt il ſe taît. Le Cardinal de Fleury ne cede pas, il ne plie pas ; il prend une autre route pour arriver au même terme ; il n'emploie que la perſuaſion, & il réuſſit. Le mouvement de l'autorité eſt ſi doux, ſi imperceptible, qu'on ne le ſent pas ; il eſt ſi fort, ſi puiſſant, qu'on ne réſiſte pas.

Pour peindre & caractériſer le génie & les talens d'un homme d'état, n'ai-je donc à vous préſenter que la ſombre uniformité d'une adminiſtration

miniſtration ſi paiſible ? Ah ! Meſſieurs, le Cardinal de Fleury n'enviera point à des Miniſtres, avides de réputation, l'avantage de ſe ſignaler par des projets tumultueux, par des deſſeins hardis, par de vaſtes entrepriſes; il n'ambitionnera pas de mettre ſur le théâtre du monde des ſcenes intéreſſantes, dont ils ſeront les acteurs & les auteurs ; ils ne cherchera pas à imiter ces torrens, ces incendies, qui laiſſent le ſouvenir de leur paſſage dans les débris & les ruines des empires. On l'a dit ; heureuſe la nation dont les faſtes n'amuſeront point la poſtérité par le récit de ſanglantes révolutions ! J'ajoute : véritablement grand & digne d'un amour éternel, le Miniſtre dont l'hiſtoire ne formera les politiques que dans l'art de rendre les peuples heureux ! Il faut l'avouer, l'entretien d'une longue paix n'attire point les acclamations, les applaudiſſemens populaires ; la nation jouit de ſon bonheur ſans l'appercevoir : la paix eſt la ſanté de l'état ; on ny penſe que dans la triſte néceſſité de la regretter après l'avoir perdue. Le Cardinal de Fleury ne connoît point cet amour de la fauſſe gloire, le foible, diſons mieux, la petiteſſe des grands hommes. Que lui importe que ſes talens ſoient ignorés ? Il ſouhaite que le bonheur de l'état les rende inutiles.

Loin d'être inutiles, combien n'étoient-ils pas néceſſaires ? Cette longue paix qui les obſcurcit aux yeux du vulgaire, combien les revele-t-elle aux yeux du ſage ! En effet, prenez garde : ce grand, ce puiſſant génie, que

l'équitable postérité regardera comme le premier auteur de nos victoires & de nos conquêtes ; qui sçait s'il ne lui en auroit point coûté davantage de conserver nos prospérités que de les préparer ? Dès que vous vous élevez sur les ruines d'une puissance trop redoutée, vous devenez l'objet des terreurs, vous succédez aux haines qu'elle inspiroit. L'intérêt politique sépare ce qu'il avoit uni ; il avoit armé les nations en votre faveur, afin d'empêcher votre chûte ; il les arme contre vous, afin de prévenir vos desseins. De-là, dans tous les siécles, ce flux & ce reflux de Monarchies, élevées & abaissées, maintenues & bouleversées, par les efforts des peuples réunis, d'abord pour les défendre, ensuite pour les détruire. De-là, la solution de ce problême de politique, que les empires commencent de toucher à leur ruine, dès qu'ils arrivent à une prospérité trop brillante, & que l'instant de leur gloire amene le moment de leur décadence. Or, sous Louis XIII la maison d'Autriche menaçoit l'Europe d'une servitude prochaine ; sous Louis XIV, l'ambition, féconde en impostures, afin de parvenir à la réalité d'un pouvoir funeste à l'Europe, nous en prêtoit le fantôme odieux : je vous demande maintenant où se déploie-t-elle davantage, la force, l'activité, la sublimité de l'intelligence & du génie ? à ménager des ligues, ou à les empêcher ; à rassembler les nuages & les vapeurs pour en former l'orage, ou à les dissiper ; à exciter les défiances, ou à les prévenir ; à allumer les jalousies, ou à

les éteindre ; à ſoulever l'Europe contre les héritiers de Philippe II, ou à lui faire oublier les ſuccès de Louis XIV & aimer la puiſſance de Louis XV.

Parcourez, Meſſieurs, parcourez en eſprit les annales de la monarchie ; que d'époques glorieuſes à la France ! En trouverez-vous une qui égale la pompe, la ſplendeur du ſpectacle que nous offrit le congrès de Soiſſons ? Rome en vit un pareil ; elle mit ce jour au nombre de ſes plus beaux jours : mais Rome s'attiroit, par la crainte, l'hommage forcé des nations épouvantées & tremblantes ſur le péril trop prochain, de devenir la proie de ſes violentes & tyranniques uſurpations. Les Ambaſſadeurs des puiſſances de l'Europe accourent en France ; un autre attrait les guide, l'attrait de l'eſtime & de la confiance. Plus de ces jalouſies, de ces délicateſſes de préſéance. Le Cardinal de Fleury ſemble moins aſſiſter à cette auguſte aſſemblée, comme Ambaſſadeur Plénipotentiaire de France, que préſider comme chef du Sénat de l'Europe. Plus de ces défiances ennemies de l'union & de la concorde entre les peuples. Chaque nation lui confie le ſecret de ſes vues, de ſes deſſeins, de ſes craintes, de ſes eſpérances. Le Roi l'appelle auprès de ſa perſonne : les Miniſtres étrangers le ſuivent. Quel nouveau genre de gloire pour la France ! Toujours redoutée, il ne lui manquoit que d'être aimée. Les voilà donc les Ambaſſadeurs de tant d'états, les voilà réunis à l'ombre de ce trône dont, au commencement du ſiécle, ils avoient

conjuré, ils avoient presque espéré la ruine; ils y sont réunis, non plus pour pénétrer ses vues, pour se précautionner contre ses desseins, pour répandre dans leur patrie la haine & la terreur du nom François; mais pour recevoir de plus près des conseils vrais & désintéressés; pour annoncer à l'univers que le ciel a donné à la France un Roi né pour le bonheur de tous les royaumes; que le ciel a donné à la France un Ministre digne de son Roi. Trop heureuse la terre si elle avoit toujours de semblables Rois, si elle avoit toujours de pareils Ministres! La terre sauroit-elle jouir de son bonheur? sauroit-elle le conserver? Est-il des digues que ne franchisse la licence & l'audace des passions? Parlons un langage plus vrai: la Providence se joue des projets des hommes; & pour nous apprendre qu'envain les forts de Juda veillent autour de Sion, si le Seigneur ne veille avec eux & pour eux, elle permet que la paix enfante tout-à-coup les fureurs de la guerre.

Ce Prince magnanime, que nous avons vu s'élever au trône par son mérite, l'illustrer par ses vertus, le quitter, le dédaigner, lorsque, pour continuer d'être le Roi de son peuple, il auroit fallu cesser d'en être le pere; ce Prince, uni à la France par les liens les plus sacrés; les vœux de sa patrie l'appellent, des cabales, des factions intestines, ménagées, fomentées, soutenues, enhardies... Oublions des événemens vengés par le succès de la guerre, réparés par les avantages de la paix.

Louis ordonne ; le Cardinal de Fleury met en mouvement les forces du royaume. Déjà le Rhin & le Pô coulent ſous nos loix ; deux batailles gagnées en Italie ; les barrieres de l'Allemagne renverſées ; le Prince Eugene ſpectateur oiſif de nos conquêtes ; l'Empire ouvert & ſans défiance, annoncent & préparent de nouveaux triomphes. Mais la contagion de la proſpérité ne peut rien ſur le ſage. La néceſſité lui commandera quelquefois la guerre ; ſes deſirs, dit ſaint Auguſtin, ſeront éternellement pour la paix : *pacem debet habere voluntas, bellum neceſſitas.* La modération du vainqueur ſuſpend, arrête la victoire dans ſon cours le plus rapide ; l'Europe pacifiée entre dans le calme & dans le ſilence. Avec la paix reviennent les douceurs, les avantages de la paix ; fidéle à ſa parole, le Monarque ne permet point aux malheurs de la guerre de s'étendre au-delà de la guerre. Les impôts diſparoiſſent, la France oublieroit qu'elle fut obligée de combattre, ſi la gloire & le fruit de ſes victoires ne lui en rappelloient le ſouvenir.

Que ne puis-je ici, Meſſieurs, par des expreſſions dignes de l'événement, tranſmettre aux ſiécles à venir ce que nous avons vu, ce que peut-être nous n'admirons point aſſez, parce que nous l'avons vu ? La maiſon d'Autriche alloit périr avant ſon chef ; ſes armées ſans ſoldats, ſans officiers ; ſes états ſans finances, ſans conſeils, en proie à la diſcorde, ouvroient à l'Ottoman une carriere plus aiſée que les Bajazet, les Soliman, les Sélim n'a-

voient réuſſi à ſe l'ouvrir par tant de combats & de victoires; ſous les ordres, ſous les auſpices du Roi, le Cardinal de Fleury prête ſon génie au ſalut de l'Europe chrétienne; l'un & l'autre Empire lui remettent leurs intérêts : il poſe les bornes que l'audace du peuple vainqueur n'oſera franchir; il dicte un traité que le peuple, qui fut moins heureux, accepte avec plaiſir & ſans honte : les conditions ſont réglées avec tant de ſageſſe, que l'un y trouve le prix de ſes travaux & de ſes triomphes, que l'autre trouve dans la paix des avantages propres à le conſoler de ſes diſgraces de la guerre.

Dieu juſte, ces traits de zèle magnanime & déſintéreſſés ſont gravés dans le livre où vous écrivez la deſtinée des empires! la haine, la jalouſie, les ombrages, les ſoupçons, les injuſtes défiances, mille intérêts particuliers couverts du prétexte de l'intérêt commun, rempliſſent l'Europe de trouble & de confuſion. Vous voyez cette maiſon échappée au naufrage, encouragée par quelques ſuccès, entreprendre de nous forcer à regretter notre généroſité, à nous répentir de l'avoir miſe en état d'oublier nos bienfaits. Je ne dirai pas : confondez, puniſſez. . . Mon cœur forme des vœux plus dignes d'être entendus dans le ſanctuaire. . . Seigneur, commandez aux vents & aux flots; le calme ſuccédera à la tempête! Que les puiſſances ennemies ſe ſouviennent que dans leurs malheurs la France fut leur reſſource, ou plutôt commandez qu'elles l'oublient! Le ſouve-

nir des diſgraces paſſées irrite l'orgueil, & la jalouſie ne pardonne point les ſervices, lorſqu'ils montrent tant de forces & de pouvoir.

Un Miniſtre, guidé par ces grandes vues de politique ſage & vertueuſe, n'auroit-il pas démenti tous ſes principes, s'il avoit négligé les intérêts de la religion affligée parmi nous par tant de diviſions fatales? Jours de préſomption & d'indocilité, où, par un raffinement de ſoupleſſe & de diſſimulation profonde, l'erreur vaſte & hardie dans ſes projets, timide & meſurée dans ſes démarches, condamne l'Egliſe, & ne la quitte pas; reconnoît l'autorité, & ne plie pas; dédaigne le joug de la ſubordination, & ne le ſecoue pas; reſpecte les Paſteurs, & ne les ſuit pas; dénoue imperceptiblement les liens de l'unité, & ne les rompt pas; ſans paix & ſans guerre, ſans révolte & ſans obéiſſance.

Je m'arrête. Religion ſainte, vous le ſavez; content de gémir dans le ſilence ſur les infortunes de Sion; de rappeller, par mes vœux, par mes ſoupirs, la paix, l'union, la concorde, la ſimplicité fugitives; je ne prête qu'en tremblant & avec regret ma voix à raconter vos périls & vos malheurs! Loin d'en perpétuer le ſouvenir, j'aimerois à les enſévelir dans un oubli éternel, s'il m'étoit permis de dérober à mes Auditeurs cette portion de la gloire du Cardinal de Fleury, qui fut moins ſa gloire que la vôtre.

Par quels exemples de ſolidité ne ſignala-

t-il pas la pureté, l'intégrité de la foi? Avec quelle force d'expreſſion il peint, dans l'écrit où il a tracé ſes dernieres volontés, ſa ſoumiſſion parfaite aux déciſions récentes de l'Egliſe: ſa reconnoiſſance vive & tendre de la grace que lui fit le ciel de le préſerver, dès ſes jeunes années, de tout attrait de nouveauté? De quel reſpect profond ne fut-il pas pénétré pour le chef de l'Egliſe? Combien de fois on l'entendit avouer, reconnoître que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt eſt l'Egliſe bâtie ſur Pierre; que les routes de ſéparation ne ſont que des routes d'erreur & de menſonge; que la branche ne vit qu'autant qu'elle demeure jointe à la tige; que le raiſonnement eſt l'amuſement du Philoſophe; que l'obéiſſance eſt & doit être le partage du chrétien? Honoré de la confiance du Roi, oublia-t-il la déciſion de ſaint Auguſtin, que ſi le citoyen ne doit ſouvent à la religion que ſon exemple, les Rois, les Miniſtres des Rois lui doivent leur zèle?

Route du zèle, de combien d'écueils & de précipices elle eſt ſemée! Qu'il eſt difficile de marcher toujours d'un pas égal entre les deux extrêmités d'un zèle qui agit avec trop d'impétuoſité, & d'un zèle qui ſouffre avec trop d'indulgence! On haſarde à irriter les eſprits, on perd tout à ne les pas contenir. Que ne peut-on point eſpérer du temps; que ne doit-on pas en craindre? Un zèle de vigueur & d'autorité previent les progrès de la ſéduction, & épouvante la témérité du ſéducteur; un zèle de douceur & de ménagement,

ment, gagne, touche, ramene à la raison les esprits déjà séduits.

Quel fut le zèle du Cardinal de Fleury? Nous ignorons ce que lui commanderent en mille rencontres les intérêts réunis, les intérêts inséparables de l'Eglise & de l'Etat. Ce que nous savons, c'est qu'il aima la religion, c'est qu'il aima la paix; que ce qu'il mit dans son zèle, d'empressement & d'activité, n'eut pour objet que de maintenir, que de défendre la religion; que ce qu'il mit dans son zèle de douceur & de ménagement, n'eut pour objet que de conserver, que d'entretenir la paix. Ce que nous savons, c'est que ce qu'il montra de vigueur & de fermeté ne vint souvent que de son amour pour la paix; il punissoit, afin de s'épargner, par un commencement de sévérité, la nécessité de punir plus sévérement; que ce qu'il montra de douceur & de ménagement, prit souvent sa source dans l'amour de la religion: il croyoit la servir mieux en paroissant la servir moins. Ce que nous savons, c'est que ses intentions furent pures & droites; que la trempe, que le caractere de son ame fut la paix, la douceur, la charité; par conséquent, que s'il s'étoit glissé quelqu'imperfection dans son zèle, il n'auroit eu quelques légers défauts, que parce qu'il avoit de grandes vertus, & son cœur suffiroit pour justifier sa conduite.

Ce que nous savons, c'est que sous le ministere du Cardinal de Fleury, les plaies de l'Eglise ont commencé de se fermer, le

calme de renaître, l'épiſcopat de ſe réunir; le clergé de rentrer dans l'ordre & la ſubordination, le troupeau d'écouter la voix des Paſteurs, les attraits de ſéduction de s'affoiblir, les vains prodiges de diſparoître, les univerſités ſavantes de plier ſous l'autorité, l'éducation de la jeuneſſe d'être confiée à des hommes de pure & ſaine doctrine, les communautés diſtinguées par les vertus & les talens, de donner l'exemple de la ſoumiſſion, les eſprits de fuir les aigreurs, les animoſités de la diſpute, les cœurs de reprendre l'amour de la paix & de l'unité. Ce que nous ſavons, c'eſt que quelques ſervices qu'il ait rendus à la religion, ils ne remplirent point l'étendue de ſon zèle & de ſes deſirs.

Avouez-le, Meſſieurs, tant de travaux pour établir, pour conſerver, pour augmenter la paix, la tranquillité, le bonheur de l'Egliſe & de l'Etat, auroient épuiſé les talens, auroient borné l'activité de tout autre génie. Le plus grand empire n'eſt point aſſez vaſte pour l'eſprit & pour le cœur du Cardinal de Fleury: vigilant, empreſſé pour étouffer dans leur naiſſance, pour écraſer dans leur germe les ſemences de diſcorde; il porte ſes ſoins par-tout où l'appellent les cris plaintifs de la paix troublée par de funeſtes diſſenſions, ou allarmée par des mouvemens tumultueux, préſages & prémices de la guerre! Deſtiné à être le lien des Nations, le pacificateur de l'Europe; l'autorité que ſon Roi lui donne ſur un peuple, il la conſacre au bonheur de tous les peuples. Auſſi

tous les peuples n'ont qu'un langage. Là, les temples retentiſſent des prieres pour obtenir la vie & la ſanté ; ici les académies retentiſſent d'éloges pour immortaliſer les vertus de ce ſage Miniſtre : *fama nominis ejus per ora populorum volitabat.* *Eſther. c. 9.*

Et je ne crains point de le dire ; à meſure qu'il s'avancera, à meſure qu'il s'éloignera dans l'ordre & la ſucceſſion des temps, chaque jour augmentera la gloire de ſon nom : *fama nominis ejus creſcebat quotidie.* *Ibidem.* Au moment qui nous les enleve, ces grands hommes frappent nos yeux de trop près. Il en eſt comme de ces ſtatues deſtinées à orner les édifices publics, à décorer les frontiſpices des temples & des palais ; leurs graces, leurs traits, la juſteſſe des proportions ne ſe développent, ne brillent que dans le lointain. Voulons-nous donc, en finiſſant cette ſeconde partie, porter un jugement équitable du génie, des talens, des ſuccès du Cardinal de Fleury ? Oublions que nous l'avons vu, que pour ainſi dire nous le voyons encore : effaçons de notre ſouvenir ce qui périra englouti dans l'abyme du temps ; oſons être la poſtérité déſintéreſſée, ſans préjugés & ſans paſſions. Après avoir mis la diſtance de quelques ſiécles entre nous & le Cardinal de Fleury, placés à ce point de vue ; conſidérons, ſous ſon miniſtere, la France, au-dedans paiſible, tranquille, ſoumiſe, ignorant les révolutions & les calamités domeſtiques : au dehors plus connue par ſes bienfaits, qu'elle ne le fut autrefois par ſes victoires, tenant en main-

la balance de la justice, présidant aux mouvemens de l'Europe : notre Roi, Roi d'un peuple, pere & modérateur de tous les peuples, assoupit leurs querelles, concilie leurs intérêts ; ici il bannit les partialités d'une république alliée ; là il remet aux légitimes Souverains l'isle de Corse, soumise par la force de ses armes, pacifiée par la sagesse de ses conseils ; Vienne & Constantinople, l'Orient & l'Occident ne veulent que lui pour arbitres de leurs différens, pour garans de leurs traités. Un grand Roi est placé par la main de la paix, sur un trône, récompense & dédommagement de celui qu'il a sacrifié au desir de la paix ; la Lorraine est ajoutée à notre Empire ; le sang d'Anjou, enfin assis sur le trône de Naples & de Sicile, console les Nemours & les Lautrec, venge Louis XII & François I des injustices de la fortune ; les Princes de l'empire à qui, de leurs droits, il ne restoit que le frivole avantage de colorer leur servitude par un suffrage commandé, & de nommer un Maître qu'ils n'osoient refuser, sont remis dans la liberté de choisir à leur gré le chef de l'empire, le nom de Louis XV, plus puissant que les bataillons de Louis XIV, donne à Charles-Quint un successeur qui n'est point de son sang.

Voyons ces grands coups d'état, ces chefs-d'œuvre de génie & de politique ; voyons-les du même œil dont la postérité les verra ! Ah ! si le Cardinal de Fleury eut quelques défauts, & il en avoit, il étoit homme ; si par une destinée commune à nos plus grands

Ministres & à nos plus grands Rois, on compta parmi ses jours quelques jours moins heureux ; ces légeres taches, consumées imperceptiblement par le temps, ou couvertes par l'amas de tant de succès & de prospérités, échapperont aux regards les plus pénétrans. Le nom du Cardinal de Fleury paroîtra auprès des grands noms, des d'Amboise, des Richelieu, des Mazarin, & il n'en sera point effacé ; ce sage Ministre vivra à jamais dans nos fastes, d'autant plus respecté, qu'à l'exemple des honneurs obtenus par le mérite & par les services, des honneurs soutenus par les talens, il ajouta l'exemple des honneurs illustrés par la vertu, troisieme & dernier caractere du sage supérieur à la fortune.

TROISIEME PARTIE.

Qu'elle disparoisse, qu'elle soit enfin humiliée & confondue, l'injuste persuasion que la vertu soutient mal les honneurs & les dignités, ou qu'elle ne s'y soutient pas elle-même. Vous avez vu les génies, les talens, les services du Cardinal de Fleury ; étudiez ses vertus. Ses mœurs, ses manieres changerent avec sa fortune ? La faveur, ordinairement si fiere, si méprisante, ne perdit-elle pas avec lui ses hauteurs, son faste & son empire ?

Je ne sais par quelle fatalité il arrive que l'orgueil se glisse plus aisément dans l'ame des hommes qui deviennent, que dans l'ame des hommes qui naissent les maîtres, les arbitres de la destinée publique. Est-ce qu'après avoir

été obligés de ramper afin de s'élever, ils aiment à ſe payer des hommages qu'ils rendent, par les hommages qu'ils reçoivent, & à vendre la faveur auſſi cher qu'elle leur a coûté ? Eſt-ce que leur élévation leur préſente un ſpectacle plus flatteur ? Les hommes qui ſuccedent aux titres & aux emplois de leurs ancêtres, ne voient dans leur grandeur que le bonheur de leur naiſſance ; les hommes qui l'ont acquiſe y liſent le ſuccès, le triomphe de leur mérite & de leurs talens. Eſt-ce que les yeux des hommes, nés dans la ſplendeur, ſont moins expoſés à ſe laiſſer éblouir par un éclat ſous lequel ont tombé leurs premiers regards ; que l'habitude d'être grands les familiariſe avec la grandeur ; qu'il n'eſt donné qu'à la nouveauté de remuer, de paſſionner le cœur : & que pour réfléchir ſur ſon état, il faut être déplacé ? Quoi qu'il en ſoit, ces illuſions de l'amour propre & de la vanité ne répandirent point leur poiſon dans l'ame du Cardinal de Fleury ; il n'avoit acheté la fortune par aucune baſſeſſe, il la ſoutint ſans orgueil & ſans fierté.

Doux, modeſte, prévenant, qu'eut-il de commun avec ces Miniſtres impérieux du faſte & de la hauteur Aſiatique, ſéparés de la foule par des remparts, que l'aſſiduité, la perſévérance ne pénetrent qu'après mille efforts redoublés ; dont les cabinets, ainſi que le trône d'Aſſuérus, environné de barrieres qu'on ne franchit qu'avec danger, ſont un ſanctuaire, d'où la divinité qui les habite ex-

clut le peuple profane, n'admet qu'un petit nombre d'adorateurs, souvent exposés à ne remporter pour fruit de leurs empressemens, que la triste distinction d'avoir lu, sur ces visages sombres & hautains, l'ennui que causoit leur présence infortune ? Pour ariver au Cardinal de Fleury, eut-on à essuyer les rebuts d'une foule dédaigneuse de subalternes, qui, placés à la porte du temple de la fortune; en ouvrent, ou en ferment l'entrée à leur gré, & qui, fiers à proportion de l'élévation du maître qu'ils servent, rendent les graces plus difficiles à demander qu'à obtenir ?

Accès faciles; audiences promises avec plaisir, accordées sans lenteur & sans délai, prolongées sans chagrin & sans ennui; liberté d'exposer ses droits, de soutenir ses prétentions, d'expliquer ses vues, ses projets, de presser, d'insister, de contredire même & de se plaindre. La timide modestie étoit aussi-tôt rassurée; s'il restoit quelque crainte, on n'appréhendoit que l'erreur; on avoit cherché le Ministre, on trouvoit le citoyen simple, aisé dans ses manieres : on demeuroit flottant, incertain; au contraste inoui du crédit sans faste, de l'élévation sans hauteur, de l'autorité sans rebut, sans dédains, sans cet air imposant d'empire & de domination, qui rend quelquefois le courtisan plus timide devant le Ministre que devant le Monarque. Personne ne pratiqua plus à la lettre que le Cardinal de Fleury la maxime de l'écriture : vous êtes au-dessus d'eux; soyez comme l'un d'en-

Eccleſ. c. 32. v. 1. tre eux : *rectorem te poſuerunt ; noli extolli ; eſto in illis quaſi unus ex ipſis.*

Quels charmes, quel agrément ne répandoient pas dans ſon commerce cet eſprit doux, ſouple, liant ; ces manieres civiles, humaines, officieuſes, ce tour de penſer, ce don de s'exprimer, ce talent de peindre, de raconter, cette connoiſſance délicate & profonde des bienſéances, à laquelle ſeule il appartient de conſerver, d'entretenir dans la ſociété, l'aſſortiment enchanteur du reſpect & de la liberté, des prévenances & des déférences mutuelles ; cette étude réfléchie du caractere, de l'humeur, des liaiſons, des intérêts, qui faiſoit qu'on n'avoit jamais à ſoutenir auprès du Cardinal de Fleury le perſonnage embarraſſant d'étranger ou d'inconnu ; il parloit à chacun ſon langage, il mettoit chacun en ſituation de ſentir, de partager l'amuſement de la converſation. Modele du courtiſan parfait, en le voyant, on auroit penſé qu'il avoit intérêt de plaire à tous ; on n'auroit point ſoupçonné qu'il étoit l'homme

Prov. c. 18. à qui tous avoient intérêt de plaire ; *vir amabilis ad ſocietatem.*

Que dirai-je de cette égalité d'humeur, ſi parfaite, ſi conſtante, ſi inaltérable ? Bien différent de ces hommes capricieux, qui ſe réſervant toutes les douceurs, tous les avantages de l'autorité, ſe vengent ſur vous des ſoins & des embarras qu'elle traîne à ſa ſuite ; hommes dont il faut étudier les momens, auprès deſquels on paye mille fois le bienfait avant que de l'avoir reçu. Le Cardinal de

Fleury ne vous fatigue, ni de ſa joie, ni de ſes peines, ni de ſes ſuccès, ni de ſes inquiétudes. Toujours il parle avec la même politeſſe, il écoute avec la même patience, il répond avec la même douceur, il décide avec la même tranquillité. *Reſponſio mollis. . . . lingua placabilis. . . . dulcis eloquio.* Le citoyen, le ſage, le philoſophe, dans le calme & la paix d'une vie ſolitaire & retirée, éprouvent ſans ceſſe les révolutions bizarres & l'empire de l'humeur; dans le tumulte, dans l'agitation du Miniſtere, la vie preſqu'entiere du Cardinal de Fleury ne fut qu'un jour ſans nuages & ſans tempêtes.

Prov. c. 15.
Ibid c. 16.

Ce ſeroit peu d'avoir évité l'écueil de la hauteur & de la dureté; il ne ſe montre pas moins libre d'intérêt & de cupidité. Nouveau Samuël, il défieroit les tribus aſſemblées de lui reprocher des richeſſes uſurpées; le royaume éleveroit la voix pour applaudir à ſa vertu: *Et dixerunt, neque oppreſſiſti, neque tuliſti de manu alicujus quippiam.* Diſpenſateur des graces, diſtributeur des emplois, il donne ſans recevoir, il diſpoſe ſans retenir; les richeſſes de l'Etat coulent entre ſes mains ſans s'y arrêter. Après tant d'années de faveur, il ne voit rien dans ce vaſte empire qui ſoit à lui. Comme étranger dans ſa patrie, ſans demeure, ſans maiſon, ſans poſſeſſion, ſans héritage; il néglige de profiter des bienfaits; il ne penſe point à ſe précautionner contre les révolutions de la fortune. Si un Miniſtre de tant de vertus & de talens avoit pu mériter une diſgrace; ſi un Roi de tant de ſageſſe

I. Reg. c. 12.

& de lumieres, avoit été capable d'un caprice, un inſtant laiſſoit le Cardinal de Fleury illuſtré par plus de titres; mais par ſes titres & par ſes honneurs, moins riche que lorſqu'il parut à la Cour.

Ce déſintéreſſement, Meſſieurs, vous paroît le chef-d'œuvre de l'ame grande, noble, magnanime : vous n'en voyez que l'écorce & la ſurface; en voici l'intérieur & le principe. Ce n'eſt point ſeulement équité qui reſpecte les richeſſes publiques : alors ce ſeroit moins une vertu pratiquée, qu'un vice évité; ce ne ſeroit une vertu digne de nos éloges, que parce qu'elle eſt rare; & ce qu'elle feroit d'honneur à l'homme tourneroit à la honte de l'humanité. C'eſt noble & généreux mépris de l'opulence. Comment jetteroit-il des regards avides ſur les richeſſes publiques? Il ſe dépouille de ſes propres richeſſes. Il renonce à ce qui lui appartient; comment ſeroit-il tenté de s'approprier de ce qui ne lui appartient pas? C'eſt attachement aux bienſéances les plus auſteres de ſon état. Il étoit Evêque, dévoué à un miniſtere de modeſtie & de ſimplicité; il étoit honoré de la confiance du Roi, appellé à un miniſtere de domination & d'autorité. Inſtruit, éclairé par la religion, il conçoit que cet extérieur de pompe & de ſplendeur, qui ſeroit peut-être ſageſſe & raiſon dans un Miniſtre borné au maniment des affaires politiques, n'eſt point commandé à un Miniſtre partagé entre le trône & l'autel. Perſuadé que la modeſtie n'avilit point l'autorité, & qu'elle honore l'Epiſcopat;

il donne dans ſon train, dans ſes équipages, dans ſes meubles, dans ſes appartemens & dans ſa table, des exemples de ſimplicité, dignes d'être imités par les Prélats les plus fervens. Or quand on eſt ſans deſirs d'amour propre & de vanité, quel attrait auroient les richeſſes ? Le Cardinal de Fleury dédaigne trop de les employer, pour être expoſé à les ſouhaiter.

Je me trompe; il fut des momens, des ſituations où il ſouhaita d'être riche. Facile à s'attendrir ſur le ſort des malheureux, il ſent toutes les miſeres dont il entend le récit; ſon cœur s'ouvre à la douleur, ſa main s'ouvre pour les bienfaits. Dans les terres de ſes bénéfices, il ne reçoit que pour donner; ce n'eſt point un maître qui recueille, c'eſt un pere qui répand. Dans l'étendue du Royaume, que de familles arrachées à l'indigence & au déſeſpoir ? Que de négocians ſoutenus ſur le penchant de l'abîme ? Que de communautés rétablies, ou préſervées de leur chûte? Que de villes, que de provinces conſerveront des monumens éternels de ſes pieuſes libéralités ? Alors donc, alors les richeſſes acquéroient du prix à ſes yeux. La fortune la plus médiocre ſuffit à ſes deſirs; l'opulence la plus immenſe ne ſuffiroit pas à ſa charité; toujours trop pour lui-même, jamais aſſez pour les pauvres. Quand ſes fonds ſont épuiſés, un intérêt plus noble, plus reſpectable que le déſintéreſſement, s'empare de ſon ame; il apporte aux pieds du trône les ſoupirs, les pleurs du peuple. Quel ſpectacle, le Miniſtre

ſi empreſſé à demander, le Roi ſi facile, ſi prompt à accorder; la charité forme les vœux, la charité les exauce; elle fait parler le cœur du ſujet, & elle parle au cœur du maître. Qu'admirerons-nous davantage dans le Cardinal de Fleury? Son dedain où ſon empreſſément pour les richeſſes? Son indifférence pour l'opulence perſonnelle, ou ſon activité pour ſoulager les miſeres étrangeres? Un déſintéreſſément ſi fécond en bienfaits! eſt-il, dans les qualités du cœur, un mérite au-deſſus de ce mérite? Oui, Meſſieurs, c'eſt le mérite des bienfaits renfermés dans les bornes de la raiſon & de l'équité.

Je m'explique. Quand on ſe trouve placé à la ſource de l'opulence publique, point de tentation plus délicate, plus propre à ſéduire la vertu même, que la gloire d'acquérir parmi les grands, la réputation de généroſité, de libéralité. Éloge impoſteur! ce que l'adulation appelle bonté, ſenſibilité du cœur; la vérité le nomme amour propre, foible & rampant, que fatiguent les aſſiduités, qu'intimident les plaintes & les reproches, que contriſte & ennuie le ſérieux des viſages mécontens. Ces hommes tant applaudis, & ſi peu dignes de l'être, les miſeres publiques ne le touchent point, parce qu'elles ne ſont pas ſous leurs yeux; ils dédaignent de travailler à un bonheur qu'ils ne partagent pas; d'en être les auteurs, s'ils n'en ſont les ſpectateurs; ils ne donnent donc pas pour faire des heureux, ils donnent pour racheter leur repos troublé par les ſollicitations importunes

de ceux qui se disent malheureux. Que leur importent les soupirs obscurs, les pleurs ignorés des peuples ? Autour d'eux retentissent les acclamations de la Cour, dont les hommages politiques servent de spectacle à leur vanité, & payent une fausse générosité par une fausse reconnoissance : mais préférer la satisfaction vertueuse de mériter des louanges, au plaisir flatteur de les obtenir ; se livrer aux murmures, aux chagrins du courtisan, afin de ne pas appésantir le fardeau sur un peuple si peu éclairé, qu'il ne sent que le mal qu'on lui fait, sans tenir compte du mal qu'on lui épargne : à ces traits, je reconnois l'ame supérieure à tous les foibles de l'amour propre & de la vanité ; je reconnois le Cardinal de Fleury.

Serons-nous donc surpris qu'il n'ait point éprouvé l'inconstance & les variétés de la fortune ? Dans tous les Empires, combien de Ministres plus fameux par leurs disgraces, que par leur élévation ? Combien, sans perdre de leurs emplois, perdirent le cœur & la confiance du maître ? Toujours utile & toujours agréable, le Cardinal de Fleury n'a cessé ni de plaire, ni de servir. Dans une carriere si longue, si périlleuse, il n'a point trouvé d'obstacles. L'Ange du Seigneur, selon l'expression de l'Ecriture, marchoit devant lui, pour ôter de sa route jusqu'au moindre grain de sable, qui auroit pu, non-seulement occasionner sa chûte, mais rendre sa démarche moins ferme & moins assurée. *Ne forte offendas ad lapidem.* Je ne dirai point que le Ciel Ps. 90.

ſembloit devoir au prodige d'une faveur ſans vices & ſans paſſions, le prodige d'une faveur ſans revers & ſans révolutions. Je dirai que le véritable prodige eſt ſa vertu conſervée dans la ſéduction d'une ſi grande fortune. Je dirai que le comble du prodige eſt que la faveur ait reſpecté ſa religion, autant que ſa raiſon.

En effet, Dieu fut-il ſervi avec moins de fidélité que Céſar ? Citoyen & Chrétien, le Cardinal de Fleury ne remplit-il pas toute l'étendue de ſes obligations, ſans ſacrifier un devoir à un autre devoir, ſans qu'une vertu fût un obſtacle à une autre vertu ? Jamais la piété ne ſervit de prétexte à l'indolence, pour jetter le Miniſtre, l'homme d'Etat dans le ſommeil & l'inaction. Jamais les affaires importantes, les conjonctures délicates; jamais les événemens imprévus, la fuite ſi prompte des momens déciſifs, n'interrompirent ſa religieuſe coutume d'aſſiſter chaque jour à l'auguſte ſacrifice, de porter au Seigneur le tribut de louanges & d'invocation, commandé par les engagemens & la loi du Sacerdoce. La place qu'il occupe dans le royaume n'efface point le ſouvenir de la place qu'il occupe dans le ſanctuaire; le ſoin de la félicité publique n'affoiblit point le ſoin de la ſanctification perſonnelle.

Que le temps ne me permet-il de ſuivre la trace de ſes pas ! Vous le verriez, là Miniſtre intelligent & laborieux, percer, pénétrer les projets diſſimulés, les engagemens trompeurs, les avances inſidieuſes de la po-

litique la plus adroite à se masquer : ici, Chrétien timide, descendre au plus intime de sa conscience, en étudier les mouvemens, en sonder les profondeurs, se juger, s'accuser, se purifier dans le tribunal de la pénitence. Vous le verriez avec les Puissances étrangeres, déployer ce que la sagacité de l'esprit a de plus fin & de plus délié; ce que le raisonnement a de plus fort & de plus imposant; ensuite à l'autel, soutenir la dignité, la majesté de la religion, par les bienséances du recueillement le plus intime, dans le sanctuaire, par d'utiles & trop nécessaires exemples, confondre le libertinage de la cour, accoutumée à ne respecter d'autre temple que celui de la fortune, à ne croire d'autre maître, que celui que l'on voit, à ne révérer d'autre autel que le trône, à n'invoquer, à n'adorer d'autre Dieu que celui qui distribue les titres profanes & l'opulence mondaine. Vous le verriez dans les audiences publiques, dans la société domestique; plaire, ravir, enchanter par les graces de la conversation; & tantôt, dans la récitation de l'office divin, s'arrêter, se reposer, pour pénétrer à loisir le sens sublime des Pseaumes sacrés, pour se remplir de leur esprit; tantôt nourrir, ranimer sa piété par la lecture de l'évangile, de l'imitation de Jesus-Christ; de ces livres qui ne sont que lumiere & sentiment, qui ne parlent qu'à la raison & au cœur, qui n'apprennent qu'à connoître Dieu & à se connoître soi-même, qu'à voir ses défauts & qu'à s'en humilier. Là, vous le

verriez ſage de cette ſageſſe circonſpecte & meſurée qui attend les momens, qui les prépare, qui les amene, qui donne tout à la prudence, & n'abandonne rien au hazard: ici, ſage de cette ſageſſe évangélique, hardie à dédaigner les attentions de l'amour propre dans l'âge les plus avancé; épuiſé, accablé ſous le poids de tant de projets, de travaux, d'occupations pénibles; exact obſervateur des loix de l'Egliſe, ſe refuſer les plus légers adouciſſemens. Il ne veut point ſolliciter de diſpenſe, il ne veut point en recevoir. Il oublie ſon âge, ſes occupations, ſa ſanté; il ſe ſouvient ſeulement qu'il importe peu au Chrétien de vivre ou de mourir; qu'il ne lui importe que de vivre de la vie des juſtes, que de mourir de la mort des juſtes.

Mourir de la mort des juſtes! que de graces ſont renfermées dans cette grace! tout nous perſuade, ô mon Dieu, que vous avez daigné l'accorder à ce ſage Miniſtre. Il entend retentir au fond de ſon cœur, ces paroles de l'écriture: j'approche, dit le Seigneur, je viens, j'apporte avec moi mes récompenſes & mes vengeances. Que le juſte ſe hâte de ſe rendre plus juſte: *qui juſtus eſt, juſtificetur adhuc.* Fidele à ſuivre cette leçon, il ſe ménage une ſolitude. Là, le miniſtre, l'homme d'Etat n'obtient que des inſtans; les heures, les jours ſont pour le Chrétien; il repaſſe ſes années dans l'amertume d'une ame concentrée & humiliée; il ſe rend compte de ſes actions, de ſes vues, de ſes deſirs; il travaille à ſe connoître, comme Dieu le connoît; à ſe

Apoc. c. 22.

juger;

juger, comme Dieu le jugera; il cherche, il aime la vérité qui le reprend, qui le confond; il renouvelle, il épure sa vertu: le glaive ne paroît pas encore, déjà la victime est prête; il voit s'élever l'autel où elle sera immolée; il le voit d'un œil tranquille: Philosophe pour le monde; Chrétien pour l'éternité, il dédaigne ce qui va finir, il n'a d'attention que pour ce qui va commencer; il puise avec ferveur & humilité dans les sources de la grace; il se lave, il se purifie dans le sang de l'agneau.

S'il tient encore à la terre quelques liens; ces liens sont consacrés par le devoir & par la religion. Son maître, son Roi, vient lui donner les dernieres marques de son estime. Respectons par notre silence une situation, dont l'éloquence la plus vive, la plus animée, la plus heureuse dans ses peintures, ne rendroit qu'imparfaitement le grand & le touchant. Ce Ministre à qui fut confiée son enfance; sujet le plus respectueux & le plus tendrement dévoué, prêt à descendre dans le tombeau; ce Prince, objet de tant de soins & de tant d'amour, baigné de ses pleurs! France, juges de ta perte & de ton bonheur! connois le prix de ce que le ciel t'enleve, & de ce que le ciel te conserve! Ces larmes sont la gloire du Monarque & l'éloge du Ministre! Quel Roi plus digne de notre amour, qu'un Roi qui montre tant de sentimens? Quel Ministre plus digne de notre éternelle vénération, qu'un Ministre qui a sçu les mériter?

A la vue de ce jeune Prince, les délices du peuple & l'espérance du trône, avec quel empressement il saisit l'occasion de rendre ses derniers momens utiles à la religion & au royaume ! » Prince, lui dit-il, vous voyez » un triste spectacle ; apprennez à connoître » l'inévitable & commune destinée des hom- » mes ! Ainsi périt la fortune des sujets ; » ainsi périra la fortune des plus puissans » Monarques ! Ne vous laissez point surpren- » dre par le vain éclat de ce qui finit au » tombeau ; ne vous attachez qu'à celui-là » seul qui est immortel. »

Après avoir rempli ce qu'il doit au zèle & à la reconnoissance, son cœur dégagé des soins d'ici-bas, n'a plus de mouvement que pour l'éternité. On le voit souple aux volontés du Ciel ; espérer sans présomption ; craindre sans foiblesse ; se préparer sans trouble ; se soumettre sans effort, sans contrainte ; souffrir sans plaintes, sans murmure ; invoquer, prier le Seigneur de multiplier les douleurs & d'augmenter la charité, de punir dans le temps & de sauver dans l'éternité. On le voit tranquille jusqu'au dernier soupir, achever son sacrifice, s'endormir doucement du sommeil de paix.

Il n'est donc plus, ce Ministre si puissant, si respecté ! Il est encore : il n'est plus parmi nous ; il est dans les profondeurs de l'éternité ! La terre a reçu la terre ; l'esprit étoit venu de Dieu, il est retourné à Dieu. *Revertatur pulvis ad terram suam, undè erat, spiritus redeat ad Deum qui fecit illum.*

Eccli. c. 12.

Nous avons ſuivi le Cardinal de Fleury dans les divers événemens, dont fut compoſé le tiſſu de ſa vie ſur la terre, continuons de marcher ſur ſes pas. Oſons-le ſuivre, lorſqu'il entre dans les profondeurs de l'éternité. Le voilà ſeul avec Dieu ſeul ! quelle révolution ſoudaine d'idées & de ſentimens ! Exemple rare des proſpérités humaines, qu'il ait poſſédé une faveur ſans viciſſitudes, ſans déclin ; que ſa mémoire ſoit honorée par les regrets de ſon maître ; que les héritiers de ſon nom, élevés aux premieres dignités de l'Etat, jouiſſent des bontés & de l'eſtime du Monarque, plus précieuſes que ſes bienfaits. Ah ! que lui importe ce qu'il fut & ce qui ſe paſſe ſur la terre ! L'immenſe étendue de l'éternité qui s'ouvre à ſes yeux ; l'attente terrible des jugemens de Dieu ; la deſtinée, le ſort immuable d'une vie nouvelle, qui commence pour ne finir jamais ; concevez, ſi vous le pouvez, l'impreſſion profonde de craintes pénétrantes, d'agitations tumultueuſes & rapides, que de pareils objets font dans ſon ame épouvantée & conſternée ! La religion avoit appris au Cardinal de Fleury que les fortunes, les diſgraces du temps ne ſont que des ſonges frivoles ; qu'il n'y a de vrai bonheur, de véritable malheur que dans l'éternité ; la religion le lui avoit appris, il le croyoit ; le voile eſt déchiré ; il le voit, il le ſent, il l'éprouve.

Bientôt, Meſſieurs, nous le verrons, nous l'éprouverons comme lui. Quelques jours, quelques années peut-être, termineront

notre course ici-bas. Le ciel nous eût-il compté, nous eût-il préparé des siécles, ignorons-nous que la vie la plus longue n'est qu'un instant. Mesurée sur l'éternité, la durée du cedre du Liban ne sera pas moins courte que la durée du fragile arbrisseau qui croît à son ombre. Je ne vois pour l'homme que naître & mourir ; l'espace qui sépare ces deux termes, est si peu de chose, qu'il n'est rien. Esprit, talens, opulence, crédit, autorité, réputation ; ces dons, ces trésors de la nature ou de la fortune, souvenons-nous qu'ils sont renfermés dans un vase d'argile : il tombe, il se brise, il n'en reste que des ruines & des débris. Accoutumons-nous à penser, comme nous penserons dans l'éternité ; à juger, comme nous jugerons dans l'éternité. Nous laisserons l'homme profane s'égarer dans des espérances & des félicités trompeuses ; loin d'envier ses prospérités, nous déplorerons son illusion funeste. Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame ? *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur ?*

S. Matt. c. 16.

Heureux donc, & mille fois heureux, ce Ministre véritablement sage, d'avoir conçu que Dieu est le premier maître ; la religion la premiere loi ; le bonheur de l'éternité, l'unique fortune qui mérite d'intéresser le cœur. Il ne nous appartient pas, Seigneur, de pénétrer dans l'abîme de vos jugemens ! Nous croyons, avec saint Grégoire, que quelques vertus que l'homme puisse avoir,

il ne ſera ſauvé que par le bienfait de vos grandes & très-grandes miſéricordes. *Quia ſi quem remotâ pietate, judicaveris, non juſtificabitur in conſpectu tuo omnis vivens.* Nous les implorons pour lui, ces miſéricordes infinies. Placez dans le ſéjour de la paix, cet homme pacifique ! Accordez à cet homme doux & modeſte un héritage dans la terre des vivans ! Que votre cœur s'ouvre à la compaſſion pour cet homme de charité bienfaiſante, dont le cœur ne ſe ferma point aux ſoupirs, aux larmes du pauvre ! Jugez dans l'abondance de vos miſéricordes, cet homme qui a jugé votre peuple avec bonté & humanité ! Rendez-vous propice aux vœux d'un grand Roi & d'un grand Royaume, de l'Egliſe & de l'Etat, de la religion & de la patrie ! Récompenſez des ſervices qu'ils ne peuvent plus connoître que par leurs deſirs & par leurs prieres ! Souvenez-vous de ſes regrets, de ſes gémiſſemens, de ſa foi, de ſa charité, de ſon humble confiance dans les derniers momens ! Vous avez promis que des péchés ſincérement pleurés, feront des péchés oubliés ! s'il lui reſte quelque trace de ſes fragilités, écoutez la voix du ſang de Jeſus-Chriſt, qui va couler ſur cet autel ; les portes de la ſainte Sion reſpecteront l'empire de cette voix puiſſante ; il entrera dans le repos de vos élus ; il bénira, il louera votre nom adorable, dans les ſiécles des ſiécles. Ainſi ſoit-il.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, l'*Oraiſon funèbre de Monſeigneur le Cardinal* DE FLEURY ; *par le R. P. de Neuville, de la Compagnie de Jeſus.* Je n'y ai rien remarqué que de très-conforme à la ſainteté & à la majeſté de la Chaire. Tout m'a paru répondre & à la grandeur du ſujet, & à la réputation de l'Orateur Chrétien. *En Sorbonne le 23 Mai 1743.*

COTTEREL, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.



ORAISON FUNEBRE

DE CHARLES-LOUIS-AUGUSTE

FOUCQUET DE BELLE-ISLE,

DUC DE GISORS,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE, &c.

Melius eſt ire ad domum luctûs quàm ad domum convivii; in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, & vivens cogitat quid futurum ſit.

Il eſt plus utile d'aller dans une maiſon de deuil & de larmes, que dans une maiſon de feſtin & d'opulence; car la premiere nous avertit de la fin qui attend tous les hommes; & celui qui vit, penſe à ce qui arrivera. Liv. de l'Eccléſiaſte, c. 7.



MONSEIGNEUR,

Monſeigneur l'Archevêque de Paris officiant.

VOUS venez, Meſſieurs, d'entendre dans quelle vue l'Egliſe ouvre ſon ſanctuaire & la chaire évangélique aux derniers

honneurs & à l'éloge des hommes illuſtres qui mériterent la reconnoiſſance de la patrie. Elle ne vous invite à cet appareil de triſte magnificence & de pompe lugubre; elle ne permet que les voûtes du temple retentiſſent du récit de leurs exploits, que pour nous montrer de plus près & d'une maniere plus ſenſible, l'abîme où viennent périr & s'engloutir les proſpérités, qui ne rendent l'homme heureux que pendant les jours qu'il eſt étranger ſur la terre, & durant le temps de ſa vie fugitive, qui paſſe comme l'ombre : *In vita ſua numero dierum perigrinationis ſuæ, & tempore quod velut umbra præterit.*

Eccleſ. ℣. 7.

Guidés par l'eſprit qui anime l'Egliſe, jettons un coup d'œil ſur le monument qu'elle offre à nos regards. Duc de Giſors, Pair & Maréchal de France, Prince du ſaint Empire, Miniſtre & Sécrétaire d'Etat ayant le département de la guerre, Chevalier des Ordres du Roi & de la Toiſon d'Or, Gouverneur général des Evêchés de Metz & de Verdun, Gouverneur particulier des ville & citadelle de Metz, Lieutenant général des Duchés de Lorraine & de Bar, Commandant en chef dans les Trois Evêchés, pays de la Sarre, frontieres de Champagne & ſur les côtes maritimes de l'Océan, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, très-haut & très-puiſſant Seigneur, Monſeigneur Charles-Louis-Auguſte Foucquet de Belle-Iſle, eut tout ce qu'un ſujet peut avoir d'illuſtration & d'élévation dans le monde.

Que fut toute ſa grandeur? Vous le voyez. Que

Que furent ses titres & ses dignités ? Une représentation aussi vuide & passagere que ce mausolée, ouvrage de plusieurs jours, spectacle d'un moment : que sont & sa gloire & sa réputation ? Un bruit qui, avec la voix de l'Orateur, ira se perdre dans les airs & se plonger tôt ou tard dans la nuit de l'oubli.

Mais ce n'étoit point seulement à sa mort, ainsi que les autres grands de la terre, c'étoit autant & plus encore pendant sa vie, que le Maréchal de Belle-Isle devoit donner l'exemple le plus instructif du néant & de la vanité des félicités mondaines. Oui, Messieurs, voulez-vous connoître tout le frivole, toute l'imposture & la perfidie de ce qu'on appelle fortune ? Etudiez cet homme aussi singulier & aussi unique par la diversité des événemens qui composerent le tissu de ses jours, que par l'assemblage des talens qui caractériserent son génie. Rappellez-vous ce que la fortune lui a coûté, & ce qu'elle lui a donné : considérez-le dans la route & au terme : vous avouerez qu'entre tous les hommes qui marcherent dans la même carriere, aucun ne fut plus digne de parvenir & ne rencontra des obstacles plus puissans & plus difficiles à surmonter ; aucun ne fut plus digne de jouir, & n'éprouva des chagrins plus amers & plus difficiles à soutenir. De-là vous tirerez cette conclusion naturelle ; que c'est folie & délire que de tant s'inquiéter, que de tant s'agiter pour saisir un fantôme de gloire & de bonheur, qui se vend si cher aux espérances de l'ambition, & qui les trompe si cruellement.

Daignez, Seigneur, donner à ma parole l'efficace de la perſuaſion évangélique : loin de me flatter que le deſir d'honorer une cendre qui m'eſt ſi chere, rallume quelque étincelle de ſon premier feu dans mon eſprit uſé par le travail & conſumé par les ans, je crains qu'occupé de ma juſte douleur, je ne rempliſſe point en ce jour les fonctions du ſacré miniſtere avec aſſez de zèle & de force. Que votre grace, ô mon Dieu, ſe faſſe entendre au cœur de mes Auditeurs, pour leur apprendre par la fragile & dure deſtinée des félicités humaines, à ne point oublier la fin qui les attend, & à s'occuper de ce qui doit leur arriver : *Melius eſt ire ad domum luctûs quàm ad domum convivii, &c.*

PREMIERE PARTIE.

Premiere & importante leçon ! Ce que le monde donne, ce que le monde peut donner, n'approche point de ce que le monde exige de ceux qui aſpirent à ſes faveurs & à ſes bienfaits. La raiſon nous le dit ; nous ne l'écoutons pas : l'expérience nous le prouve ; nous ne nous y rendons pas : la religion nous l'enſeigne ; nous n'en profitons pas. Ah ! l'illuſion durera toujours, ſi ce jour ne la détruit point. Voici les triſtes reſtes, l'ombre d'un des hommes dont l'élévation a jetté le plus d'éclat, & peut-être enfanté le plus de jalouſies. Ne prévenons point la ſcene tragique de cette apparente félicité, troublée par des événemens ſi funeſtes : conten-

tons-nous de la mettre dans la balance, & de la peſer avec ce qu'elle lui coûta : appellerons-nous bonheur une fortune achetée au prix de tant de travaux, de chagrins & de ſervitude ? En effet, que fut ſa vie entiere, qu'un combat éternel entre le mérite & les obſtacles ? Obſtacles d'autant plus puiſſans & plus redoutables qu'ils l'avoient dévancé, qu'ils ſe préſenterent à lui dès le premier pas pour l'écarter, pour lui fermer la route, & l'empêcher d'entrer.

Le Maréchal de Belle-Iſle, il eſt vrai, avoit reçu en naiſſant ces dons du ciel, par leſquels la Providence ſemble déſigner, & annoncer les hommes qu'elle deſtine à jouer les rôles les plus intéreſſans ſur le théâtre du monde. Cette taille haute, libre, aiſée, dégagée, que Samuël faiſoit admirer dans le premier Roi d'Iſraël. Dans l'air & les manieres, ce caractere & cette empreinte de dignité, d'autorité, de fermeté qu'on peut nommer les dehors, l'extérieur du mérite, & le préſage de l'élévation. Dans la converſation, la force, l'énergie d'expreſſion toujours ſûre d'occuper & de fixer, parce qu'elle peignoit toujours en grand. Un génie compoſé de ces deux eſpèces de génies, par leſquels Mathathias différencioit ſes deux fils, Simon & Judas Machabées, après lui la gloire de Sion. Génie de la guerre, heureux mêlange de ſage impétuoſité & de lenteur active ; de feu & de vivacité dans les préparatifs ; de phlegme & de ſang froid dans l'action ; également propre à bruſquer les

événemens, & à chicaner le terrein; à étonner par l'audace, & à déconcerter par la prudence; à prévoir & à prévenir autant que l'homme le plus timide, & à hazarder, à risquer autant que l'homme le plus téméraire: courage de jeune soldat jusques dans ses dernieres années, pour dédaigner le péril: prudence de vieux Général dès sa jeunesse, pour n'abandonner rien à la fortune, de ce que les précautions pouvoient lui ôter: *Judas fortis... à juventute suâ, sit vobis princeps militiæ.* Génie des affaires; habile & supérieur dans l'art de prévoir les circonstances & d'en profiter, de préparer les momens & de les saisir, de faire oublier les anciennes prétentions, en présentant de nouveaux intérêts, de réunir les Puissances & de les diviser, de suspendre le jeu des ressorts politiques & de l'accélérer: *Simon... vir consilii est; ipsum audite.* Avec ce fond de génie, une imagination vive & ardente; quoique souple & flexible; avide du vaste dans les projets, sans dédaigner le détail des mesures & des précautions. Le même instant qui le trouvera occupé d'une négociation, d'une bataille qui va décider de sa gloire & de la fortune de l'Etat, le verra attentif, sans se distraire, à régler la subsistance d'un escadron, le logement d'un bataillon. Rien d'assez grand pour éblouir ses regards, rien d'assez petit pour leur échapper.

Lib. I. Mat. c. 2. v. 66.

Ibidem. v. 65.

Doué de tant de qualités utiles à la patrie, vous croyez qu'il ne manque au Comte de Belle-Isle que de se montrer à la fortune,

qu'elle l'attend pour l'employer & le récompenſer. Vous oubliez donc que le ſang qui coule dans ſes veines, eſt le ſang du Surintendant, de cet homme ſi célébre par ſon élévation & par ſa chûte. Le malheur du Surintendant auroit pu applanir les routes de la fortune au Comte de Belle-Iſle, dans les Républiques, où les factions, tantôt opprimées, tantôt relevées au gré du génie populaire, repportent au faîte des honneurs, celui qu'elles avoient précipité dans la pouſſiere; il l'auroit pu dans ces Monarchies mixtes, où le peuple maître du trône qu'il reſpecte, mais qu'il domine, donne au Roi ſes Miniſtres, & les lui ôte, les lui arrache, & l'oblige de les reprendre. Les vraies Monarchies ont d'autres mœurs, d'autres coutumes. Un pere ſuſpect & noirci à la Cour, imprime ſur ſa poſtérité une tache que les ſervices aidés du bienfait du temps n'effacent que lentement. Je vous le demande donc, Meſſieurs, lorſque la foudre qui avoit frappé le Surintendant, fumoit encore autour du Comte de Belle-Iſle; je vous le demande; pour couvrir d'honneur, de titres, de dignités, un nom marqué au ſceau d'une diſgrace ſi récente, pour le placer en quelque ſorte à la tête du royaume, à la tête même de l'Europe, dans cette fameuſe diéte, qui le vit préſider à un Sénat compoſé de tant de Souverains; en un mot, pour parvenir de Pignerol à Francfort, combien de préjugés, de réſiſtances, d'oppoſitions à vaincre: vous en êtes épouvantés; le Comte de Belle-Iſle ne le fut point; il voit

que plus les obſtacles ſe montrent nombreux & puiſſans ; plus le triomphe aura de gloire & d'éclat.

Deſir de la gloire, reſte précieux de notre grandeur primitive ; échappé au naufrage des dons du Dieu Créateur, c'eſt à toi ſeul qu'il appartient d'allumer dans les ames nobles & ſublimes le feu qui forme les héros défenſeurs de la patrie dans ſes périls, & ſa reſſource dans ſes diſgraces ! qu'elle diſparoiſſe donc, qu'elle fuie loin de nous la philoſophie de molleſſe & de volupté, aujourd'hui trop féconde en maîtres & en diſciples, ſcandaleuſement appliquée à amortir & à éteindre un feu ſi pur dans le ſein de la France ! elle ſe vante de ramener l'homme aux penchans & aux loix de ſa premiere origine ; elle ne le ramene qu'aux foibles introduits dans l'homme par le péché, à l'amour du plaiſir & de l'intérêt perſonnel. Bientôt par ſes leçons perfides, l'état deſtitué de l'eſprit de vie qui l'anime, ne ſeroit qu'un amas confus d'être bas & rampans, iſolés & diviſés, ſans idées, ſans goût de famille & de ſociété, d'utilité commune & de proſpérité publique, il ne tarderoit pas à dégénérer en une maſſe informe que dévoreroit promptement le poiſon des viles paſſions ; & devenu une autre Babylone, il en éprouveroit le ſort décrit dans le Prophête ; il tomberoit d'une chûte d'opprobre & d'ignominie, qu'accompagneroient le mépris & les inſultes des Nations, autrefois jalouſes de ſon état. Chrétien ; je demande, ô mon Dieu, que ma patrie ne vous offre

que des vertus dignes de vous : citoyen : je ſouhaite que le deſir de la gloire ſoit l'unique foible que vous ayez à lui reprocher : quand il ne fait pas les grands ſaints, il fait les grands hommes, & du grand homme au grand ſaint, le paſſage eſt ſi facile ! les autres paſſions n'enfantent que vices & corruption ; il faut les quitter & les déraciner : la paſſion de la gloire inſpire le grand, l'héroïque ; il ne faut que la régler & la modérer. Quelque vive qu'elle fût dans le Comte de Belle-Iſle, il ſut la faire plier ſous les loix de la Religion & de la raiſon ; elle ne lui arracha ni baſſeſſes, ni perſidies ; & il ne voulut tenir ſon élévation que de ſes ſervices & de ſes talens.

Je ne vous fatiguerai point, Meſſieurs, par le récit de ſa vie militaire. Je ne vous le repréſenterai point en tant de ſiéges, de combats, de batailles, ferme & intrépide, actif & vigilant, ſage & éclairé, offrir au ſoldat l'exemple de combattre, & faciliter aux Généraux les moyens de vaincre. Je ne le ſuivrai point à la trace de ſon ſang ſur les bords du Rhin, de l'Eſcaut, du Danube, du Pô ; à travers les Alpes & les Pyrenées ; en Flandres, en Allemagne, en Italie, en Eſpagne ; dans tous les climats, dans toutes les ſaiſons, par-tout où l'appelle l'eſpérance d'un péril à braver, ou d'un ſervice à rendre. Je ne vous le montrerai point s'attirant les regards, l'eſtime, la confiance des Vendôme, des Villars, des Berwick, des Boufflers, charmés de ſe voir renaître dans ce jeune Guerrier, & de lire, dans les eſſais de ſes

talens militaires, que la gloire des armes françoiſes ne périra point avec eux, & qu'en travaillant à l'avancer, ils travaillent à ſe ménager un ſucceſſeur capable de les remplacer.

Je me borne à vous faire remarquer que les dégrés ſucceſſifs de ſon élévation furent exactement déterminés par ſes ſervices. Les plus grands périls eſſuyés à la canonnade de Huningue, ſes bleſſures au ſiege de Kel, à la bataille de Fridelingue, & à la premiere bataille d'Hochſtet, ſont les titres pour ſon premier régiment de dragons; ſon intrépidité & ſon activité au ſiége de Vérue, aux batailles de Calcinate & de Caſſano, à la garde des poſtes de Valégio & du cours de l'Adige; les tentatives réitérées du prince Eugene pour jetter un pont ſur l'Adda rendues inutiles; les troupes Impériales deux fois battues dans la plaine de Vérone; l'arriere-garde de notre armée malheureuſe à Turin & dérobée à la fureur de l'ennemi vainqueur, ſi l'exemple de la bravoure & de l'audace la plus héroïque pouvoit ſauver le ſoldat des ravages de l'épouvante & de l'effroi; la célébre défenſe du chemin couvert de Lille, attaqué par l'élite des troupes alliées ſous les ordres du fameux Malbourough, ſous les yeux du roi Auguſte de Pologne, & de pluſieurs ſouverains accourus à ce grand & terrible ſpectacle, & ſon ſang répandu dans cette mémorable journée, voila ſa recommandation pour le grade de Brigadier, & pour la charge de Meſtre de Camp Général des Dragons. Lorſqu'il fut

nommé Maréchal de Camp, il avoit défait l'arriere-garde de l'armée ennemie à ſon paſſage du Rhin. Son zèle pour l'auguſte maiſon de Bourbon l'avoit tranſporté de l'Alſace, où la campagne venoit de finir, ſur les bords du Ter pour le ſecours de Gironne, il l'avoit ramené aux bords du Rhin pour l'ouverture de la campagne en Allemagne, & il l'avoit expoſé à mille dangers au ſiége de Landau. Par ſes ſervices aux ſiéges de Fontarabie & de Saint Sebaſtien, & par le premier développement de ſon génie politique dans les diſpoſitions du Traité qui devoit réunir Madrid & Verſailles, il devient Lieutenant Général. La priſe de Traerbach, & ſa vigilance heureuſe à faire échouer les projets de l'armée Impériale; ſes occupations de la paix auſſi laborieuſes & utiles que les occupations de la guerre, & le bien de l'état intéreſſé à illuſtrer l'Ambaſſadeur plénipotentiaire de France auprès des princes de l'Empire, lui obtiennent le comble des honneurs militaires. Le ſuccès de ſes négociations, & l'éclat de nos armes en Allemagne, l'élevent au faîte des dignités du royaume. Les reſſources puiſſantes de ſon génie dans ſa campagne de Provence, & la juſte confiance dans la ſupériorité de ſa ſageſſe & de ſes lumieres lui ouvrent l'entrée des Conſeils, & le placent dans le Miniſtere. Aucune diſtinction à la cour, dans les armées, dans le royaume, qui n'ait été précédée & ſuivie par des actions dignes de l'attention du Maître, & de la reconnoiſſance de la Patrie. Son élévation & ſes ſer-

vices marchent d'un pas égal, rien n'eſt faveur, tout eſt récompenſe.

Amateurs de la véritable gloire, vous applaudiſſez au triomphe du mérite ſur les obſtacles. Ne vous y trompez pas; ce triomphe ne fut jamais un triomphe complet. Les obſtacles vaincus continuent de combattre; écartés, ils reparoiſſent; détruits, ils renaiſſent & ſe reproduiſent. Le génie du Comte de Belle-Iſle avoit pu effacer l'empreinte de la diſgrace, diſſiper les nuages du préjugé, & acquérir l'eſtime & la confiance publique. Il avoit pu inſpirer à Louis XIV l'attendriſſement, les regrets, quelques inquiétudes ſur le paſſé, & le deſir de réparer (je répete les paroles de ce monarque, plus grand, plus roi dans la magnanime ſimplicité d'un pareil aveu, que dans les plus brillans événemens de ſon regne), le deſir de réparer dans le fils les infortunes du pere. Le genie du comte de Belle-Iſle pouvoit tout, excepté de vaincre ce que l'ignorance & la ſuperſtition appelleroient l'étoile du Surintendant.

Dévouée à inſtruire les peuples de l'inconſtance & de la viciſſitude des choſes humaines, cette maiſon ne ſortira point du plan que la Providence a tracé; elle ne parviendra point à la paix & au calme; le Seigneur leur a ordonné de fuir devant elle; & les rejettons ne ceſſeront point d'éprouver les orages ſous leſquels la tige fut condamnée à plier & à ſuccomber: *Non eſt conſilium contrà Dominum.*

Prov. c. 21, v. 30.

Notre auguſte monarque regnoit; ſa main

ne tenoit pas encore les rênes de l'empire ; il lui avoit plu de les confier à un prince de son sang, aussi respectable par le mérite personnel, que par la gloire de ses Ancêtres. Cour des princes, que ne faut-il pas pour y réussir ! Et que faut-il, grand Dieu, pour y périr ! L'on y bâtit sur un sable que la faction, la cabale, l'intrigue ne se lassent point de remuer. Quel édifice résistera donc à leurs efforts, lorsque la jalousie leur prétera le secours de ses perfidies & de ses fureurs ? Jalousies & rivalités ; le mérite les produit, le premier succès les fait éclorre, la récompense les développe & les fortifie, l'ombre d'un mécontentement les change en haine, la moindre faute semble les justifier & les consacrer par le spécieux prétexte de zèle pour l'état. Ah ! le mérite modeste & ennemi de l'ostentation échappe rarement à leurs complots ; aucun asyle ne sauvera l'homme qui, par cet air de liberté, d'indépendance, de fierté qu'a coutume d'inspirer le sentiment de ses forces & de sa supériorité ; qui, par la naïveté avec laquelle il laisse entrevoir ce qu'il pense de lui-même, & trop deviner ce qu'il pense des autres, blesse leur amour-propre & humilie leur vanité. L'homme qui dédaigne de s'abaisser au-dessous des présomptueux sans talens, & d'obtenir de leur orgueil par les prévenances politiques d'une feinte estime, la permission de les surpasser & d'être un grand homme ; il est tout, il sait tout, je le veux ; l'expérience lui apprendra qu'il n'est rien, puisqu'il ne sait pas être cour-

tisan ; qu'il ignore tout, puisqu'il ignore l'art de flatter & de ramper. Que vous dirai-je ? le choc de deux factions opposées, dont l'une prétend enlever à l'autre le comte de Belle-Isle, en le gageant ou en l'écrasant ; le mérite, les talens, les succès, les manieres, les défauts peut-être du comte de Belle-Isle, car il en avoit, il étoit homme, mettent en mouvement tout ce que le génie de la cour, ce grand maître dans la science de nuire & de perdre, enseigne de manœuvres & d'intrigues : on surprend la religion du Prince que le Souverain avoit placé entre le trône & les sujets.

Le Comte de Belle-Isle ne se dissimule point ses périls. La justice ne se montre à lui que le bandeau sur les yeux, le glaive à la main, & semble avoir oublié la balance. N'importe ; il l'envisage sans frayeur ; il entre dans le séjour de la nuit & de la captivité ; il y porte un cœur exempt de trouble & d'inquiétude : le crime seul intimide une grande ame ; la crainte n'en approche point, lorsque la vertu ne la quitte point. Au feu vif & animé de ses regards, on reconnoît le Guerrier, le Héros qui, dans les siéges & les batailles, commanda tant de fois à la victoire, l'appella & la fixa sous nos drapeaux. Ce lion, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, rempli d'une noble & mâle confiance, inspire plus de terreur qu'il n'en reçoit : *Justus. . . . quasi leo confidens absque terrore erit.* La chicane s'épuise en ruses & en détours pour l'entraîner dans le labyrinthe des procédures,

Prov. c. 2. v. 1.

pour lui arracher un mot capable de ſervir de prétexte à ſa perte, ou de juſtifier ſa détention, il ne lui oppoſe que le langage de l'exacte vérité & de la franchiſe militaire : indigné à l'aſpect du menſonge, il ne répond que par cet air de candeur & d'ingénuité modeſte, qui ſied ſi bien à l'innocence perſécutée, & qui la prouve ; enſuite il ſe taît : l'impoſture confondue par la hauteur de ce ſilence, dont elle ne peut ſoutenir la voix & les dédains, ſe trouve réduite à reſpecter, à admirer, à ſe condamner, & à rendre le Comte de Belle-Iſle aux vœux & aux cris du Public vertueux & éclairé.

Une victoire ſi éclatante ſembloit annoncer que les obſtacles n'oſeroient plus ſe montrer devant le génie puiſſant du Comte de Belle-Iſle. La plus brillante des carrieres s'ouvre à ſes talens : les obſtacles, Meſſieurs, les obſtacles y entreront avec lui, & renouvelleront plus puiſſamment leurs oppoſitions à ſa gloire & à ſa tranquillité.

Le Roi conçoit le deſſein de porter dans une autre Maiſon la dignité Impériale, fixée depuis plus de trois ſiécles dans la Maiſon d'Autriche. Quel changement ! Quel bouleverſement à introduire dans le ſyſtême politique de l'Europe, qui ne rouloit que ſur l'équilibre de force & de pouvoir entre les deux premiers trônes du monde Chrétien ! Quelle eſpérance, quel moyen de vaincre ou de faire taire l'oppoſition de tant de Potentats, à un plan qui doit néceſſairement amener dans leurs Conſeils un autre plan

de ſûretés, de précautions & d'alliances!

Avouez-le, Meſſieurs, un auſſi grand projet ne pouvoit naitre que dans l'eſprit d'un grand Roi, & il auroit épouvanté le génie des plus grands Miniſtres qui ayant manié les reſſorts de la Monarchie Françoiſe. La ſagacité du Roi, qui connoît mieux ſa Cour que le Courtiſan ne ſe connoît lui-même, avoit démêlé dans le Comte de Belle-Iſle homme de guerre, le mérite d'un homme d'état. Il le choiſit, il l'envoye. Le Maréchal de Belle-Iſle part, portant en ſes mains les nouvelles deſtinées de l'Europe; il ſe rend dans les cours des Princes de l'Empire, il raiſonne, il diſcute & il perſuade; parce que ſa maniere de traiter, franche, droite, ouverte, ne ſe jette point dans les lenteurs d'une négociation timide & enveloppée que l'on déconcerte, ou que l'on ſuſpend en oppoſant l'eſprit à l'eſprit, la ruſe à la ruſe, le myſtere au myſtere, & dans laquelle on employe plus de temps à ſe deviner qu'à ſe parler; parce que la noble ſimplicité, ſeul langage qui convienne au repréſentant d'un ſi grand Roi, réduit la négociation à l'expoſition nette & préciſe des avantages du conſentement, & des hazards du refus; parce que dépoſitaire dés intentions de notre auguſte Monarque, il déclare que ſon Maître, content de regner ſur l'Empire François, ne veut, à l'exemple du pere de la nation ſainte, que la paix de ſon peuple, la proſpérité de ſes alliés, & la tranquillité commune: *Non accipiam ex omnibus, exceptis partibus virorum qui venerunt mecum.*

Geneſ. c.14.v.24.

L'éloquence victorieuſe du Maréchal de Belle-Iſle lui avoit concilié l'attention favorable des Princes. Le Corps Germanique ſe met en mouvement : il entre dans Francfort ſuivi ou attendu de l'Europe entiere. Or dans ces aſſemblées nombreuſes, dans le concours de tant de Puiſſances, dans l'oppoſition de tant de vues & d'intérêts, l'eſpace qui reſte à parcourir entre les ſuffrages promis & les ſuffrages accordés, entre les engagemens contractés & engagemens remplis, eſt celui où ſe rencontrent les écueils les plus redoutables

Le délicateſſe des circonſtances redouble la vigilance & l'activité du Maréchal : il ſe multiplie ; il eſt préſent à tout, il voit tout, il entend tout, il répond à tout, il prévient tout : il gagne ou il intimide, il ébranle ou il raſſure, il menace ou il promet. Son génie agrandi par les tranſports du zèle, l'éleve au-deſſus de ſa condition. Ce n'eſt plus le Miniſtre, l'Ambaſſadeur, le Plénipotentiaire ; c'eſt la Majeſté Royale qui s'explique elle-même avec le ton d'un Maître qui conſent d'obtenir ce qu'il peut commander ; qui demande, mais qui demande en Roi. Ses diſcours, pour me ſervir des termes de l'Ecriture, ne ſont point des diſcours de perſuaſion & d'inſinuation ; ils ſont des diſcours d'empire & d'autorité, *Sermo illius poteſtate plenus eſt.* *Eccleſ. c. 8.*

Enfin il ſe leve ſur Francfort, ce jour dont le ſouvenir ne périra point dans la mémoire des peuples ; le jour qui donne à Charles-

Quint un ſucceſſeur qui n'eſt point de ſon ſang. Le génie politique du Maréchal avoit opéré cette étonnante révolution ; ſon génie militaire devoit la ſoutenir & la cimenter. Sanctuaire du Dieu de paix & de charité, je ne troublerai point votre auguſte ſilence par le récit d'exploits, à la honte de l'humanité, trop admirés & trop applaudis. Les ennemis, après tout, ſont des hommes. Qu'eſt-ce que l'Univers, qu'une nombreuſe famille? Qu'offre donc au vainqueur le champ de bataille après la victoire, qu'un objet de larmes? Des freres maſſacrés par des freres; le ſang de l'étranger payé par le ſang du citoyen. Les hommes ſavans dans la ſcience meurtriere de ſaccager & de dépeupler la terre, raconteront les ſiéges des villes & le ſort de batailles : les bienſéances du miniſtere évangélique ne me permettent de louer dans le Maréchal que ſon talent de mettre dans la guerre tout ce qu'elle peut recevoir d'attentions & de ménagemens d'humanité, d'en écarter tout ce que la licence militaire a coutume d'y mettre de dureté & de férocité.

L'Allemagne voit avec admiration & avec reconnoiſſance, les troupes françoiſes ſous les auſpices du Maréchal de Belle-Iſle, telles que le peuple ſaint ſous la conduite de Moïſe, offrir aux ſiécles futurs un modele accompli d'ordre & de diſcipline ; elle le voit traverſer ſes provinces avec auſſi peu de bruit & de fracas, qu'un voyageur ſage & modeſte qu'aucun caprice ne détourne de ſa route,

route, qu'appelle & invite l'étranger qu'il enrichit : *Non declinabimus neque ad dexteram neque ad sinistram ; alimenta pretio vende nobis ut vescamur.* Leur marche n'a rien de la marche d'un torrent qui dévaste les campagnes, & laisse des traces funestes de l'impétuosité de ses flots ; elle imite le cours paisible & majestueux d'un fleuve qui porte l'abondance & la fertilité dans les terres qu'il arrose & qu'il baigne de ses eaux salutaires. Les peuples accourent au-devant de notre armée, & se disputent le bienfait de son passage ; le citoyen la reçoit sans crainte dans ses murs : des bords du Rhin jusques sous les remparts de Vienne, tout est soumis ou ami. Un royaume ajouté à la Baviere assure au nouveau César la couronne Impériale, & le met en état d'en soutenir la majesté. Notre auguste Monarque, vive image du Dieu qui dispose des sceptres & des couronnes, voit la terre tremblante se taire devant lui, *siluit terra* ; & la gloire du Maréchal de Belle-Isle brille de tout l'éclat qu'il a répandu sur le trône de son Maître.

Deut. c. 2.

Lib. I. Mac. c. 1.

Attendez quelques momens ; des obstacles, des événemens imprévus produiront une nouvelle révolution. On se flatte qu'il tombera pour les siécles futurs, le voile sous lequel demeure caché le principe destructif des projets du Maréchal de Belle-Isle. Je n'ai point été admis dans les secrets des Rois ; il ne m'a point été donné de pénétrer dans le sanctuaire de leur politique, ni de percer les nuages qui couvrent ces mysteres ; mais les di-

vines écritures m'ont introduit dans les conſeils du Très-Haut ; elles m'apprennent qu'à ſon gré les Trônes s'élevent & s'abaiſſent, les Empires naiſſent & meurent ; qu'à ſes ordres volent dans les armées tantôt l'eſprit de terreur, pour glacer le courage des forts de Juda ; tantôt l'eſprit d'audace intrépide, pour faire un héros du ſoldat le plus timide, & d'un jeune berger, le vainqueur ſous les coups duquel tombe Goliath, & s'efface l'opprobre des camps d'Iſraël. Elles m'enſeignent que la prudence humaine n'eſt qu'une prudence flottante, incertaine, aveugle; réflexion d'enfant dont ſe joue la ſageſſe divine : elle marche, elle ne voit que la route ; elle n'apperçoit ni la main qui la guide, ni le terme où on la conduit : Dieu le connoît : l'événement le fera connoître aux hommes ; nous le connoiſſons, nous le voyons.

Il étoit arrivé, un de ces jours dont parle le Prophête, un jour marqué pour faire plier toute puiſſance & toute ſageſſe des hommes ſous la ſageſſe & la puiſſance du Dieu des armées : *Dies Domini exercituum.... ſuper omnes colles elevatos... humiliatur altitúdo virorum & elevabitur Dominus ſolus in die illâ.* Des ſiécles avoient coulé depuis l'inſtant où la rivalité des auguſtes Maiſons de France & d'Autriche avoit commencé d'enfanter les calamités de l'Europe & leurs propres malheurs. Elles ne ſemoient que trouble & que diviſion ; elles ne recueilloient que terreur & qu'épouvante. La France avoit tiré du fond du Nord le grand Guſtave : par les mains de ce Guer-

Iſaï. c. 2. v. 12. & 17.

rier redoutable, & de nos Généraux dignes rivaux de sa gloire, elle avoit ébranlé & presque renversé le trône de l'Empire. La branche royale de la maison d'Autriche avoit arboré ses drapeaux dans Paris, & osé disputer aux Bourbons l'héritage des Valois. La branche Impériale avoit insulté aux larmes de la France expirante, & ne l'avoit sauvée de l'affront d'une paix implorée, aux conditions les plus flétrissantes, que par le refus altier & dédaigneux qui lui laissa le tems de réparer ses pertes. Par ce flux & ce reflux de disgraces alternatives que l'Europe, innondée de larmes & de sang, voyoit se déborder de la France sur l'Empire, & de l'Empire revenir sur la France, le Seigneur préparoit ses desseins : il annonçoit qu'il ne sera point donné à l'une des Maisons rivales, de prévaloir contre l'autre ; que ces deux grands arbres, à l'ombre desquels la Seine & le Danube roulent leurs flots, *Dies Domini... super Cedros Libani*, pourront plier tour-à-tour sous la violence des ouragans déchaînés; que leurs racines fortes & profondes les soutiendront (ils ne pourroient tomber sans écraser, par leur chûte, trop de provinces & de royaumes); & que ce n'est point sur l'équilibre imaginaire de leur puissance, mais sur leur concorde, que doivent reposer, avec la félicité publique, leur prééminence & leur sûreté communes.

Isaï. c. 2.

Pour achever de les amener à la paix & à la concorde, la Providence s'applique à les désabuser de leurs projets & de leurs espéran-

rances dans un nouvel eſſai de leurs forces. Elle veut d'abord que les premiers ans du précieux rejetton de la Maiſon d'Autriche ſoient auſſi pénibles & auſſi agités que le furent les derniers ans du plus grand des Bourbons ; & que Verſailles rende à Vienne les alarmes qu'il en a reçues. La fille, l'héritiere de tant de Rois & d'Empereurs, eſt obligée de quitter la capitale de ſes états, & de chercher un aſyle dans les provinces où n'a point pénétré la terreur des armes françoiſes. La Maiſon d'Autriche va-t-elle perir ? Non : le Ciel ne ſe propoſe que de l'inſtruire ; ſa voix ſe fait entendre aux princes & aux peuples, & ſa voix ne trouve point de réſiſtance. Une Princeſſe, déja l'admiration de l'Europe par ſon courage héroïque, par ſa ſageſſe & ſa prudence, fruits du génie qui n'avoient point attendu le nombre des années & les leçons de l'expérience ; une Princeſſe que la réputation de ſa piété fervente & éclairée, également digne de la religion & du trône, que les qualités de ſon ame noble, généreuſe & bienfaiſante ; que ſon talent de gagner & de captiver les eſprits par les charmes de l'inſinuation & de la perſuaſion, rendoient ſi chere, je ne dis pas ſeulement à ſes ſujets, je dis aux peuples ligués contr'elle : une Princeſſe que la France (preſſentiment de la réunion prochaine) que la France enchantée de vaincre, s'affligeoit de la néceſſité de combattre ; une ſi grande Princeſſe n'avoit preſque beſoin que de ſes vertus & de ſes périls, pour intéreſſer tous les cœurs à ſa défenſe. Les nations

voisines & les nations éloignées viennent se ranger sous ses étendards, & le Seigneur leur prête la victoire. Bravoure, capacité, genie, tout va plier & succomber. Ce jour n'est point le jour des soldats & des généraux, il est le jour du Dieu des armées : *Dies Domini exercituum.* Nos troupes pressées, resserrées, cedent au torrent qui menace de les envelopper ; elles se retirent dans Prague.

Isaï. 6. 2. *v.* 12.

L'Europe frappée d'étonnement attend le dénouement de cette scene si peu prévue : elle ne l'attend point ; elle croit le voir, elle l'annonce. En effet, que peut le Maréchal enfermé dans une ville immense, dénuée de fortifications, de remparts, de subsistances, & habitées par autant d'ennemis du nom François, qu'elle compte de citoyens ? Il peut retarder sa perte : peut-il l'éviter ? Il entend les armées autrichiennes assurer que leur proie ne leur échappera point ; il les entend insulter la France par les clameurs dont les nations conjurées à la ruine de l'Assyrie remplissoient les airs. Puissance si fiere, cessez de vanter vos triomphes ! Cachez-vous dans l'obscurité ; l'humiliation qui les efface, nous console & nous venge ! On ne vous appellera plus la puissance qui distribue les trônes & les couronnes : *Sede tacens & intra in tenebras, quia non vocaberis ultrà domina regnorum.* Le Maréchal les entend ces dérisions ameres ; il va les changer en cris de douleur & de confusion. En une seule nuit, notre armée entiere, infanterie, cavalerie, cha-

Isaï. c. 47. *v.* 6.

riots chargés des provisions de guerre & de bouche, que son génie & ses talens avoient su introduire dans la place, armes, canons, bagages, tout sort. On diroit qu'en sortant, le Maréchal a scellé les portes de Prague. Aucun avis interrompt le sommeil des troupes ennemies; il traverse leurs quartiers avec autant d'ordre & de silence, que si tout Israël n'eût été qu'un homme. A leur reveil, instruites de son audace, elles le suivent. Il brave leurs efforts; il leur en impose par une fausse route. Tout-à-coup il traverse les défilés que la hauteur des Montagnes, que les neiges & les glaces faisoient regarder comme impénétrables: il arrive n'ayant laissé dans la ville abandonnée que la terreur de son nom, que l'admiration de sa capacité, & l'hommage de reconnoissance dû à sa fermeté pour contenir les troupes, & protéger le citoyen. Vous savez, Messieurs, vous savez la guerre, vous savez l'histoire. Dites si les guerres anciennes & modernes présentent une retraite plus savante, si elle n'auroit pas honoré Turenne & Condé?

La santé du Maréchal affoiblie par tant de fatigues, commençoit de renaître: le Roi le charge d'une négociation importante: il rentre dans l'Empire; il arrive en Baviere. A sa vue, les craintes qui environnoient le trône Impérial, se dissipent, l'espérance renaît; on forme des plans & des arrangemens: l'exécution demande le concours des Puissances intéressées au succès de la cause commune; les Princes confédérés appellent le Ma-

réchal de Belle-Iſle ? vous diriez que les obſtacles & les périls ont entendu leur voix, ou qu'ils ont été avertis & commandés par la Providence : ils préviennent le Maréchal ; ils l'attendent ſur la route. La vigilance & les précautions ne peuvent rien contre les volontés du Seigneur : *Niſi Dominus cuſtodierit civitatem, fruſtrà vigilat qui cuſtodit eam.* Cet homme, entre tous les hommes, le plus fidele à ſuivre le conſeil du Sage : « Que vos » yeux ne ſe ferment point quand vous mar» chez, & que vos regards précédent vos pas » : *Palpebræ tuæ præcedant greſſus tuos*, rencontre dans les plaines de l'Allemagne l'écueil qu'il avoit évité dans Prague ; écueil de ſa liberté, non de ſa gloire. Un peuple amateur & avide des grandes révolutions, reſpecte dans la diſgrace cet homme célébre qui mit en mouvement tant de nations, & qui ébranla tant de trônes ; il lui prodigue les diſtinctions : à peine la Majeſté royale auroit-elle reçu plus d'honneurs. L'Angleterre oublie l'ennemi, pour ne conſidérer dans le Maréchal que le génie puiſſant & créateur, pour ainſi dire, d'une nouvelle Europe ſubſtituée à l'ancienne. Non, elle n'oublie pas l'ennemi ; & en ne l'oubliant point, elle rend au Maréchal un hommage plus flatteur que l'hommage des honneurs & des diſtinctions : elle refuſe d'accomplir le traité convenu pour la rançon des priſonniers de guerre ; elle n'oſe le rendre à ſa patrie avant que le trône Impérial ſoit rempli par le Prince qu'elle deſtine à l'occuper. Quel tribut d'eſtime plus flat-

Pſ. 126.

Prov. c. 4. v. 25.

teur ; & que reste-t-il au Maréchal à souhaiter pour sa gloire, après un refus qui lui donne droit de dire aux Anglois, ce que le restaurateur de la France, du Guesclin, disoit à leur héros, le fameux Prince de Galles : *Vous ne me retenez que parce que vous me redoutez !*

Cependant le moment est venu où le Seigneur donnera à la Maison d'Autriche la leçon de paix & de concorde qu'il vient de donner à la maison de Bourbon. L'armée Impériale entre dans la Provence ; elle y voit les vestiges de Charles-Quint : elle ne se souvient pas que la victoire refusa d'accompagner ce grand Empereur, & que la France a, dans le Maréchal de Belle-Isle, un Connetable de Montmorency. Sa présence rassure nos provinces méridionales ; il rend les villes principales inaccessibles à l'ennemi ; des plans de défenses, il passe rapidement aux plans d'attaques : il s'ébranle ; la terreur le devance ; elle oblige les troupes Impériales d'abandonner les remparts de Genes, & assure la liberté de cette république, à laquelle elles préparoient la servitude. Il marche ; l'ennemi ne l'attend pas, & la victoire ne nous quitte plus.

Rebutés de ces vicissitudes de succès & de disgraces, les deux puissances conçoivent enfin que la maison de Bourbon s'épuiseroit vainement pour anéantir la maison d'Autriche, & l'aigle Romaine pour dévorer les lys de France. La paix succede à la guerre, & la paix amene l'alliance & la confédération

des

des deux maisons. Puissé le cours des ans respecter & n'affoiblir jamais leur union! Puissent-elles n'écouter jamais les conseils de l'inquiette ambition, toujours attentive à semer autour des trônes les jalousies & les défiances! L'histoire de nos jours réfute & confond d'avance les systêmes que leur présenteroit dans l'avenir la fausse politique. Elles voyent l'Angleterre, après avoir réussi, à la faveur des armes Autrichiennes, à partager l'empire de la Méditerranée, & à procurer à ses vaisseaux un passage sans crainte & sans danger dans le détroit de la Manche; la Prusse, après être parvenue, à la faveur des armes Françoises & des concessions Imperiales, à former dans le sein de l'Allemagne une puissance formidable; elles les voyent tourner contre les deux maisons réunies leurs bienfaits, entreprendre de leur donner la loi; & jusqu'à ce moment le Dieu des batailles n'a point encore entiérement confondu leurs espérances, afin d'apprendre mieux à la France & à l'Autriche que l'une n'achete les périls de l'autre que par ses propres périls; qu'elle n'affoiblit un rival que pour se préparer un maître, & que dans leurs dissentions, les malheurs de la guerre seront pour elles, les fruits de la victoire pour leurs alliés politiques & intéressés.

Le Maréchal de Belle-Isle n'avoit point d'autre regle que le bien de l'état & que la volonté du maître. Le traité d'alliance change ses vues, ses idées, ses projets. Il travaille sur le nouveau plan avec l'assiduité, la vi-

gilance, avec le zèle & le feu de ses premieres années, & on peut, à juste titre, lui appliquer la parole de l'écriture : que la vieillesse, quand elle ne s'endort point dans l'oisiveté, est une couronne de gloire plus respectable que les titres & les dignités : *corona dignitatis senectus quæ in viis justitiæ reperitur.* Comblé de tous les honneurs par lesquels un Roi juste & bienfaisant récompense les talens d'un sujet utile, ce grand homme, (car ainsi l'appelleront les siecles futurs, qui dédaignant la critique des petits défauts, le jugeront par l'ensemble du mérite & des services ; ainsi l'appelloient, dès son vivant, les Nations étrangeres, qui sont déja la postérité à l'égard des hommes illustres), ce grand homme ne pouvoit-il point se flatter de goûter dans le calme & la paix, le fruit de tant de soins & de travaux ? Le terme ne sera pas plus heureux que la route. Aucun homme ne fut plus digne de parvenir, & ne rencontra des obstacles plus puissans & plus difficiles à surmonter : aucun homme ne fut plus digne de jouir, & n'éprouva des chagrins plus amers & plus difficiles à soutenir.

I. Prov. c. 31.

SECONDE PARTIE.

Non, Messieurs, aucune fortune n'aboutit à des chagrins aussi amers, à des douleurs aussi inconsolables, & ne mérita cependant une paix plus profonde, une stabilité plus permanente que la fortune du Maréchal de Belle-Isle.

Le Maréchal de Belle-Isle eut une religion, un roi, une patrie, des concitoyens, des amis, une famille. Droits sacrés de la religion, du trône, de la patrie, de la société & de l'amitié, du sang & de la famille, quelle ame vous fut plus intimement dévouée, & à l'abri de tant de vertus, qu'elle ame devoit être plus heureuse!

Religion sainte! si le Maréchal ne vous avoit connue & respectée, je ne me préterois point à son éloge. Je craindrois d'entendre la voix du Dieu qui repose sur cet autel, s'élever, tonner, me reprocher la profanation sacrilége du ministere évangélique, avili par les louanges d'un mérite profane; je me bornerois à déplorer dans le silence les infortunes de ce grand homme, plus désolantes, plus terribles que la ruine & la décadence de sa maison. Mais dans les enseignemens & les exemples d'une famille vertueuse & instruite à l'école de la disgrace, il avoit puisé les sémences & les principes de la religion. Le desir de la gloire, qui vint absorber tous les autres desirs, (votre grace, ô mon Dieu, se sert de tout), cimenta l'ouvrage de l'éducation; car de la coupe seule de la volupté, ont coutume de s'exhaler les vapeurs enyvrantes qui font chanceler le chrétien, & qui l'égarent dans les sentiers de l'apostasie & de l'impiété: point d'autres passions, écueil ordinaire de la foi, que les passions propres à deshonorer l'homme, & à le dégrader. Pour un incrédule accusé par les hauteurs ridicules de son orgueilleuse présomp-

tion, d'avoir pris les motifs de son incrédulité dans les travers de son esprit, & les délires de sa vanité; mille impies convaincus par l'opprobre connu de leurs mœurs, d'avoir puisé leur impiété dans les vices & la corruption de leur cœur.

Ce que le jeune Comte de Belle-Isle avoit de solide & de judicieux dans les idées, ce qu'il avoit d'élevé dans les sentimens, le préserverent de ces excès: ses pas ne s'écarterent point des routes de la religion & de la vertu. A l'instant qui nous l'a enlevé, j'ai reçu la plus douce, la plus touchante des consolations. J'ai entendu une Maison, séjour des vertus religieuses, se rappeller le souvenir de tant d'années, dans lesquelles, & plusieurs fois chaque année, le Comte & la Comtesse de Belle-Isle venoient lui offrir le spectacle de la foi la plus vive, & de la piété la plus édifiante. J'ai entendu les regrets du Pasteur & du troupeau, qui se plaignoient d'avoir perdu un grand exemple de religion.

La Maison du Noviciat des Jésuites.

La paroisse de S. Sulpice.

Dans le commandement des armées, dans le ministere, la Religion lui devient plus chere, parce qu'il voit de plus près, qu'à mesure qu'on ébranle les bornes posées aux vagues & aux folles spéculations des génies inquiets, on sappe les fondemens de l'état, par le déclin de la décence, de l'honnêteté, de la probité, par l'affoiblissement de l'autorité, par le goût de l'indépendance, par le mépris des loix, par les bassesses rampantes & avides de l'intérêt. Le Maréchal ne se lasse point de déplorer ces suites funestes de l'impiété; il

la confond par la hauteur avec laquelle il lui souhaite l'anathême & la proscription. Il ne rougit ni d'être chrétien, ni de le paroître. Ciel! est-ce donc là la matiere d'une éloge? du temps de nos peres on ne l'auroit pas nommé une vertu. O honte & opprobre de leur postérité! il est presque l'héroïsme des vertus! faut-il affronter les bataillons ennemis, le fer & le feu? le soldat est encore capable de ce courage; pour l'avoir, il suffit d'être François. Dans l'occasion de braver les dédains de la fastueuse & insolente impiété, le guerrier intrépide récule épouvanté. Qu'ai-je dit intrépide! l'homme qui n'ose avouer sa religion, de quelque nom que l'appelle le vulgaire, il n'est qu'un lâche & un insensé: lâche dans sa vile complaisance pour le monde; insensé dans le délire de son audace contre Dieu.

Le Maréchal de Belle-Isle met le courage à sa véritable place; il craint Dieu: & qui le craint véritablement, n'a point d'autre crainte: grande vérité que le Maréchal n'oublia jamais! delà son attention à maintenir dans les armées qu'il commandoit, les secours de religion que la piété de nos Rois procure à la piété des soldats. Ah! s'ils arrivoient jamais, les tems où la contagion pestilente des sophismes de l'impieté, pénétroit jusques sous les tentes & les pavillons de Jacob! les tems où l'on sembleroit craindre d'affoiblir & d'intimider le courage de la milice d'Israël, par l'attention à veiller sur ses mœurs, & à lui faire entendre la voix de la religion; Géné-

raux, Commandans, Chefs des légions de Juda, je ne vous dirois pas ſeulement : penſez que nos auguſtes Monarques, en vous remettant le tonnerre & les foudres de leur redoutable vengeance, ne vous confient pas moins le ſalut que la vie de leurs ſoldats, & que chargés d'un dépôt ſi précieux, vous êtes plus cruels & plus perfides lorſque vous perdez leurs ames, que lorſque vous prodiguez leur ſang. Traitez cette morale de ſimplicité & d'imbécillité de cloître ou de déclamation de Prédicateur ; vos mépris ne m'humilient point. Je pleure d'avance pour vous, ce que vous pleurerez dans l'éternité : ce ne ſont point mes idées qui paſſeront, ce ſont les vôtres. J'ajouterois : malheur au Prince & à l'Etat que vous dépouillez de la protection du Dieu des combats & de la victoire ! malheur aux ſoldats, dont vous ne payez les ſervices que par une affreuſe récompenſe, la licence du crime, & les horreurs de l'enfer ! malheur même à votre gloire ! elle ne ſera jamais plus en ſûreté, qu'entre les mains de l'Officier, du ſoldat chrétien & vertueux. Vous vous laiſſez tromper par les foibles lueurs d'une fauſſe & miſérable politique : non, la Religion n'énerve point la bravoure militaire ; j'en atteſte les Charlemagne, les Philippe-Auguſte, les Louis XII, les Henri IV ; j'en atteſte les du Gueſclin, les Cliſſon, les Richemont, les Gaſton de Foix, les Bayard, les Montmorency, les Condé, les Turenne, & les braves-François, qui ſous leurs ordres, porterent ſi haut la réputation

de nos armes. Dédaignez, si vous le voulez, le suffrage d'un solitaire ; mais disputez, si vous l'osez, contre ces grands Maîtres ; & pour le faire avec quelque bienséance, achetez par des exploits qui effacent leur gloire, le droit de les contredire. Reprenons.

Le Maréchal de Belle-Isle respectoit, il croyoit, il aimoit la Religion. S'il est vrai (car que n'invente point la calomnie ? que n'adopte point la crédulité de la haine & de la jalousie ?) S'il est vrai que le tourbillon des affaires, que les piéges semés par l'intérêt autour des Grands, & que les prestiges de la cupidité parurent assoupir quelquefois sa piété, le reveil de la foi & de la conscience ne tardoit pas à ramener cette ame droite & vraie. Il n'imita point l'indolence des demi-Chrétiens déserteurs de l'Evangile dans leur conduite, & étrangers aux augustes mysteres de la Religion. Aucun ministre de Jesus-Christ ne sait s'ils appartiennent à l'Eglise ; & dans leur dernier moment, le zèle alarmé pour leur salut, ne peut leur offrir que le secours d'une voix qu'ils ne connoissent pas, d'un langage qu'ils n'entendent pas. Le Maréchal, averti du péril qui ménace ses jours, appelle le dépositaire de sa conscience : sa foi se ranime ; sa piété reprend son feu & sa vivacité. Vous entendîtes, Seigneur, les gémissemens de son cœur ; vous vîtes sa confiance dans vos miséricordes. Lavé dans les eaux de la pénitence, arrosé du sang de Jesus-Christ, il vous présenta une ame dont le fond fut toujours à vous & pour vous : *Tamen non negavit, sed credit*

dit. Vous l'avez promis ; or le Ciel & la terre passeront, votre parole ne passera point : il n'a point rougi de vous devant les hommes, vous ne rougirez point de lui devant les Anges.

Quand on part des enseignemens de la Religion, on ne voit dans son Roi que l'image du Dieu suprême. Aucun sujet ne saisit & ne goûta si parfaitement ce principe, que le Marechal de Belle-Isle : naturellement amateur de l'ordre, il n'agissoit, il ne vouloit en quelque façon, & il ne pensoit qu'au gré du Maître : convaincu que la plus légére altération dans la constitution de la Monarchie Françoise, troubleroit l'harmonie, & ameneroit la ruine de cet empire, que la soumission des sujets aux loix & aux desirs du Prince, a rendu vainqueur de tant de siécles & de Nations ; tout intérêt personnel & particulier disparoissoit à ses yeux devant l'intérêt du Roi ; tout intérêt public, il travailloit à le concilier avec la volonté du Roi ; toute opposition cédoit au nom du Roi.

Loin du Maréchal de Belle-Isle, le soupçon d'avoir imité ces génies fiers & altiers qui, dans le ministere, n'employeroient le nom & le pouvoir du Maître, qu'à tenir le peuple servilement assujetti à l'empire despotique & aux caprices du ministre, & ne feroient adorer le sceptre que pour se faire adorer eux-mêmes. Le Maréchal de Belle-Isle, courtisan aussi souple, aussi respectueux que ministre ferme & attentif, ne connut de bornes, ni dans son courage à défendre la majes-

té du trône, ni dans son empressement à donner l'exemple de la vénération qui lui est due. S'agit-il de représenter la personne sacrée du Roi, d'annoncer les ordres du Roi, de maintenir l'autorité du Roi, le zèle lui fournit l'énergie de l'éloquence la plus mâle, la plus vigoureuse, la plus dominante, le ton le plus tranchant de la décision militaire. Delà, suivez-le au pied du trône, vous le verrez chargé, d'ans, d'honneurs & de gloire, s'approcher avec la soumission d'un sujet qui s'offriroit pour la premiere fois aux regards du Souverain, & qui feroit le premier pas vers la fortune.

Cet hommage étoit encore plus de sentiment que de devoir, plus pour le Roi que pour le trône. Avec quels transports de joie, avec quelles délices le Maréchal nous retraçoit ce que la confiance dont il étoit honoré, l'avoit mis à portée de mieux approfondir, de la droiture & de l'équité des lumieres & de la pénétration, de la prudence & de la sagesse de notre auguste Monarque; de cette douceur, de cette affabilité, de cette bonté qui tempérent le trop vif éclat de la majesté, sans l'amortir, & obtiennent le respect sans le commander! dans ces conversations, simple & naïf épanchement du cœur, langage de l'homme, non du courtisan, ce serviteur tendre & passionné s'exprimoit avec tant de force, que ses sentimens passoient de son ame dans l'ame de ceux qui l'entendoient.

Que ne puis-je, sans rouvrir les plaies de

la France, vous parler de ce jour ; ou plutôt de cette nuit affreuse, de cette nuit d'épouvante, de deuil & de larmes, qui de Metz, se répandit sur la Capitale & sur les Provinces ! quelle fut la douleur, & la consternation du Maréchal à la vue de son Roi, arraché du sein de la victoire, prêt à descendre dans le tombeau ! Je cours rapidement sur une époque de la vie du Maréchal qui semble devoir fournir tant de traits à son éloge. De pareilles situations perdent ce qu'elles ont de frappant sous le pinceau qui entreprend de les peindre : la véritable éloquence rappelle l'évenement ; après l'avoir présenté elle laisse au cœur de l'auditeur le soin de parler & d'achever. On voyoit le Maréchal pâlir au souvenir de ce moment funeste. Que ne fut donc point pour lui la réalité ? Il ne concevoit pas où il avoit puisé les ressources de courage & d'activité nécessaires pour seconder le zèle & les vues du Monarque, qui mourant, ne trembloit que sur les périls de l'Etat.

Il les avoit prises dans son amour de la Patrie. Qu'aucun François n'ait été plus citoyen que le Maréchal de Belle-Isle, la persuasion en est si établie, qu'elle na point besoin de ma voix pour l'autoriser. Qui ne sait que dans le silence du cabinet, que malgré le tumulte & les embarras du ministere, qu'au milieu des fatigues & des dangers de la guerre, il veilloit continuellement sur toutes les parties de l'Etat ? Qui ne sait que des correspondances soigneusement entretenues, le

rendoient comme préſent dans toutes les cours des Princes étrangers, l'introduiſoient dans les conſeils de tous leurs Miniſtres ; & que tel dans l'Europe que Joſeph dans l'Egypte, aucun plan, aucun ſyſtême, aucune démarche propre à intéreſſer la France, ne ſe déroboit à ſes regards ? Qui ne ſait que ſon imagination feconde ne tariſſoit point en vues & en arrangemens pour le bien public ? Aucun projet dédaigné, quand il portoit l'apparence, & offroit l'eſpérance de l'utile. Qui ne ſait ſon empreſſement à découvrir le mérite & les talens ; ſon attention à les dévellopper par l'emploi, à les animer par l'eſpérance, à les encourager par les diſtinctions, à les faire récompenſer par la fortune & par les honneurs ? Qui ne ſait combien la vie du citoyen fut précieuſe & reſpectable à ce vrai patriote ? prodigue de ſon ſang en tant de ſiéges & de batailles, il fut avare du ſang du ſoldat, Général & Miniſtre de la guerre, il employa principalement ſon génie & & ſon autorité à ménager les troupes, à ne les expoſer que dans la néceſſité, à pourvoir à leur ſubſiſtance, à maintenir l'auſtérité de l'ancienne diſcipline, afin d'écarter la licence & le pillage, qui les perdent & qui les détruiſent. Qui ne ſait les heureux ſuccès de ſon zèle, à faciliter le ſervice par l'augmentation des fonds deſtinés à l'entretien de l'officier & du ſoldat ; à l'illuſtrer par les ſages réglemens qui aſſurent à la Nobleſſe ſes juſtes prétentions à la préférence ; à l'encourager par ſa fermeté à renverſer la loi de

la coutume, qui condamnoit tant de talens, à vieillir négligés & inutiles dans des commandemens ſubalternes; à enlever aux richeſſes & à la protection, l'eſpérance de parvenir ſans expérience & ſans capacité; à obliger de faire la guerre pour l'apprendre; à ne point permettre d'oublier que les camps & les armées ſont l'unique école, que le temps eſt le vrai maître de cette ſcience de la guerre, & qu'il n'appartient qu'aux actions éclatantes qui décélent un génie ſupérieur d'abréger la route des grades & des honneurs militaires? Je ne fais, Meſſieurs, je ne fais qu'indiquer; l'Hiſtoire racontera.

Le cœur de citoyen, eſt un cœur fait pour l'amitié & pour la ſociété. Le Maréchal de Belle-Iſle eut des amis, il méritoit d'en avoir; car il ſavoit l'être. Il eut des amis qui furent utiles à ſa fortune : de quelle reconnoiſſance ne paya-t-il point leur affection? Loin de les déſavouer dans les jours de leurs périls, il leur montroit un attachement plus déclaré que dans les jours de leur tranquille proſpérité. On n'ignore point que ſa conſtance dans l'amitié produiſit ſes plus éclatantes diſgraces : loin d'en être oubliés après leur mort, ſes amis ne ceſſoient point de vivre dans ſon cœur; & les enfans apprenoient par ſon zèle à les obliger, les ſervices qu'il avoit reçus de leurs peres : *Omni tempore diligit qui amicus eſt.* Il eut des amis que ſa fortune le mit en état de ſervir : la cour, les armées, Paris, la France, m'épar-

L. Prov. c. 17.

gnent le ſoin de vous retracer ſes empreſſemens, ſon activité, ſa perſévérance : & cette cérémonie même ne le dit-elle pas, que le Maréchal ſavoit aimer & placer ſon amitié ?

Le temps ne me permet pas d'inſiſter ſur ce que mettoient de graces & d'agrémens dans la ſociété, ſes mœurs douces & ſimples, ſes manieres aiſées & prévenantes, ſa complaiſance pour ſe prêter aux vues, aux deſſeins, aux idées, aux prétentions de ceux qui parvenoient à ſa familiarité.

Cette facilité de caractere a-t-elle occaſionné quelques fautes ? Dans un homme d'un eſprit ſupérieur, elles feroient la gloire & l'honneur du cœur. Noble, ſans faſte & ſans oſtentation ; avec un air de dignité modeſte, qui ſembloit permettre, & qui empêchoit d'oublier ſon mérite & ſon élévation, perſonne qui ne fut auſſi libre, auſſi maître dans la maiſon du Maréchal que dans ſa propre maiſon ; perſonne qui n'eût droit de lui parler le langage de la vérité : il écoutoit, il répondoit, & il n'étoit pas plus difficile de l'engager à la dire qu'à l'entendre. Il jettoit un voile impénétrable ſur les projets, qui pour mûrir & ſe développer, avoient beſoin de l'ombre & du ſilence ; mais il ne cachoit que ce que l'intérêt de l'Etat lui défendoit de découvrir. Souple & heureux à prendre tous les tons ; du récit des négociations & des batailles, on le voyoit deſcendre aux amuſemens les plus ſimples de la ſociété ; y entrer, s'en occuper avec une joie auſſi vive

& auſſi naïve, que ſi ſon imagination avoit eu beſoin de ces bagatelles, de ces riens, pour diſſiper le ſommeil inquiet, & pour remplir les vuides d'un ennuyeux loiſir. On le voyoit s'intéreſſer à l'embelliſſement de ſes fontaines, de ſes jardins, de ſon parc, avec le même ſérieux, la même activité qui caractériſoient ſon génie dans les négociations & dans les guerres. Lorſque les ordres du Roi l'appellerent en Provence, il nous retraça ce Dictateur que Rome, dans les périls de la République, enleva à la culture de ſes terres. Il ne balança point; mais le ſacrifice lui coûta. Le Général d'armée, le miniſtre, attiroit & fixoit l'admiration du peuple; l'ami ſolide & généreux, le citoyen doux & ſociable, & l'homme, quand on le connoiſſoit, effaçoit la gloire du politique & du guerrier.

Le Maréchal de Belle-Iſle parfaitement ſemblable au portrait que je viens de vous en tracer avec les couleurs de la pure & ſimple vérité; le Maréchal de Belle-Iſle, chrétiens, rempli de reſpect & de zèle pour la Religion, ſujet honoré, & digne de la confiance de ſon Roi, citoyen dévoué & précieux à la patrie, ami ſolide & conſtant, protecteur du mérite à la Cour, & des malheureux dans ſes gouvernemens & dans ſes terres, où il a laiſſé des monumens durables de ſa générosité bienfaiſante; le Maréchal de Belle-Iſle ne pouvoit-il point ſe promettre de couler, à l'abri de tant de vertus, des jours ſereins & tranquilles?

Sa grande ame me déſavoueroit ſi je mettois au nombre de ſes malheurs les travaux & les fatigues, inſéparables des emplois brillans, la vigilance & les précautions néceſſaires pour ne pas périr ſur cette mer orageuſe de la Cour, ſemée de tant d'écueils cachés, & où l'on ne touche jamais de plus près au naufrage, que quand aucun nuage n'annonce la tempête; les plaintes, les murmures, les mécontentemens que le crédit excite & multiplie en proportion de ce qu'il a de graces à diſtribuer; les critiques & les déclamations injurieuſes dont la durée s'étend au-delà du regne de l'adulation, qui finit avec la vie des grands, parce qu'elle ne voit plus rien à eſpérer, au lieu que la ſatire exhale ſes fureurs avec plus de licence après leur mort, parce qu'elle ne voit plus rien à craindre. Le Maréchal de Belle-Iſle ſe feroit cru heureux, & il l'auroit été autant qu'on peut l'être dans la région qu'il habitoit, s'il n'avoit eu à ſoutenir que les déſagrémens qui détremperent d'amertume les proſpérités de plus d'un ambitieux raſſaſié & ennuyé d'honneurs. Mais dans le Maréchal de Belle-Iſle, tout devoit être ſingulier, unique: & ſes malheurs aſſortis aux autres événemens de ſa vie, devoient concourir à le diſtinguer, à le ſéparer de la multitude des hommes.

Vous me prévenez, Meſſieurs, par les louanges & par les larmes que vous donnez au meilleur, au plus tendre, & par l'excès même de ſon bonheur, au plus infortuné des

freres, des époux & des peres. Pardonnez les soupirs & les regrets que m'arrache un souvenir si triste. Il me semble que ce jour ranime des cendres si cheres. Je crois les voir renaître ; frere, épouse, fils, pere, se réjoindre, se réunir, & frappés du même coup, périr sous mes yeux ; & ma main achevera de fermer sur eux leur tombeau, qui n'a plus d'autres dépouilles à attendre. O mon Dieu, je renouvelle mes vœux & mes prieres ! ne permettez pas que trop ému, que trop attendri, je trahisse les devoirs sacrés de l'amitié & de la religion. Ne permettez pas que ma douleur enleve à cette maison éteinte & détruite le tribut de pleurs que demandent ses infortunes : ne souffrez pas qu'elle prive mes Auditeurs de l'instruction du plus grand exemple que vous ayez donné de l'instabilité & du néant des prospérités mondaines.

Sur quelle maison le ciel versa-t-il jamais plus de distinctions éclatantes, plus de félicité domestique & intérieure ? Quel cedre du Liban éleva sa tête plus haut dans les airs, & jetta des racines plus profondes dans le sein de la terre ? Quel appui dans le présent, quelle espérance pour l'avenir n'offroit point au Maréchal de Belle-Isle, un frere digne de devenir le chef d'une seconde maison, qui auroit égalé les honneurs & la réputation de la premiere ! La trempe de leur génie n'étoit ni opposée ni semblable. Dans le Comte, plus d'esprit de litterature, une valeur plus audacieuse à chercher le péril, à s'applaudir de l'avoir trouvé, à le braver, à l'affronter

avec plus que de l'intrépidité ; une fermeté de décision plus invariable ; une autorité dans le commandement plus tranchante & plus vigoureuse ; une amitié plus ardente ; & si son cœur s'y fût ouvert, une haine plus redoutable. Ce que la diversité des caracteres auroit pu séparer, le sentiment l'unissoit, & de ces deux grands hommes ne faisoit qu'un homme. Ils pouvoient disputer sur un plan, sur un projet : étoit-il arrêté ? Vous auriez douté lequel l'avoit tracé. Celui-ci prenoit le travail où celui-là l'avoit laissé ; les opérations de la veille régloient les opérations du jour présent ; le tissu n'étoit point interrompu, & les nuances s'accordoient si parfaitement, que l'on n'appercevoit qu'un esprit & qu'une main. Le Maréchal n'aspiroit qu'à la gloire & qu'à l'élévation du Comte ; le Comte ne se croyoit grand que par le mérite, & illustré que par les honneurs du Maréchal : leur tendre amitié rendoit à notre siécle les deux Scipions si renommés dans l'histoire des vertus Romaines. Le Comte de Belle-Isle, appellé au commandement des armées, touche au moment d'être fait Maréchal de France, il périt : le Maréchal peut retrouver des amis, il ne retrouvera point un ami qui soit son frere, parfaitement associé à toutes ses vues, à toutes ses idées, à tous ses intérêts ; un ami qui soit proprement & exactement un autre lui-même.

Il l'avoit, il le conservoit dans une tendre & vertueuse épouse. Nommer la Maréchale de Belle-Isle, c'est nommer tous les dons de

la nature & de la grace, loués par l'Esprit-Saint dans la femme qu'il propose, comme l'exemple des qualités qui font le mérite & la gloire du sexe : un esprit capable des plus grandes affaires, & source des meilleurs conseils ; un cœur rempli de courage, de noble assurance & de cette liberté magnanime souvent ignorée par les guerriers qui, héros à la tête des armées, tremblent devant les ministres, se prosternent & rampent à la cour : Ambassadeur plénipotentiaire à Francfort, sans en avoir le titre, elle achevoit par les charmes de l'insinuation ce que l'éloquence militaire du Maréchal avoit ébauché. Tendrement attachée à son illustre époux, ses yeux toujours ouverts ne se lassoient point de veiller sur le danger des positions du Maréchal : elle desiroit qu'il parvînt ; elle desiroit bien davantage qu'il ne marchât que dans les sentiers de l'honneur, & qu'il n'eut point à rougir de sa fortune. Douce, polie, prévenante, elle lui gagnoit des amis & lui réconcilioit des ennemis qui prévenus contre le Maréchal, ne pouvoient s'obstiner à haïr l'époux de la Maréchale. Véritablement chrétienne ; modèle de pudeur, de modestie, de régularité, de piété, de charité ; ressource de tous les pauvres ; appui & consolation de tous les malheureux : quelle douleur n'auroit point été adoucie par une épouse si chere & si respectable ? Elle avoit presque séché les pleurs qu'avoit fait couler la mort d'un frere. Hélas ! elle étoit destinée à faire répandre de nouvelles larmes, des larmes encore plus ameres.

Le Maréchal de Belle-Isle fut frere, il fut époux; il n'est plus que pere. La solitude qui commence de naître autour de lui, l'afflige & l'épouvante. Un fils lui reste, unique objet de sa tendresse & de ses inquiétudes. Son amour sage & éclairé, n'eut point de foible & molle complaisance; il s'étoit épuisé en attentions & en précautions pour le rendre capable de soutenir dignement la gloire de son nom, & de servir utilement la patrie; il l'oblige de marcher, dès son enfance, sur les traces des héros, que du temps de nos peres, une éducation dure & austere préparoit aux travaux de la guerre. Il choisit des mains savantes & vertueuses, il leur confie ce dépôt précieux, & dans la crainte que, malgré leur vigilance, ce jeune cœur ne s'ouvre à la séduction de la vanité & au goût des plaisirs, il lui cherche un asyle inaccessible à la contagion de l'orgueil & des délices; un asyle où il n'entendra que la voix de la religion & de la raison, où tous les rangs confondus, toutes les distinctions inconnues & proscrites, instruisent à être citoyen, forment aux devoirs & aux bienséances de la société, accoutument à la simplicité, à l'égalité, à la frugalité des mœurs antiques; nous n'attribuons la préférence qu'il plût au Maréchal de nous accorder, qu'à ses sentimens de bienveillance héréditaire. Le Comte de Gisors trouva dans notre maison les bienfaits de ses ancêtres; il y trouva notre reconnoissance empressée à seconder les soins de

ſes maîtres, & à encourager ſes vertus naiſſantes.

Oſerois-je dire avec quel plaiſir, lorſque ſa confiance l'amenoit dans ma ſolitude, je voyois croître dans le jeune Comte de Giſors l'eſprit fin, délié, délicat, la diſcrétion, la politeſſe, les graces, la piété de la mere; le courage, l'étendue de génie, l'application & la volonté, les talens & les qualités héroïques de l'oncle & du pere: j'augurois ſa gloire & ſes ſuccès; j'oubliois que les fleurs du coloris le plus vif & le plus brillant, ſont les fleurs que flétrit & dévore plus promptement le ſouffle meurtrier de l'aquilon. Je ne prévoyois pas que bientôt je l'entendrois s'écrier, avec Jonathas: » Mes jours n'ont » été qu'une aurore: je n'ai fait qu'eſſayer » la vie; je ne l'ai pas goutée; à peine » j'avois commencé d'être; je ne ſuis plus. «

Lib. I. Reg. c. 41. *Guſtans guſtavi... paululùm mellis, & ecce ego morior.*

Déja ſes campagnes avoient annoncé & ſignalé ſes talens militaires. Déjà (*) une union formée par le pur attrait de l'eſtime mutuelle, l'avoit placé dans le temple de la piété, de la religion, de la raiſon, de la probité, de l'eſprit, des lettres, de la décence, de l'urbanité, de toutes les vertus & de tous les genres de mérite. Déjà, pour ſe donner la ſcience des intérêts & des mœurs de l'Europe, il avoit parcouru l'Allemagne & le

(*) Il avoit épouſé en 1753 Hélene-Roſalie de Nevers, fille aînée de M. le Duc de Nivernois.

Nord, y laiſſant empreintes les traces d'une ſageſſe, d'une modeſtie, d'une bienſéance que l'on ne ſe promet pas toujours d'un jeune François. Déjà l'éclat de ſon mérite avoit fait oublier le petit nombre de ſes années ; & la prudence du Roi n'avoit point craint de lui confier la ſûreté de la frontiere, & d'un des plus forts remparts du Royaume. Déjà le Maréchal de Belle-Iſle lui avoit obtenu une place diſtinguée dans le militaire. O eſpérances des hommes, eſpérances frivoles & trompeuſes ! La tendreſſe du Maréchal, les dons de la fortune, les bienfaits du Roi ne faiſoient que parer & orner la victime. Le glaive l'attend ; il l'immole, & le coup funeſte retentit d'un bout à l'autre de l'Europe. A un âge auquel, ſans une eſpece de prodige, on ne parvient point à la conſidération, le Comte de Giſors avoit une réputation. La religion & l'Etat, la patrie & les nations étrangeres, la France & notre auguſte Monarque pleurent ſur ſon tombeau ; & quoiqu'il n'eût point encore, ainſi que Judas Macchabée, mené la victoire ſous ſes drapeaux, Iſraël ne donna pas plus de larmes à ſon défenſeur, que la France à ſon jeune héros : *Cecidit & fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno.* Ces témoignages flatteurs de l'eſtime & de la vénération publique, adouciroient la plaie du Maréchal, ſi elle n'étoit une de ces bleſſures que le Prophête appelle des bleſſures ſans remede, *plaga inſanabili.* Le Maréchal ſoutînt ce cruel revers avec fermeté ; avec tant de fermeté, & que l'on

Lib. I, Mat. c. 9.

Iſaï c. 14.

ſcene du monde, qui occupera une place ſi diſtinguée dans les faſtes du monde, il n'a donc tant acquis & obtenu que pour perdre & regretter davantage ? il n'a monté au comble de l'opulence & des honneurs que pour laiſſer après lui de plus grands débris ; que pour enrichir, par de plus grandes dépouilles de places & d'emplois, des noms étrangers à ſa race & à ſon ſang. La foible lumiere de ces flambeaux eſt l'unique jour qui luit pour lui ; & il ne la voit pas : ces voiles lugubres ſont l'unique décoration qui l'annonce ; & il ne l'apperçoit pas : ce diſcours, l'unique & dernier reſſentiment du bruit qu'il a fait dans le monde ; & il ne l'entend pas ; le tombeau, l'unique aſyle que lui prête la terre ; le marbre qui le couvrira, l'unique reſte de ſon opulence ; ces deux mots : *Hic jacet*, l'unique monument de ſes titres & de ſes dignités, ou plutôt l'hiſtoire de ſes malheurs : hiſtoire trop abrégée, ſi l'on n'ajoute qu'ils diſent plus qu'ils n'ont coutume de dire ; ſi l'on n'avertit qu'ils ſignifient que, par un événement qui n'eut point d'exemple, ſous ce marbre repoſe avec le Maréchal de Belle-Iſle, ſa Maiſon toute entiere qui étoit venue l'attendre dans ce ſéjour de la nuit éternelle, & qui n'a pas laiſſé ſur la terre plus de veſtiges de ſon exiſtence, que n'en laiſſe de ſon paſſage l'ombre d'un nuage fugitif : *Tamquam veſtigium nubis*. Et c'eſt à un pareil ſort, braves Guerriers, c'eſt à ce rien que vous courez à travers tant de hazards. A Dieu ne plaiſe, que par ces réflexions, je prétende amortir votre

Lex. Sap. c. 2.

courage !

courage ! Je ne veux que le rendre digne de vous & de votre religion. Fideles au ſang de l'ancienne & véritable Nobleſſe Françoiſe, n'oubliez point que l'ambition qui, parmi vos ancêtres, fit des héros & de grands hommes, conſiſte dans la magnanime émulation de vertus, de talens, de ſervices qui les éleva au-deſſus des faveurs & des revers de la fortune; non dans une jalouſe avidité d'honneurs & de richeſſes qui vous entraîneroit à ſes autels, adorateurs humiliés & dèshonorés, eſclaves mercenaires & intéreſſés, fletris par des titres & des emplois mendiés lâchement & achetés à prix de baſſeſſes & d'opprobres. Fideles à votre religion, ſouvenez-vous de reſpecter, de ne point dégrader un caractere ſi auguſte. Dans les liens qui vous aſſujettiſſent au Prince, qui vous attrahent à la Patrie, adorez le Dieu qui regne dans les Rois, & qui préſide au ſort des batailles; qu'il ſoit votre motif & votre eſpérance : alors periſſez, s'il le faut, victimes du devoir. Il récompenſera ce que le Geurrier chrétien aura fait pour le Trône & pour l'Etat ; comme il récompenſe ce que le Prophête & l'Apôtre font pour la religion.

Enflammés par un feu ſi pur, partez : le Dieu des armées vous appelle. Les ennemis qui vous redoutent n'oſoient vous attendre ; ils préviennent la ſaiſon ; ils comptent ſur la ſurpriſe, ſur le nombre & la valeur de leurs troupes : le ſecret & le myſtere de leur marche, le ſyſtême médité & concerté de leurs attaques, tout leur annonce le ſuccès ; & le

bonheur de leurs premiers efforts accroît leurs eſpérances. Mais quand la Providence remet la deſtinée des combats à la bravoure humaine, rien ne réſiſte à des ſoldats François ſous un Général qui a leur confiance. Les Commandans ennemis arrêtés, repouſſés, battus, ſe retirent ; leur retraite remplit de triſtes préſages les Provinces qui, à leur paſſage, avoient retenti d'acclamations de triomphe, & leur capacité connue met le comble à la gloire de leur vainqueur : avec vous, Meſſieurs, il pourra tout oſer, tout entreprendre ſans craindre le reproche d'imprudence & de témérité.

Le Miniſtre qui vous tranſmettra les ordres du Roi, achevera de vous applannir les routes de la victoire. Que la France & les Nations étrangeres applaudiſſent à ce Génie qui, d'un coup d'œil, voit tout, dans un moment ſaiſit tout, d'un mot regle & décide tout : qu'elles rendent hommages à l'empire naturel que lui donnent le brillant de l'eſprit, les graces de l'expreſſion, les charmes de la politeſſe : le Roi par ſon ſuffrage en fait un éloge bien plus flatteur ; il lui confie deux Miniſteres juſqu'à ce jour ſéparés, & comme oppoſés, le Miniſtere de la Guerre, le Miniſtere des Négociations politiques ; il connoît l'étendue de ſes talens, & il ſait que la gloire du Trône & l'intérêt de l'Etat régleront tous ſes projets & toutes ſes démarches ; que le deſir de la paix ne ralentira point ſon activité à faciliter les proſpérités de la guerre, & que l'attrait enchanteur des proſpérités militaires

n'amortira point le desir de la paix. Le succès a promptement consacré le choix de notre auguste Monarque : nous avons vu la guerre & la paix illustrer les prémices du nouveau plan de Ministere, & se réunir ; l'une pour présager aux Nations ennemies, avant l'ouverture de la campagne, les triomphes de la France ; l'autre, pour promettre à l'Europe la fin de ses calamités & de ses larmes. Sous les auspices d'un si grand Roi, sous la direction d'un Ministre si éclairé, qui n'aspirent à vaincre que pour pacifier, vous irez, Messieurs, vous renouvellerez dans l'Allemagne les prodiges de la valeur Françoise ; & la paix rentrera, sur vos pas, dans le sein de la Patrie.

Vous, Pontife, la gloire & l'ornement du Sacerdoce, qui présidez à cette triste cérémonie ; si les événemens de la région du temps, percent & arrivent à la région de l'éternité, le Maréchal de Belle-Isle voit avec reconnoissance cette marque publique de votre affection ! Il vous respectoit, il vous aimoit, & il fut aimé de vous. Mourant, il se réveilla, il se ranima à votre voix ; il écouta vos sages conseils, & il les suivit : continuez de vous intéresser à son bonheur. Retournez dans le Sanctuaire : que vos soupirs s'élevent vers le Ciel ! La foi, la charité, le zèle, la piété qui ne vous quittent jamais, & qui veillent autour de vous pour recueillir vos vœux & vos prieres, les porteront au trône du Très-Haut. Il n'en entend point qu'il se plaise davantage à exaucer. Que le

Christop. de Beaumont, Archev. de Paris.

ſang de Jeſus-Chriſt qui dans vos mains va couler ſur l'autel, obtienne du Dieu des miſéricordes, qu'il ouvre le ſéjour de paix & de félicité à cet homme illuſtre que la religion regrette comme un de ſes plus zèlés défenſeurs, le trône comme un de ſes plus fideles, de ſes plus utiles ſujets, la guerre & la politique comme un de leurs plus habiles maîtres, l'état comme un de ſes plus fermes appuis, la patrie comme un de ſes plus vertueux citoyens, l'Europe comme un de ſes plus grands hommes ! Nous, mes chers Auditeurs, apprenons de ſon exemple, que la vraie ſageſſe conſiſte à vivre en chrétien, le vrai bonheur à mourir en chrétien. *Meliùs eſt ire ad domum luctùs quàm ad domum convivii ; in illa enim finis cunctorum admonetur hominum & vivens cogitat quid futurum ſit.* N'oublions pas la fin qui nous attend, & penſons à ce qui doit nous arriver.



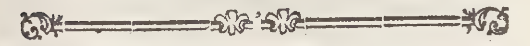


TABLE

DES SERMONS,

Avec l'Analyse de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on analyse ; & le second, celle où ce même article finit.



Sermon pour la Fête de Saint François de Paule.

DIVISION. Considérons en même temps & ce qu'il est, & ce qu'il a été, & ses vertus & ses miracles ; l'un donne à l'autre un nouvel éclat, & il en reçoit une nouvelle gloire. Je dis donc, & voici mon dessein, je dis : ... sa sainteté a donné une plus grande autorité, un plus grand éclat à ses miracles, pourquoi ? parce que sa sainteté rend ses miracles encore plus croyables : ce sera le sujet de la premiere partie. Sa sainteté doit une des principales parties de son mérite à ses miracles ; pourquoi ? parce que ses miracles furent pour lui l'occasion d'une plus grande sainteté ; ce sera le sujet de la seconde partie. Les miracles de François de Paule justifiés & prouvés par sa sainteté : les miracles de François de Paule contribuant à l'accroissement, à la perfection de sa sainteté, c'est tout sujet de votre attention.

I. Partie. La ſainteté de François de Paule autoriſe la croyance de ſes miracles... parce que la ſainteté de François de Paule fut une ſainteté proportionnée à ſes miracles, & paſſez moi ce terme, digne en quelque façon de ſes miracles; parce que la ſainteté de François de Paule fut, entre autres, cette ſainteté à laquelle eſt attaché le don des miracles; parce que la ſainteté de François de Paule fut elle-même un miracle de la grace, plus grand que tous ſes autres miracles...

1. Je ſoutiens donc que les miracles de François de Paule, ſi étonnans par leur nombre, par leur variété, par leur ſingularité, qu'ils ſont preſque au-deſſus de toute croyance, ne furent point cependant au-deſſus de ſes vertus... s'il opéra les prodiges qui ont illuſtré les plus grands hommes, il eut les vertus qui ont ſignalé les plus grands Saints... quel cœur ignora davantage la ſéduction du vice, & fut plus prompt à ſuivre l'attrait de la grace? ... Dans qui fut-il jamais plus vif que dans François de Paule, le deſir de la perfection?... quel amour de la ſolitude! il n'eſt point pour lui de ſolitude aſſez ignorée, de retraite aſſez inacceſſible... mortification ſévere... amour de Dieu tendre, ſenſible, vif, impétueux... abnégation la plus parfaite... La ſainteté de François de Paule fut une ſainteté proportionnée à ſes miracles... ce fut ſinguliérement cette eſpece de ſainteté à laquelle eſt attaché le don des miracles. Pag. 3. 16.

2. Il n'eſt point dans l'ordre de la ſageſſe, dit ſaint Auguſtin, que Dieu communique ſa puiſſance à des ames fieres & hautaines, qui nourriſſent leur folle vanité d'une gloire qui doit retourner à Dieu toute pure & toute entiere... mais donnez-moi une foi ſimple, paiſible, modeſte, ennemie du faſte & de l'éclat... qui ne ſe

plaît que dans le ſilence, qui croit & ſe tient toujours à l'ombre de la croix de Jeſus-Chriſt... Telle eſt la foi pure & ſainte, la foi céleſte & divine, que Jeſus-Chriſt rendra la maîtreſſe du monde & l'arbitre de la nature: ſuivant cet oracle de l'Eſprit Saint, la gloire ſera le partage de l'eſprit humble & modeſte: *Humilem Spiritu ſuſcipiet gloria.*

Humilité, vertu puiſſante! en la nommant, j'ai nommé François de Paule... nous l'aurions éternellement ignoré, ſi Dieu n'avoit levé le voile qui cachoit à la terre des vertus qui faiſoient l'admiration du Ciel... Humilité conſtante & durable... il fut le diſciple fidele de cette vertu ſainte, il en fut le modele accompli, l'Apôtre, l'Evangéliſte le plus zélé; il fut l'homme humble par excellence; il devoit donc être par excellence l'homme de miracles: *Humilem Spiritu ſuſcipiet gloria*, & ſa ſainteté ne fut-elle pas elle-même un prodige? troiſieme preuve de ſes miracles; une ſainteté prodige auſſi étonnant que ſes miracles. Pag. 16. 24.

3. Prodige dans ſa durée... à quatorze ans il retrace dans le déſert la ferveur des Antoine & des Hilarion: à peine parvenu à la premiere jeuneſſe, il eſt déjà le Patriarche, le Fondateur d'un nouvel Ordre religieux dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt: il enſeigne la plus ſublime perfection à un âge où les autres ne ſont pas capables d'entendre ce langage... prodige dans l'union des vertus qui ſemblent les plus difficiles à allier... pénitence & innocence... amour de la ſolitude & zèle des ames... prodige dans l'éclat & le triomphe de ſa vertu inconteſtablement reconnue à la Cour... à qui connoît cette région, en faut-il davantage pour le convaincre que la ſainteté de François de Paule fut un prodige, & un prodige en un ſens ſupérieur à tous les mi-

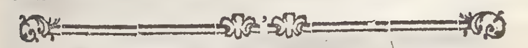
racles qui ont illustré sa vie ; puisque c'est de sa sainteté que ses miracles ont tiré leur éclat & leur autorité, puisque sa sainteté a servi à rendre ses miracles plus croyables... J'ajoute que ses miracles servirent à l'accroissement, à la perfection de sa sainteté ; qu'ils furent pour lui la source, l'occasion d'une plus grande sainteté. Pag. 24. 29.

II. Partie. François de Paule se servit admirablement pour la gloire de Dieu, de ce que ses miracles lui donnerent d'autorité sur les hommes : ... il sut préserver sa vertu du péril auquel pouvoient l'exposer ses miracles.

1. Dès qu'il vit les peuples, attirés par le bruit de ses prodiges, accourir au désert, son zèle & son humilité le firent aussi-tôt Apôtre ; son humilité afin de tourner vers Dieu les regards des peuples trop attachés sur lui ; son zèle qui lui inspira le desir de substituer à une admiration stérile, des pensées plus solides & plus utiles... de-là ces changemens des mœurs, ces conversions éclatantes... c'est ainsi que François de Paule employoit à glorifier le Seigneur, ce que ses miracles lui donnoient d'autorité sur les hommes. Il ne fut pas moins attentif à défendre sa vertu du péril auquel pouvoient l'exposer ses miracles. Pag. 29. 38.

2. Péril de la dissipation dans la foule des peuples que ses miracles attiroient sur ses pas ; dans le grand monde, à la Cour, où le conduisent les ordres & les desseins de la Providence ; ... péril pour le renoncement & l'abnégation évangélique. François de Paule se trouve tout-à-coup placé à la source de l'opulence & des délices... péril pour la mortification religieuse : les rois de France & de Naples s'empressent à lui inspirer le goût d'une vie moins austere.. enfin péril pour l'humilité. La suite des siécles ne nous

montre aucun Saint dont la vie ait été environnée de tant d'honneurs... François de Paule évite tous ces dangers. Solitaire désintéressé, humble, pénitent jusques dans les palais des Rois, en sortant de la Cour il n'en rapporte que sa vertu seule... ainsi pour le peindre d'un seul trait, je finis en disant que François de Paule, cet homme de prodiges & de miracles, fut lui-même un grand prodige, un grand miracle. Pag. 38. 43.



Sermon pour la Fête de saint Ignace.

DIVISION. Sa vocation annoncée & caractérisée par ses vertus ; sa vocation soutenue & remplie par ses talens : *Ministerium tuum imple.* Fasse le Ciel que les préjugés contre les enfans ne vous rendent pas moins favorable à l'éloge du pere...

I. PARTIE. A ne considérer Ignace qu'en lui-même, & sans rapport à la Société qu'il institua, nous appercevons dans Ignace, d'abord le pénitent, bientôt l'Apôtre. Or je prétends que sa ferveur & son zèle, que ses vertus de pénitent & ses vertus d'Apôtre, portent un caractere qui ne laisse aucun doute sur le ministere que le Ciel a résolu de lui confier...

1. Ignace paroît à la Cour d'Espagne... il a ses projets, la grace a ses desseins ; il compte s'avancer rapidement dans la carriere des honneurs, une autre route l'attend. Le guerrier, le courtisan disparoît ; à leur place naît un Antoine, un Paul, un solitaire, un pénitent.

Mais comment s'opere ce changement ? il importe de l'observer... agité par deux mouvemens contraires, tantôt entraîné par l'un, tantôt do-

miné par l'autre ; vainqueur & vaincu tour à tour ; las, fatigué de tant de combats sans défaite & sans triomphe, il a presque cessé d'être pécheur, il n'a pas commencé d'être pénitent : c'est que le Ciel ne se propose pas seulement de convertir Ignace, il se propose de former, par le ministere d'Ignace, des hommes destinés à étendre l'empire de la foi & de la grace. Par conséquent dans un examen suivi, Ignace comparera les attraits de la cupidité, & les attraits de la grace ; les biens du temps, & les biens de l'éternité ; les héros de l'ambition, & les héros de l'Evangile ; tout ce qui fait les pécheurs, & tout ce qui fait les pénitens... & parce que l'unique moyen de s'assurer de son cœur, c'est de l'attaquer dans ce qu'il a de plus cher ; parce que cette fierté, cet orgueil, le foible de ce qu'on appelle les grandes ames, & souvent l'écueil de ce qui paroît les grandes vertus, fut la pente dominante d'Ignace, les abaissemens de sa pénitence en égalent les austérités... Il cache la grandeur de sa naissance, les graces de sa politesse, les lumieres de son esprit, sous des habits grossiers, sous un extérieur négligé... Mais pourquoi cette conversion d'Ignace préparée, amenée, achevée par tant de réflexions, par un examen si suivi ! ... Pourquoi cette retraite austere, cette solitude profonde ? ... Pourquoi ce caractere si marqué de sagesse & de prudence ?... Pourquoi cette abnégation si parfaite, cette pénitence si austere, cette humilité si profonde, cet abandon total à la Providence, cette soif si insatiable des souffrances & des opprobres ; cet amour de Dieu, si vif & si tendre ; ces desirs si vastes, si immenses, de la plus grande gloire de Dieu ?... Pourquoi sur-tout, pourquoi la grace a-t-elle conduit Ignace si rapidement dans les voies de la vie intérieure ?... Pour le prépa-

rer à son ministere, pour le rendre plus propre à devenir le pere & le maître d'un peuple d'ouvriers évangéliques. Rien donc dans les vertus d'Ignace, où l'œil attentif ne démêle l'empreinte de sa vocation ; je ne pas seulement des vertus du pénitent, je parle des vertus de l'Apôtre. Pag. 40. 58.

2. Pour vous en convaincre, je n'emploie que cette réflexion décisive: Dieu donne à Ignace toutes les qualités d'un Apôtre; & avec tant de qualités, Dieu n'accorde presque point d'autre succès à Ignace, que les succès qui le préparent, qui le conduisent à rassembler, à former un peuple d'ouvriers évangéliques... Quelle prudence plus attentive à écarter les obstacles qui s'opposoient aux succès de son zèle ?... Quel Orateur chrétien sçut mieux qu'Ignace rendre les vérités évangéliques dans leur simplicité, sans en avilir la majesté ?... Quel courage plus intrépide à braver les périls ?... Quelle charité plus savante dans l'art de se plier aux situations ?... Que vous dirai-je ?... Desirs ardens & impétueux ; sagesse & prudence ; noblesse & désintéressement ; courage & fermeté ; ménagement & complaisance ; réputation décidée de sainteté & de miracles qui suppléeroit au talens, & que les talens ne peuvent jamais remplacer parfaitement : la plénitude, les richesses d'un zèle vraiment apostolique se réunissent dans Ignace ; comment donc tant d'ouvriers évangéliques l'ont-ils surpassé par la rapidité de leurs victoires, par l'étendue de leurs conquêtes ? Ah, mes chers Auditeurs, la grace appelle Ignace aux combats les plus multipliés ; elle le destine aux triomphes les plus heureux ; mais ce n'est point par lui-même, c'est par son peuple qu'il doit vaincre & triompher. De-là, à quel usage la grace employera-t-elle le zèle

d'Ignace ? à acquérir les connoiſſances proportionnées à ſon miniſtere, à jetter les fondemens de ſon miniſtere, à former des projets que la Providence ne fera échouer que pour faciliter & aſſurer les ſuccès de ſon miniſtere... Il n'eſt preſqu'aucun événement de ſa vie qui ne porte l'empreinte & le ſceau des deſſeins de votre grace, ô mon Dieu! la vocation d'Ignace annoncée & caractériſée par ſes vertus. I. PARTIE. La vocation d'Ignace ſoutenue & remplie par ſes talens... II. PARTIE. Pag. 58. 68.

II. PARTIE. Jugeons de la ſageſſe & des ſentimens d'Ignace ; jugeons ſon eſprit & ſon cœur par l'étendue des projets qu'il forme, par le caractere des hommes qu'il aſſocie à ſes projets, par les moyens qu'il leur fournit pour parvenir à l'exécution de ſes projets ; par la maniere dont il les guide & les conduit dans l'application des moyens pour le ſuccès de ſes projets...

1. Projet vaſte & immenſe : remontez au temps d'Ignace ; temps d'orage & de tempête... Europe, terre autrefois ſi ſainte & ſi chérie du Ciel, va-t-il s'accomplir ſur tes malheureuſes contrées, l'oracle de l'Evangile ; le royaume de Dieu vous ſera enlevé, & il ſera donné à des Nations qui ſauront en profiter : *Auferetur... & dabitur.* Un monde périt, un homme ſe hâte de naît.e & d'éclorre... Un monde à réformer, un monde à inſtruire : Ignace voit tout, il entreprend de réparer tout, de remédier à tout. Pag. 69. 73.

2. Vous connoiſſez le projet d'Ignace ; quels hommes demande-t-il ?... Ignace penſeroit-il à les chercher ? oſeroit-il les eſpérer ? Oui, Chrétiens, Ignace les cherche, il les eſpere de la bonté de Dieu ; il travaille à former ceux qu'il a raſſemblés... D'ailleurs, le ſeul talent

peut-être qui soit rare dans l'Eglise & dans l'Etat, celui d'appercevoir les talens & de les employer ;... dans quelle ame le Ciel versa-t-il avec plus de profusion que dans l'ame d'Ignace ?

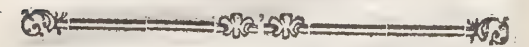
Un Xavier ! quelles nobles & sublimes images se présentent à votre esprit !... Si le zèle des autres ouvriers évangéliques, qu'Ignace sut gagner & rassembler, ne se signala point par des prodiges aussi marqués ; l'Espagne, le Portugal, l'Allemagne, l'Italie, témoins de leurs combats & de leurs victoires, les reconnurent dignes d'avoir Ignace pour pere, d'avoir Xavier pour frere. Pag. 73. 76.

3. Heureux dans le discernement des hommes, Ignace ne l'est pas moins dans le choix des moyens... Après avoir pénétré ses disciples de l'esprit de l'Evangile, Ignace leur ouvre la carriere. Missions dans les régions les plus barbares & les plus lointaines, dans les villes & les campagnes ; controverses avec les hérétiques ; ouvrages médités, approfondis, destinés à la défense de la foi ; ouvrages pleins de sentimens & d'onction, consacrés à rétablir & à perfectionner la piété ; retraites, direction des ames, instruction de la jeunesse, service des pauvres, visites des prisons... Que le temps ne me permet-il de vous exposer le plan, l'ordre, l'enchaînement des loix qu'il leur a tracées !... Vous verriez ce que saint Ignace voulut faire de ses disciples, vous verriez ce qu'il a fait pour eux. Pag. 77. 81.

4. Les disciples d'Ignace sont rassemblés ; il leur a mis en main les moyens les plus capables d'assurer le succès de ses projets ; il a donc rempli le ministere de pere, de législateur. Quel autre rempliroit aussi dignement les fonctions de chef & de modérateur ? Je ne vous fatiguerai

point par le détail des faits... Ignace donne à ses disciples l'exemple de toutes les vertus dont il leur trace les loix... Pour n'ignorer rien de leurs obligations, il suffisoit aux enfans de n'ignorer rien de leur pere. Pag. 81. 83.

5. De quel succès fut donc suivi son zèle ? J'appelle les succès d'Ignace, tant de vices bannis, de vertus rappellées ou perfectionnées, de querelles & de disputes éteintes... J'appelle les succès d'Ignace, les fruits infinis qu'ont produits... les exercices spirituels de saint Ignace... J'appelle les succès d'Ignace, les services que rendirent à l'Eglise ses premiers disciples... J'appelle les succès d'Ignace, tout ce que firent les successeurs de ses premiers disciples... Enfin j'appelle les succès d'Ignace, l'heureuse consommation de sa course & de ses travaux... Nous avons suivi ses pas ; qu'avons-nous vu ? Sa vocation annoncée & caractérisée par ses vertus ; sa vocation soutenue & remplie par ses talens : *Ministerium tuum imple...* Soyons Chrétiens selon notre état, soyons Chrétiens dans notre état ; nous aurons rempli le ministere que Dieu nous a confié... nous obtiendrons la récompense que Dieu nous prépare. Pag. 83. 89.



Sermon pour la Fête de saint Jean de la Croix.

DIVISION. Dans un seul homme paroissent deux hommes ; l'homme de priere qui ne vit qu'en Dieu ; l'homme de zèle qui ne vit que pour Dieu... Ce double esprit de contemplation & de zèle... qui parut dans les Apôtres aux premiers jours de l'Eglise naissante, Dieu dans ces derniers temps... a voulu le faire renaître dans saint Jean de la Croix... Tous les

Saints ſont propres à ſervir de modeles à tous les Chrétiens ; celui-ci, permettez-moi cette expreſſion, peut ſervir de modele aux Juſtes mêmes : en deux mots, nous admirerons dans ſaint Jean de la Croix le modele des ames appellées à marcher dans les voies de la vie intérieure ; le modele des ouvriers apoſtoliques appellés à travailler au ſalut des ames.

I. Partie. Suivons ſaint Jean de la Croix... voyons comment il a travaillé à mériter les faveurs du Ciel, combien il en a reçu, le profit qu'il en a retiré ; ainſi nous trouverons des exemples propres à ranimer notre ferveur, à ſoutenir notre eſpérance, à régler notre reconnoiſſance.

1. La grace produit tous les mérites, & elle n'en ſuppoſe aucuns : cependant il eſt dans la vie intérieure des dons réſervés pour récompenſer la vertu la plus pure, enſorte qu'ils ne ſont pas moins une preuve de fidélité dans l'homme qui les reçoit, qu'un prodige de miſéricorde dans le Dieu qui les répand.

Or quel Saint fut jamais plus digne des faveurs du Ciel que ſaint Jean de la Croix ? Conſcience tendre & délicate... auſtérité de pénitence... continuité d'oraiſon... charité du prochain... amour de Dieu .. humilité pure & ſincere... ſilence éternel, ſolitude impénétrable, fuite entiere du monde ; parfait détachement de ſoi-même... Ames pénitentes, humbles, mortifiées, charitables ! ames retirées en vous-mêmes, paiſibles, dociles à l'attrait de la grace, oſez aſpirer aux faveurs du Ciel, elles ſont pour vous : les vertus de ſaint Jean de la Croix ont réglé votre conduite, que la récompenſe de ſes vertus anime votre eſpérance Pag. 91. 99.

2. Que vais-je faire, ô mon Dieu, oſerai-

je ſonder l'abîme de vos voies, & entrer dans les profondeurs de votre conduite admirable! que les opérations de la grace ſur une ame véritablement intérieure, ſont un myſtere impénétrable de ſageſſe & d'amour! quel mêlange de douceurs & de rigueurs--- Deſtiné à devenir le pere d'un peuple d'oraiſon & de contemplation, il faut que Jean de la Croix parcoure ſucceſſivement les divers ſentiers de la vie intérieure.--- Dieu l'a éprouvé comme on éprouve l'or dans la fournaiſe; il l'a trouvé digne de lui: elles vont ſe répandre ſans meſure, ces faveurs dont le cours fut long-temps interrompu: tout ce que l'oraiſon a de douceurs, tout ce que la plus ſublime contemplation a de connoiſſances, tout ce que l'union avec l'époux céleſte a de délices ſur la terre, ſera ſon partage.--- Si le Ciel n'opere plus les mêmes miracles de la grace, c'eſt qu'il ne voit plus ſur la terre les mêmes prodiges de vertu.--- Imitez ſaint Jean de la Croix dans ſa préparation aux dons de la vie intérieure; vous les poſſéderez avec lui, il ne vous reſtera que de ſavoir en profiter comme lui. Pag. 99. 105.

3. Saint Jean de la Croix avoit apporté aux faveurs du Ciel une charité bien pure: qu'étoit-elle en comparaiſon de celle qui ſe forma, qui s'accrut, qui ſe perfectionna dans ſon commerce intime avec Dieu?--- Amour tendre, amour dominant & impérieux.--- C'eſt un penchant violent qui l'entraîne; c'eſt un ſentiment vif & délicieux qui jette dans ſon ame tout ce que ſon cœur eſt capable d'éprouver & de recevoir.--- Amour généreux, amour impatient & avide de ſe ſignaler avec de grands ſacrifices.--- Pouvons-nous dire quelque choſe de plus? Oui, M.--- c'eſt qu'il ne fut ébloui ni de tant de graces, ni de tant de vertus.--- A l'exemple de ſaint Jean

de

de la Croix, ne penſons qu'à attirer, à obtenir les graces que nous deſirons, par notre fidélité aux graces que nous recevons ; & ſi à la ferveur d'une véritable piété, nous voulons ajouter le travail & les ſuccès du zèle ; après avoir admiré dans ſaint Jean de la Croix le modele des ames appellées à marcher dans les voies de la vie intérieure, étudions dans le même Saint le modele des ouvriers évangéliques appellés à travailler au ſalut des ames. Pag. 105. 109.

II. Partie. J'ai à vous montrer les talens que ſaint Jean de la Croix apporta au miniſtere évangélique ; le courage avec lequel il ſoutint, il avança l'œuvre du miniſtere évangélique.

1. Elevé ſur la montagne avec Moyſe, uniquement occupé de Dieu & de ſon ſalut, il ne ſe ſouvenoit des hommes que dans la ferveur de ſa priere, lorſque Dieu lui dit : deſcendez dans la plaine ; voyez les crimes d'Iſraël, allez, annoncez-lui mes jugemens. Saint Jean de la Croix obéit ſans ſe plaindre, ſans s'excuſer.--- Le zèle, la charité le précipitent dans les ſoins pénibles de l'Apoſtolat.--- Zèle ferme & intrépide, il attaque les vices ; il s'éleve contre tous les abus.--- Vigilant, actif, laborieux, aucun projet ne l'étonne ; aucun travail ne le fatigue ; aucun revers ne le déconcerte.--- Droit, ſimple, pacifique, il ne fait qu'applaudir ſincérement aux ſuccès d'autrui, & s'affliger, par humilité, de ſes propres ſuccès. Vaſte, général, univerſel, il ignore ces diſtinctions odieuſes que l'on met entre ame & ame.--- Aux précautions capables d'aſſurer la vertu du miniſtre, il joint les vertus propres à rendre le miniſtere utile. Patience pour ſupporter & attendre le pécheur, fermeté pour détruire le péché.--- Sévérité ſans dureté ; complaiſance ſans foibleſſe.--- Vigilance & attention.--- Prudence & ſageſſe.---

Discernement des esprits.--- Heureux l'ouvrier évangélique, qui apporte au ministere tant de vertus & de talens ; doublement heureux s'il se soutient avec courage dans les voix pénibles du zèle de l'Apostolat. Pag. 109 129.

2. Il semble être de la destinée de ceux qui forment de grandes entreprises pour le bien de l'Eglise, d'être exposés à de grandes tribulations.--- Saint Jean de la Croix ne fut pas seulement l'auteur de la sainte réforme qui le regarde comme son pere : il en fut la victime : on l'arrête au milieu de sa course, on lui commande de détruire son ouvrage ; la fermeté de ses refus est traitée d'opiniâtreté : captivité étroite, reproches amers, sollicitations importunes, conseils fatigans, invectives odieuses, privations des saints mysteres ; les jours, les mois s'écoulent dans cet enchaînement de peines dont il ne prévoit la fin qu'avec celle de sa vie.--- Sa fermeté est-elle une constance que Dieu approuve, ou un entêtement que Dieu condamne ? cette incertitude fait sa plus grande peine : dès que la lumiere a reparu & lui a montré la volonté du Seigneur, il attend en paix l'Ange qui doit briser ses chaînes.--- Mais ses vertus & ses miracles blessent des esprits jaloux ; la calomnie forme un tissu d'impostures : des soupçons injurieux répandus avec artifice, enfantent une foule de persécuteurs. Flétri, dégradé, il rencontre à peine un asyle dans les maisons, ouvrage de son zèle & de ses mains.--- L'avez-vous donc abandonné, Seigneur ? Non, vous achevez de purifier la victime.--- Tranquille, plein d'espérance, saint Jean de la Croix voit arriver l'heure de sa mort.--- Il s'endort du sommeil de paix ; le Ciel s'ouvre, reçoit sa grande ame, & annonce sa gloire par mille prodiges.--- Grand Saint--- vous nous instruisez par vos exemples,

aidez-nous par vos prieres ; faites éclater votre pouvoir auprès de Dieu, en nous obtenant les graces de conversion & de santification qui conduisent au bonheur éternel. Pag. 120. 129.

Sermon pour la Fête de Saint François de Sales.

DIVISION. En faisant l'éloge de l'homme doux & pacifique, nous louerons le Saint, le Pontife & l'Apôtre ; puisqu'il doit à sa douceur, & son plus grand mérite devant Dieu, & les plus grands succès de son zèle devant les hommes. En deux mots : François de Sales sanctifié par sa douceur : l'Eglise victorieuse & triomphante par la douceur de François de Sales : c'est le partage de ce discours.

I. PARTIE. Douceur, vertu que saint François de Sales posséda dans un degré héroïque, en voilà l'étendue : douceur, qui fut l'ouvrage de la vertu & de la grace, en voilà le principe : douceur qui ne fut jamais funeste à la vertu, en voilà la sagesse : douceur dont le mérite fut joint aux vertus qui semblent s'allier moins facilement avec la douceur, en voilà le chef-d'œuvre, le prodige, le miracle.

1. Douceur, vertu que saint François de Sales posséda dans un degré héroïque.--- Avant lui, je l'avoue, il fut des hommes doux & pacifiques, mais il étoit réservé à François de Sales d'être, comme par excellence, l'homme doux & pacifiue, d'en mériter la réputation, d'en porter le titre par le suffrage unanime des peuples.--- Il eut mille vertus.--- Il eut même ces qualités naturelles & acquises ; cette étendue du génie, ce feu de l'imagination, ces richesses de la science & de l'érudition, ce don enchanteur de

la parole--- je vous le demande maintenant ; avec quel éclat a-t-il fallu que parut une vertu qui a brillé jufqu'à effacer tant de talens ?--- Honneur, gloire, réputation, fortune, intérêt, il facrifie tout à la paix ; il ne vit que pour la faire regner dans lui-même & dans les autres, que pour en être le difciple & le maître, le modele & l'Apôtre ; fouvent le martyr & la victime.--- Son efprit eft un efprit de douceur : quelle douceur ? une douceur véritablement évangélique ; vertu que faint François de Sales poffédа dans un degré héroïque, telle en fut l'étendue. Douceur qui fut l'ouvrage de la vertu & de la grace ; en voici le principe. Pag. 132. 142.

2. La douceur de faint François de Sales ne feroit point louée dans le fanctuaire du Dieu vivant, fi elle n'avoit eu ce même Dieu pour fin & pour principe.--- Douceur de faint François de Sales, douceur fimple & naïve--- douceur véritable & fincere-- douceur pure & défintéreffée--- douceur humble & prévenante-- douceur fur-tout, douceur conftante & inaltérable dans les épreuves les plus rudes.--- Elle fut donc l'ouvrage de la vertu & de la grace ; mais ne fut-elle jamais funefte à fa vertu ? non, mes chers Auditeurs, & c'eft ici que vous admirerez fa douceur. Pag. 142. 148.

3. La douceur expofe l'innocence à de grands périls : on a le cœur tendre, & qu'un cœur tendre eft aifé à féduire !--- On a le cœur facile, complaifant ; un cœur de cette trempe fe livre bientôt à ceux qui l'appellent, qui l'invitent, puifqu'il ne peut fe refufer à ceux qui le rebutent ! on a le dangereux talent de plaire & d'être aimé : hélas il eft difficile de ne pas rechercher le monde lorfqu'il nous fuit ; comment donc le fuir quand il nous recherche ! que d'im-

mortelles actions de graces soient rendues au Dieux de la paix, qui, pour l'instruction de tous les siécles, nous a donné dans saint François de Sales le spectacle d'une douceur aussi sainte, aussi aussi sage qu'elle fut sensible & complaisante !-- Il regna sur sa douceur jusqu'à n'avoir aucun des vices qui lui paroissent le moins opposés.--- Il fit plus--- il posséda les vertus qui semblent s'allier le plus difficilement avec elle: c'est-là ce que j'appelle le chef-d'œuvre, le prodige de la douceur. Pag. 148. 152.

4. Quelle est humiliante & fâcheuse, la misere de l'homme ! il ne sait point tenir le juste milieu; on voit ses vertus mêmes se changer en écueil pour son mérite.--- Dans les ames communes & vulgaires, qu'est-ce que la douceur ? mollesse; indolence--complaisance foible & timide.-- Une douceur active & vigilante, ferme, intrépide, pleine de force & de courage; une pareille douceur est le miracle de la grace: ce fut la douceur de François de Sales.--- Sans bruit, sans tumulte, il ordonne, il arrange, il prévient, il corrige, il entreprend.--- Rien n'échappe à sa vigilance.--- Il attaque l'erreur, sans blesser la charité.--- Il détrompe & il plait; il reprend & il n'irrite pas.--- Sa douceur lui servit donc à faire goûter ses conseils, à tempérer son autorité, à adoucir ses refus, à rendre sa sévérité même aimable; à lui gagner le cœur des hommes, & sur-tout à lui gagner le cœur de Dieu; à le sanctifier lui-même, & à servir l'Eglise: je dis à servir l'Eglise; François de Sales sanctifié par sa douceur, vous venez de le voir. Voyons l'Eglise victorieuse & triomphante par la douceur de saint François de Sales. Pag. 152. 158.

II. Partie. La douceur de François de Sales a fait l'honneur de l'Eglise; elle a étendu l'empi-

re de l'Eglise ; elle a augmenté les richesses de l'Eglise.--

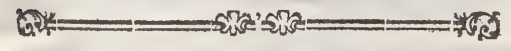
1. La douceur de François de Sales fit l'ornement, la gloire de l'Eglise ; devant qui ?--- devant ce monde profane qui aime à se persuader que les devoirs de la vertu chrétienne sont incompatibles avec les devoirs & les bienséances de la vie civile ; devant ces hérétiques séducteurs ou séduits, qui ne vouloient plus reconnoître dans l'Eglise romaine l'esprit & la morale de Jesus-Christ.--- Par sa conduite pleine de paix, de modestie, de charité, de douceur, d'humilité, François de Sales vengeoit l'Eglise des calomnies qu'on faisoit contre elle & contre ses Ministres, & préparoit les triomphes qui étendirent l'empire de l'Eglise. Pag. 158. 162.

2. Vous voyez que je veux parler du Chablais & d'une grande partie du Diocese de Genève, qu'il rendit à la foi catholique.--- Il entreprend de convertir tout un peuple, & quel peuple ?--- Ce n'est point un peuple doux, modéré, paisible, dont il n'y avoit rien à craindre s'il n'y avoit rien à espérer ; c'est un peuple aussi sauvage que les lieux qu'il habite ; façonné par l'hérésie, accoutumé par la révolte aux sanglans forfaits, tous ces motifs si capables d'épouvanter le zèle le plus intrépide, ne font qu'augmenter celui de François.-- Ses freres périssent, il n'écoute que le langage de son amour & de sa douleur.--

Douceur de François de Sales ; elle étend l'empire de l'Eglise, elle augmente les richesses de l'Eglise. Pag. 162. 167.

3. Richesses spirituelles de l'Eglise ; elles consistent dans le nombre des Justes accru par la douceur de François de Sales.--- Il vit encore pour le bien, pour l'avantage de l'Eglise, ce digne Ministre de l'Evangile, ce sage directeur des

ames.— Il vit tout entier dans ses ouvrages.— Tout y respire la paix, la vertu, l'innocence, la céleste charité.— Ainsi, du fond de son tombeau, par les charmes de sa douceur, François de Sales continue d'instruire le monde, tandis qu'il continue de l'édifier par les vertus dont le précieux héritage subsiste dans le saint Ordre qui le reconnoît pour pere.— Si nous aimons l'Etat, si nous aimons la religion, si nous sommes citoyens, si nous sommes Chrétiens, devenons un peuple d'union & de concorde; ne cessons de marcher dans les voies de la douceur évangélique: voies sûres, voies libres de tout piége & de tout écueil pour la vertu; elles nous conduiront à cette Cité sainte & fortunée, où, selon l'expression de saint Augustin, tout ne sera que paix & félicité, parce que tout ne sera qu'amour & charité. Ainsi soit-il. Pag. 167. 181.



Sermon sur l'Etat Religieux.

DIVISION. La fuite du monde, le renoncement au monde; qu'est-ce autre chose qu'une victoire de la grace de Jesus-Christ sur le monde.—. Victoire d'autant plus glorieuse à Jesus-Christ, qu'elle est plus avantageuse à l'ame religieuse; qu'en quittant tout pour Jesus-Christ, l'ame fidele retrouve tout en Jesus-Christ; qu'en renonçant au bien que le monde peut donner, elle gagne des biens que le monde n'oseroit même promettre. C'est donc sous cette double idée d'un triomphe également glorieux à Jesus-Christ, & avantageux à l'ame fervente, que je vais vous représenter le sacrifice de l'ame Religieuse.—

I. Partie. Oui, Chrétiens, le ſacrifice de l'ame religieuſe eſt un triomphe de Jeſus-Chriſt ſur le monde. — C'eſt un ſacrifice qui paroît égaler preſque tous les autres ſacrifices, par l'univerſalité de l'étendue qu'il embraſſe, par la pureté du motif qui l'anime, par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent.

1. Ce ſacrifice n'égale-t-il pas tous les autres ſacrifices par l'univerſalité de l'étendue qu'il embraſſe.--- Plus d'intérêts qui ſoient communs à l'ame religieuſe avec le monde profane ; plus d'eſpérances, plus de prétentions du côté du monde ; le divorce eſt mutuel ; la fuite, la ſéparation réciproques ; le monde meurt pour elle, comme elle meurt pour le monde ; il la renonce comme il en eſt renoncé ; il la quitte comme il en eſt quitté.--- Une ame qui embraſſe l'état Religieux ne laiſſe aucune reſſource ; elle ſe ferme toutes les voies du retour ; elle s'enleve toutes les eſpérances d'une autre deſtinée ; elle donne tout, elle le donne ponr toujours ; ſacrifice par conſéquent qui ſemble égaler tous les autres ſacrifices par l'univerſalité de l'étendue qu'il embraſſe.--- Ne les égale-t-il pas encore par la pureté du motif qui l'anime ? Pag. 184. 192.

2. Quelles vues profanes le monde pourroit-il imputer aux Vierges généreuſes qui ſe conſacrent à Dieu dans l'état Religieux ? Seroit-ce l'intérêt ? Loin d'aſpirer à ce qu'elles ne poſſédent pas, elles ſe dépouillent de tout ce qu'elles poſſédent : l'ambition ? les hommes du monde ne ſont plus pour elles.--- La politique ? qui n'a rien à eſpérer du monde, n'a rien à ménager avec le monde. La vanité? que leur importe les éloges des hommes ?--- L'humeur, le tempérament ? le premier pas qu'il faut faire dans la Religion, c'eſt de réformer, de détruire ſes penchans ?---

chans ?--- L'amour du repos ?--- Qu'eſt-ce que la vie Religieuſe, qu'un enchaînement de devoirs pénibles, d'obſervances gênantes.--- Seroit-ce ferveur indiſcrete qui a prévenu les réflexions ? on ne ſe charge du joug qu'après l'avoir porté.--- Le monde & les vues du monde n'ont donc aucune part aux démarches de l'ame religieuſe. Je ne dis point aſſez ; non-ſeulement l'amour qui prépare, qui conduit la victime, n'eſt point un amour de cupidité, c'eſt un amour de charité.--- C'eſt l'amour de la charité la plus pure--- car la vie religieuſe n'eſt point de précepte ; elle n'eſt que de conſeil ; elle n'appartient point à l'eſſence de l'Evangile ; elle n'eſt que la perfection du Chriſtianiſme..--- L'amour divin eſt l'attrait de l'ame religieuſe ; l'amour divin ſera ſa récompenſe : que ce ſacrifice eſt pur, qu'il eſt déſintéreſſé dans ſon motif ! Pag. 192. 200.

3. Il paroît encore égaler tous les autres ſacrifices par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent : il faut l'avouer, Chrétiens Auditeurs, ſe conſacrer à Dieu, par les vœux irrévocables de la Religion ; c'eſt une démarche qui doit coûter infiniment à une jeune perſonne : elle n'a point eu le loiſir d'approfondir ce qu'il eſt, ce monde dont l'écorce & la fleur paroiſſent ſi brillantes.--- Ah, Chrétiens ! que c'eſt un ſpectacle digne de l'admiration des hommes & des Anges, que de voir une ame, malgré les fauſſes idées qui troublent ſa raiſon, s'arracher au monde, pour ſe jetter entre les bras d'un Dieu crucifié !--- Sacrifice de l'ame religieuſe, ſacrifice qui égale tous les autres ſacrifices par la pureté du motif qui l'anime, par la grandeur des difficultés qui l'accompagnent, par conſéquent triomphe des plus glorieux à Jeſus-Chriſt. Voyons combien il eſt avantageux à l'ame religieuſe. Pag. 200. 205.

II. PARTIE. En quittant le monde, l'ame

religieuse met son salut en assurance.— En quittant le monde elle met son cœur dans la tranquillité.— La sainteté plus facile, la sainteté plus heureuse; moins de risques & de périls, plus de paix & de consolation pour la vertu, deux avantages du Chrétien dans la religion, sur le Chrétien dans le monde.—

1. La vertu est exposée à moins de risques & de périls; car quels miracles de graces, quels prodiges de fidélité ne sont point nécessaires pour se soutenir dans le monde ?— Danger du côté des coutumes, des maximes mondaines.— Danger dans la tyrannie du respect humain.— Danger en tant d'occasions imprévues, qu'aucune prudence ne peut éviter, & auquel si peu de vertus peuvent résister. Danger de l'état, de la situation, de la fortune.— Dangers domestiques & intérieurs.— Dangers du côté des bonnes qualités, quelquefois aussi grands que du côté des défauts.— Non, Chrétiens, ne soyons point étonnés que l'innocence & la piété soient si rares parmi nous !— Heureux donc, & mille fois heureux— vous qui, portés sur les aîles de la foi & de la charité, courûtes vous perdre dès vos jeunes ans dans cette aimable obscurité de la solitude.— Là nul objet contagieux ne vient troubler, allarmer une piété timide. Là votre vigilance est soutenue par la vigilance de ceux qui vous gouvernent.— Là l'expérience de ceux qui vous conduisent vous donne le loisir d'attendre en paix l'expérience que vous apportera peu à peu le nombre des années.— Là dans le silence du désert— vous ne pourrez vous cacher ni ce que vous êtes, ni ce que vous devez être.— Là, vous n'avez rien à craindre des coutumes, des principes, des maximes de votre profession.— L'état religieux est donc par lui-même un état de salut & de sainteté; la vertu y trouve moins

de risques & de périls--- elle y trouve plus de paix & de consolation.--- Pag. 206. 218.

2. Je ne viens point vous donner en spectacle, les peines, les chagrins, le tumulte, les agitations, les trahisons, les perfidies, les espérances inquiétes, les craintes douloureuses, les revers, les révolutions, les miseres trop réelles que cache le monde sous une vaine surface de liberté & de tranquillité.--- Ah, ma chere sœur, que les ames en qui les idées du monde n'ont pas effacé les idées de la religion, considérant le trouble & l'agitation de leurs jours tumultueux, portent envie au repos innocent, à l'aimable tranquillité qui vous attend dans le sanctuaire ! vous aurez vos croix.--- Mais que sont vos peines, comparées aux peines du monde ! qu'est-ce que votre obéissance comparée à la dépendance servile--- aux assiduités gênantes, aux complaisances honteuses d'un ambitieux ? Qu'est-ce que votre pauvreté, comparée à cette indigence fiere & hautaine qui dévore le sein de tant de familles illustres ?--- Qu'est-ce que votre austérité, comparée aux ennuis pénétrans, aux fureurs jalouses, aux répentirs amers, aux dissentions domestiques, aux désespoirs, aux chagrins cuisans qui consument le cœur des mondains ?--- Dans le monde, peu de plaisirs purs & innocens, peu de vertus tranquilles & contentes. Dans la religion, la justice & la paix ne se quittent point, & plus on est saint, plus on est heureux: ainsi s'accomplit votre parole, Seigneur, qu'en perdant tout on gagne tout. Par conséquent--- le sacrifice de l'ame religieuse ne fait pas moins le bonheur de la victime qui s'immole que la gloire du Dieu qui le reçoit.---Pag. 220. 227.

Oraison funebre de M. le Cardinal de Fleury.

DIVISION. Le Cardinal de Fleury, toujours guidé, toujours conduit & animé par la sagesse, arrive aux honneurs par la voie du mérite & des services ; il rend ses honneurs utiles à la patrie par ses talens & par l'usage de ses talens ; il ajoute un nouveau lustre à ses honneurs par ses vertus. En un mot, la faveur, la confiance du Prince, obtenue par le mérite & les services, soutenue par les talens, illustrée par les vertus. Ce caractere si singulier, peut-être si unique, appliquons-nous à le développer, pour votre instruction, pour la gloire de ce sage Ministre, pour l'honneur de l'humanité.

I. PARTIE. Le principe de l'élévation du Cardinal de Fleury fut le mérite ; un mérite connu, estimé, éprouvé ; un mérite qui ne s'éleve à des emplois plus distingués, qu'en se montrant supérieur aux places qu'il occupe.

Je dis un mérite connu.--- Après avoir acquis les richesses de la littérature ;--- après avoir percé les profondeurs respectables de la religion, l'Abbé de Fleury paroît à la Cour avec cette physionomie heureuse, que Dieu imprime sur le front des hommes qu'il prépare aux hautes destinées.--- Sur ce théâtre changeant & mobile,--- il apporte les talens qu'on vient y chercher ; il n'y prend aucun des vices que la Cour a coutume de donner.--- Il se concilie tous les esprits, il obtient tous les suffrages.--- Est-il élevé à l'Episcopat ? Je vois cet homme savant, poli, doux, insinuant ; cet homme, les délices de la Cour : je le vois s'ensévelir dans les montagnes de Provence : je le vois uniquement oc-

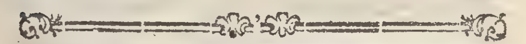
cupé d'un nouveau genre de devoirs.--- Ses talens lui deviennent presque inutiles, il les oublie, il les ignore; l'occasion les demande, il les retrouve.--- Il signale son zèle pour son Roi, & sauve son peuple des fureurs de la guerre.--- Le moment arrivoit où ce mérite si modeste devoit se développer aux yeux de l'Univers, & par tous les services qu'un sujet peut rendre à son Roi, devoit se montrer digne de tout ce qu'un Roi peut faire pour son sujet --- Louis XIV appelle l'Evêque de Fréjus : il lui remet les destinées de son sang & de son Royaume.--- Si le plus noble, si le plus heureux effort de l'esprit humain, est de former, de développer un autre esprit, que sera-ce d'élever un Prince pour le trône?--- & s'il est si difficile d'élever un Prince né pour le trône, qu'est-ce qu'élever un Prince déjà Roi ?--- Retournez maintenant sur les pas du Cardinal de Fleury ; je viens d'ouvrir à vos yeux les sentiers par lesquels il a marché.--- Instruits de la route qu'il a tenue pour arriver aux honneurs, apprenez de son exemple comment il rend ses honneurs utiles à la patrie par ses talens & par l'usage de ses talens. Pag. 233. 250.

II. Partie. Honoré de la confiance du Roi, le Cardinal de Fleury ne tarde pas à justifier le choix du Prince par ses talens : par les talens les plus utiles, les plus nécessaires au bonheur & à la prospérité de l'Etat.--- Les projets se présentent à lui, discutés, pour ainsi dire, & concertés ; les affaires débrouillées & développées ; les difficultés éclaircies & surmontées.--- Rien ne coûte au Cardinal de Fleury, rien ne lui échappe.--- De-là cette paix, ce calme, cette tranquillité.--- De-là cette force, cette vigueur constante & inaltérable de l'esprit & de la santé.--- De-là ce secret impénétrable.--- De-là cette

étendue, cette variété infinie de connoiſſances.— A tant de talens de l'eſprit & du génie, ajoutez les talens de raiſon pure & éclairée, de vraie, de ſaine politique; ce talent ſans lequel les talens ne ſont rien, celui de les employer & de les rendre utiles à la patrie.--- Le nom du Cardinal de Fleury paroîtra auprès des grands noms, des Amboiſe, des Richelieu, des Mazarin, & il n'en ſera point effacé. Ce ſage Miniſtre vivra à jamais dans nos faſtes, d'autant plus reſpecté, qu'à l'exemple des honneurs obtenus par le mérite & les ſervices, des honneurs ſoutenus par les talens, il ajouta l'exemple des honneurs illuſtrés par la vertu. Pag. 251. 269.

III. PARTIE. Vous avez vu les génies, les talens, les ſervices du Cardinal de Fleury; étudiez ſes vertus.--- La faveur ordinairement ſi fiere, ſi mépriſante, ne perdit-elle pas avec lui ſes hauteurs, ſon faſte & ſon empire.--- Il n'avoit acheté la faveur par aucune baſſeſſe, il la ſoutint ſans orgueil.--- Doux, modeſte, prévenant.--- Accès facile.--- Liberté d'expoſer ſes droits.--- Egalité d'humeur parfaite, conſtante, inaltérable.--- Déſintéreſſement noble & magnanime.--- Citoyen & Chrétien, le Cardinal de Fleury ne remplit-il pas toute l'étendue de ſes obligations, ſans ſacrifier un devoir à un autre devoir, ſans qu'une vertu fût un obſtacle à une autre vertu!--- Que le temps ne me permet-il de ſuivre la trace de ſes pas! vous le verriez, là Miniſtre intelligent & laborieux, percer, pénétrer les projets les plus diſſimulés.— Ici Chrétien timide, deſcendre au plus intime de ſa conſcience.--- Il ſe ſouvient ſans ceſſe qu'il importe peu au Chrétien de vivre ou de mourir, qu'il ne lui importe que de vivre de la vie des Juſtes, que de mourir de la mort

des Juftes.--- Auffi le vit-on tranquille juf-qu'au dernier foupir, achever fon facrifice, s'endormir doucement du fommeil de paix.-- Heureux donc, & mille fois heureux, ce Miniftre véritablement fage, d'avoir conçu que Dieu eft le premier maître, la Religion la premiere loi, le bonheur de l'éternité l'unique fortune qui mérite d'intéreffer le cœur. Pag. 270. 285.



Oraifon funebre de M. le Maréchal de Belle-Ifle.

DIVISION. Rappellez-vous ce que la fortune a coûté au Maréchal de Belle-Ifle, & ce qu'elle lui a donné : confidérez-le dans la route & au terme ; vous avouerez qu'entre tous les hommes qui marcherent dans la même carriere, aucun ne fut plus digne de parvenir & ne rencontra des obftacles plus puiffans & plus difficiles à furmonter ; aucun ne fut plus digne de jouir, & n'éprouva des chagrins plus amers & plus difficiles à foutenir : de-là vous concluerez, que c'eft folie & délire que de tant s'inquiéter, que de t nt s'agiter pour faifir un fantôme de gloire & de bonheur, qui fe vend fi cher aux efpérances de l'ambition, & qui les trompe fi cruellement.

I. PARTIE. Que fut la vie du Maréchal de Belle-Ifle qu'un combat éternel entre le mérite & les obftacles. Obftacles d'autant plus puiffans & plus redoutables qu'ils l'avoient devancé, qu'ils fe préfenterent à lui dès le premier pas pour l'écarter, pour lui fermer la route & l'empêcher d'y entrer.---

Il avoit reçu en naiſſant ces dons du Ciel ; par leſquels la Providence ſemble déſigner & annoncer les hommes qu'elle deſtine à jouer les rôles les plus intéreſſans ſur le théâtre du monde. Cette taille libre, haute, aiſée.--- Ce caractere, cette empreinte de dignité, d'autorité.--- La force, l'énergie d'expreſſion toujours sûre d'occuper & de fixer.--- Un génie compoſé de ces deux eſpeces de génies par leſquels Mathathias différencioit ſes deux fils, Simon & Judas Machabées.--- Génie de la guerre ; heureux mêlange de ſage impétuoſité & de lenteur active.--- Génie des affaires ; habile & ſupérieur dans l'art de prévoir les circonſtances & d'en profiter, de préparer les momens & de les ſaiſir.--- Une imagination vive & ardente, quoique ſouple & flexible ; avide du vaſte dans les projets, ſans dédaigner le détail des meſures & des précautions.--- Doué de tant de qualités utiles à la patrie, vous croyez qu'il ne manque au Comte de Belle-Iſle que de ſe montrer à la fortune ; qu'elle l'attend pour l'employer & le récompenſer. Vous oubliez donc que le ſang qui coule dans ſes veines eſt le ſang du Sur-Intendant, de cet homme ſi célébre par ſon élévation & par ſa chute.--- Pour parvenir de Pignerol à Francfort, combien de préjugés, de réſiſtances, d'oppoſitions à vaincre : vous en êtes épouvantés ; le Comte de Belle-Iſle ne le fut point ; il voit que plus les obſtacles ſe montrent nombreux & puiſſans, plus le triomphe aura de gloire & d'éclat.--- Je ne vous fatiguerai point--- par le récit de ſa vie militaire--- je me borne à vous faire remarquer que les dégrés ſucceſſifs de ſon élévation furent exactement déterminés par ſes ſervices.--- Aucune diſtinction à la Cour, dans

les armées, dans le Royaume, qui n'ait été précédée & suivie par des actions dignes de l'attention du maître, & de la reconnoissance de la patrie.--- Amateurs de la véritable gloire, vous applaudissez au triomphe du mérite sur les obstacles. Ne vous y trompez pas, ce triomphe ne fut jamais un triomphe complet. Les obstacles vaincus continuent de combattre; écartés, ils reparoissent; détruits; ils renaissent & se reproduisent.--- Le mérite, les talens, les succès, les manieres, les défauts peut-être du Comte de Belle-Isle--- mettent en mouvement tout ce que le génie de la Cour, ce grand maître dans la science de nuire & de perdre, enseigne de manœuvres & d'intrigues: on surprend la religion du Prince que le Souverain avoit placé entre le trône & ses sujets.--- Le Comte de Belle-Isle entre dans le séjour de la nuit & de la captivité: il y porte un cœur exempt de trouble & d'inquiétude; le crime seul intimide une grande ame; la crainte n'en approche point, lorsque la vertu ne le quitte point.--- L'imposture confondue--- se trouve réduite à respecter, à admirer, à se condamner, & à rendre le Comte de Belle-Isle aux vœux & aux cris du Public vertueux & éclairé.--- La plus brillante des carrieres s'ouvre à ses talens.--- Les obstacles y entreront avec lui.--- Il se leve sur Francfort ce jour--- qui donne à Charles-Quint un Successeur qui n'est point de son sang. Le génie politique du Maréchal de Belle-Isle avoit opéré cette étonnante révolution; son génie militaire devoit la soutenir & la cimenter.--- Des événemens imprévus produiront une nouvelle révolution.--- Nos troupes pressées, resserrées, cedent au torrent qui menace de les envelopper; elles se retirent dans Prague.--- Que peut le Maréchal enfermé dans une ville immense,

dénuée de fortifications.-- Il peut retarder sa perte : peut-il l'éviter ?-- En une seule nuit, notre armée entiere, chariots chargés de provision de guerre & de bouche-- armes, canons, bagages, tout sort.--- Dites si les guerres anciennes & modernes présentent une retraite plus savante, si elle n'auroit pas honoré Turenne & Condé ?--- Les Princes confédérés appellent le Maréchal de Belle-Isle ; vous diriez que les obstacles & les périls ont entendu leur voix.--- Il rencontre dans les plaines d'Allemagne l'écueil qu'il avoit évité dans Prague, écueil de sa liberté, non de sa gloire.--- L'Angleterre n'ose le rendre à sa patrie avant que le Trône impérial soit rempli par le Prince qu'elle destine à l'occuper. Quel tribut d'estime plus flatteur !

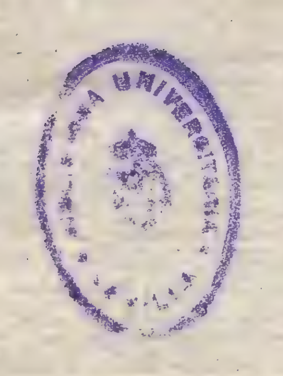
Comblé de tous les honneurs par lesquels un Roi juste & bienfaisant récompense les talens d'un sujet utile.-- Ce grand homme ne pouvoit-il pas se flatter de goûter dans le calme & la paix le fruit de tant de soins & de travaux ! le terme ne sera pas plus heureux que la route. Aucun homme ne fut plus digne de parvenir & ne rencontra des obstacles plus puissans.-- Aucun homme ne fut plus digne de jouir, & n'éprouva des chagrins plus amers & plus difficiles à soutenir.-- Pag. 290. 315.

II. Partie. Non, Messieurs, aucune fortune n'aboutit à des chagrins aussi amers--- & ne mérita cependant une paix plus profonde, une stabilité plus permanente que la fortune du Maréchal de Belle-Isle.-- Droits sacrés de la religion, du trône, de la patrie, de la société & de l'amitié, du sang & de la famille ; quelle ame vous fut plus intimement dévouée, & à l'abri de tant de vertus ; quelle ame devoit être plus heureuse ?--- Dans les enseignemens & les exemples d'une famille vertueuse & instruite à l'école

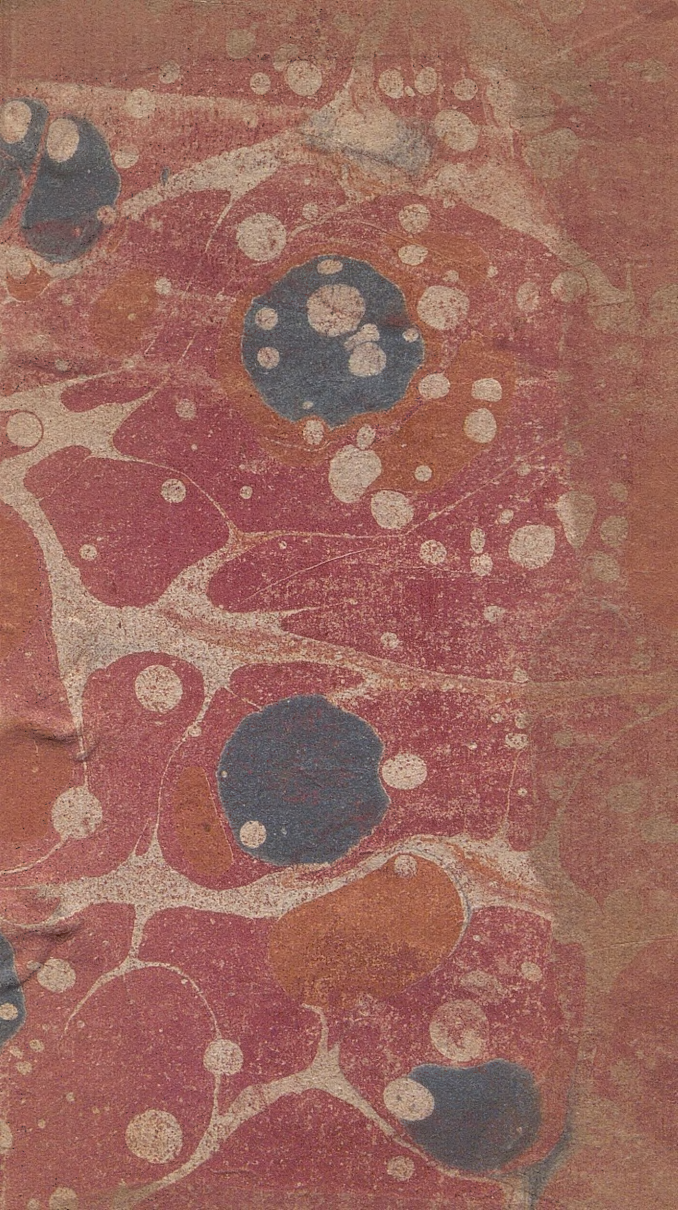
de la disgrace, il avoit puisé les semences & les principes de la Religion. Le desir de la gloire qui vint absorber tous les autres desirs, (votre grace, ô mon Dieu, se sert de tout,) cimenta l'ouvrage de l'éducation; car de la coupe seule de la volupté, ont coutume de s'exhaler les vapeurs enyvrantes qui font chanceler le Chrétien, & qui l'égarent dans les sentiers de l'apostasie & de l'impiété.-- Dans le commandement des armées, dans le ministere, la religion lui devient plus chere, parce qu'il voit de plus près, qu'à mesure qu'on ébranle les bornes posées aux vagues & aux folles spéculations des génies inquiets, on sappe les fondemens de l'Etat par le déclin de la décence, de l'honnêteté, de la probité, par l'affoiblissement de l'autorité, par le goût de l'indépendance, par le mépris des loix, par les bassesses rampantes & avides de la Religion, on ne voit dans son Roi que l'image du Dieu suprême. Aucun sujet ne saisit, ne goûta si parfaitement ce principe que le Maréchal de Belle-Isle.-- Qu'aucun François n'ait été plus citoyen que lui, la persuasion en est si établie, qu'elle n'a pas besoin de ma voix pour l'autoriser.--- Il eut des amis, il méritoit d'en avoir, car il savoit l'être.-- Il savoit aimer & placer son amitié.--- A l'abri de tant de vertus & de qualités ne pouvoit-il pas se flatter de couler des jours sereins & tranquilles ?--- Frere, épouse, fils, si dignes de lui, il voit tout périr autour de lui; il se voit comme anéanti par la destruction la plus entiere.-- Sans mourir il cesse d'exister, -- il est condamné à ne marcher, à ne traîner le déclin de ses jours que sur les ruines de sa maison qui a commencé par lui, & qui a fini avant lui.-- Miné, consumé, détruit par les ans, par le travail, par la douleur.--- Enfin, il succombe,

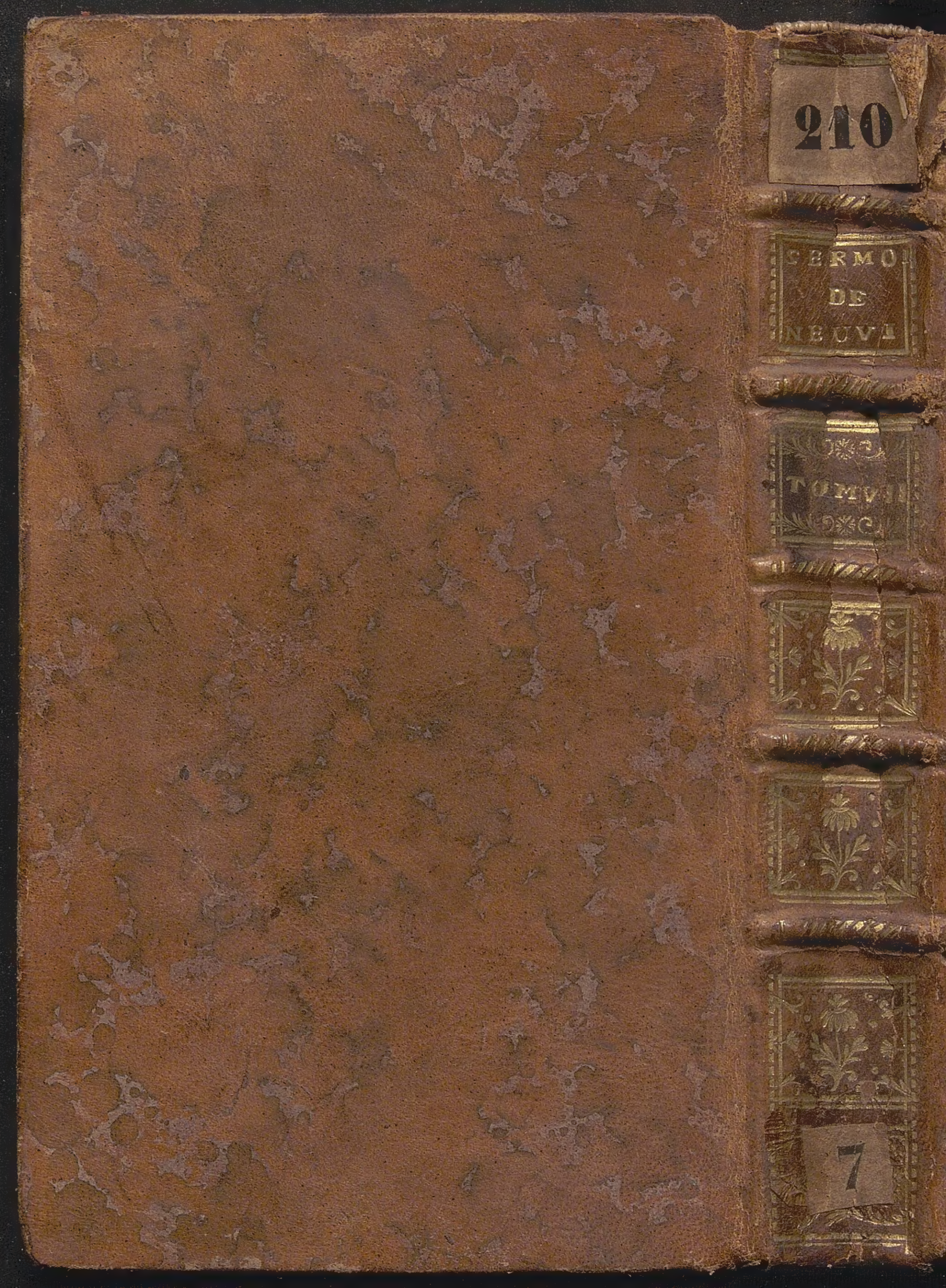
il meurt, & s'il n'étoit mort en Chrétien--- que lui serviroit tout ce qu'il a été ?--- Que cet exemple de la fragilité des fortunes humaines nous apprenne à vivre en Chrétiens, à mourir en Chrétiens.--- N'oublions pas la fin qui nous attend, & pensons à ce qui doit nous arriver. Pag. 315. 341.

Fin du septieme Volume.









210
SERMO
DE
NEUVI
TOM VII
7


colorchecker CLASSIC
calibrite
mm